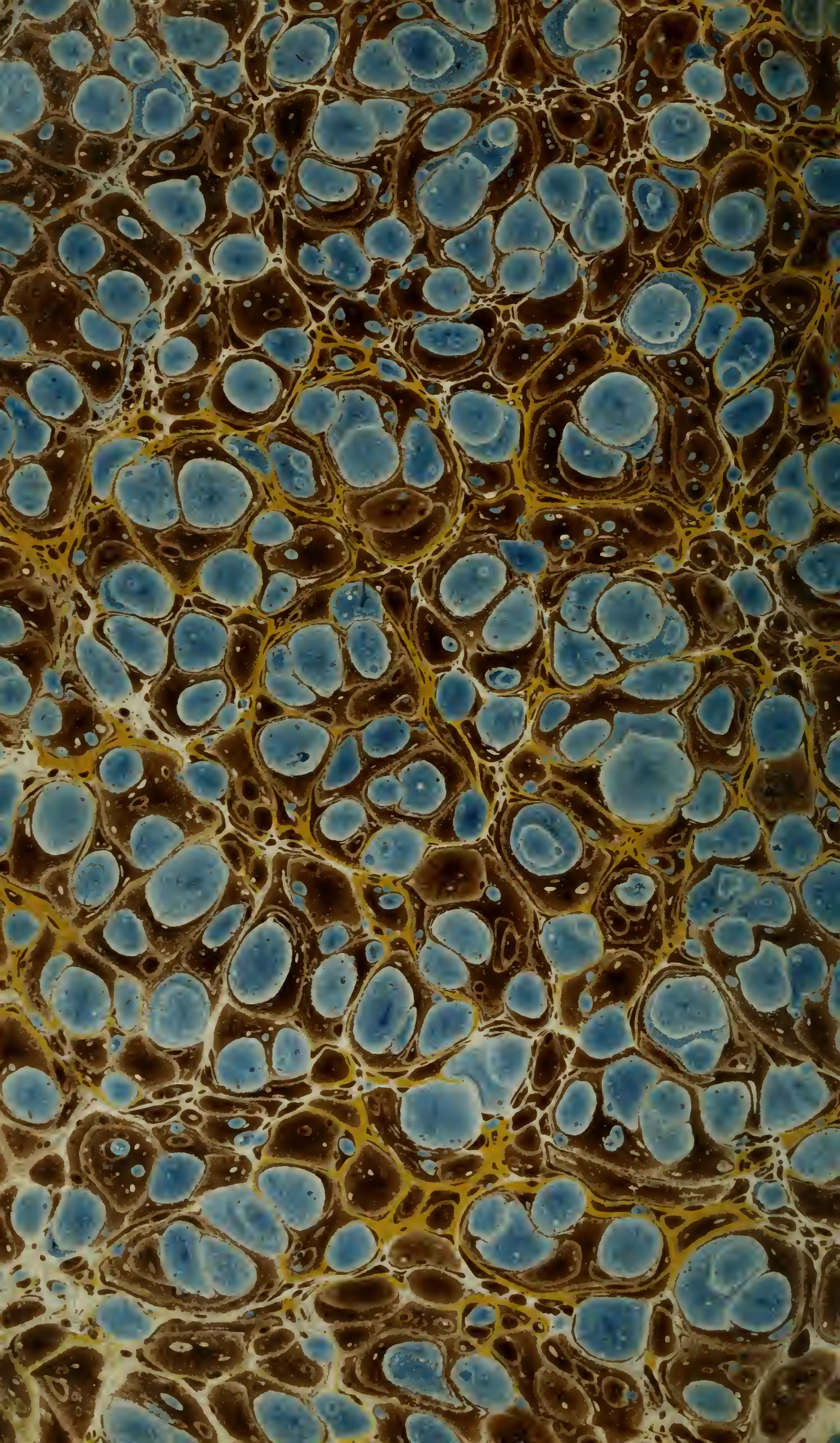
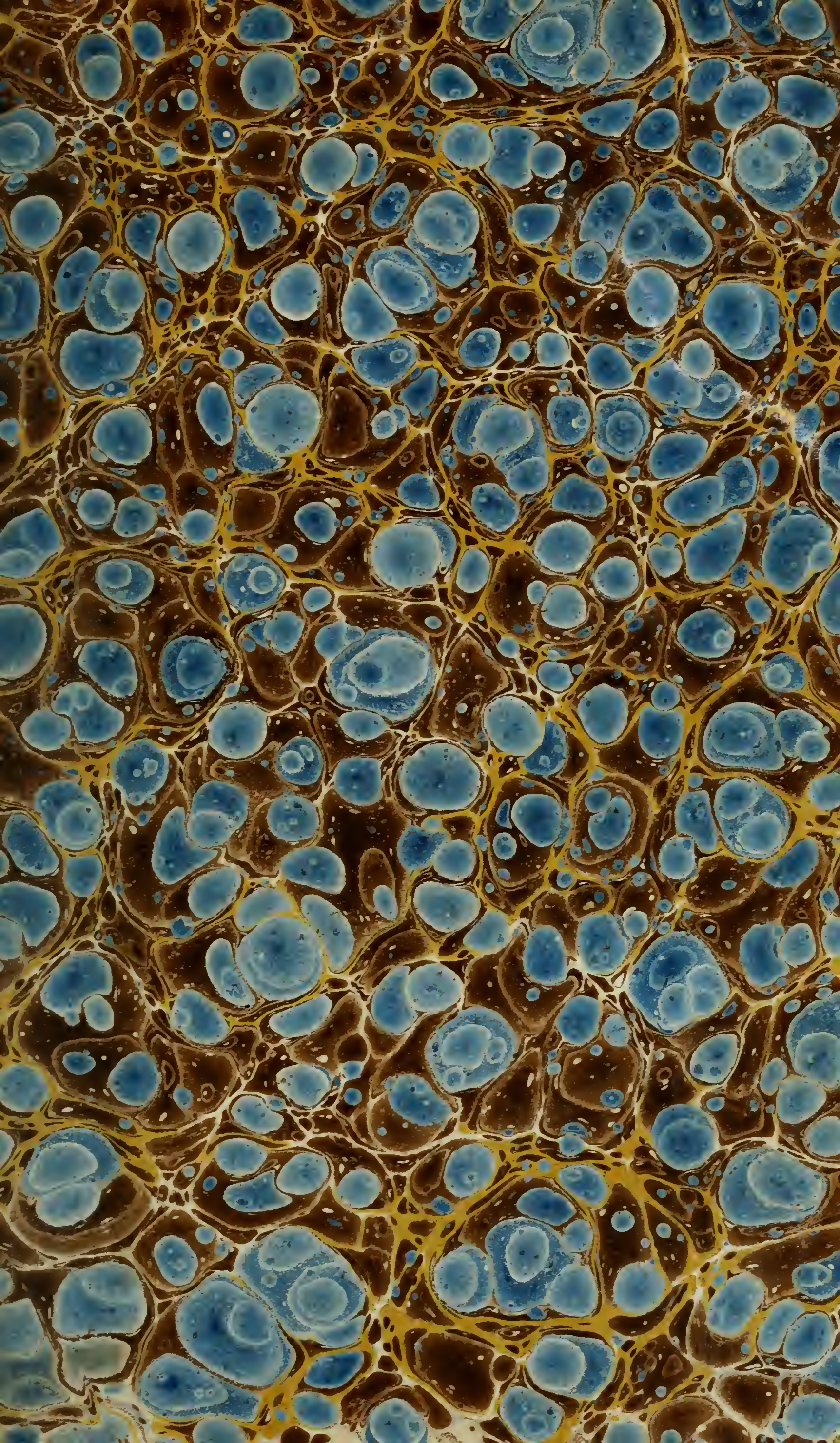










REVUE
BRITANNIQUE.



REVUE
BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.;

Par MM. SAULNIER Fils, ancien préfet, de la Société Asiatique, directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; PH. CHASLES; L. AM. SÉDILLOT; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc., etc.

Tome Dix-Septième.

Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DE GRENELLE-ST.-HONORÉ, No 29;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, No 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, No 46, au Marais.

1828.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

REVUE

BRITANNIQUE.

LA RÉFORMATION EN ITALIE (1).

Où était la religion protestante avant Luther? demandent encore les docteurs de l'Église romaine. Dans la Bible, ont toujours répondu les réformés. La réponse est juste, mais on peut en faire une meilleure encore.

Dès le berceau du christianisme, il a toujours existé une aggrégation de fidèles aussi cachée peut-être que l'étaient les sept mille d'Israël, et à qui le nom de véritable église convenait plus spécialement. Au sein de la corruption et des périls d'un monde indigne d'eux, ils sui-

(1) NOTE DU TR. On s'apercevra aisément que cet article a été rédigé par un apôtre zélé de l'église anglicane qui considère les doctrines du protestantisme comme les seules vraies, et qui, depuis Henri VIII, s'est maintenue en hostilité permanente contre ce qu'elle nomme le papisme. Si c'eût été un article de pure controverse, nous l'aurions écarté de notre recueil; mais les abus du clergé, dans le moyen âge, les progrès et l'extinction du protestantisme en Italie, appartiennent à l'histoire; c'est uniquement un précis historique du plus haut intérêt que nous offrons au lecteur, n'entendant point, d'ailleurs, prendre sous notre propre responsabilité les opinions de l'auteur en matière de foi. Ces opinions sont au reste conformes à celles de tous les écrivains protestans; et les auteurs de la REVUE BRITANNIQUE, s'ils n'étaient pas tolérans par principes, seraient obligés de l'être par la nature même de leur plan.

vaient, dans le recueillement d'une vie obscure, les saintes voies où ils s'étaient engagés.

Il est difficile de préciser jusqu'à quel point les croyances de cette secte différaient de celles du papisme avant la réformation. Ce n'est, en effet, que depuis lors qu'elles ont été connues. L'Église romaine se vante d'avoir subsisté, pendant plusieurs siècles, à l'abri des dissentions intestines; ce qui à la vérité n'était pas difficile, dans un tems où un joug de plomb pesait en tous lieux sur les consciences. Il est rare que des hommes qui sont en avance de près d'un siècle sur la génération qui les a vus naître, opèrent un changement durable dans le caractère de leurs contemporains. Des révolutions comme celle que Luther accomplit sont moins l'ouvrage d'un homme que celui des tems et des opinions. Plusieurs siècles avant sa naissance, et même dès les premiers âges du christianisme, il existait, dans le midi de la France, en Angleterre, dans les vallées des Alpes, en Calabre, en Bohême et même en Espagne, des sectes qui professaient des doctrines absolument semblables à celles de la réforme, et dont le levain a dû étendre sa fermentation sur toute l'Europe.

Cette propagation des idées, à travers les ténèbres du moyen âge, n'a rien qui doive nous étonner. On suppose à tort que les relations entre les divers peuples sont d'origine moderne, et qu'il n'y a d'autre manière de les mettre en contact, à de longues distances, que les grandes routes, les malles-postes, les canaux et les bateaux à vapeur. Ce que le génie du commerce a produit de grand aujourd'hui par ces moyens, il l'opérait jadis par des voies différentes; et même, dans les limites où il était resserré, je ne sais si l'habitude prise par les marchands des divers pays de se donner rendez-vous pour quinze ou vingt jours, sur certains points du globe où se tenaient les grandes foires, et où des plaines incultes offraient par enchantement l'aspect des cités

les plus populeuses et les mieux gouvernées, n'y rassemblait pas beaucoup plus d'étrangers qu'on n'en voit dans tous les marchés et les bourses d'un pays, aujourd'hui que la rapide circulation des lettres, sous la sauve-garde de tous les gouvernemens, et l'établissement des banques, ont rendu presque partout inutiles des communications personnelles entre les négocians. D'ailleurs, le trafic des reliques et des rosaires bénis n'était pas, dans ces vastes bazars, la spéculation la moins lucrative; or, il arrivait que les acheteurs et ceux qui refusaient d'acheter se communiquaient les motifs de leur acquisition ou de leur refus, ce qui amenait de part et d'autre des professions de foi, et des explications sur le véritable sens des Écritures.

Mais les excursions des pélerins servaient plus encore que les voyages des marchands à mettre en rapport les divers peuples de l'Europe. Le mérite des pélerinages était en raison directe des distances à franchir pour les faire, et chaque contrée avait un lieu saint ouvert à la dévotion des fidèles de tous les pays. Une de nos plus anciennes ballades couronne en ces termes l'éloge d'une dame de Bath : « Elle avait été trois fois à Jérusalem, elle avait traversé plusieurs fleuves lointains, elle avait été à Rome et à Bologne, à Saint-Jacques en Galice et à Cologne. »

Capitale du monde chrétien, Rome était fréquentée avec autant de zèle, comme siége de la vraie foi et source de toutes les dignités ecclésiastiques, qu'elle l'avait été lorsqu'elle commandait à l'univers par la toute-puissance de ses armes. A certaines époques solennelles, elle appelait dans son sein, comme Jérusalem, les chrétiens de tous les pays, et par eux la masse des idées se renouvelait sans cesse. On peut voir, dans les Contes de Cantorbéry et dans Erasme, quel esprit présidait à ces dévotes excursions, et quel parti en tiraient la faconde des pélerins et l'avide curiosité de leurs auditeurs.

Ce n'est pas tout : le pape prétendait, sous divers prétextes, au droit de conférer les bénéfices dans tous les états de la chrétienté. Aussi, voyait-on partout des prêtres italiens en correspondance suivie avec les amis qu'ils avaient laissés dans leur patrie. Les universités les plus célèbres rassemblaient leurs élèves des contrées les plus éloignées. Ainsi, au commencement du XVIe siècle, il y avait à celle de Ferrare assez d'Anglais pour constituer un corps influent. Les professeurs, surtout les plus célèbres, n'étaient point fixés irrévocablement dans tel pays, dans telle université ; ils transportaient de chaire en chaire les trésors de leur érudition, et ces mutations fréquentes étaient, à défaut de la presse, un nouveau véhicule pour les idées. Le latin étant la langue universelle des sciences, des lettres et de la politique, la différence des idiomes de chaque pays n'entravait pas la diffusion des lumières. Les francs-maçons, sorte de tribu nomade, voyageant de contrées en contrées, marquaient, comme les patriarches, leurs stations par des autels élevés *au grand architecte de l'univers,* et sans doute aussi par quelques discussions en matière de foi. Il est probable que les préventions défavorables dont ils étaient l'objet dans ces tems reculés, et qui, jusqu'à un certain point, existent encore, avaient leur source dans la supposition, aujourd'hui manifestement erronée, qu'ils étaient des propagateurs d'hérésies. Le célèbre Jean de Gand, protecteur de Wickleff (1), fut aussi le leur. En outre les ménestrels, courant d'abbayes en abbayes, de hameaux en hameaux, contaient partout leurs aventures ou celles des voyageurs qu'ils avaient rencontrés aux moines et aux paysans, avides de nouvelles comme tous les peuples qui ne lisent point ; et les mendians de profes-

(1) Jean Wickleff, docteur de l'université d'Oxford, qui prêcha et écrivit contre la souveraineté du pape, la transsubstantiation, et plusieurs autres dogmes de l'église romaine.

sion, endossant la robe et le capuchon, comme ils prennent de nos jours la veste du matelot, couraient le pays par bandes aussi nombreuses que celles que l'on fut forcé de disperser et d'anéantir, par la force des armes, en Angleterre, lorsque la suppression des couvens força la plupart des moines de se faire brigands pour avoir du pain.

C'est par tous ces moyens que plusieurs des maximes religieuses dont la réformation fit un corps de doctrine s'étaient déjà répandues, avec plus ou moins de succès, dans une grande partie de l'Europe catholique : aussi l'office de Luther fut-il moins de créer que de mettre en action l'esprit de révolte contre le papisme.

On regarde en général Wickleff comme le précurseur de Huss, et Huss comme celui de Luther ; mais Wickleff lui-même n'a dû être que le représentant d'une partie de ses compatriotes et l'organe d'opinions dont la manifestation eût entraîné de trop funestes conséquences. Il ne croyait ni à la souveraineté spirituelle du pape, ni à la transsubstantiation, ni au monopole que s'attribuait le clergé sur les Saintes-Écritures. Mais, loin que ses doctrines fussent en opposition avec les idées religieuses de ses compatriotes, nous lisons dans les annales de l'Angleterre que, lorsqu'il fut traduit devant les évêques rassemblés en concile à Lambeth, le peuple demanda à grands cris qu'il fût mis hors de cause ; ses adeptes parcouraient les comtés, prêchant ces mêmes doctrines, non-seulement dans les églises et dans les cimetières, mais encore dans les foires et marchés, *au grand scandale des catholiques*, disent les chroniques du tems.

Knyghton, historien contemporain, ne se fait pas scrupule de dire : Vous ne rencontrez pas deux personnes dont l'une ne soit disciple de Wickleff. Ce dernier assurait même que le tiers du clergé de son tems pensait comme lui sur le

mystère de la cène de Notre-Seigneur, et paraissait disposé à soutenir cette doctrine au péril de sa vie. Ceci n'a rien qui doive surprendre. En effet, quelques siècles avant que Wickleff eût traduit le *Nouveau-Testament*, on avait traduit en saxon certaines portions de l'Évangile pour l'*édification* des simples qui ne connaissaient pas d'autre langue. Des opinions analogues aux siennes s'étaient d'ailleurs manifestées en Bohême, et ses ouvrages y avaient produit un grand effet, s'il faut en juger par la sévérité avec laquelle on les frappa tout d'abord d'interdiction. Les Albigeois, que saint Dominique soumit dans la suite aux tortures de l'Inquisition, dont il est le fondateur, avaient été anathématisés par les canons de l'église et les prédications de saint Bernard. Vers la même époque, Pierre Valdo (qui a donné son nom à la secte des Vaudois) proclamait à Lyon des doctrines dont le succès appela les foudres de Rome, et, depuis les tems les plus reculés, les gorges des Alpes étaient peuplées d'une race de montagnards intrépides dont l'isolement mettait la foi à l'abri de toute altération. On s'occupe, en ce moment, de recueillir des documens authentiques sur les rapports de leurs maximes avec celles du protestantisme. Reynerius, ou Reignier, l'ennemi de cette secte, mais dont le témoignage n'en est pas moins digne de foi, atteste qu'elle ne croyait point à d'autres miracles que ceux de Jésus-Christ, et rejetait l'extrême-onction, les offrandes pour les morts, et les dogmes de la transsubstantiation, du purgatoire et de l'invocation des saints. Il est vrai qu'il osa accuser sa morale; mais l'arme de la calomnie a été de tout tems employée par les religions dominantes qui ont cherché à flétrir les cultes nouveaux dont elles redoutaient les progrès. En pareil cas, pour confondre les accusateurs, on n'a qu'à les confronter et à signaler leurs contradictions.

Une pièce importante de ce débat est un écrit vaudois publié vers l'an 1100, sous le nom de *la Nobla Leyçon* (la Noble Leçon) et dont l'authenticité n'a jamais été contestée. Il a pour objet de prescrire l'observation des dix commandemens du deutéronome, y compris celui de ne pas sacrifier aux idoles. On y remarque l'obligation de méditer les Saintes-Écritures, d'invoquer la trinité; mais on n'y lit pas un mot sur l'invocation des saints ni de la Vierge. L'on y enseigne que la confession auriculaire et l'absolution des prêtres n'ont aucune efficacité, attendu qu'il n'appartient qu'à Dieu de pardonner nos fautes.

En 1370, les Vaudois qui habitaient les vallées de Pragela, dans le Haut-Piémont, se trouvant trop resserrés dans leur enceinte, envoyèrent une colonie en Italie. Elle se fixa dans un canton inculte de la Calabre. En peu de tems ce territoire prit une nouvelle physionomie : des villages s'élevèrent de tous côtés; les coteaux se couvrirent de vignobles, les vallons de guérets et de prairies. Cette prospérité excita l'envie des paysans du voisinage, qu'irritait d'ailleurs le contraste que faisaient, avec la grossièreté de leurs mœurs, la continence et la sobriété de ces religionnaires. Les prêtres eux-mêmes, dont les dîmes étaient mieux payées, cédant à la voix de l'intérêt, cessèrent de troubler leur sécurité. La colonie s'accrut bientôt de tous les réfugiés qui fuyaient les persécutions dont les Vaudois étaient victimes en France et dans le Piémont. Elle continua de prospérer jusqu'au moment où le parti réformé succomba en Italie, et, après deux siècles d'existence, elle fut lâchement exterminée.

Quelque jaloux que fût le clergé du droit exclusif qu'il s'arrogeait d'expliquer l'Écriture-Sainte, on observe que, dès le XIVe siècle, on en faisait circuler, en Italie, plusieurs traductions empreintes de cet esprit d'examen dont

nous explorons les traces. Celle de Malerni, moine de l'ordre des camaldules, imprimée à Venise, en 1471, n'eut pas moins de neuf éditions, dans les trente ans qui en suivirent la publication. Enfin l'établissement et le maintien de l'Inquisition, dont l'objet spécial était d'anéantir toute liberté d'opinion en matière de foi, prouvent que, dès son origine, il existait une opposition formidable contre les dogmes de l'Église romaine.

Aussi, le premier poète italien dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous, le Dante, dit-il dans sa revue de l'enfer, que le quartier des hérétiques est plus peuplé qu'on ne le pense vulgairement :

Quì son gli eresiarche
Co' lor segnaci d'ogni setta ; e *molto*
Più che non credi, son le tombe carche.
(*Inferno*, liv. IX.)

Les doctrines appelées hérétiques se montraient donc toujours prêtes à combattre et à renverser le papisme, et n'attendaient qu'une crise favorable et un chef intrépide. Il est cependant probable que cette crise ne se serait manifestée que fort tard, si les germes de corruption que l'Église romaine recélait dans son sein n'avaient porté leur fruit. C'est d'elle qu'on pouvait dire : *Tout ton mal vient de toi, ô Israël !* La conduite des deux clergés séculier et régulier était, pour les peuples, un objet de dégoût et de mépris, et ils soupiraient après les jours où elle serait frappée d'une réprobation solennelle. Pour se convaincre de cette vérité, on n'a qu'à lire, avec quelque réflexion, les poètes, les conteurs de l'Italie, qui vivaient à l'époque où le papisme comblait la mesure de l'iniquité. Nous signalons ces deux classes d'écrivains, parce que leurs écrits portent l'empreinte des opinions de leur siècle. Quant aux auteurs des

contes, nous nous bornerons à remarquer qu'ils choisissent presque toujours dans les monastères ou chez les moines les héros des aventures ridicules, libertines ou odieuses. Les poètes sont plus dignes de fixer notre attention.

A leur tête figure le Dante. Dans une édition récente de sa *Divina Commedia*, publiée et commentée par M. Rosetti, le commentateur prétend que ce poème, véritable complot gibelin, n'est qu'un tissu d'allusions politiques, sans rapport avec les opinions religieuses du tems; qu'il attaque le pape, comme chef du parti guelfe et non comme chef de l'Église, et n'offre qu'une phraséologie maçonnique dont les initiés ont seuls la clef. Ainsi, quand le poète écrit *amor*, ce mot, par inversion, signifie *Roma*. S'il écrit *amore*, il faut lire, en coupant le mot en deux, *amore* (j'aime le roi, ou la royauté), ce qui signifie : Rome ne peut prospérer que sous le sceptre des empereurs. (On sait que, dans les querelles qui désolèrent si long-tems l'Italie et le reste de la chrétienté, entre le sacerdoce et l'empire, le parti gibelin était attaché à ce dernier.) Le mot *donna* ou *madonna* signifie puissance impériale, le mot *salute*, la personne de l'empereur. *I morti* (les morts) sont les Guelfes, *i vivi* (les vivans) sont les Gibelins. Enfin, la préoccupation du commentateur est poussée au point que, dans le magnifique passage où le poète décrit l'approche de l'ange de la cité de Dieu, et le compare au vent impétueux qui vient frapper la forêt que l'incendie dévore, il voit une allusion directe à l'empereur *Henri*, et lit même son nom en toutes lettres dans les trois vers qui suivent :

> Non altrimenti è fatto che d'un v*en*to
> Impetuoso per gli avversi ardo*ri*,
> *C*he fier la selva, e senz alcun ratten*to*.

Nous avons indiqué en italiques les lettres qui forment le mot italien *Enrico*.

Il faut le dire à la gloire du Dante, *il signor* Rosetti s'est complètement fourvoyé. Non, le Michel-Ange de la poésie n'a point ainsi rabaissé sa *comédie, divine* en effet, aux étroites proportions du logogriphe. Ce ne sont pas des énigmes et de puérils jeux de mots que nous avons admirés dans son chef-d'œuvre, et ce n'est point ainsi que les précieuses annotations d'Alfieri et le savant commentaire de Biagioli nous avaient appris à le connaître. C'est un blasphème contre le génie, de supposer que ces sublimes tableaux d'un monde invisible, cet enfer, ce purgatoire, ce paradis, soient l'emblème des factions qui déchiraient l'Italie.

Le Dante est, dans son poème, plus théologien que politique. Il admet les dogmes de l'Église romaine, mais il tonne contre ses abus et sa corruption. Il place dans son enfer les hérétiques, et les croit dignes en effet des flammes éternelles. Il met en sentinelle, à l'entrée du purgatoire, un ange sous les ordres de St.-Pierre, et ajoute que l'apôtre lui a recommandé d'être sévère sur l'admission d'une foule de mécréans (*Purg.*, XI). Il croit que le devoir des vivans est de prier pour les ames qui peuplent ce séjour d'épreuves, et nous montre celles-ci occupées à intercéder pour les amis qu'elles ont laissés sur la terre (*Purg.*, XI). Mais il dit ailleurs, contre l'opinion intéressée des traficans de prières, que le purgatoire est presque désert, que ses portes crient sur leurs gonds rouillés (*Purg.*, X). Il ne conteste pas aux prêtres le droit de donner l'absolution, mais il la déclare sans effet, si la contrition ne l'accompagne, et il place parmi les damnés un pauvre frère qui avait commis un crime à l'instigation du pape, et auquel le Saint Père avait néanmoins ouvert les portes du ciel (*Enfer*, chant XXVIIe). Son ame s'enflamme à l'idée d'une croisade, et il reproche amèrement aux papes et aux cardinaux de couver leurs trésors, tandis que les lieux saints

sont la proie des Infidèles (*Paradis*, chant IX). Il respecte les droits spirituels du clergé, mais il a en horreur le pouvoir temporel de l'Église ; c'est à ce pouvoir qu'il attribue sa dégradation religieuse (*Purg.*, chant XXVIe). C'est sur lui qu'il épanche les flots de sa colère ; il le signale comme le destructeur de son pays, etc. (*Purg.*, X), et peuple l'enfer de ses ministres. Ici, ils se lancent des rochers ; là, ils sont précipités, la tête en bas, dans des chaudières de poix bouillante ; plus loin, on les voit enchaînés dans une prison de glace, ou roulant du sommet d'une pyramide de flammes qui tournoie autour d'eux, ou succombant sous d'énormes fardeaux.

Ainsi que le Dante, Pétrarque était bon catholique ; il avait même reçu les premiers ordres; dans son habitation d'Arqua, il bâtit une chapelle dédiée à la Vierge ; mais il tonne contre les excès du clergé de son tems, et contre la papauté, dont le siége était alors à Avignon. Dans le sonnet CV (1), le poète appelle sur elle le feu du ciel. « C'est un nid de perfidies où couvent tous les maux qui pleuvent sur l'humanité ; Belzébut siége au milieu de ses prélats déhontés. » Dans le sonnet CVI, on lit que Bacchus et Vénus sont les seules divinités de la nouvelle Babylone. Le sonnet CVII n'est pas moins remarquable, le voici en entier :

> Fontana di dolore, albergo d'ira,
> Scola d'errori e tempio d'eresia,
> Gia Roma or Babilonia falsa e ria,
> Per cui tanto si piagne e si sospira.
> O fucina d'inganni ! o prigion dira,
> Ove 'l ben more e 'l mal si nutre e cria,
> Di vivi inferno, un gran miracol fia
> Se Christo teco al fine non s'adira.

(1) Voyez l'édition de 1821, avec le commentaire de M. Biagioli, tome 1er.

Fondata in casta ed umil povertate,
Contr' a' tuoi fondatori alzi le corna,
Putta sfacciata, e dov' hai posto spene?
Negli adulteri tuoi? nelle mal nate
Ricchezze tante? or Constantin non torna;
Ma tolga il mondo tristo chi 'l sostène (1).

Une indignation plus violente encore se manifeste dans quelques lettres de Pétrarque.

Il n'y a pas loin de cet état d'exaspération contre tant d'abus, à la recherche des causes qui les ont produits, et des moyens d'y remédier. Cependant la corruption subsistant toujours, on finit par la combattre avec l'arme du ridicule, et malheureusement ses traits s'égarèrent sur la religion elle-même; une froide incrédulité, une légèreté désespérante, un licencieux badinage sur les sujets les plus sacrés, succédèrent à la vertueuse horreur qu'avait d'abord inspirée la prostitution des bienfaits religieux, auxquels on attachait tant de prix.

Dès le quinzième siècle, il était de mode, dans les nouvelles et les romans, de mettre toutes les fictions monstrueuses que l'auteur imaginait sous la garantie du témoignage d'un archevêque Turpin, et d'invoquer, d'un ton gravement plaisant, l'autorité de ce personnage, sans doute fabuleux. Pulci, dans son poème intitulé

(1) « Source de douleur! séjour du courroux céleste! école de l'erreur, temple de l'hérésie; toi que jadis on appelait Rome et qui n'es plus aujourd'hui que l'impie et perfide Babylone!

» Atelier de fraudes, tombeau de la vertu, berceau des vices, enfer des vivans! tu as enfin lassé la clémence céleste.

» Née dans une humble et chaste pauvreté, va, maintenant, comme une vile prostituée, rompre en visière à tes bienfaiteurs! et où donc as-tu placé ton espoir?

» Est ce dans tes adultères? dans tes richesses mal acquises? Reprends, Constantin, tes funestes présens; ou que du moins l'Eternel accorde à ce triste univers, qu'il tient dans ses mains, la faveur de l'anéantir. »

Morgante Maggiore, commence tous ses chants par une pieuse invocation à quelque saint; puis, surviennent une foule d'applications burlesques du style, des images et des doctrines de l'Écriture, qui démentent ce dévot préambule, et qui révèlent l'incrédulité de l'auteur comme celle de son public. Pulci n'était peut-être pas décidément un impie, mais il était du nombre de ces milliers de clercs et de laïques qui prenaient pour devise : *vive la bagatelle !* et dansaient imprudemment sur le tombeau de leur foi. Le même esprit de légèreté, sur les plus graves sujets, se manifeste chez les poètes qui lui succédèrent. Nous citerons entr'autres l'Arioste et Berni : ils se montrent tous deux catholiques, mais ils ne perdent pas une occasion de rire aux dépens du clergé, sans réfléchir sur la portée de leurs saillies. En voici deux exemples :

L'Astolphe du *Roland furieux* grimpe dans la lune, et il y aperçoit, entr'autres choses, un océan... de potages. Il demande l'explication de ce phénomène au docteur qui l'accompagne : « Vous voyez-là, répond celui-ci, la masse des aumônes que tout bon chrétien laisse après lui pour assurer le salut de son ame. » Astolphe voit ensuite une haute montagne couverte de fleurs, dont le parfum se dissipe à l'instant et fait place à une odeur fétide : « Sauf votre respect, lui dit son guide, voilà le cadeau que Constantin a fait au bon Silvestre (1). » (*Orlando forioso,* ch. XXXIV.)

Dans le chant XXIVe, l'archange Michel reçoit l'ordre de voler à la recherche du silence, auxiliaire indispensable de quelques recrues qui se rendent à Paris, pour grossir l'armée de la chrétienté, et qui désirent vivement que l'ennemi ne se doute pas de leur approche.

« Michel, méditant sur l'asile où il trouverait le *silence,*

(1) La puissance temporelle accordée par l'empereur Constantin au pape Silvestre.

décide que ce ne peut être qu'une église ou un monastère, où les frères se livrent au recueillement de la vie contemplative. Là, je trouverai aussi le calme, la charité, la concorde. Il agite donc, avec impatience, ses ailes d'or, et fend les airs comme la flèche rapide. Bientôt l'aiguille d'un clocher gothique, à l'angle d'un vaste et sombre bâtiment dont la cour intérieure est bordée d'arceaux en ogive, signale à ses yeux un monastère. A peine en a-t-il touché le seuil, ô désappointement funeste! ce n'est pas le silence qui vient frapper ses regards étonnés, ce n'est pas le recueillement; la piété, la paix, l'amour divin, les innocens loisirs, l'humilité, habitèrent jadis ce séjour; ils ont fui pour jamais. A leur place, l'orgueil, la paresse, la luxure, l'emportement, l'avarice, y tiennent leur affreuse cour.

» En passant en revue cette hideuse légion, l'archange aperçoit la discorde dans ses rangs. Il la cherchait par ordre du Tout-Puissant, afin de la lancer sur l'armée ennemie; mais il espérait ne la rencontrer que dans l'abîme des enfers. Eût-on deviné qu'elle établirait son trône dans le sanctuaire, et y tiendrait ses assises entre l'heure des matines et celle de l'office divin? »

L'Arioste et Berni moururent, l'un dix ans, l'autre treize ans avant Luther. Le genre de leurs écrits était si familier au public de leur tems, et on les croyait si peu dangereux, qu'ils parurent avec l'approbation du pape et des prélats.

Erasme ne se doutait pas non plus de l'influence de ses *Colloques*, sur les intérêts temporels de l'Église. Ce savant célèbre faisait ses délices des piquantes railleries dans lesquelles il excellait, et, sous ce rapport, les moines étaient pour lui des sujets précieux. Ce fut là, probablement, ce qui le décida dans le choix de ses *Colloques*. Il était trop timide, trop jaloux de ses loisirs, trop empressé de gagner la faveur des grands, et il possédait des idées trop vagues sur les doctrines et la discipline de l'Église, pour s'embarquer

de gaîté de cœur sur cet océan de troubles que la réformation allait soulever. Comme une recrue qu'on mène au feu pour la première fois, il ferme les yeux en pressant la détente de son arme, et recule au bruit de l'explosion. Quoi de plus étonnant que cette apparente sécurité, cette apathique indifférence, au milieu des présages funestes qui annonçaient les dangers de l'Église? Des membres du clergé, poètes ou nouvellistes, proclamaient leurs sinistres augures, comme si les maux qu'ils annonçaient ne devaient pas retomber sur eux-mêmes. Voici, je crois, l'explication de ce phénomène. Avant la découverte de l'imprimerie, les moines étaient les seuls possesseurs des manuscrits, et, quelles qu'en fussent les doctrines, ils ne les considéraient que comme des jeux d'esprit destinés à charmer les ennuis du cloître. La *puissance de la presse* ne fut pas sentie immédiatement par le clergé, qui formait la masse des lecteurs; c'était un nouveau sens dont l'expérience pouvait seule révéler les fonctions. Le pape, qui avait si long-tems régné en despote sur les consciences, devait supposer qu'un instrument comme la presse n'échapperait pas à sa direction. Il n'espérait pas sans doute qu'elle deviendrait comme le langage hiéroglyphique des Égyptiens, la propriété exclusive du clergé, mais il se flattait de s'en servir avec succès pour étendre et consolider son pouvoir. Il est certain, toutefois, que, sous l'empire des règlemens le plus sévèrement restrictifs, la presse propagea les écrits les plus hostiles contre les prétentions de l'Église. Leur libre circulation ne doit être attribuée ni à l'indifférence religieuse, ni à l'ignorance des censeurs, mais à l'idée qu'ils n'offraient aucun danger, et à la persuasion qu'une autorité qui n'a jamais été contestée est à jamais incontestable.

Voici la vérité : les principes vitaux de la religion, la vigilance et le zèle, s'étaient anéantis. Le monde religieux

n'offrait qu'un théâtre où les deux sexes jouaient leur rôle. Ce n'était plus avec le cœur qu'on invoquait l'Éternel, mais avec des orgues et un orchestre chèrement payés; on ne célébrait plus le saint sacrifice avec la robe d'innocence, mais avec des chasubles de brocart, surchargées de galons et de broderies; les prières étaient sans effet, si elles ne s'élevaient à travers des nuées d'encens; on ne cherchait plus, dans le temple du Seigneur, ce demi-jour si favorable au recueillement; on voulait y être ébloui et distrait par l'éclat de mille cierges, donnés par les fidèles et dont le clergé faisait son profit. Dans les jours consacrés au jeûne, on s'abstenait de la chair des animaux; mais les tables se couvraient de poissons, de légumes, de fruits, de sucreries de toute espèce, préparés et servis avec tous les raffinemens du luxe. Lorsque la grande crise allait éclater, quand le bélier sondait les murs de la ville, nous voyons un pape en admiration devant le génie du frère Martin (Luther). « C'est, disait-il, un aventurier qui cherche à faire fortune par son esprit. » Nous le voyons courre le cerf dans les bois d'Ostie, en costume de chasseur, et, au retour, admettre à sa table des bouffons chargés de le divertir, en discutant sur l'immortalité de l'ame; semblable à ce patriarche de Constantinople, qui quittait l'autel de Sainte-Sophie, et interrompait la messe, pour aller, revêtu de ses habits pontificaux, assister dans ses écuries à la naissance d'un poulain.

C'est dans cette indolente sécurité, et au sein de ces plaisirs, que le clergé vit Luther apparaître. Ce personnage extraordinaire eût exercé, à toutes les époques, une grande influence sur les esprits. Néanmoins, si l'Église avait eu la sagesse de réformer elle-même certaines de ses pratiques, il est probable qu'il n'eût pas été entraîné à examiner à fond ses doctrines, quelqu'erronées qu'elles parussent alors

aux hommes éclairés comme lui. Son zèle se serait borné à la fondation d'un ordre religieux, et un nouveau St.-Martin eût figuré dans le calendrier, entre St.-Benoît et St.-François-d'Assises. Il est évident que les doctrines de l'Église qui nous paraissent les plus choquantes, à nous autres anglicans, n'auraient pas été une pierre d'achoppement pour le moine Martin du commencement du seizième siècle : car l'homme qui prêcha le dogme de la consubstantiation ne pouvait être scandalisé de celui de la transsubstantiation; mais le trafic des indulgences, mais les excès des deux clergés, mais les scandales de la cour de Rome, dont il avait été le témoin, mirent en fermentation ses idées et en firent jaillir la lumière.

Déjà l'on avait reconnu la nécessité de la réforme de tant d'abus, et le concile de Pise avait été convoqué pour y remédier : malheureusement il ne se livra pas à une tâche si importante avec le zèle et la fermeté qu'elle exigeait; s'il l'eût fait, l'Église romaine aurait respiré en paix pendant quelques années encore, jusqu'à ce qu'une connaissance plus approfondie des livres saints eût dévoilé l'erreur de ses doctrines. On ne peut, en effet, disconvenir que le christianisme n'eût de puissans moyens d'agir sur les esprits; plusieurs de ses pratiques étaient admirablement imaginées pour exciter la dévotion; et il en est de conformes aux habitudes et aux sentimens du peuple, qu'on aurait dû conserver en Angleterre. Elles survécurent chez nous à la réforme, mais non à la fureur des fanatiques du dix-septième siècle, qui exécraient tout ce qui offrait une apparence de papisme, ni à la légèreté irreligieuse de la génération suivante. Nous regrettons ces bons vieux usages de nos aïeux de la fin du quinzième et du commencement du seizième siècle, lorsque les fidèles inscrivaient, sur la porte de leurs maisons, des maximes de l'Écriture, et dessinaient ou gravaient sur leurs meubles des sujets de la Bible; donnaient tous les

soirs à leurs enfans la bénédiction paternelle, et parcouraient les campagnes, remerciant le ciel de la fertilité de leurs champs, secourant les pauvres, conciliant les plaideurs; lorsque le pasteur appelait les grâces célestes sur tous ceux qu'il rencontrait sur sa route; lorsque l'église restait ouverte tout le jour, et que le laboureur, au bruit de l'airain religieux, quittait sa charrue pour joindre ses prières à celles du prêtre. Cette observation fera naître un sourire dédaigneux sur les lèvres de tel de nos lecteurs qui pense que le cultivateur n'est qu'un rouage d'une machine industrielle, qui doit, sans s'arrêter, opérer sur nos champs, comme les machines à vapeur opèrent sur nos canaux et dans nos fabriques : dans ce cas je lui demande humblement pardon de mes regrets, et je continue. Les intrigues du pape firent avorter le concile de Pise, et, loin de fortifier l'Église, ce concile offrit à Luther une arme nouvelle; l'aveu de ses propres abus.

Vers cette époque, l'influence de la presse commençait à se faire sentir, et il pleuvait, contre le catholicisme, des pamphlets, des catéchismes, des ballades, des caricatures. Sur les murs des cabarets, on charbonnait des renards débitant un sermon en costume de prédicateur, tandis que le cou d'une oie sortait de leur poche entr'ouverte; des loups confessant et donnant l'absolution dans une bergerie; des cordeliers, au chevet d'un malade, tenant d'une main un crucifix et plongeant l'autre dans sa cassette. L'Église était comme ces malades qu'un remède sauve ou tue. On chercha ce remède dans le concile de Trente, le plus long et le moins orageux qu'on ait jamais tenu : il dura vingt et un ans depuis sa convocation. C'est dans une de ses premières séances que Pierre Danet, ambassadeur de France, à qui un évêque italien avait dit, pour le complimenter sur son éloquence : *Gallus bene cantat* (ce *coq*, ou ce *Français* chante bien), répondit

en latin à ce froid jeu de mots : « Plût à Dieu que Pierre se repentît au chant du coq (1)! » Ce concile n'eut, à l'égard de la réformation, d'autre résultat que de donner un corps aux doctrines que les Wickleff, les Jean Huss, les Luther, avaient attaquées, et de préciser ce qu'on nomme, en termes de droit, l'état de la cause. On n'a qu'à lire le catéchisme qui parut sous son nom, pour se convaincre des alarmes de la cour de Rome. Chaque page atteste la sollicitude minutieuse avec laquelle elle cherche à torturer les livres saints pour relever la dignité et la puissance du prêtre.

Cependant les décisions tranchantes du concile de Trente firent peu d'impression sur les Italiens. Les écrits de Luther, de Mélanchton, de Zwingle, circulèrent sous le manteau, dans toute l'Italie; quelques-uns même, traduits et sous des titres supposés, pénétrèrent jusqu'au Vatican. Le docteur M'Crie, dans son *Histoire des progrès de la réformation en Italie*, prouve, par des documens authentiques, que, dans les principales villes, la cause des réformés comptait de nombreux partisans. Ferrare, où ils abondaient, devint le refuge des protestans étrangers. Non moins célèbre par l'indépendance de ses opinions religieuses, et par sa traduction élégante des psaumes en vers français, que par la grâce de ses poésies légères, Clément Marot y chercha un asile contre les persécutions du papisme; Calvin même séjourna plus d'un an à la cour de la duchesse de Ferrare, dont il reçut l'accueil le plus distingué, et il maintint cette princesse dans la foi protestante, qu'elle avait spontanément embrassée. L'évêque de Modène se plaint, dans une lettre au cardinal Contarene, que toute la ville

(1) C'est également à ce concile que le jésuite Lainez, successeur d'Ignace, dans le généralat de son ordre, disait « que les autres églises ne » peuvent réformer la cour romaine, parce que l'esclave n'est pas au- » dessus de son Seigneur. »

soit devenue luthérienne. La contagion était moins active à Florence; mais Bruccioli, dont le concile de Trente mit à l'*index* la version du *Nouveau Testament* et les ouvrages publiés ou inédits, et Carneseca, l'un des martyrs de la nouvelle foi, étaient tous deux Florentins. Les Bolonais sollicitèrent vivement l'empereur, afin qu'il obtînt pour eux la liberté de conscience, ou du moins le droit de se procurer des *Bibles* et de citer les paroles du Christ ou de St.-Paul, sans être accusés de luthérianisme. Venise, dont la puissance à cette époque était généralement respectée, possédait plusieurs imprimeries dont le produit, circulant dans toute la chrétienté, formait l'une des branches les plus importantes de son commerce; c'est par l'entremise de ses marchands que les ouvrages des réformateurs suisses et allemands se répandaient, surtout en Italie. Leurs doctrines avaient fait tant de progrès à Venise, de 1530 à 1542, que ses partisans, qui, jusque-là, n'avaient tenu que des réunions clandestines, mirent en délibération s'il ne convenait pas de les rendre publiques et d'ouvrir des temples. Plusieurs membres du sénat favorisaient ce projet, et l'on espéra même quelque tems que le sénat tout entier lui prêterait son appui. Mélanchton en fit la demande formelle, mais elle échoua auprès du gouvernement. Si le conseil des Dix s'était déclaré pour la réforme dans ce moment critique, Venise conserverait peut-être encore son ancienne splendeur : le protestantisme avait fait les mêmes progrès à Vicence, à Trévise et dans les autres villes du territoire vénitien. Il avait pénétré dans le Milanais dès l'an 1524, et, grâce au voisinage des Vaudois, il s'y est long-tems maintenu à la faveur des dissentions politiques et des guerres qui ne laissaient point aux papes le loisir de l'extirper.

La contagion s'étendit au sud de l'Italie. Depuis deux siècles, une colonie vaudoise s'était établie en Calabre : on croit que les doctrines de Luther pénétrèrent à Naples avec

les troupes allemandes, qui vinrent y tenir garnison en 1527, après avoir saccagé Rome. Le célèbre jurisconsulte Valdès les y défendit avec autant de modération que de talent; Orchino et Pierre, noms vénérés dans les annales de notre église, les y propagèrent avec un zèle qui coûta la vie à ce dernier. Leur influence se fit même sentir en Sicile. Benoît de Lorcana, ministre du saint Évangile, ouvertement protégé par le vice-roi, prêcha publiquement à Palerme et dans le reste de l'île, au milieu d'un grand concours d'auditeurs. Ce ne fut que long-tems après que ses principaux adhérens périrent dans les autodafés. Nous ne suivrons pas le docteur M'Crie dans sa revue des autres villes d'Italie ouvertes au protestantisme.

L'Église romaine sentait bien que son catéchisme du concile de Trente ne suffirait pas pour arrêter ce mouvement général des esprits, si l'effet de sa logique n'était fortifié par l'exil, les cachots, les bûchers. Une persécution commencée à propos, suivie avec réserve, continuée long-tems avec une habile persévérance, aurait complètement découragé un peuple plus énergique que la nation italienne, et, si notre sanguinaire Marie avait eu un règne aussi long et aussi calme qu'Élisabeth, la réformation aurait subi en Angleterre le même sort qu'en Italie. Les historiens papistes attribuent, avec raison, le maintien de l'unité de la foi, dans ce dernier pays, à l'établissement de l'Inquisition à Rome, en 1543. Dans les vingt ans qui suivirent sa mise en œuvre, ce terrible instrument dévora jusqu'à la dernière trace de la réformation. On vit partout, au-delà des Alpes, des nuées d'espions, déguisant de mille manières leur rôle affreux, se glisser, sous les dehors les plus recommandables, dans l'intérieur des familles, surprendre les secrets les plus intimes de la conscience, et traîner leurs victimes devant l'épouvantable tribunal. A Venise, où l'Inquisition avait aussi une succursale, la main d'un de ces in-

fortunés traça, sur les murs de son cachot, la maxime suivante, qui n'a pu être conçue que dans ces jours de perfidie :

> Da chi mi fido guardami Dio!
> Da chi non mi fido mi guardaro io.

> « Dieu me garde de ceux à qui je me confie!
> » Je saurai me garder de qui je me défie. »

Le mari se défiait de sa femme, le père de ses enfans, le maître de ses domestiques. Combien de personnes dénoncées et frappées dans l'ombre!... on reculera d'horreur devant le tableau de tant d'atrocités, si, quelque jour, il est possible de le dérouler. « Je sais, écrivait à Boulanger le réformateur vénitien Altieri, je sais que ma vie court le plus grand danger. Je ne vois aucun lieu, en Italie, où je puisse me réfugier avec ma femme et mes enfans. Mes alarmes augmentent incessamment; car je sais que les réprouvés n'auront aucune relâche, jusqu'à ce que je sois tombé vivant entre leurs mains. Accordez-moi une place dans vos prières. » Et l'on n'entendit plus parler d'Altieri. Le Saint-Office soulevait l'écume de la population, au nom de son intérêt présent et à venir, afin de peupler les cachots et d'alimenter les bûchers. Le peuple des campagnes, abruti par la superstition, attribuait aux hérétiques tous les fléaux qui désolaient ses champs; on employait, pour les perdre, des moyens plus odieux encore. En voici un exemple, rapporté par M'Crie, p. 274 : « Un riche gentilhomme de Modène (duché de Ferrare) a été dernièrement dénoncé au pape comme hérétique, écrit Eglin à Boulanger. Le pape, pour s'emparer de sa personne, a eu recours au stratagème que voici : ce gentilhomme avait un cousin à Rome; on enferme ce dernier au château St.-Ange, et on le menace de le condamner à

la mort, s'il n'écrit à son parent de Modène, pour lui donner rendez-vous à Bologne, à l'effet de causer avec lui d'une affaire importante. La lettre est envoyée; notre gentilhomme se rend à Bologne : là, des sbires viennent l'enlever au débotté, et il remplace, au château St.-Ange, le parent qui, pour sauver sa propre vie, l'a si cruellement trompé. »

L'Inquisition, impopulaire en Italie, était trop habile pour révolter, par le spectacle de ses supplices, une nation dont la masse ne fut jamais sanguinaire. En Espagne, au contraire, où la haine des protestans succédait à celle des Maures, les hécatombes humaines y étaient des solennités. A Venise, on noyait les hérétiques; mais si les *actes de foi* de la reine de l'Adriatique étaient moins barbares qu'en Espagne, la solitude et le silence qui les accompagnaient devaient exciter une horreur plus profonde. A minuit, le prisonnier sortait de son cachot pour être jeté dans une gondole, accompagné d'un confesseur : à la hauteur de la pleine mer, entre les deux châteaux, une seconde gondole s'approchait de la première; on étendait une planche d'un bateau à l'autre, on y plaçait le prisonnier enchaîné, ayant une pierre énorme attachée aux pieds : au signal donné, les deux gondoles s'écartaient, et le malheureux était précipité dans la mer.

Quoique les martyrologes ne soient plus à la mode, du moins en Angleterre, nous appellerons l'intérêt de nos lecteurs sur quelques-uns des martyrs de la noble cause des libertés religieuses, en Italie, en abrégeant le détail de leurs persécutions que nous trouvons dans l'ouvrage du docteur M'Crie.

Faventino Fannio, né à Faenza (États du pape), ayant lu la Bible dans sa langue naturelle, embrassa la foi protestante, et fit part à ses voisins des lumières qui venaient d'é-

clairer son esprit. Aussitôt il fut dénoncé, et jeté dans les fers : vaincu par les prières de ses amis, il se rétracta et fut mis en liberté ; mais il ne tarda point à gémir de sa faiblesse, et prêcha les doctrines de la réforme avec plus de zèle que jamais. Il parcourut toute la Romagne, laissant partout quelques disciples qui en formaient d'autres à leur tour. Enfin, il fut arrêté et envoyé à Ferrare. « C'est trop, répondit-il aux lamentations de sa femme et de sa sœur, c'est trop d'avoir une fois renié mon Sauveur. Si j'avais possédé alors les connaissances dont la miséricorde céleste m'a gratifié depuis ma chute, je n'aurais pas cédé à vos instances. » La princesse della Rovere et d'autres personnes de distinction vinrent le visiter dans sa prison, et le trouvèrent occupé de la conversion de ses compagnons de captivité, dont plusieurs, d'un haut rang, étaient accusés de délits politiques. L'intérêt qu'on lui témoignait au dehors décida ses persécuteurs à le tenir au secret pendant près de deux ans, et à changer fréquemment son cachot et ses geoliers. En 1550, il fut condamné à mort, et le pape Jules III refusa sa grâce aux instances réitérées de ses amis. On le traîna au supplice à la pointe du jour, de crainte d'exciter une émeute en sa faveur, et il fut livré aux flammes après avoir été étranglé.

Aonio Paleario, un des savans les plus distingués de l'époque, professeur à Lucques et à Milan, se disposait à occuper une chaire à Bologne, lorsque, en 1566, il fut arrêté par ordre de frère Angelo de Cremone, inquisiteur, et envoyé à Rome. On l'accusait de nier le purgatoire, de désapprouver qu'on enterrât les morts dans les églises, et de préférer l'ancien usage romain de les ensevelir hors de la ville ; de tourner en ridicule la vie monastique, et de n'attribuer l'absolution qu'à la confiance du pécheur dans la miséricorde de Dieu par les mérites de Jésus-Christ.

Après trois années de détention, on le condamna, à l'âge de soixante-dix ans, à être pendu et livré aux flammes. L'arrêt fut exécuté le 3 juillet 1570.

Barthélemi Bartoccio, appartenant à une famille riche de Castello (duché de Spolete), se lia au siége de Sienne avec un de ses compagnons d'armes, qui lui communiqua les doctrines des réformateurs : quelque tems après il devint suspect à son évèque, et se réfugia à Venise; mais désespérant de pouvoir rentrer dans sa ville natale, il vint se fixer à Genève, s'y maria, et y établit une manufacture de soieries. En 1467, les affaires de son commerce le conduisirent à Gênes sous un nom supposé. Par malheur il fit connaître son véritable nom à un marchand, qui le trahit et le livra aux inquisiteurs. Les magistrats de Genève et de Berne demandèrent, au sénat de Gênes, sa mise en liberté; mais au moment où leur dépêche fut reçue, le prisonnier, réclamé par le pape, avait été transporté à Rome. Après une détention de deux ans, on le condamna à être brûlé vif. Son courage ne l'abandonna point à l'heure suprême; il marcha au supplice d'un pas ferme, d'un air serein, et enveloppé par les flammes, on l'entendit s'écrier : *Victoire! victoire!*

Nous avons dit qu'une colonie de Vaudois s'était fixée dans la Calabre : au XIV[e] siècle sa population était de quatre mille ames; elle occupait sur la côte les deux bourgs de Saint-Sixte et de la Guardia; leurs fréquentes relations avec les cantons catholiques du voisinage avaient corrompu leur simplicité primitive, et bien qu'ils adorassent Dieu à leur manière, ils ne se faisaient point scrupule d'aller à la messe. Ils apprirent qu'il s'établissait une nouvelle doctrine analogue à celle de leurs pères; ils cherchèrent à la connaître, et regrettant leur condescendance pour les rites de l'Église romaine, ils demandèrent des pasteurs aux mi-

nistres de Genève. Leur secret fut trahi, la cour de Rome envoya, pour les réduire à l'obéissance, les deux inquisiteurs Valero Malvoisin et Alphonse d'Urbain, qui leur prescrivirent d'opter entre la messe et la mort. Les habitans de Saint-Sixte refusèrent de renoncer à leur foi, et s'enfuirent dans les forêts; ceux de la Guardia, à qui on avait fait croire que leurs frères s'étaient soumis, cédèrent à la violence, et manifestèrent des regrets tardifs, quand l'événement vint les désabuser. Deux compagnies de fantassins firent une battue générale contre les habitans de Saint-Sixte; ceux-ci, sans se laisser intimider par les cris de mort qui partaient des rangs de leurs ennemis, se replièrent en bon ordre sur une hauteur, où ils cherchèrent à parlementer avec le capitaine. Ils le conjurèrent d'avoir pitié de leurs femmes et de leurs enfans : « Nos ancêtres, dirent-ils, sont fixés depuis des siècles dans ce pays; ils n'ont, ainsi que nous, fait de mal à personne. Nous sommes prêts à nous rendre, par terre ou par mer, dans telle contrée qu'il vous plaira de nous indiquer. Nous ne transporterons avec nous que ce qui sera strictement nécessaire à notre subsistance; nous promettons de nous éloigner d'ici pour jamais; nous abandonnerons nos habitations et nos biens, pourvu que vous nous laissiez la liberté de conscience; mais, au nom du ciel, ne nous réduisez pas au désespoir..... » A cette prière le capitaine répondit en faisant avancer sa troupe, mais il ne tarda pas à se repentir de sa témérité. Les Vaudois se défendirent avec une rare intrépidité, et repoussèrent l'ennemi. Les deux moines demandèrent alors du secours à Naples, et on leur envoya une armée de *bandits* (tel était en effet leur nom), qui parvinrent à livrer les Vaudois à des inquisiteurs plus féroces encore. Voici ce qu'écrivait à Antonio Caraccioli un témoin oculaire de cette catastrophe :

« Très-illustre seigneur, je vous ai déjà mis au courant de ce qu'on avait fait dans l'affaire de l'hérésie; j'ai maintenant à vous informer du terrible châtiment qui, dès ce matin 11 juin, a commencé d'être infligé à ces luthériens, et, à dire vrai, je ne saurais le comparer qu'à l'égorgement d'un troupeau de moutons. Les malheureux étaient parqués dans une vaste prison; là, le bourreau venait les prendre l'un après l'autre, et, après les avoir entraînés hors de la prison, il leur bandait les yeux, les faisait mettre à genoux, et, dans cette attitude, leur plongeait son couteau dans la gorge; quatre-vingt-huit ont été immolés de cette manière. Figurez-vous ce spectacle d'horreur; en le retraçant, mes larmes mouillent ce papier. Ces martyrs ont subi la mort avec une résignation et une constance incroyables. Plusieurs, au moment de mourir, professaient la même foi que nous; mais presque tous sont morts dans leur maudite obstination..... Les cadavres ont été enlevés dans des tombereaux, et des ordres sont donnés pour que les lambeaux en soient dispersés sur toutes les routes, d'un bout à l'autre de la Calabre. A moins que S. S. et le roi de Naples ne commandent au marquis de Bruccianici, gouverneur de cette province, d'arrêter le cours de ces terribles exécutions, le reste de cette population sera anéanti. Aujourd'hui même il vient de rendre un décret qui ordonne de mettre à la torture et de faire périr ensuite une centaine de femmes..... Les hérétiques pris en Calabre sont au nombre de seize cents; tous ont été condamnés. La même race existe sur d'autres points du royaume de Naples; j'ignore quelle est leur croyance, car ils sont complétement illettrés, et ne s'occupent que de manier la bêche, de conduire leur charrue, et ne manifestent, m'a-t-on dit, des sentimens religieux qu'à l'heure de la mort. »

Ces exécutions continuèrent: en voici le résultat d'après un historien napolitain de cette époque, cité par le docteur

Crie : « Plusieurs des hérétiques calabrois furent égorgés, les autres sciés par le milieu du corps, ou jetés du sommet d'un rocher dans des précipices; tous subirent une mort cruelle, mais juste. » Lorsqu'enfin les persécuteurs de cette légion de martyrs furent rassasiés de sang, ils déportèrent, sur les galères d'Espagne, les prisonniers qui leur restaient, et vendirent comme esclaves les femmes et les enfans. A l'exception d'un petit nombre de renégats, toute la colonie fut exterminée. Quant aux autres protestans d'Italie, qui survécurent à tant d'horreurs, ils s'expatrièrent pour la plupart en Suisse, en France, et jusqu'en Flandre et en Angleterre, où ils introduisirent quelques-uns des arts industriels de leur patrie, telles que des manufactures de soie, des teintureries et autres usines; et, comme les réfugiés que proscrivirent dans la suite l'intolérance du duc d'Albe et celle de Louis XIV, ils payèrent l'hospitalité de leurs hôtes en leur ouvrant des sources de richesses jusque-là inconnues. Émigrés en masse, ils traversèrent les Alpes, dépourvus de tout secours, après avoir suivi la ligne des Apennins, à travers les glaces et les neiges (ils s'étaient mis en route au cœur de l'hiver). Une troupe de réformés napolitains, arrivée au pied de la barrière qui allait la séparer à jamais du doux climat et des amis qu'elle abandonnait, perdit courage et revint sur ses pas. Forcés d'errer isolément dans toute l'Italie, les uns furent arrêtés par les espions du Saint-Office, et les autres, qui n'avaient de perspective que l'exil ou la mort, firent leur paix avec Rome, en renonçant à la foi de leurs pères. Ainsi finit la réformation en Italie.

Voici en peu de mots quelques-unes des causes de sa destruction.

1° Sous le beau ciel de ces contrées, où les jouissances des sens font tout le charme de la vie, l'imagination a besoin de se créer une religion qui les prodigue comme la

nature. Les pompes du paganisme, protégées par le génie des beaux arts, devaient donc séduire une nation dont la vie se passait plutôt dans une suite d'impressions que dans des habitudes méditatives. Lorsque la religion toute spirituelle, établie par Jésus, s'introduisit en Italie, elle y trouva des peuples qui cherchèrent moins à se convertir à elle, qu'à la convertir à eux. Les temples furent changés en églises. Les autels du marbre le plus précieux servaient de piédestal aux statues de leurs divinités: à leurs pieds s'élevaient des nuages d'encens; sur leur tête se balançaient la pourpre et l'or des draperies; des guirlandes de fleurs se jouaient sur le fronton des péristyles; à la porte, des bassins de marbre recevaient l'eau lustrale; un instrument d'airain appelait le peuple au sacrifice; on vouait les coupables aux dieux infernaux. Lors des tremblemens de terre, ou quand la peste, la grêle ou d'autres fléaux venaient affliger les champs et les cités, le peuple invoquait, pour les détourner, l'assistance des dieux du second ordre; enfin, à certaines époques de l'année, des processions solennelles appelaient la fertilité sur les campagnes. Cette pompe extérieure, ces invocations, cette eau lustrale, ces processions subsistèrent sous d'autres titres, mais dans un but plus noble et plus imposant. Le Jupiter de Phidias, surchargé d'ornemens pontificaux, devint la statue de St.-Pierre; cet apôtre fut placé aux portes des temples, au lieu de Mercure; on substitua St.-Roch et St.-Sébastien aux dieux Pénates, et St-Vital à Apollon; dans les prières du matelot battu par la tempête, St.-Nicolas remplaça Castor et Pollux; la Ste.-Vierge, sous le nom de *Mère de Dieu*, fut invoquée sur les autels de Cybèle, *Mère des Dieux*. C'est ainsi que les Italiens portèrent, dans la religion chrétienne, les superstitions du paganisme, et que la renaissance de la civilisation, au seizième siècle, les surprit, dénaturant le

spiritualisme de l'Évangile, par des pratiques qui flattaient leur ardente imagination et leur caractère éminemment impressionnable.

2° Dans certains pays, et surtout en Angleterre, dès le règne d'Édouard III, la puissance séculière lutta constamment contre celle du clergé. La cause de la réforme s'y étaya de cette opposition ; mais un tel auxiliaire lui manqua en Italie. En effet, la lutte des Guelfes et des Gibelins avait cessé, et le pape, souverain d'une grande partie de la péninsule, étendait sur l'autre une influence religieuse fortifiée par sa puissance temporelle.

3° Les divisions intestines affaiblirent également l'influence des réformateurs. Ce désaccord portait sur des questions fondamentales, notamment sur les dogmes de la Trinité et de l'Eucharistie, à l'égard desquels toute conciliation devenait impossible. Quelqu'opinion que l'on se fasse des doctrines divergentes de Luther et de Zwingle, sur cette matière, il n'est pas douteux que la cause de la réforme en Italie eut beaucoup à souffrir de l'ardeur avec laquelle les disciples qu'ils avaient, dans ce pays, accoururent se ranger sous les deux bannières opposées.

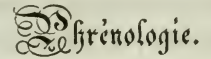
4° On ne saurait faire un crime à un homme de ne pas sacrifier sa vie pour la cause même la plus juste et qui affecte le plus vivement ses intérêts; mais il n'en est pas moins vrai que le sang des martyrs est le ciment de l'Église, et que la fuite précipitée de plusieurs chefs italiens de la réforme n'ait compromis gravement le succès de leur cause. Pierre le Martyr eut raison sans doute de fuir la ville de Lucques, où il ne pouvait rester plus long-tems sans être mis à mort, mais lorsque, tranquille au foyer de l'exil, il reprochait à ses anciens disciples leur apostasie, parce qu'abandonnés par leur chef, et poursuivis par les terreurs de l'Inquisition, ils étaient rentrés dans l'Église romaine,

servait-il la cause du protestantisme avec autant de succès que l'intrépide Roland Taylor, couronnant ses travaux évangéliques des palmes du martyre, et s'écriant, au milieu de ses frères ranimés par son exemple : « C'est ici que je vous ai prêché la parole de Dieu et la vérité ; c'est ici que je viens aujourd'hui les sceller de mon sang. »

5° Enfin, ce qui contribua le plus à détruire la réforme en Italie, c'est, nous le répétons, l'établissement de l'Inquisition et le secret de ses actes. Le sang des victimes coulait dans les cachots ou dans l'ombre de la nuit, et, si le supplice avait lieu en public, les prêtres assistaient le condamné, et ne manquaient point de s'écrier, sans craindre les contradicteurs, que le coupable avait reconnu ses fautes, et mourait dans le giron de l'Église. En Angleterre, au contraire, les persécuteurs de la foi protestante, en offrant au peuple l'horrible spectacle des hérétiques jetés dans les flammes, révoltèrent la multitude et prêtèrent des armes à cet esprit *ultra réformateur* qui entraîna les puritains à *courir sus* à tout ce qui était papiste, et à venger les crimes du parti catholique par la peine du talion et d'effroyables représailles.

(*Quarterly Review.*)

—



OBSERVATIONS SUR LES DIMENSIONS DE LA TÊTE HUMAINE (1).

Les observations suivantes sur la grosseur relative de la tête humaine, dans les différentes classes et dans les diverses provinces du Royaume-Uni, ont été communiquées à la Société Phrénologique de Londres par un habile chapelier (2), que son immense commerce et l'habitude d'observer ont mis à même de recueillir des faits curieux et nouveaux dont la science phrénologique pourra tirer parti. Ces faits nous méneront peut-être un jour à établir la connexion qui existe sans doute entre de grandes facultés intellectuelles et une large masse cérébrale; mais il restera encore à déterminer, d'une manière positive, quelles sont les régions particulières de la tête dans lesquelles la plus

(1) Note du Tr. La science de la *phrénologie* ou *crânologie*, qui a été accueillie en France avec tant d'incrédulité, est aujourd'hui étudiée avec beaucoup d'ardeur en Angleterre, où elle compte un grand nombre de partisans enthousiastes. Elle y a ses cours publics, ses académies, ses journaux spéciaux. C'est à l'un de ces journaux que nous avons emprunté les curieuses observations qu'on va lire.

(2) Note du Tr. Certaines professions, qui, en France, classent encore ceux qui les ont embrassées parmi les simples artisans, sont souvent exercées, en Angleterre, par des hommes très-riches, très-éclairés et jouissant d'une haute considération. C'est ainsi que M. Place, l'un des premiers tailleurs de Londres, est aussi un économiste très-distingué, et qu'il est toujours entendu dans les enquêtes parlementaires, sur les questions d'économie politique. L'utile exemple qu'a donné M. Ternaux, en se faisant tailleur, fera sans doute cesser parmi nous d'absurdes préjugés. On finira par sentir qu'il n'y a pas plus de honte à fabriquer des habits ou des chapeaux, qu'à faire du calico ou de la batiste, ou à raffiner le sucre arrivé des Antilles.

grande capacité prédomine chez les différentes nations et dans les différentes classes de la société.

Nous allons laisser parler l'auteur de cette curieuse communication.

« J'exerce à Londres, depuis long-tems, la profession de fabricant de chapeaux, et j'ai observé avec soin, depuis plusieurs années, les dimensions très-variées de la tête humaine. J'ai pu me convaincre, par des observations constantes et répétées, qu'une grande diversité de formes existe, non-seulement parmi les individus, mais encore entre les différentes classes de la société. On croira facilement que, lorsque, après avoir recueilli ces observations, je m'occupai à étudier les premiers principes de la science phrénologique, je devins bientôt un partisan zélé des doctrines qu'elle enseigne. Mon intention cependant n'est point d'entrer ici dans aucune discussion relativement à l'application de quelques-uns des principes de cette science, mais seulement de me borner à faire connaître des faits remarquables que l'observation m'a fournis.

» Sous le rapport de la grosseur de la tête, un grand nombre de nations barbares ou ignorantes égalent, si même elles ne surpassent, les nations les plus éclairées de l'Europe, tandis qu'au contraire la tête de l'Hindou, quoique petite, indique, comme on sait, une capacité intellectuelle d'un ordre beaucoup plus élevé que celle d'un grand nombre de nations chez lesquelles la grosseur moyenne de la tête est bien plus considérable. Il convient donc de donner la plus grande attention à la *qualité* aussi bien qu'au *volume*; car c'est seulement en comparant les rapports de dimensions dans les diverses régions du globe avec la somme des dimensions en général, qu'on acquerra une connaissance utile des dernières. M. Combe, pag. 44, fait cette remarque à l'occasion de la dimension de la tête : « La » grosseur totale de la tête n'est pas toujours une indication

» d'une puissance mentale supérieure. Un individu peut por-
» ter un large chapeau indiquant une large cervelle, et ce-
» pendant n'avoir aucune capacité, dans l'acception ordi-
» naire du mot. Si le large chapeau n'est nécessaire qu'à
» cause de l'énorme développement des organes animaux,
» l'individu pourra sans doute être un être sain et vigoureux;
» mais il sera certainement un homme inepte. C'est seule-
» ment lorsque cette augmentation de dimension s'étend
» à chacune des trois classes des organes intellectuels,
» propension, sentiment et intelligence, que la phrénolo-
» gie nous autorise à attendre de l'individu qui les réunit
» un esprit étendu ou profond. »

» Mais avant de continuer à rendre compte de mes observations sur les dimensions ordinaires de la tête, dans différentes classes et dans diverses parties de la Grande-Bretagne, il me semble convenable d'indiquer ici la manière dont on fait usage du *compas du chapelier,* afin de mettre le lecteur en état de mieux apprécier le résultat qu'on obtient par l'emploi qu'on en fait. La méthode la plus générale pour obtenir la grosseur de la tête est d'en mesurer la longueur et la largeur. Ce procédé, quoique défectueux, sous le rapport phrénologique, est suffisant, cependant, pour obtenir le but particulier qu'on se propose. En effet, la tête étant ovale, si vous en prenez la longueur et la largeur, le *medium* de ces deux mesures sera précisément le diamètre. Une fois ce diamètre connu, il est facile, comme on sait, d'obtenir la circonférence. Par exemple, un chapeau de 8 pouces anglais de long sur 7 pouces de large a un diamètre de 7 1/2; 7 pouces sur 6 donneront un diamètre de 6 1/2, etc. C'est sur ces principes que sont construites les *formes* (*blocks*) dont on se sert dans les fabriques de chapeaux. Ces formes varient en grosseur, depuis 5 pouces, dimension de la tête d'un enfant, et s'élèvent par gradations successives d'un huitième de pouce,

jusqu'à 7 pouces 3/4, dimension complète de la tête d'un homme. En faisant usage du terme *grosseur* ou de l'expression de *petites* et de *grosses têtes,* je dois faire observer que je parle de la mesure ou compas du chapelier qu'on n'applique qu'à la circonférence de la tête en contact avec le chapeau, et comprenant les organes de la réflexion situés au milieu du front, et formant un cercle autour de la tête, de manière que les facultés *perceptives* et la surface coronale ne sont point en contact avec l'intérieur du chapeau.

» La circonférence de la tête de l'homme qui a atteint sa croissance étant, en Angleterre, de 6 1/2 à 7 5/8, le *medium* ou mesure intermédiaire sera donc de 7 pouces. J'adopte cette dernière mesure. Essayons maintenant de distinguer quelles sont les classes de la société qui sont au-dessus ou au-dessous de cette mesure moyenne. Si nous commençons par Londres, nous pourrons observer une différence sensible, sous le rapport de la grosseur de la tête, entre les classes les plus élevées et les classes les plus basses. Dans les premières, la majorité est au-dessus du *medium,* tandis que dans les secondes il est très-rare de trouver une grosse tête : cette règle est invariable. La classe moyenne de la société forme un *medium* entre ces deux classes. Les magasins de chapeaux situés dans le West-end (1), et qui fournissent exclusivement les classes élevées, vendent, en proportion, beaucoup plus de chapeaux larges que les autres chapeliers de la ville, dont la clientelle ne se compose que d'individus appartenant aux rangs intermédiaires, et les chapeliers qui ne fournissent que les classes inférieures demandent une plus grande quantité de petits chapeaux. On peut facilement prouver ces assertions. Prenez, par exemple, la grandeur moyenne des chapeaux de livrée, et vous vous apercevrez de suite que la tête des

(1) *West-end* ou quartier de l'ouest ; c'est le nom qu'on donne à Londres à la partie de la ville habitée par la noblesse et les gens riches et *fashionables*.

domestiques est beaucoup plus petite que celle des maîtres. Cette différence peut être observée plus facilement encore dans les régimens. Les matelots, les marins, et en général tous ceux qui naviguent portent de très-petits chapeaux. Il en est de même des charretiers, des rouliers, des laboureurs; et, malgré ses larges bords, le chapeau des portefaix, des charbonniers, etc., présente une forme très-étroite. Enfin, le chapeau couvert des artisans offre aussi une forme très-rétrécie (1). Tous ces chapeaux, fabriqués avec des matières grossières, fournissent, par la variété de leurs formes, comme par leur nombre, les moyens de juger de la dimension particulière aux classes inférieures; et, comparés avec les chapeaux fabriqués avec les matières les plus précieuses, présentent une différence frappante. Dans les classes inférieures, la majorité est au-dessous du *medium* de 7 pouces, et dans les hautes classes la majorité est au-dessus. Non-seulement on peut observer une différence relativement à la grosseur de la tête, mais on peut aussi remarquer qu'une différence existe entre ces classes relativement aux parties de la tête qui se trouvent en contact avec le chapeau; différence assez sensible pour avoir quelque influence sur la mesure. La partie supérieure de la tête, comprenant les facultés méditatives (l'idéalité et la prudence) viennent se grouper dans les classes supérieures pour augmenter la circonférence du chapeau; mais la même chose n'a pas lieu dans les derniers rangs de la société.

(1) Note du Tr. Il nous semble que ces observations peuvent parfaitement s'appliquer à la France. Il est évident que les forts de la halle, les portefaix du port au blé, etc., ont, malgré les larges proportions de leurs corps, la tête très-petite. La population ouvrière qui habite les faubourgs de Paris a également la tête fort petite. Il est remarquable aussi que la statuaire antique donnait une très-petite tête à Hercule, qui était plus cité pour sa vigueur que pour son esprit, car les balourdises qu'on lui attribuait servaient souvent de texte aux plaisanteries des anciens.

» Les tisserands de Spitalfields ont la tête extrêmement petite : 6 pouces 1/2 et 6 pouces 3/4 sont les dimensions les plus ordinaires. A Coventry, ville presque exclusivement habitée par des tisserands, le même fait peut être observé (1).

» Si, quittant Londres, nous nous acheminons vers le nord et le nord-est, nous trouverons dans les comtés d'Hertford, d'Essex, de Suffolk et de Norfolk un plus grand nombre de petites têtes que dans toutes les autres parties de l'empire. Le comté d'Essex et celui d'Hertford sont les plus remarquables sous ce point de vue et emploient les plus petits chapeaux : 7 pouces, la mesure moyenne, sont ici, comme à Coventry, la plus grande mesure requise ; 6 pouces 5/8 et 6 pouces 1/2 sont les mesures dominantes, et 6 pouces 3/8 qui, à Londres, sont la mesure ordinaire d'un garçon de six ans, sont souvent ici la mesure d'un homme qui a atteint sa maturité. Si nous traversons la Tamise pour nous rendre dans les comtés de Kent, de Surry, et de Sussex, nous observerons de suite une augmentation dans la dimension ordinaire ou *medium*. Je crois que les comtés de l'intérieur du royaume sont à peu près sur la même échelle.

» Dans les comtés de Devon et de Cornouailles, les têtes sont presque toutes de la plus grande dimension. Un grand nombre de larges chapeaux sont donc demandés par ces deux comtés. La tête des Gallois (habitans du pays de Galles) est au-dessous du *medium* ordinaire, et dans le comté de Hertford, frontière du pays de Galles, la grosseur est de beaucoup supérieure à celle du *medium* de Londres. J'ai été disposé, pendant quelque tems, à adopter

(1) NOTE DU TR. Les ouvriers en soie, connus à Lyon sous le titre vulgaire de *canus*, et les tisserands de la Normandie, ont aussi la tête plus petite que celle des autres classes du royaume. Nous devons ajouter que les canus surtout sont cités pour leur niaiserie.

l'opinion qu'une différence existait entre les districts manufacturiers et les provinces essentiellement agricoles, et que cette différence était en faveur des premiers, c'est-à-dire que la tête des individus occupés aux travaux d'agriculture était plus petite que celle des ouvriers employés dans les fabriques; mais une observation plus approfondie m'a convaincu que ce résultat était au moins douteux, attendu qu'il y a beaucoup de villes et de districts manufacturiers où le *medium* de grosseur n'est pas supérieur à celui des cultivateurs, tandis que le comté de Devon et celui de Hertford, qui sont surtout agricoles, présentent des têtes qui atteignent la grosseur ordinaire la plus prononcée. Ce dernier comté, en particulier, est remarquable par son *medium*, qui est au-dessus de celui de la capitale (1). En s'avançant vers le nord, la dimension augmente graduellement; les comtés de Lancastre, d'York, de Cumberland et de Northumberland, ayant plus de grosses têtes en proportion que tous les autres comtés du royaume (2). Les plus larges têtes que j'aie pu observer appartenaient aux parties septentrionales de l'Angleterre ou à l'Écosse, tandis qu'au contraire j'ai eu fréquemment occasion de remarquer une diminution sensible de volume dans les têtes des comtés méridionaux, tel que dans le comté d'Essex, etc.

» Quant à l'Écosse, on sait que le volume de la tête de

(1) Note du Tr. Nous croyons qu'en France la tête des individus employés à l'agriculture est plus grosse que celle des ouvriers. Il suffira pour constater la vérité de cette assertion de comparer en Normandie, par exemple, la grosseur de tête de la population manufacturière avec celle de la population agricole. L'industrie des ouvriers des fabriques, depuis l'introduction des machines, est au surplus celle qui exige le moins d'intelligence, car elle consiste dans la reproduction continuelle de deux ou trois mouvemens uniformes.

(2) Nous pensons qu'on obtiendra le même résultat pour la France, si l'on compare la population de l'Alsace, des Ardennes, etc., à celle de la Guienne et du Poitou.

ses habitans dépasse celui des têtes des autres parties de la Grande-Bretagne. La dimension la plus élevée de la tête anglaise est, comme je l'ai déjà dit, de 7 p. 5/8; mais, en Écosse, cette dimension s'élève jusqu'à 7 3/4, 7 7/8 et même 8 pouces. Dans la fabrication des chapeaux, le contraste, sous le rapport de la largeur, entre les comtés d'Essex et d'Hertford et l'Écosse, est donc tout-à-fait remarquable, 7 pouces dans les comtés mentionnés étant considérés comme le *medium* le plus élevé, tandis que, dans le nord et en Écosse surtout, cette dimension est regardée comme la plus petite. On peut sans doute trouver de larges têtes dans le comté d'Essex et de petites têtes en Écosse, mais, dans l'un et dans l'autre cas, elles doivent être considérées comme des exceptions à la règle générale, plutôt que l'indication de la grosseur moyenne de la province ou du royaume. La mesure moyenne des bonnets d'un régiment écossais est plus large que celle des schakos d'un régiment anglais; et, dans mes recherches pour me procurer des renseignemens positifs sur ce sujet, j'ai trouvé la *commande* suivante, adressée par un chapelier établi dans une ville du nord de l'Angleterre, à un fabricant de chapeaux militaires de Londres. « Donnez une attention particulière » aux différentes largeurs; que la majorité de ces chapeaux » (ou plutôt schakos, destinés à 220 *yeomen* (1) ou gardes » provinciales) soit dans les larges dimensions; n'envoyez » aucun chapeau au-dessous de 6 p. 7/8, et qu'il n'y en » ait même que très-peu de cette largeur. » Dans une autre lettre, écrite d'Aberdeen en Écosse, et adressée à la même maison de Londres, on y fait la recommandation suivante : « Je vous répète encore une fois de ne pas m'envoyer de

(1) NOTE DU TR. Cette milice nationale, qui n'est organisée que pour le maintien de la tranquillité publique, est composée de propriétaires qui s'habillent et se montent à leurs frais. L'esprit qui y règne est, en général, fort aristocratique, et, sous ce rapport, elle diffère beaucoup de notre garde nationale.

» chapeaux de 6 pouces 3/4 ou de 6 pouces 7/8, sans or-
» dres positifs de ma part. J'en ai maintenant de cette
» grandeur plus que je n'en pourrai vendre dans un an.
» Donnez la plus grande attention à l'ordre ci-joint, et
» soyez bien exact relativement aux dimensions. »

Douz.	Pouc.	Douz.	Pouc.	Douz.	Pouc.	
2	7 3/4	6	7 1/2	12	7 1/4	On voit que ces dimensions sont toutes au-dessus du *medium* de la tête anglaise.
2	7 5/8	6	7 3/8	8	7 1/8	

» Ces deux exemples peuvent servir à prouver qu'en Angleterre la tête des habitans du nord est en général plus forte que celle des habitans du midi.

» On lit, dans le second volume du *Journal Phrénologique,* qu'à Dublin les classes élevées ont communément la tête petite. Je ne partage pas cette opinion, attendu que les chapeaux superfins, destinés aux classes riches de Dublin, sont plus larges que ceux destinés aux mêmes classes à Londres. J'ai tiré les renseignemens que j'ai obtenus, sur ce sujet, des trois premières maisons de chapellerie de Dublin. Lorsque ces maisons adressent des ordres aux fabricans de Londres, elles leur recommandent toujours de n'envoyer que des chapeaux larges, parce que les petits ne se vendent pas; preuve incontestable que le *medium* de Dublin est au-dessus de celui de Londres. Il arrive quelquefois, en outre, que les fabricans de Londres reçoivent de Dublin des commandes dans des dimensions au moins égales à celles des ordres qu'on leur adresse d'Écosse. Les personnes de la haute classe irlandaise, qui résident en Angleterre, présentent aussi la même dimension élevée; et les Irlandais des autres classes ont également une supériorité, à cet égard, sur les Anglais des classes correspondantes. Je crois donc pouvoir assurer, d'après ma propre expérience, que les Irlandais ont, en général, la tête plus large que les Anglais.

» Je ne puis parler avec certitude de la dimension de la tête des nations étrangères. Je me bornerai donc à communiquer ici quelques observations que j'ai eu occasion de faire à cet égard. Toutes les nations septentrionales ont la tête large. Celle du matelot norwégien, par exemple, est plus large que celle du matelot anglais, et les bonnets ou chapeaux pour femme qu'on expédie dans le Nord sont plus larges que ceux destinés à la consommation intérieure de l'Angleterre. Les chapeaux destinés pour les Indes-Occidentales sont plus petits que ceux destinés à la consommation des provinces du Royaume-Uni, et les chapeaux exportés aux colonies anglaises sont au-dessous, sous le rapport de la largeur, du *medium* national (1).

» Avant de terminer cette note, je dois faire quelques observations sur les prétendus changemens en augmentation ou en diminution qu'éprouve, dit-on, la tête humaine, aux divers périodes de la vie, après avoir passé l'âge de maturité. Je n'ai jamais pu rencontrer un seul fait bien attesté qui justifiât cette supposition. Voici ce que mon expérience et mes observations personnelles m'ont permis de reconnaître. La tête des enfans augmente très-rapidement, la 1re et 2e année après la naissance, surtout si l'enfant est vigoureux et bien portant. Dans les sept années qui suivent la naissance, la tête acquiert une augmentation beaucoup plus grande que celle qui a lieu dans les sept années qui suivent. Depuis la septième année, la tête augmente graduellement jusqu'à la maturité. On peut,

(1) Pendant le séjour que l'armée anglaise fit en France, on fut obligé, pour confectionner les schakos destinés aux régimens anglais, de faire usage de *formes* plus larges que celles employées à la fabrication des schakos français, et après la paix les chapeliers de Paris furent assez long-tems sans pouvoir fournir des chapeaux suffisamment larges aux Anglais qui voyageaient en France. La tête des Français est, comme on sait, plus petite que celle des Anglais.

à diverses époques de la jeunesse, observer un accroissement rapide, et quelquefois aussi on remarque que le travail de la croissance reste stationnaire, pendant un certain tems; mais il serait imprudent, sans avoir une connaissance exacte de l'état de santé dans lequel se trouvaient les individus, ou sans connaître les circonstances qui ont pu augmenter l'action de l'organe cérébral, de hasarder la moindre conjecture à cet égard. J'ai toujours observé que la tête acquiert sa grosseur complète à la même époque que le corps atteint sa parfaite croissance. Cette époque, selon moi, ne se prolonge pas au-delà de 25 ans. Le période pendant lequel le corps humain acquiert tout son développement est, en général, depuis 17 ans jusqu'à 23. Il arrive souvent qu'à la 16e année la tête d'un grand nombre de jeunes gens a toute la grosseur qu'elle aura jamais. A l'appui de cette assertion, je puis citer non-seulement ma propre expérience, mais encore celle de tous les fabricans qui se sont donné la peine d'observer; et surtout présenter le dépouillement d'un registre très-curieux, tenu, depuis 25 ans, avec un soin extrême, par le chef d'une des plus fortes maisons en chapellerie de *Bond-Street* (1). Ce registre contient les dimensions de la tête de chacun des individus (qui tous sont de la classe élevée), que ce chapelier a l'habitude de fournir depuis longues années. Dans ce registre, destiné seulement à servir de renseignement aux fabricans de chapeaux qui travaillent pour cet immense établissement, sont réunis les noms d'individus de tous les degrés d'intelligence qui appartiennent aux rangs les plus élevés de la société, ou qui ont occupé les hauts emplois de l'état, et il serait impossible de trouver, dans aucune des mesures qu'il renferme, la moindre variation qui justifie l'opinion de ceux qui prétendent que le

(1) Rue à la mode, située dans le quartier dont nous avons déjà parlé.

volume de la tête subit quelque altération, soit en plus, soit en moins. Tous les Anglais qui se rendent dans l'Inde laissent, avant de quitter l'Angleterre, la mesure de leur tête à leur chapelier ; et, pendant 10 ans, pendant 20 ans, pendant 30 ans même, ils reçoivent des chapeaux fabriqués sur cette mesure. Jamais il n'y a de plaintes, parce qu'il n'y a jamais de changement en plus dans la grosseur de la tête. Le corps peut maigrir, mais la tête conserve toujours sa grosseur primitive, sauf cependant les altérations que subissent les tégumens et la chevelure. Il en est de même pour les personnes qui résident constamment sur leurs terres, et qui ont leur chapelier à Londres. S'il arrivait qu'un changement dans le volume de la tête pût avoir lieu, soit par l'excitement violent des passions, soit par l'excès d'action des facultés mentales, soit enfin par toute autre cause, un tel changement obligerait le chapelier à prendre sans cesse de nouvelles mesures ; mais il n'en est pas ainsi, d'où il faut conclure qu'aucune variation n'a lieu. »

(*Phrenological Journal.*)

Mœurs Anglaises.

TACTIQUE ÉLECTORALE.

Jeune Anglais, échappé du collége, as-tu de l'ambition, une fortune médiocre quoique honorable, de hautes prétentions, quelque littérature et une souplesse heureuse de conscience et de principes ? Prends et lis ; ces pages sont le manuel et la base de la politique en Angleterre. Si, par hasard, quelqu'une des qualités dont j'ai fait la liste te man-

quait, renonce au désir de briller dans les rangs de notre armée ministérielle. Sois militaire; le mécanisme de cette profession est facile. Sois chapelain; tu pourras, à l'aide d'un ou deux sermons remplis d'un royalisme ardent, conquérir la couronne épiscopale. Sois juge de campagne; c'est un métier qui ne demande que la patience d'écouter et la capacité de l'estomac. Ta nullité dépasse-t-elle enfin ces limites extrêmes de la sottise? mets du rouge, arme ta poitrine d'un corset d'acier, protège les boxeurs, cours à New-Market, vas bâiller à travers l'Europe, achète une danseuse à Paris et un muet en Asie : sois *dandy*. Ce pis-aller n'est pas sans gloire : l'immortalité de *Brummel* (1) est réservée à tes efforts.

Mais je suppose qu'un renom si frivole ait peu de charmes pour toi, et que ta noble ambition aspire aux honneurs publics, dont les Burke, les Pitt, les Shéridan, ont joui pendant leur vie. Quand tu auras consulté ta force, et essayé, comme dit Horace, « ce que valent tes épaules et ce qu'elles peuvent porter, » ouvre, feuillète, étudie ce catéchisme que je compose pour te guider et t'instruire. Là, tout est réalité; rien n'est utopie. Je dis ce que les hommes font, non ce qu'ils affectent, et ce qu'ils sont, non ce qu'ils paraissent. Encore enivré des souvenirs de Pélopidas et du grand nom de Sidney, tu croiras peut-être que je raille, et tu prendras ma véracité pour de la satire : ferme Plutarque, apprends à lire dans le livre du monde. Qui parle des hommes sans flatterie et des mœurs sans réticence, semble toujours les calomnier.

Le noble apprentissage que je t'invite à faire avec moi, et qui ne peut manquer de t'élever aux dignités et à la fortune, est à la fois un art et une routine. Il a ses prin-

(1) Le beau *Brummel*, que ses corsets, sa fatuité et ses bons mots, ont rendu fameux. Il a inventé ce que l'on nomme *dandysme*.

cipes mécaniques, mais il exige des facultés rares, plus rarement unies. Tel l'écuyer, pour devenir habile dans sa profession, a besoin des leçons d'un maître et des exercices du manège ; mais il faut, avant tout, qu'il ait reçu de la nature vigueur et souplesse, vivacité dans les mouvemens, adresse à les diriger, intrépidité mêlée de prudence. Ta carrière n'est pas moins pénible. Renonce aux douceurs de la vie domestique et à la félicité du coin du feu; abjure l'amour, les plaisirs, l'étude : l'ambition, voilà ta maîtresse et ta femme. Pour satisfaire ses caprices et conquérir sa faveur, revêts autant de formes que Jupiter, quand sa majesté redoutable s'abaissait jusqu'aux mortelles. Sois tour à tour le taureau qui enlevait Europe, le cygne qui séduisait Léda, la pluie d'or qui attendrissait Danaé ; mêle la vigueur et l'éloquence à la persuasion plus forte encore de ces argumens sonores et irrésistibles, auxquels notre loyauté britannique a si peu de choses à répondre.

D'un côté, la couronne est la distributrice des honneurs et la source des grâces; d'un autre, la voix du peuple et le suffrage des classes intermédiaires indiquent toujours les sujets sur lesquels les faveurs royales doivent tomber. Flatte donc, caresse ces deux puissances, sache les captiver et les effrayer tour à tour : ce qui, dans l'opposition constante de leurs intérêts, est le chef-d'œuvre de l'adresse. Ta popularité sera ton passeport vers le pouvoir : sois patriote pour devenir ministre. Si l'or et les dignités émanent du gouvernement, comme la rosée fécondante s'échappe des nuages, le peuple, c'est la terre d'où s'exhalent les vapeurs qui alimentent ces grands réservoirs du ciel. Adresse-toi donc avant tout à la confiance populaire, plais à sa crédulité, capte ses passions, et qu'une porte ouverte du côté du pouvoir te permette, lorsque l'heure sera venue, de te glisser dans les rangs de ses élus. Le moment est plus fa-

vorable que jamais ; le monde subit une métamorphose immense, merveilleuse, inévitable : tout change dans les sociétés civilisées. Profite d'une époque de transition, où le combat s'établit entre la masse dirigée par l'universelle raison du genre humain, et quelques groupes isolés, ardens à l'entraver dans sa marche. En servant et hâtant le mouvement général, tu auras la gloire, la popularité, l'estime : si tu veux t'allier à ceux qui le retardent, les honneurs et la fortune t'attendent. Apprends à combiner ces deux moyens et à faire de l'un l'instrument de l'autre. Si tu as le génie de ta mission, les pages suivantes suffiront pour t'éclairer : je ne fais que résumer les principes, esquisser le code de nos adeptes politiques ; j'écris sous leur dictée. Borgia régnait avant que Machiavel eût fait *le Prince*.

1° L'AVERTISSEMENT DU CANDIDAT PARLEMENTAIRE.

Parmi nous, un candidat au Parlement, pour première démarche, notifie ses intentions au public ; c'est ce qu'on appelle l'*Avertissement*. Il est d'usage de ne pas y laisser échapper un seul mot de ce que l'on pense : les promesses n'engagent à rien ; les protestations politiques, comme les vœux des amans, sont pour les dieux et les hommes un sujet de risée. Ce sont des mensonges convenus, des protocoles sans importance, livrés à la bonhomie qui s'en nourrit et les accrédite. Si vous êtes en pays étranger, à la dissolution du Parlement, si le tems vous manque pour rassembler vos amis et les pérorer, votre *Avertissement* doit être rédigé avec le plus grand soin. Qu'il supplée à l'éloquence parlée et flatte habilement les espérances du parti le plus fort. Écartez l'emphase ; elle déplaît à un peuple d'hommes d'affaire et de gens de commerce ; laissez le fracas de la

rhétorique ampoulée à ces peuples qui, commençant leur carrière politique, croient que la véhémence des déclamations de collége est le plus noble emploi de leur liberté de fraiche date.

Ne craignez pas d'exagérer; les partis n'aiment que les couleurs fortes. Comptez-vous sur une seule faction; adoptez toute la véhémence de son langage, outrez-la même; elle vous en saura gré. Examinez d'avance l'état politique du comté dont vous sollicitez les suffrages; si la dissidence des opinions y est vive et tranchée, choisissez vos appuis et secondez leur violence. Si le pays est calme, rejetez-vous sur la politique générale, sur les protestations vagues de patriotisme. C'est un art que vous ferez bien d'étudier dans les discours des ministres et les adresses du trône. On y promet tout, on n'y précise rien. Chacun espère en les lisant, mais on ne sait pas ce qu'on espère. Louez la générosité libérale du monarque, en séparant de sa cause les principes de quelques-uns de ses adhérens; lancez, contre la France, un mot qui flatte la haine populaire; vantez l'immuable fidélité de votre famille aux principes de notre glorieuse révolution; ne hasardez rien, louez votre franchise, voilez votre adresse, et, quelles que puissent être vos vues ultérieures, ménagez-vous des ressources de tous les côtés.

2° LE CANEVAS OU LA CANDIDATURE.

Voici le comble de l'art et le plus haut degré de l'adresse. Tous les candidats l'entreprennent, la plupart y échouent. J'oserai dire, comme Cicéron en parlant de l'éloquence, que jamais homme n'a pu se vanter de réunir, dans leur proportion exacte, toutes les facultés de l'esprit, tous les hasards heureux, tout l'à-propos, toute l'impudence, toute la force d'intelligence, toutes les qualités

aimables, nécessaires à l'accomplissement parfait d'une merveille, aussi rare que le grand arcane de la philosophie hermétique. Un bon *canevassier* (qu'on me passe cette expression technique) est à la fois un Cicéron et un Lovelace. Il sait tonner comme Mirabeau, corrompre comme Walpole, séduire comme Bolingbroke, s'enivrer comme Shéridan, lancer la saillie comme Horne Tooke (1) et se populariser comme Gracchus.

Par une bizarrerie dont les savans donneront, s'ils le veulent, une explication détaillée, on nomme *canevas*, dans les élections anglaises, cette série de visites par lesquelles le candidat prépare ou croit préparer son triomphe. C'est la toile sur laquelle un grand peintre va esquisser ses figures et distribuer ses couleurs; c'est la base première et nécessaire de tout succès électoral. Vous croyez peut-être que l'adulation, la corruption, l'art de gagner les hommes, sont choses aisées? erreur. Il y a chez nous autant de faiblesse que d'avidité; notre amour-propre est jaloux, susceptible, inquiet, difficile à satisfaire, facile à blesser. Mille secrets rapports avec des objets inconnus, une foule de circonstances légères et mystérieuses, décident de nos jugemens. C'est un objet singulièrement capricieux que l'homme. Or, pour réussir en politique, il faut le gouverner à son gré, le maîtriser comme un habile musicien fait jaillir de son instrument les sons passionnés ou languissans qu'il lui demande; la profondeur d'un Shakspeare, la grâce d'un Chesterfield (2), la versatilité d'un Buckingham (3), suffiraient à peine pour aplanir tous les obstacles. Encore, la seule combinaison de leurs qualités pourrait-elle atteindre un but si difficile. Buckingham,

(1) Voyez le portrait d'Horne Tooke, dans le numéro 25e de notre recueil.

(2) Lord Chesterfield a écrit des lettres ingénieuses, où se trouve un traité complet de politesse et de machiavélisme social.

(3) Le célèbre Buckingham, auteur du *Rehearsal*, etc.

manquant de persévérance, irait échouer contre le premier écueil. La politesse cérémonieuse de Chesterfield déplairait à plus d'un électeur ; et Shakspeare, livré à ses rêveries poétiques, eût été un assez ridicule candidat.

Avant de commencer vos visites, étudiez votre terrain : que vos agens vous apprennent les particularités de chaque famille ; un vote peut vous assurer le triomphe, un vote peut vous l'enlever, et rien n'est sans importance. Surtout gardez-vous bien de vous fier jamais à vos actions, à votre réputation, à votre popularité. Ce serait vous livrer, sans lest et sans boussole, à l'inconstance orageuse des vents. Nous avons vu, en 1819, le célèbre Cochrane, adoré du peuple, accoutumé à braver la fortune, la mer et le hasard meurtrier des combats, redescendre honteusement des *hustings* (1) où il était monté avec tant de confiance. La populace avait brisé son idole ; le héros de la veille, assailli par les huées, couvert de boue, cédait la place à M. Hunt (2), auquel le même sort était réservé. Insulté, blessé dangereusement par cette tourbe dont il s'était constitué le patron, à laquelle il avait sacrifié sa fortune et une honorable existence, M. Hunt apprit à l'estimer ce qu'elle vaut, et le seul candidat favorisé, écouté, applaudi, fut (qui l'aurait pu croire?) un membre de la haute aristocratie, plus habile que ses compétiteurs, et qui, sans appui de la part de la couronne, sans jouir d'une haute po-

(1) Échafauds dressés pour les élections.

(2) NOTE DU TR. Les élections de Westminster, en 1819, furent violemment contestées. M. Hunt, qu'on ne doit pas confondre avec M. Leigh Hunt, journaliste et auteur des mémoires contre lord Byron, son ancien ami ; M. Hunt, connu par l'exagération de ses doctrines républicaines et la publicité qu'il leur a données dans les rues et les carrefours de Londres, qu'il parcourait, en 1818 et 1819, monté sur une calèche traînée par deux chevaux blancs, fut chargé de coups par la populace qu'il avait si souvent pérorée. C'est ce même M. Hunt que l'on nomme *white-hat*, parce qu'il porte toujours un chapeau blanc dans ses excursions politiques.

pularité, sut les battre tous les deux sur leur terrain et remporter les honneurs de l'élection de Westminster.

Marchez donc sur les traces de ces maîtres, et écoutez mes leçons. Choisissez, pour rendre vos visites électorales, l'époque précise où chaque famille est satisfaite d'elle-même, brille de tout son éclat, et ne demande qu'à être admirée. Si votre heure n'est pas bien choisie, vous courrez risque de trouver la maîtresse de la maison en papillotes, le tapis du salon décloué, le mari dirigeant les travaux de ses ouvriers; rien n'est plus nuisible à vos intérêts. Quand l'amour-propre est mal à son aise, la flatterie la plus adroite perd son tems; sachez donc arriver au moment opportun. Adressez-vous aux femmes, c'est par elles que l'on gagne les hommes; et, si toutes ces petites ruses vous répugnent, songez que vous imitez en cela Richelieu et Mazarin. Quelques exemples historiques et dramatiques vont mettre en action mes préceptes, éclairer mes doctrines et leur prêter de l'intérêt.

J'ai connu un riche candidat qui, pour avoir fait cadeau d'un collier de perles à la fille de la maison, se fit malvenir de toute la famille; un autre qui manqua son but pour avoir négligé de causer avec une vieille tante; un troisième qui fut également malheureux, pour avoir indiscrètement soutenu l'opinion du mari contre la femme. Le premier ignorait que la demoiselle, récemment échappée aux dangers d'un enlèvement, subissait des rigueurs domestiques; le second ne savait pas que toute l'autorité du lieu, que le gouvernement de la famille, appartenaient à cette douairière taciturne, confinée dans un coin du salon; le troisième avait l'imprudence de flatter le maître, sans songer que lui-même obéissait à une puissance supérieure et féminine. En tout état de cause, mettez le beau sexe dans vos intérêts; son action est secrète et capricieuse, mais universelle et certaine. Elle se communique, comme le

magnétisme, par une puissance invisible, que révèlent ses résultats multipliés et ses nombreuses anomalies. Les hommes sont tout d'une pièce ; on sait ce qu'ils font et ce qu'ils veulent : pour juger sainement des femmes, il faut leur appliquer la règle et la définition contraires. Aussi ne peut-on jamais prévoir ni calculer l'étendue de leurs services possibles ou le danger de leur influence.

Shéridan, homme d'esprit et politique ingénieux, s'était fait un système de canevas aussi original que ses comédies. Il flattait par la raillerie ; la satire était son instrument de séduction. Je suis loin de conseiller à tout le monde une route aussi difficile à suivre ; la vivacité des saillies, la pénétration, le don de l'à-propos, sont des qualités rares. Shéridan les employait avec une admirable adresse. Alors même qu'il caressait directement les goûts de l'électeur, c'était, pour ainsi dire, par réticence. Chez un homme passionné pour les fleurs, on le voyait cueillir une rose négligemment, tout en se promenant avec le maître de la maison, sans changer le sujet de la conversation, d'un air naturel et nonchalant, et, comme si un instinct invincible et irréfléchi eût décidé ce mouvement spontané. Chez l'amateur de tableaux, il s'arrêtait tout-à-coup devant un Teniers ou un Van-Huysum, braquait sa lorgnette, et ne disait pas un mot de peinture. Fox se servait d'autres moyens plus spécialement adaptés à son caractère. Aussi intrépide buveur que Shéridan, moins délié dans son langage, moins élégant dans ses habitudes, il l'emportait sur lui par ce ton de franchise, d'abandon et de rondeur populaire qui gagne les cœurs des boutiquiers : la familiarité d'un coup de main sur l'épaule du roturier, la patience à écouter les longs propos du narrateur bourgeois : c'étaient là ses grandes ressources auprès des classes inférieures. Elles effacent les distances, enorgueillissent l'électeur, changent en vanité satisfaite

sa secrète jalousie, et rendent plus faciles ces séductions positives, qui sont regardées comme des arrhes, dès qu'elles sont acceptées. Un mot au vieux père, une caresse à l'enfant de la maison, la complaisance de danser avec celle des sœurs que la nature a le moins bien partagée, une attention de tous les momens, l'art de ne pas laisser soupçonner le but intéressé de ses flatteries, et d'y conduire les gens à leur insu : voilà une faible partie des qualités, des secrets et des talens qu'exige une entreprise d'autant plus difficile que sa perfection consiste à tromper ceux qui se doutent bien qu'on les trompe.

Sachez donc user, envers les prolétaires, d'une familiarité sans affectation; envers les hommes qui appartiennent aux classes intermédiaires, d'une bonhomie caressante, qui semble les placer à votre niveau. Il n'est pas de si triviale minutie que vous deviez négliger; si je poursuivais cette exacte analyse, et retraçais le grand art du *canevas* dans ses plus légères modifications, vous accuseriez mes observations de puérilité; le tems vous apprendra que, dans le monde physique et moral, les plus faibles atomes ont leur influence.

Pendant que vous vous assurerez ainsi de la bonne volonté des électeurs, vos agens se répandront dans le comté; votre tâche est de gagner les esprits; la leur est de semer la division. Mille petits sujets de haine et de guerre civile subsistent dans les provinces; c'est à eux de les féconder. On se dispute sur les limites d'un champ, sur un pont à construire, sur une église à réparer : ces grandes discordes sont aussi invétérées, souvent aussi terribles que celles dont l'*Iliade* est remplie. Faites insinuer à l'électeur que votre compétiteur, dès son entrée au Parlement, desservira ses projets et favorisera son adversaire. Tel fermier veut que son fils devienne constable : inventez une foule d'ingénieuses raisons pour lui prouver que l'autre candidat a

promis à un autre constable futur tout l'appui de son crédit. Faites-lui craindre que son vieil ennemi du village, le Montaigu de cet autre Capulet, n'obtienne pour son propre fils une dignité si enviée. Si les ambitions personnelles ne vous offrent aucune prise, mettez à profit les inquiétudes de la vanité, les ombrages des intérêts particuliers. M. Thomas est électeur et maître de musique, et la passion des jeunes demoiselles du voisinage pour le piano-forté augmente son revenu : qu'il apprenne avec terreur que votre rival a en horreur la musique, et que le piano surtout excite sa colère. Faites savoir au docteur que vos enfans ont la rougeole ou ne sont pas encore vaccinés : l'appât du gain est plus puissant sur les hommes que le gain même, et l'espérance est crédule.

N'avez-vous aucun espoir de ranger de votre parti certains électeurs obstinés ou prévenus? essayez du moins de les détacher de votre adversaire ou de les empêcher de voter en sa faveur. Faites comprendre à l'apothicaire, que, s'il abandonne sa boutique pour se rendre à la ville où les élections ont lieu, il s'expose à perdre la pratique de Mme B*** qui est sur le point d'accoucher. Tel autre, qui n'est pas brave, craindra d'y rencontrer son vieil ennemi : et si vous faites savoir à un troisième que le jeune homme redouté de sa jalousie et préféré de sa femme vient de quitter Londres et doit arriver bientôt, les soins importans de son ménage le retiendront près du foyer domestique.

Ce sont-là, sans aucun doute, de petits moyens et de basses intrigues. Qui vous dit qu'un cours de politique soit un cours de morale? Je donne ces préceptes, non comme bons ni comme miens, mais comme nécessaires et usuels. Si, par exemple, un jeune candidat, se trouvant entouré au commencement de son *canevas* d'une foule de personnages qui lui offrent leurs services et dont le caractère est équivoque, cédait à de vains scrupules et les éloignait

sous prétexte que leur réputation est mauvaise, que l'un est chassé de la bonne compagnie, que l'autre est un banqueroutier frauduleux, que le troisième est un joueur effréné, il se priverait de ses instrumens les plus utiles et jetterait lui-même de grands obstacles sur sa propre route. Ces gens ressemblent au papier d'emballage, que l'on méprise et dont on a grand besoin. Ce sont eux qui se chargent de mille services obscurs, dont l'honnête homme n'oserait se charger et que lui-même n'oserait demander à personne. Ils intriguent pour vous, répandent les nouvelles qui vous sont utiles; et souvent ils n'exigent pour récompense qu'un serrement de main, un bonjour prononcé avec cordialité, et l'honneur de dîner à votre table. Ainsi vos intérêts se confondent avec ceux de leur amour-propre. C'est pour eux-mêmes qu'ils travaillent; quand vous serez membre du Parlement, si par hasard vous les appelez de leur nom de baptême *tout court* et sans cérémonie, ils croient leur réputation relevée : ils sont à vous à ce prix. Il y a donc sagesse de votre part à ménager une espèce d'hommes qui offre de si grands avantages et se vend si bon marché.

3° DE L'ARGENT ET DE L'EMPLOI QU'IL FAUT EN FAIRE.

De même qu'une flatterie prodiguée sans jugement vous nuirait au lieu de vous servir, gardez-vous bien d'abuser de vos ressources pécuniaires. Placez votre argent, ne le dissipez pas. Ici, comme dans tout le reste de votre conduite, suivez un plan, faites-vous un système. Que vos bienfaits soient des germes fertiles, et souvenez-vous que la même somme, divisée en vingt parties, peut vous assurer vingt personnes dévouées, tandis que, divisée en mille, elle fera mille ingrats. Choisissez bien, et soyez généreux avec examen, prévoyance, jugement.

L'usage veut que le candidat tienne table ouverte; la même sagacité doit régler le cours de cette hospitalité dispendieuse. Je connais un membre du Parlement qui, dans une première candidature qu'il manqua, épuisa ses ressources en donnant des dîners à six fermiers, dont les votes étaient loin de compenser les frais de sa munificence. « Que je suis malheureux! me disait-il; avec pareille somme j'aurais deux fois atteint mon but! Pour me garantir de l'ennui contagieux que ces bons cultivateurs répandaient autour de moi, je me crus obligé d'inviter deux ou trois jeunes gens de Londres, hommes d'esprit, qui écrivent dans les gazettes et qui paient un dîner par des saillies. Mes électeurs se seraient très-bien contentés du vin du Cap : il fallait à mes *amuseurs* du Sillery et du Chambertin. Un gigot de mouton et une éclanche eussent composé pour les premiers une fête des dieux; les seconds exigeaient le pâté de foie gras, les bécassines, la truite saumonnée et la soupe à la tortue. J'établis donc ainsi la balance de ma dépense et de ma recette, pour l'éternelle instruction des candidats sans expérience :

RECETTE.	Liv. st.
Le vote des six fermiers, évalué à 10 liv. st. la pièce........	60
DÉPENSE.	
Douze dîners, sans compter les extrà, évalués à 8 liv. st. chaque dîner..	96
Cadeaux aux gens d'esprit, pour les engager à quitter Londres.	6
Vins de Bordeaux, Sillery, Chambertin, etc., pour les gens d'esprit......	10
Comestibles pour les gens d'esprit........................	25
Trois bals donnés en deux semaines pour retenir les gens d'esprit..	120
	257
Balance au détriment du candidat.......	60
	257
	197

Qu'on se garde bien d'imiter un tel exemple; souvent, en disposant habilement de fonds très-médiocres, on atteint des résultats précieux et inattendus. Tout dépend du degré d'adresse que l'on apporte dans ce déploiement de sa force financière. Un avoué, véritable procureur de comédie, actif, habile, déloyal, avide, sans foi, sans scrupule, sans honneur, soutenait de tout son crédit un candidat riche, rival d'un autre candidat qui n'avait que de faibles moyens. Au milieu des élections, au moment où cet homme déployait pour son patron une incroyable activité, lorsque tout semblait menacer le candidat pauvre, un créancier fait arrêter et mettre en prison le redoutable procureur. Grande joie parmi les sectateurs de celui dont l'intrigant avait presqu'entièrement détruit les espérances. La dette était considérable, et l'avoué insolvable. Que fait notre candidat? Il paie généreusement le montant de la somme due, et fait sortir de prison son adversaire. Le drôle (car telle était sa qualification la plus vraie), indigné de ce que son patron l'eût abandonné dans le moment du besoin, et décidé à se venger *per fas et nefas*, embrasse aussitôt la cause de celui qui l'a sauvé; il n'oublie rien pour en venir à son honneur. Il y réussit : et ce tour d'adresse, qu'un honnête homme eût dédaigné, gagna la victoire.

Sachez donc, vous qui courez la carrière de la politique, vous faire à vous-mêmes une conscience spéciale et une moralité à part. Croyez-vous que Napoléon et Souwarow fussent avares de sang humain? Leur métier était la guerre; le métier d'un politique est la fraude. Ce n'est pas que vous deviez jamais employer une ruse inutile, ni surtout vous exposer au déshonneur et à la honte. Les hommes les plus habiles tomberaient, si l'on n'avait foi dans leur parole. Dès que vous avez mis le pied dans l'arène législative, exercer les vertus chrétiennes est inutile, ou plutôt dangereux.

Il vous faut des vertus spécieuses, brillantes, apparentes, mêlées de vices profitables. Vous vous plaignez ; que voulez-vous ? ai-je bâti la société ? suis-je l'inventeur de cette grande machine aux vils ressorts ? Je l'esquisse et ne la crée pas.

4° DE L'EMPLOI DE QUELQUES AUTRES RESSOURCES.

Vous devez d'abord être homme de cœur et ne pas reculer devant la pointe d'une épée ; un mot dit à l'oreille du lâche est souvent d'une grande efficacité dans les affaires. L'honnête homme même, dont la réputation est encore sans tache, redoute non les dangers réels, mais l'espèce d'infamie qui s'attache au nom de duelliste. Quand vous ne pourrez séduire, effrayez. C'est un excellent moyen, dit Machiavel : l'amour et la bienveillance exercent sur les hommes une faible attraction ; la crainte agit comme ces substances délétères qui corrodent et détruisent. Distinguez, dans les élections, l'homme corruptible de celui qu'il faut intimider : quant à ceux qui ne cèdent ni aux séductions, ni aux menaces, leur petit nombre fait notre salut.

A ces instrumens de succès, à la flatterie, à l'emploi de l'argent, à celui de la crainte ; à ces deux argumens célèbres dans l'école et qui s'adressent *ad crumenam, ad ventrem,* à la bourse et au ventre ; ajoutez, quand il le faut, l'*argumentum bacillinum,* celui du bâton, ou, si vous l'aimez mieux, de l'épée. Sachez surtout faire usage de la raillerie ; arme tranchante et qui blesse souvent son maître. Voilà, dites-vous, bien des talens et bien des moyens à mettre en œuvre ! Sans eux vous ne parviendrez jamais : jamais l'écho de votre voix législatrice, se répétant sous les voûtes de Saint-Étienne (1), et frappant votre oreille charmée, ne vous fera tressaillir de joie et d'orgueil.

(1) La chapelle de St.-Étienne, où se tiennent les séances du Parlement.

Le ridicule surtout! le ridicule! Vous savez ce qu'en dit Horace, et je vous épargne l'ennui d'une citation pédantesque. N'attaquez jamais les femmes; leur vengeance est lente et sûre, persévérante et cruelle. Ménagez aussi les corporations; vous n'avez qu'une arme pour les blesser; elles ont cent bras pour se défendre. Vous ressembleriez à ce malheureux Averroës, qui, pour avoir un peu médit de tous les imans en général, fut condamné à se tenir debout à la porte de la mosquée, afin d'y recevoir les outrages successifs de ces vénérables pères. Les gens d'église vous sont-ils contraires? gardez-vous bien d'une satire indiscrète : tout le corps s'ameuterait contre vous, et la lutte deviendrait impossible. Vous accuse-t-on d'une prédilection trop marquée pour l'église établie? Ne rétorquez pas, en accusant à votre tour vos ennemis d'athéisme et de jacobinisme; ces vieilles invectives ne produiraient qu'un mauvais effet et vous stigmatiseraient comme un *ultrà*. Choisissez au contraire, dans les rangs de l'armée adverse, quelque individu, bien singulier, bien facile à tourner en ridicule; un de ces êtres créés et mis au monde pour nos menus-plaisirs. Qu'une ironie acérée, vive, amère, populaire, s'attache à son nom, comme ces flèches que les sauvages trempent dans une matière visqueuse et empoisonnée. La moitié de ses amis l'abandonnera, les rieurs seront pour vous, et le parti sera déconsidéré.

Mal employé, le ridicule est fatal à qui veut s'en servir: c'est un fusil qui crève entre les mains du chasseur maladroit. Lancé contre un homme ardent et généreux qui ne vous a fait qu'une légère offense, il le change en ennemi déclaré, irréconciliable; contre une femme aimable, il irrite tous les hommes; contre une femme qui ne l'est pas, il vous expose aux plus terribles représailles; car, de toutes les vipères, la plus cruelle, c'est une femme qui ne plaît pas et qui le sait.

Attaquez sans pitié les hommes de talent ; ils sont susceptibles, inquiets, fébriles ; et leur agitation nerveuse sous le coup qui les frappe est un fort joli spectacle pour le public. D'ailleurs leur supériorité même est vue d'un œil jaloux par leurs propres amis ; la rabaisser, c'est satisfaire un besoin général. Cependant, quand on les fâche, ils deviennent dangereux ; souvent il suffit de les menacer et de tenir suspendue sur leur tête l'épée de Damoclès. Adisson eût ménagé Pope, s'il se fût douté de la cruelle satire que ce dernier devait confier à ses vers immortels (1) ; et Hogarth eût caressé Churchill, s'il eût pu prévoir la centième partie du ridicule dont l'*Apologie* du poète (2) allait le rendre victime. La susceptibilité des sots est une excellente matière à ironie ; mais ne vous attaquez jamais à cette bêtise solide et massive, qui rira la première de vos épigrammes, et opposera aux efforts de votre esprit l'impénétrable égide de sa lourde stupidité.

Avez-vous le bonheur de commencer votre première campagne politique sous la bannière des libertés nationales ? ce parti vous privera de quelques ressources, mais vous sauvera plus d'un inutile mensonge. Vous vous ouvrirez ainsi une route brillante et noble pour l'avenir. Dans ce cas, raillez-moi sans pitié les sottises dangereuses du pouvoir, et le ton papelard des sycophantes, et leurs vaines promesses et leur immobilité prétendue, que le siècle force d'avancer en dépit d'elle-même, comme un navire entraîne ceux qui marchent à reculons sur son bord. Employez alors le ridicule, l'invective, la satire, la caricature ; la vérité vous

(1) NOTE DU TR. Le portrait d'Adisson, sous le nom d'*Atticus*, est une des plus vives satires échappées de la plume de Pope. Ce dernier le peint comme un bel esprit égoïste, centre d'une coterie, vivant d'adulation, et rendant éloges pour éloges aux médiocrités qui lui servent de cortége.

(2) *The Apology*. Cette invective de Churchill contre Hogarth hâta, dit-on, les derniers momens du peintre.

prêtera des forces, et l'assentiment public répondra en chœur à vos épigrammes. Surtout, au milieu de ce grand mouvement et de cette dépense continuelle d'esprit, d'activité, de courage et d'argent, conservez tout votre sang-froid. Vous jouez une partie d'échecs : la plus légère exaspération vous troublerait ; vous brouilleriez le jeu, vous seriez *mat,* et vous regarderiez avec étonnement le coup fatal qui vous aurait perdu.

6° DISCOURS DEVANT LES COMITÉS PRÉPARATOIRES.

La nature nous a fait présent d'un mince et délicat organe, dont la puissance est incalculable et l'empire sans bornes. Les uns savent à peine s'en servir pour prononcer : *Comment vous portez-vous?* d'autres en font usage pour décevoir, menacer ou nuire. On l'a vu, par quelques légers mouvemens et quelques mots dits à propos, sauver des royaumes ou perdre des nations. Cet organe, c'est la langue ; son empire est l'éloquence. Si vous en ignorez l'usage et les ressources, n'aspirez jamais aux honneurs politiques.

Dans toutes les circonstances d'une vie parlementaire, l'éloquence est non-seulement utile, mais indispensable. Elle anime d'une martiale ardeur les bataillons électoraux, au moyen desquels vous pouvez remporter la victoire ; elle charme vos amis, réunis dans ces festins politiques, où les grands intérêts des nations se discutent au milieu des fumées du vin de Champagne : elle tonne sur les *hustings,* où elle prend un caractère particulier et s'empreint de toute l'énergie populaire ; elle soutient à la Chambre des Communes les plans du ministère ou les menées de l'opposition. Plus grave à la Chambre des Lords, sans perdre le mouvement et la force qui distinguent les débats de l'autre chambre, elle acquiert un plus haut degré de solennité ;

l'heureux membre de l'opposition a-t-il enfin renversé tous les obstacles, est-il parvenu à siéger au conseil du prince? il a de nouveaux combats à soutenir, des triomphes nouveaux à remporter : l'éloquence est encore ici et la garantie et le gage de son succès.

Procédons par ordre, et conduisons l'orateur politique, du rang qu'il tient dans la vie privée, au siége qu'il désire occuper un jour à la Chambre des Communes. C'est l'usage en Angleterre, et ce doit être l'usage dans tous les pays où le système représentatif domine, de préparer les élections par des comités particuliers. Dans ces assemblées, où un candidat réunit ses amis, ou ceux qu'il croit tels, il doit employer un genre d'éloquence, et même une élocution spéciale. Ce n'est ni la familiarité de la conversation commune, ni l'apprêt et l'emphase d'un discours écrit. On se rendrait ridicule si l'on appelait à son secours la rhétorique; et quand plusieurs personnes font silence pour écouter vos paroles, cette déférence de leur part mérite bien que vous pesiez un peu ce que vous avez à leur dire, et que vous ne les traitiez pas sans conséquence.

Adoptez donc une diction simple et soutenue, une claire énonciation des faits, qui n'admette rien de trivial ni d'ambitieux. C'est ici le lieu, où le genre modéré, comme disaient les anciens, est plus convenable que partout ailleurs. Point de gestes; rien de théâtral. Votre action doit être aussi calme que votre langage; éloignez les métaphores; bannissez l'accent des passions. Vous parlez à des amis ou à des adhérens : consultez leurs regards, essayez d'y lire leurs pensées; prévenez doucement leurs objections; arrêtez-vous de manière à les laisser parler, s'ils en ont envie. La bienveillance et la cordialité doivent émaner de votre regard et respirer dans vos paroles.

Pour mieux faire sentir la différence qui doit se trouver entre une harangue au Parlement, un discours tenu devant

un cercle d'amis, et une allocution familière; je suppose que vous venez d'apprendre une bonne nouvelle, un événement heureux, soit pour vous-même et les intérêts de votre parti, soit pour l'Angleterre et la sûreté publique : le sentiment de joie que vous ressentez exige une expression diverse dans les trois circonstances que je viens de citer. Rencontrez-vous, à la porte du comité, deux ou trois de vos amis? « Bravo! leur dites-vous; notre affaire est faite; la victoire est à nous. Je vous donne à deviner en mille ce qui vient d'arriver; c'est la chose du monde la plus inattendue, etc., etc., etc. »

Une fois entré dans la salle des séances, tout le monde prête l'oreille à ce que vous allez dire, et vous devez changer de ton : « Mes amis (et, en prononçant ces paroles, votre accent doit être simple et cordial), je viens de recevoir une nouvelle que vous apprendrez tous avec plaisir, et qui me remplit de confiance et d'espoir pour le succès de mon entreprise, etc., etc., etc. »

A la Chambre des Communes, autre langage. Sans dépasser les bornes de cette simplicité, qui est toujours de bon goût, une légère nuance d'hyperbole vous est permise. « Enfin, monsieur, direz-vous, en vous adressant à l'orateur (1), on doit espérer de voir arriver le terme de ces craintes patriotiques que le sort de l'Angleterre inspirait à tous ses enfans. Des nouvelles positives, etc., etc., etc.»

On peut (tout en conservant la mesure et même le choix des expressions, dont j'ai signalé la convenance, lorsqu'on parle devant un comité), donner à ses paroles un tour familier et un air d'abandon qui ne descende pas jusqu'à la vulgarité ou la bassesse. Interpellez vos auditeurs, nommez-les, prenez-les à témoin de la vérité de ce que vous venez

(1) Le *speaker*, président, auquel s'adressent nominativement tous ceux qui parlent dans la Chambre des Communes.

d'avancer : « Colonel, vous y étiez présent;... Sir Charles, vous vous rappelez ce jour... » N'abjurez pas la noblesse et l'élégance; mais sachez vous dépouiller de la roideur.

Que de bon sens, de patience et de sang-froid exige un pareil rôle! Le zèle mal-entendu de vos partisans est plus difficile à régler, que la haine de vos ennemis n'est difficile à combattre. Contre les attaques de ces derniers, vous avez l'injure, l'ironie, le raisonnement, l'invective ; tout vous est permis. Mais quand vos partisans (ce qui arrive quelquefois) ont le malheur d'être des sots ; quand leur chaleur pour vos intérêts les entraîne et les précipite de folie en folie, et d'absurdité en absurdité, que faire alors ? De combien de ménagemens n'êtes-vous pas obligé d'user! Il faut caresser ces amours-propres, les écouter sans humeur, neutraliser leur extravagance, sans la repousser ni l'humilier. Il est inconcevable combien les hommes s'échauffent quelquefois dans une cause qui ne peut leur être d'aucune utilité actuelle ou éloignée. Leur vanité seule les enchaîne à l'opinion qu'ils ont soutenue, à l'homme qu'ils ont pris sous leur protection. Leur zèle leur persuade que toutes leurs hypothèses sont d'un grand prix; on propose tour à tour mille plans ridicules, tous inapplicables et tous contradictoires. Vous voilà forcé de les subir indistinctement, d'en remercier vos amis, de vous y prêter en apparence. Vous voyez quel inépuisable fonds de bonne humeur et de courage demande une épreuve si rude.

Gardez-vous bien et de les contredire durement et de faire ce qu'ils désirent. Vous les aliéneriez, ou vous vous perdriez vous-même. Surtout, ne les combattez jamais en masse. Prenez à part les plus entêtés; causez bonnement et simplement avec eux ; tâchez de calmer l'ardeur et la véhémence des uns, engagez les autres à différer un peu les mesures qu'ils proposent; affaiblissez par là l'obstacle général; travaillez à disjoindre et à ébranler par des efforts

partiels la digue qu'ils opposent à vos intérêts. Toutes ces difficultés s'évanouiront l'une après l'autre, et vous pourrez réussir, malgré vos amis.

7° DES DINERS POLITIQUES ET DE L'ÉLOQUENCE CONVENABLE DANS CES OCCASIONS.

Si les discours de comité doivent réunir la familiarité noble, l'élégance sans afféterie, la simplicité et la force; les allocutions que l'usage exige d'un homme politique, à la fin de ces repas où il rassemble ses amis prétendus et ses ennemis secrets, demandent encore une autre espèce de talent. La gaîté est à l'ordre du jour dans ces circonstances solennelles : que votre éloquence soit, pour ainsi dire, toute gastronomique. Éloignez le pédantisme; que chacune de vos paroles frappe vivement l'esprit de vos auditeurs. Si vous exigez d'eux une application soutenue, vous troublez l'activité laborieuse de leurs organes digestifs. Soyez railleur, mordant, jovial : permettez-vous le calembourg et le rébus; faites-les rire; mais au milieu de cette verve de folie, et tout en ayant l'air de vous livrer, ne vous abandonnez jamais. Le compositeur savant a soin de ne pas perdre de vue son motif principal : il module, varie, change de ton, prodigue les arpéges, les ornemens, s'enfonce dans le chromatique, diversifie son harmonie, mais revient toujours à son thême. Faites comme lui; ayez l'air d'oublier le but où vous tendez, et ne cessez pas de vous en rapprocher.

Vous avez besoin de toute votre présence d'esprit. Une question perfide, une réponse imprudente, une saillie inconsidérée, un mot qui vous échappe dans la joie du festin et au milieu des toasts bruyans qui excitent votre verve et animent votre babil, peuvent vous faire perdre la partie.

Modérez-vous donc ; songez que les piéges vous environnent, et qu'à cette table d'union, de fraternité et de paix, plus d'un traître vous observe, plus d'un Judas s'apprête à vous trahir.

J'ai vu des hommes d'état fort distingués succomber à cette épreuve. Ils venaient entretenir leurs convives de grands mots et de graves matières; les convives n'y comprenaient rien : l'homme d'état passait pour un homme ridicule ou un professeur pédantesque. La vivacité des allusions, l'heureuse adresse de l'à-propos, valent mieux, dans ces occasions, que toute la recherche du langage et toutes les ressources de l'érudition. D'autres affectent la frivolité, font les plaisans, en dépit de la nature : c'est une triste et ridicule affectation. Le bon mot se présente-t-il sans effort? le sentez-vous, pour ainsi dire, prêt à partir de vos lèvres, en dépit de vous-même? donnez un libre cours à votre gaîté ; mais épargnez-nous le spectacle d'une plaisanterie laborieuse, et cachez-nous soigneusement les bornes de votre esprit.

Si vous êtes sûr de fixer l'attention de vos auditeurs, si une réputation déjà faite vous donne le droit de prononcer un long discours; si l'urgence des circonstances, la situation sociale que vous occupez, prêtent du poids à vos paroles; c'est une position spéciale, et vous pouvez alors sans danger vous montrer grave, éloquent : seulement n'oubliez aucune des circonstances du tems et du lieu, et parlez toujours à l'imagination plus qu'au raisonnement, aux passions plus qu'à la réflexion. Telle était la situation de M. Canning, lorsqu'en 1823, après un repas auquel l'invitèrent les plus notables habitans de Plymouth, il prononça cet admirable discours, que j'offre ici comme un modèle d'éloquence et d'à-propos.

M. le Maire, Messieurs!

« J'accepte avec reconnaissance et un sentiment plus vif

que je ne peux ici l'exprimer, ce témoignage flatteur de votre confiance, de votre bienveillance, de votre estime (1). Je dois ajouter que la valeur réelle du présent qui m'est fait doit un nouveau prix à la grâce qui l'accompagne et aux éloges dont votre rapporteur a cru devoir honorer ma conduite politique.

» Messieurs, rien n'est plus juste que la réflexion qu'il vient de faire : « Quiconque, dans ce pays de liberté et de » lumières, aspire aux grands emplois de l'état, doit s'at- » tendre à voir ses actions soumises à toute la sévérité d'un » examen sans réserve, et d'une critique souvent jalouse. » Tel a été le sort de tous les hommes politiques de l'Angleterre; tel a dû être aussi le mien; mais la critique injuste a toujours, messieurs, sa compensation dans l'avenir. Cette justice peut se faire attendre, mais enfin elle arrive; et si, comme l'a dit le rapporteur, ma destinée est de jouir plus tôt qu'un autre de cette heureuse compensation, de ce prix si désiré de mes efforts; si je puis me flatter que les sentimens de la majorité de mes concitoyens s'accordent avec ceux qu'il vient d'exprimer; si je dois croire, comme il veut bien me le dire, que non-seulement mes amis reconnaîtront la loyauté de ma conduite, mais que mes démarches et mes actes seront appréciés par mes adversaires politiques avec une généreuse impartialité; certes, nul homme plus que moi ne doit se louer de la fortune et bénir le pays qui l'a vu naître.

» La cause d'un tel bonheur n'est pas difficile à trouver : quand l'homme d'état se propose pour but ce qu'il regarde comme honnête, juste et nécessaire; quand il se dirige vers ce but avec une persévérance inébranlable; quand l'on voit régner, dans sa conduite, cet ensemble, cette harmonie, cette fermeté de principes, qui prouvent qu'au lieu de vivre

(1) Les habitans de Plymouth venaient d'offrir à M. Canning une boîte taillée dans une des pierres qui avaient servi à la construction de la digue du port de Plymouth.

au jour le jour et de subir les lois des circonstances, il obéit à sa conscience, et qu'il a pour seule règle cette probité politique, trop souvent dédaignée ; tous les hommes honorables lui accordent leurs suffrages, et lors même que quelques-uns de ses plans et de ses desseins déplairaient aux préjugés et blesseraient les intérêts des partis, l'ensemble de sa vie serait apprécié avec indulgence, ou plutôt avec faveur. Tout le monde peut se tromper dans le choix et l'emploi des moyens ; mais quand l'objet de nos espérances et de nos efforts est louable en lui-même, il suffit pour nous justifier : c'est d'après lui que se réglent en définitive le jugement des contemporains et la sentence plus sévère de la postérité. »

L'orateur fut interrompu par de vifs applaudissemens. Il continua :

« Messieurs, le but vers lequel je me suis constamment dirigé, l'objet de tous mes désirs, ont été devinés sans peine par mes compatriotes. D'autres affectent une philanthropie si vaste, qu'elle embrasse tout le globe : ce sont les amis du genre humain. Pour moi, qui sens battre mon cœur avec autant de chaleur et de force que ces philosophes, dès que l'intérêt général des hommes est mis en question ; pour moi qui suis animé d'une philanthropie moins orgueilleuse peut-être, mais aussi vraie ; je dois avouer ici, messieurs, que, dans la conduite des affaires, l'objet spécial de mes soins et de mes efforts, c'est l'Angleterre ! (On applaudit.)

» Non que je regarde le salut de la Grande-Bretagne comme isolé. L'égoïsme lui est défendu par sa position ; ses intérêts se rattachent à ceux de l'Europe, et ceux de l'Europe à ceux du monde ; de sa prospérité dépend la prospérité des autres peuples, et de sa stabilité l'indépendance universelle des hommes ! (Applaudissemens bruyans et prolongés.)

» Mais quelle que soit l'intime combinaison de nos intérêts avec ceux de l'Europe, il n'en faut point conclure que nous devions nous mêler des affaires des nations voisines, et porter dans nos relations à l'étranger l'empressement d'une activité tracassière. C'est en balançant les avantages et les devoirs de sa position, c'est en pesant avec scrupule les diverses chances et leur utilité présumée, utilité souvent rivale, presque toujours incompatible, qu'un gouvernement saura s'il doit rester neutre, ou prendre parti dans les querelles politiques, déployer sa force, ou la modérer et la suspendre.

» La paix du monde : tel doit être notre but. Tantôt, pour l'atteindre, il faut agir et combattre; tantôt observer, temporiser et attendre; être quelquefois acteur, souvent spectateur des luttes qu'il n'est point en notre pouvoir de prévenir. Ainsi, comme mon honorable ami vient de le dire avec raison, dans la circonstance qui s'est présentée récemment, aucun intérêt politique n'engageait le gouvernement britannique à prendre une part active dans la guerre soulevée entre la France et l'Espagne. (Applaudissemens.)

» Beaucoup de personnes voulaient nous entraîner dans ce combat : le rapporteur les a très-bien caractérisées. Quelques-unes sans doute espéraient qu'une lutte si terrible entraînerait des difficultés auxquelles l'administration succomberait : d'autres, plus généreuses, voyant une agression que rien n'autorise, emportées par le seul sentiment d'une héroïque indignation, voulaient que la Grande-Bretagne devînt la vengeresse de l'équité blessée, que d'un bout du monde à l'autre elle s'opposât à l'oppression ; que, pour la prévenir ou la punir, son redoutable glaive s'élançât hors du fourreau ! (On applaudit vivement.)

» Mais comme l'impassibilité des lois modère la fougue passionnée des individus, impose un frein à leurs pen-

chans, même louables, penchans que leur excès peut rendre dangereux, le gouvernement doit opposer aux ardentes émotions de la sensibilité nationale, à cette énergie utile et nécessaire, mais qui peut devenir nuisible, la froide sagacité de ses calculs; il doit régler la course et diriger le mouvement de ces impulsions honorables, qu'il estime, tout en leur imposant des lois et des limites. De tous ceux qui se rangent dans cette seconde classe (je ne m'occupe point des autres et je n'ai rien à leur dire), en est-il un seul, je le demande, qui doute encore de la sagesse que le gouvernement a montrée, en ne cédant pas à ce violent enthousiasme qui semblait devoir nous précipiter vers la guerre d'Espagne? (On applaudit.)

» En est-il un seul, je le demande, qui ne reconnaisse maintenant que le devoir de l'administration, dans cette conjoncture, était d'en examiner les plus lointains rapports, les influences et les chances; qu'une question si compliquée réclamait un examen attentif; qu'il fallait savoir si l'on allait secourir une nation opprimée, ou se mêler aux dissentions intestines d'un peuple divisé en factions ennemies; l'aider à repousser l'usurpation ou fomenter ses guerres civiles? (On applaudit.)

» Qui ne voit aujourd'hui à quels dangers l'Angleterre a échappé, quel fardeau elle était prête à s'imposer, de quel ridicule elle se serait chargée? Qui n'aperçoit pas d'un coup d'œil le véritable caractère d'une entreprise, dont les héros eussent rappelé celui de la littérature espagnole elle-même, le généreux chevalier de la Manche; d'une entreprise fondée sur de romanesques espérances, suivie de regrets et de risée? (Les applaudissemens arrêtent long-tems l'orateur, qui continue ainsi :)

» Mais quoique nous sachions imposer silence à nos émotions même, et les soumettre à nos devoirs, l'Europe ne

dira pas que nous voulons la paix, parce que nous craignons la guerre. Tout au contraire : voici bientôt huit mois que le gouvernement a déclaré sans hésiter que, si la guerre devenait malheureusement indispensable, l'Angleterre y était préparée : depuis ces huit mois, la paix dont nous avons joui n'a fait qu'augmenter nos forces. C'est la paix, messieurs, qui prépare et accumule en silence les ressources, les moyens et les instrumens de la guerre. (On applaudit.)

» Prenons donc soin de ces ressources ; ce sont elles qui nous rendent redoutables. Nous sommes immobiles, mais comme ces masses flottantes que l'ancre tient enchaînées dans le bassin de votre port, et dont la force et la puissance paraissent endormies sur les eaux. Vous le savez, messieurs, ces masses gigantesques qui reposent aujourd'hui sur leurs ombres, ces vaisseaux inactifs, ces châteaux forts, qui semblent inébranlables ; à la voix du danger, à celle de la patrie, vous les verriez s'animer, s'élancer pleins de vie, traverser l'océan de leurs rapides ailes, le parcourir, le dominer dans leur beauté, leur force et leur grandeur, et faire gronder sur ses flots leurs foudres maintenant assoupis. (Un tonnerre d'applaudissemens interrompit M. Canning, et dura plusieurs minutes. Il poursuivit :)

» Eh bien ! messieurs, ces magnifiques produits du génie de l'homme, sortant tout à coup de l'inaction et s'élançant à la victoire, offrent le juste symbole des forces secrètes de la Grande-Bretagne, et de ce repos fécond, pendant lequel elle les concentre et les accumule en silence. La première occasion pourra prouver toute l'énergie de ces forces cachées ; mais Dieu veuille que cette occasion soit lointaine ! Après une guerre qui a duré près d'un quart de siècle, l'Angleterre toujours armée, tantôt luttant avec l'Europe liguée contre elle, tantôt avec l'Europe groupée

autour d'elle, a besoin du repos, et peut en jouir sans être accusée de lâcheté. Puissions-nous, messieurs, conserver long-tems cette paix, qui nous permettra de mettre à profit notre prospérité actuelle, de cultiver les arts, et de donner au commerce renaissant cette vaste extension qui peut seule assurer notre force et notre repos! »

M. Canning, après quelques allusions plus directes au commerce de Plymouth et à la prospérité de cette ville maritime, termina son discours au milieu des acclamations universelles.

On ne peut trop admirer l'adresse, l'énergie et surtout la parfaite convenance de cette harangue : M. Canning y flattait ses auditeurs; aucune de ses paroles, aucune de ses métaphores ne s'élevait au-dessus de leur portée; il s'adressait à leurs intérêts, à leurs passions, à leurs souvenirs. La plus brillante image que l'on ait peut-être hasardée, dans une harangue politique, frappait l'imagination avec cette rapidité instantanée du rayon de soleil qui frappe les yeux. Son titre et ses services lui donnaient le droit de parler long-tems; et tout en développant ses vues politiques, en présence des bons habitans de Plymouth, non-seulement il plaisait à leur amour-propre, mais il trouvait le moyen d'avertir la diplomatie européenne. Je ne parle ni de la grâce ni de l'élégance du langage, qualités plus nuisibles qu'utiles dans cette circonstance, et auxquelles ce grand orateur a su joindre une simplicité presque familière et la gravité convenable. Si vous n'êtes ni ministre, comme M. Canning, ni déjà célèbre par votre éloquence, contentez-vous de railler avec agrément, de charmer vos auditeurs par de bons contes; votre vin de Champagne fera le reste. Ajoutez-y les protestations accoutumées et épargnez-vous les frais d'une rhétorique inutile. Les estomacs satisfaits rendent la critique indulgente.

8° LE CANDIDAT SUR LES HUSTINGS (1).

Vous pouvez réussir de diverses manières à captiver l'attention de cette hydre aux mille têtes (*bellua multorum capitum*), qui s'assemble aux pieds de l'échafaud où vous vous exposez à ses sifflets et à l'insolence de ses projectiles. En prodiguant les métaphores, les allusions érudites, les citations savantes, les termes de philosophie et de chimie, vous flattez l'orgueil de ces messieurs; ils n'en comprendront pas un mot, mais ils écouteront, et vous serez applaudi. J'ai vu des orateurs amuser le peuple en lui tenant un langage aussi énigmatique pour lui, que le discours de cet ambassadeur qui parlait à l'empereur de la Chine en langue hollandaise.

Un moyen plus sûr et moins facile est de s'adresser au peuple dans son propre langage; si vous vous décidez à prendre ce parti, soyez jovial, caustique, vulgaire, obscène même; embellissez votre harangue de quelques termes d'argot; pillez le vocabulaire du cabaret; mêlez au ridicule populaire, à la raillerie goguenarde, des allusions fréquentes aux plaisirs et aux mœurs de la canaille; ne ménagez pas M. Martin dont l'humanité pour les chevaux et les moutons l'a constitué l'ennemi des bouchers et des cochers de place; soutenez à force de pasquinades et de calembourgs l'attention de vos auditeurs; le marchand d'orviétan pourrait, sous ce rapport, devenir votre maître de rhétorique. Surtout attaquez vivement les supériorités sociales ou intellectuelles. Homme nouveau, si vous avez un adversaire vieilli dans les affaires, profitez avec adresse de cette bonne fortune; accusez tous les actes de son existence politique, en les isolant des circonstances qui les justifient et qui les ont déterminés; puis, d'un air de hardiesse, appelez

(1) Voyez page 53.

l'examen sur votre vie ; son obscurité rendra cet examen impossible. Par cette tactique habile vous aurez pour vous les passions envieuses de ceux qui n'ont rien fait et qui n'ont rien été ; et, en même tems, vous rallierez tous les anciens adversaires de votre antagoniste.

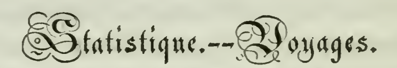
Si le peuple est de mauvaise humeur, votre rôle devient difficile. Armez-vous de sang-froid ; les insultes ne sont point déshonorantes, là où le triomphe est sans honneur : recevez les outrages qu'on vous prodigue avec une imperturbable froideur ; on vous accuse, on vous accable de railleries grossières, de questions ridicules, de quolibets sanglans ; répondez sans dédain, mais avec dignité. Votre position ressemble à celle d'un homme, qui veut à lui seul faire une trouée dans un bataillon ennemi. Il donne tête baissée ; pare les coups qu'il ne peut rendre ; abat de tems à autre un ennemi isolé ; se sauve à toutes jambes, et s'estime heureux s'il ne remporte de cet exploit que de simples blessures dont aucune ne soit mortelle.

Observez surtout avec soin les divers symptômes qui se manifestent dans ce grand corps en délire. Sa colère peut s'apaiser un instant ; sachez profiter de l'intervalle lucide. Un mot piquant, une vive saillie, le ramèneront à des sentimens plus doux. Mettez de côté cette délicatesse de sensibilité qui vous réduirait au silence et enhardirait l'ennemi ; plus vos poumons seront vigoureux, plus votre front s'armera d'impudence, et plus vous aurez de chances favorables.

Les mouvemens des masses, cet instinct violent et spontané qui les régit et que vous pouvez observer au théâtre, sont très-capricieux ; c'est à vous d'exploiter ces caprices. Je me souviens d'un candidat, que la nature avait doué d'un extérieur très-laid, d'une physionomie irrégulière et de rides prématurées. Depuis une demi-heure, appuyé sur l'estrade ou le balcon des hustings, il essayait vaine-

ment de se faire entendre; les sifflets et les huées continuaient toujours. Enfin l'un des membres de cet honorable auditoire, voyant sa persévérance, s'écria dans son grossier langage : *Écoutons le vieux roquentin!* Tout le monde de rire; notre homme, qui parlait bien, saisit le moment favorable, se fait applaudir quoique tory et ministériel; et sa disgrâce se termina par un triomphe. Voilà vos maîtres, voilà les modèles qu'il faut suivre; et c'est ainsi que vous descendrez des hustings, couvert de boue et le front ceint de la couronne civique qu'une heureuse élection aura placée sur votre tête.

(*Political Primer.*)



APERÇU

DE LA

SITUATION PRÉSENTE DES ÉTATS-UNIS.

Deux nouveaux ouvrages sur les États-Unis ont été publiés à Londres l'année dernière : l'un paraît être le coup d'essai d'un jeune écrivain, M. de Roos, lieutenant de la marine royale. Le volume qu'il a livré au public n'est qu'une partie de ce qui est renfermé dans son porte-feuille; redoutant des tempêtes qu'il n'a point encore appris à braver, il ne veut pas exposer à la fois toute sa pacotille littéraire. Son petit livre contient des faits, et mérite un accueil favorable, puisqu'il apprend des choses que l'on ignorait

encore, et qu'il fait mieux connaître celles que l'on croyait savoir.

Certes nous ne manquons point d'écrits sur les États-Unis. Les Fowler, les Fearon, les Fauxe et tant d'autres, nous ont fait part de leurs observations et des documens qu'ils ont recueillis, et s'ils méritent une entière confiance, l'aspect du pays qu'ils ont vu est satisfaisant, à tous égards, et rassurant pour l'avenir. La Fédération américaine est pleine de santé, de force, et grandit à vue d'œil. Par malheur ces messieurs appartiennent à la classe des cultivateurs, classe fort honorable sans doute, mais qui n'a pas encore acquis beaucoup de lumières et d'instruction. Mais il y a deux ans que MM. Stanley, Wortley, Denison et Labouchere, ont traversé l'Océan et parcouru presque tous les états de l'Union, afin d'observer, sur les lieux mêmes, et de près, les hommes et les choses, l'état et ses institutions, ses forces de terre et de mer, les routes et les canaux, la navigation, le commerce, les tribunaux, les institutions religieuses et leur influence, l'esprit public, les mœurs, les opinions et les préjugés, etc. On a lieu de croire que l'un d'eux ne dédaignera pas de mettre ses compatriotes dans la confidence de ce qu'il aura vu, et que, par ces témoignages dignes de toute confiance, en raison du rang et de la sagacité des observateurs, on saura sur les États-Unis tout ce qui peut intéresser le moraliste, le philosophe, l'administrateur et l'homme d'état.

Un autre observateur, plein de savoir et d'habilité, possédant de plus le talent de se faire lire avec un intérêt soutenu, en un mot le capitaine Basil Hall, nous fait espérer aussi que son voyage dans les États-Unis complétera les bons renseignemens qu'il nous a donnés sur l'Amérique. Sans doute l'habile et sincère observateur ne se laissera point séduire par le brillant accueil qu'il recevra partout où sa réputation l'a devancé? Il est si naturel de bien

penser d'hôtes aimables; de prendre leurs caresses pour l'expression de leurs sentimens, leur hospitalité empressée pour un trait de mœurs nationales! Quoi qu'il en soit, en attendant les informations de M. Hall, essayons d'employer les matériaux que nous avons maintenant sous la main.

Parmi ces matériaux nous trouvons un ouvrage d'un auteur anonyme. Son titre est ambitieux : *L'Amérique du Nord et les États-Unis tels qu'ils sont!* Ainsi tout doit être vrai dans ce livre; la moindre lacune y serait inexcusable : c'est un tableau fidèle et achevé qui nous est promis. Si l'on s'en rapporte à quelques indices qui trompent rarement, telles que certaines locutions, une direction d'idées et des formes de style qui ne sont point anglaises, l'auteur de cet ouvrage doit être un des descendans de ces habitans du Palatinat, passés en Amérique depuis le commencement du dix-huitième siècle, et dont les émigrations furent quelquefois très-nombreuses. La conformité de langage et de mœurs les engageant à rapprocher leurs établissemens, ils ne sont point mêlés avec les Américains d'origine anglaise, et ils forment une population distincte, surtout dans la Pensylvanie. Un de nos compatriotes a dépeint de la manière suivante cette race germano-américaine.

« Deux ou trois générations ont vécu au milieu des Anglais, sans apprendre leur langue : l'idiome maternel est le seul qui soit en usage parmi eux ; il n'y a que les savans en état de lire l'anglais, et à plus forte raison de l'écrire. Ils ne veulent point devenir Irlandais, disent-ils; et ils nomment Irlandais tous les Anglo-Américains sans distinction ; ceux-ci, par représailles, donnent le nom de Hollandais à tous ces Allemands. Dans les colonies germaniques, l'instruction est peu recherchée : on y est satisfait quand on possède le savoir nécessaire pour lire la Bible, le

dimanche. L'*Écriture-Sainte* et l'*Almanach de Baltimore* composent toute la bibliothèque des familles. Il faut, à cette partie de la population, des journaux et des livres imprimés dans leur idiome, et, dans ces productions tudesques, tout est au-dessous de la censure, le papier et l'impression, aussi bien que le style et le choix des matières. »

Si l'auteur de l'ouvrage dont nous parlons appartient à l'une de ces colonies allemandes, on doit en conclure qu'elles sont peu satisfaites du gouvernement des États-Unis. Cet ouvrage est plein de personnalités, et porte le caractère de passions qui n'inspirent point la confiance. Nous ne ferons usage des documens qu'il pourra nous fournir qu'après les avoir soumis à un examen sévère.

Les États-Unis *tels qu'ils sont!* comment en donner une idée juste à ceux qui ne les ont pas visités, et qui ne peuvent juger que par comparaison? l'histoire n'offre rien qui ressemble à cette création des tems modernes : son âge est celui de l'enfance d'une nation; sa grandeur et sa force présentent l'image de la plus vigoureuse jeunesse; et ses facultés intellectuelles annoncent un développement complet. On dirait que ce peuple est arrivé à la maturité sans passer par l'adolescence; et, pour se rendre compte d'un aussi grand phénomène politique, on est contraint à remonter aux causes les plus éloignées qui ont pu concourir à sa formation. Il faut se rappeler que les premiers établissemens dans l'Amérique du Nord furent fondés par des Anglais d'une trempe peu commune, d'un caractère très-élevé, et fort instruits pour le tems où ils vécurent; que les aventuriers qui vinrent s'associer à eux n'étaient pas non plus dépourvus de facultés intellectuelles et morales; que la mère-patrie prit un soin particulier de ces enfans éloignés d'elle; qu'ils multiplièrent et parurent tout d'un coup, comme les soldats provenus des dents du dragon semées par Cadmus, avec toute la vigueur d'hommes faits, mais

non pas armés pour s'entre-détruire. Une nation composée de tels hommes ne rencontre point d'obstacles insurmontables ; elle eût bientôt conquis le pays qu'elle occupe, si elle n'avait pas eu des moyens plus légitimes de s'en assurer la possession. Le sol de ce superbe démembrement de l'empire britannique égale au moins, et surpasse, à plusieurs égards, celui de son ancienne métropole. En 1825, le président Adams faisait, dans les termes suivans, l'imposante exposition de la prospérité de son pays :

« Depuis le dernier recensement, et par conséquent dans l'espace de trente-six ans, la population s'est élevée de quatre millions à douze; le Mississipi traçait les limites de notre territoire; nous les avons reculées jusqu'à l'Océan Pacifique. L'Union s'est fortifiée de presque autant d'états nouveaux qu'elle en comptait à son origine. Des traités de paix, d'amitié et de commerce, ont été conclus avec toutes les puissances de la terre. De nouvelles nations, dont le territoire venait d'être soumis à nos lois, ont été reçues comme parties intégrantes de l'état, admises à la participation de tous nos droits, de tous les biens dont nos institutions sont la source. Les antiques forêts de ce nouveau monde tombent sous la hache de nos pionniers; nos cultivateurs ont forcé le sol à se couvrir de moissons et de productions diverses qui alimentent un commerce répandu sur toutes les mers. La liberté et les lois nous accompagnent partout, maintenues par nos soins, protégées immédiatement par les forces de chacun de nous. Le but des sociétés humaines est atteint chez nous aussi promptement, aussi sûrement que dans les anciens états gouvernés d'une autre manière ; et pour nous procurer et nous garantir tous ces avantages, nous payons moins, pendant toute la durée d'une génération, que les autres peuples ne paient dans une année. »

On peut supposer que les couleurs de ce tableau sont un

peu chargées : tout y est fortement éclairé, point d'ombres ni de contrastes. Nous tâcherons de restituer à ces divers objets leur forme, leurs dimensions, leurs couleurs véritables. Commençons par le territoire. Ce territoire s'étend depuis le 24e degré de latitude nord jusqu'au 49e, et depuis le 67e degré de longitude ouest, jusqu'au 135e. Les limites à l'ouest sont encore un sujet de débats avec le Mexique, mais elles seront fixées à l'amiable, et, sans doute, suivant les vœux de la république la plus ancienne et la plus puissante. Cette immense superficie équivaut à celle de l'Europe presqu'entière. La forme générale du continent américain a déterminé, vers le nord, une disposition particulière des chaînes de montagnes, des bassins, des fleuves, des plaines; tout y est sur une plus grande échelle qu'en Europe, et ne peut être comparé qu'aux objets analogues à l'est, au nord et au sud de l'ancien monde. Les bonnes et les mauvaises qualités du sol varient, dans un espace aussi vaste, en raison du climat et de l'état de la végétation que la culture n'a encore que peu modifiée; des pays d'une admirable fertilité ne deviendront salubres que lorsque les travaux de l'homme auront fait écouler les eaux stagnantes, établi la circulation de l'air, ouvert le sein de la terre, et dégagé les miasmes dont elle est pénétrée. Les nouvelles acquisitions de la république exigeront presque toutes ces travaux dont, au surplus, elles dédommageront amplement par la suite ceux qui les auront entrepris.

La population a pris un accroissement encore plus rapide que le territoire. En 1790, elle n'était que de 3,929,326 ames; en 1800, elle s'élevait déjà à 5,305,666; en 1810, à 7,239,903; en 1820, le recensement a constaté l'existence de 9,638,226 habitans. On comprend dans ce nombre 1,531,436 esclaves nègres, dont 1,145,500 appartiennent aux états du sud. Ainsi, les esclaves forment presque

le sixième de la population totale. Les anciens états contenaient, en 1820, 7,387,723 habitans, et les nouveaux 2,250,503. Il résulte de ces dénombremens périodiques que l'accroissement de la population est de trois centièmes par an, et qu'en moins de vingt-cinq ans le nombre des habitans a doublé. On estime qu'au commencement de 1827 ce nombre n'était pas au-dessous de 11,000,000, et, au milieu de ce siècle, il surpassera probablement 22,000,000 d'ames. Le rapport entre les cultivateurs et les fabricans y est, dit-on, de 20 à 3; et quant à ceux qui se livrent exclusivement au commerce, ils ne forment que le vingtième de la population. Dans l'état de Massachusets, en Virginie et dans les Carolines, les habitans de race européenne sont presque tous d'origine anglaise; en Pensylvanie et dans les états du milieu, l'Irlande et l'Allemagne ont fourni une portion notable de la population; à New-York, une grande partie de la population est d'origine hollandaise; et, dans la Louisiane, c'est la population française qui domine jusqu'à ce jour.

Une république d'une aussi grande étendue et composée, d'élémens aussi divers, est un phénomène politique dont l'histoire n'offre aucun exemple. On ne peut donc pas garantir, d'après des expériences authentiques, et surtout d'après une assez longue série de faits, que cette création nouvelle puisse subsister sans être soumise à des transformations essentielles. On sait que toute confédération tend à se dissoudre, et celle des États-Unis ne tenait presque à rien, si, à la fin de la dernière guerre, la Grande-Bretagne ne l'eût pas traitée avec une extrême générosité, en lui accordant une paix beaucoup plus avantageuse que sa conduite ne l'avait méritée (1). Le gouvernement anglais avait

(1) Note du Tr. Il ne faut pas oublier, en lisant cet article, que c'est un écrivain anglais qui parle. Il est impossible qu'on n'y retrouve pas plus d'une trace de ses affections et de ses préjugés nationaux.

le droit d'être sévère ; il eût pu détacher sans peine les provinces de l'est, mécontentes et faiblement unies à la république par le lien fédéral ; dix mille guerriers, vainqueurs à Waterloo, pouvaient être envoyés en Amérique, et ils n'y auraient rencontré nulle part une résistance digne de leur courage ; mais l'univers entier était las de la guerre : l'Angleterre n'a écouté, ni ses justes ressentimens, ni les suggestions de ses intérêts ; et n'a prêté l'oreille qu'aux plaintes de l'humanité ; elle a présenté l'olivier de la paix à un ennemi faible et presque désarmé, le seul qu'elle eût alors à combattre. C'est à cette paix que l'Amérique du Nord est redevable de sa prospérité actuelle : son gouvernement a pris, depuis, de la force et de la stabilité ; les états de l'ouest se sont unis plus intimement à la Fédération, et lui sont plus dévoués aujourd'hui que ne le furent à aucune époque les états de l'est et du sud.

C'est de cette paix, si honorable pour la Grande-Bretagne et si utile aux États-Unis, que datent les grandes améliorations qui ont été, pour cette dernière contrée, la source d'un bien-être toujours croissant. Des routes et des canaux ont rendu plus actives et plus utiles les relations entre l'est et l'ouest de la république, et contribué puissamment à faire sentir les avantages attachés à l'union fédérale. De grands travaux entrepris simultanément donnent une haute idée de la nation qui les exécute. Un canal va joindre l'Océan Atlantique à l'Ohio, en traversant la Virginie ; la Delaware et la Chesapeake communiqueront aussi par un canal. Une autre voie navigable entre la Schuylkill et la Susquehanna sera bientôt terminée. Le projet de joindre la Delaware à l'Hudson et celui d'une communication entre la Chesapeake et l'Ohio seront mis incessamment à exécution. On travaille avec une grande activité à compléter la belle entreprise d'une voie navigable qui partira de New-York, et finira au golfe du Mexique,

au moyen de l'Hudson, du lac Érié, de l'Ohio et du Missisipi : ce canal est d'une si grande importance pour les États-Unis, qu'il mérite une mention spéciale.

La communication entre l'Océan et le lac Érié par la rivière d'Hudson est due à l'état de New-York, qui en a conçu le projet, et qui l'a fait exécuter à ses frais. Loin que le gouvernement central soit venu au secours d'une entreprise aussi évidemment profitable à toute la Fédération, on peut dire qu'il y a mis tous les obstacles qui dépendaient de sa volonté (1). Ce grand ouvrage n'est pas au-dessous de ce que les plus habiles ingénieurs ont fait en Europe; il est facile d'apprécier l'immense quantité de marchandises qui sera transportée par cette voie de 513 milles (environ 171 lieues), à travers un pays dont la population, les cultures et l'industrie augmentent avec une prodigieuse rapidité, qui part de la première ville commerçante des États-Unis, et se termine à l'un de ces grands lacs destinés à être bientôt entourés de villes populeuses et d'une féconde et superbe agriculture. Certainement, les Américains sont trop clairvoyans et trop attentifs à leurs intérêts pour n'avoir point conçu le projet de ce canal, longtems avant qu'il ait été possible de mettre la main à l'œuvre. On y pensait avant l'établissement de l'indépendance; Washington prenait un vif intérêt à un autre projet moins important, et qui, cependant, sera mis à exécution, la jonction du Potomak à l'Ohio : il était principalement frappé des avantages politiques attachés à ces moyens de communication;

(1) Note du Tr. Cette imputation nous paraît injuste. Voyez le rapport sur la navigation intérieure des Etats-Unis adressé au sénat par le secrétaire-d'état de la trésorerie, M. Gallatin, et inséré dans l'*Histoire de la Navigation intérieure*, par M. Cordier, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées. On y trouve la correspondance entre le congrès et le gouvernement de l'état de New-York, au sujet du canal, et rien qui puisse faire croire que le gouvernement central n'ait pas favorisé cette entreprise.

il les considérait comme la plus sûre garantie du système fédéral; il craignait que les Anglais, maîtres du Canada et de la navigation des lacs, ne la prolongeassent jusqu'à l'Ohio, dont le cours entier finirait par leur appartenir. Alors, les Américains, cernés de toutes parts, enveloppés par les possessions anglaises, auraient été dans une position très-pénible pendant la paix, et dangereuse en tems de guerre; leur commerce aurait perdu ses principaux débouchés, et leurs frontières auraient pu être menacées sur tous les points à la fois.

« Dès que les Anglais se seront fortifiés dans les contrées de l'ouest, dit Washington, lorsqu'ils auront établi des relations commerciales avec les habitans et avec l'Espagne, a-t-on prévu ce qui en résultera pour la république? J'ai vu de près les colons de l'ouest; je sais qu'ils n'ont aucune stabilité de résolution ni d'affection, qu'ils sont posés comme sur un pivot, prêts à céder à un souffle, au plus léger attouchement, fût-ce celui d'une plume. Tant que les Espagnols ne s'opposeront point à la navigation sur le Mississipi, ils se laisseront entraîner au courant, et descendront les fleuves, sans tenir compte des fatigues du retour, non plus que du tems qu'il fait perdre; ils aiment mieux supporter les inconvéniens que de venir chez nous par terre sur nos mauvaises routes. »

Les prévisions de ce grand homme étaient d'autant mieux fondées, que le plus grand nombre des habitans de l'ouest sont venus immédiatement de l'Europe, et ne tiennent point aux États-Unis par l'amour de la patrie : « Étendez la navigation intérieure, disait encore Washington, faites communiquer les fleuves de l'est avec les affluens du Mississipi, que l'Ohio reçoive des barques venues du lac Érié; ce sera par ces moyens que nous attacherons à notre cause et à nos destinées cette population qui formera bientôt une partie si considérable et si utile de notre république. » Les

vœux de ce grand citoyen sont accomplis, et tout ce qu'il annonçait a été vérifié de la manière la plus décisive.

Aucun territoire n'est aussi bien disposé que celui des États-Unis pour établir un grand système de navigation intérieure; la Chine même ne l'égale point à cet égard. La chaîne des Alleghanys, qui borne vers l'est le bassin du Mississipi, s'abaisse en approchant des lacs, et se confond avec le plateau qui contient ces immenses réservoirs. Il est donc facile, dès qu'on est arrivé à ce plateau, de descendre dans le bassin du grand fleuve, en creusant un canal jusqu'à ce que l'on atteigne l'un de ses affluens navigables. Vers l'Océan Atlantique, le Saint-Laurent, sortant du lac Ontario, offre une navigation qui n'exige point les travaux de l'ingénieur. On assure même que, dans quelques circonstances, les eaux du lac Supérieur se répandent dans le bassin du Mississipi, de manière que l'on a vu, pendant une inondation, un canot s'abandonner à ces eaux vagabondes et gagner ainsi le fleuve. En effet, la partie supérieure de la rivière du Renard (*Fox river*), qui coule dans le lac Michigan, est très-rapprochée de l'Ousconsin, affluent du Mississipi : pour remplacer un portage de quelques milles entre ces deux rivières, il serait très-facile de les joindre par un canal. On aurait besoin, sans doute, de quelques travaux d'art pour franchir des obstacles qui interrompent la navigation naturelle, telle, par exemple, que la cataracte de Niagara : il en faudrait aussi pour éviter des rapides, des rochers, etc.; mais ces difficultés peuvent être surmontées sans grande dépense, et ne seront comptées pour rien dans l'exécution de l'une des plus belles et des plus utiles constructions qu'un grand peuple ait entreprises.

Les sages conseils de Washington n'obtinrent que très-tard l'attention qui leur était due à tant d'égards; ce ne fut qu'en 1817 que l'état de New-York fit commencer les travaux du *Canal de l'ouest*. Deux ans après, il fallut

allouer un supplément de fonds, et on l'obtint, quoiqu'une assez forte opposition employât jusqu'à l'arme du ridicule pour faire cesser les travaux de ce qu'elle nommait le *grand fossé*.

Entre Buffalo, sur le lac Erié, et Albany, où le canal atteint la rivière d'Hudson, la distance développée est de 363 milles. Le lac Erié est élevé de 564 pieds au-dessus du niveau de l'Hudson ; cette pente est répartie très-inégalement sur la longueur du canal ; il y a même, près de *Rome,* un point de partage d'où les eaux se rendent, d'un côté, dans la Mohauk, et, de l'autre, dans la *Seneca,* de manière que l'ascension totale surpasse de 48 pieds l'élévation du lac au-dessus de l'Hudson. Les difficultés de construction ne furent pas médiocres ; on eut à surmonter presque toutes celles que l'on peut rencontrer dans les travaux de cette nature. Tous les frais, y compris ceux d'un embranchement d'environ 18 milles, qui va joindre le lac Champlain, s'élèvent à 10,000,000 de doll. (53,900,000 f.). Ajoutons que cette œuvre gigantesque a été complétement terminée dans l'espace de huit ans, et que, dès la première année après l'ouverture du canal, les péages produisirent 500,000 dollars ; on estime que ce revenu s'élevera bientôt à 2,000,000 de dollars (10,780,000 fr.).

Le premier bâtiment arrivé à New-York, par le canal, fut accueilli avec des transports de joie. La fête véritablement nationale célébrée à cette occasion a été décrite par M. Cadwallader Colden. « Ce qui redoublait encore l'enthousiasme, dit le narrateur, c'est que ce bâtiment était l'ouvrage de ses propriétaires : les forêts voisines avaient fourni les bois ; les voiles, les cordages, tous les agrès avaient été faits sur le canal même ; la cargaison était le produit des terres cultivées autour du chantier, et les cultivateurs propriétaires de ces denrées composaient l'équipage : on

avait sous les yeux le résultat du travail d'un seul hameau composé de quelques maisons. » La fête fut des plus brillantes, mais le bon goût et la raison ne présidèrent pas à tous les détails : quand une jeune nation vient de mettre la dernière main à un ouvrage qui atteste sa puissance et ses lumières, et fait présager ses hautes destinées, l'ivresse de sa joie est très-excusable, jusque dans ses écarts. Cette nation ne s'arrêtera pas à un début aussi brillant : bientôt, la navigation s'étendra depuis le lac Erié jusqu'à l'embouchure du Mississipi, distance de plus de 1,200 milles (400 lieues); vers le nord-ouest, elle atteindra l'extrémité du lac Supérieur ; de ce grand lac à la mer Arctique, il n'y a qu'un petit nombre de portages que, sans doute, des canaux traverseront un jour. Pour établir la communication avec l'Océan Pacifique, il n'y a plus d'incertitude que relativement au passage des Montagnes Rocheuses ; s'il est possible de couper par un canal le petit espace qui sépare le Jefferson, affluent du Missouri, de la rivière de Louis (*Lewis river*) qui porte ses eaux à la Colombia, la jonction des deux océans sera faite, et une route directe de l'Europe à la Chine sera ouverte à travers le continent américain, au moyen d'une immense navigation intérieure.

Le grand canal de l'ouest a mis l'état de New-York hors de ligne, par rapport à tous ceux de la Fédération. La Virginie a perdu le premier rang, malgré les grandes richesses que son tabac y avait accumulées dans quelques mains, et dont l'influence élevait ordinairement ses opulens citoyens aux premiers emplois de la république. Aujourd'hui, les bénéfices de cette culture ne sont plus exclusifs ; plusieurs autres états y réussissent aussi bien que la Virginie, en sorte que ce pays déchu ne sait comment employer les 200,000 esclaves qui forment près de la moitié de sa population.

L'ouverture des canaux ne fait pas négliger le perfectionnement des routes, qui occupent au moins le second rang parmi les moyens de prospérité publique. Des chaussées construites suivant le système de Mac Adam aboutissent à toutes les grandes villes : on assure que, dans la Pensylvanie, il n'y a pas moins de 2,000 milles (667 lieues) d'excellens chemins, toujours bien entretenus. La Virginie a créé, pour la confection et l'entretien des voies publiques, une administration spéciale et un corps d'ingénieurs. Un chemin de fer conduira, avec une grande célérité, de Baltimore à l'Ohio, les voyageurs et les marchandises. En somme, ce que l'on a fait jusqu'à présent aux États-Unis, ce que l'on exécute en ce moment, et ce qui est préparé pour un avenir peu reculé, conduit droit au but d'un gouvernement sage: la prospérité, la force et la stabilité de l'état. Il ne sera plus question de rompre l'union fédérale, qui, de jour en jour, devient plus utile à toutes les parties du territoire : quand même la constitution éprouverait quelques atteintes, le corps politique n'en subsistera pas moins dans son entier. Par suite de la multiplication et du perfectionnement des voies de communication, les exportations des États-Unis se sont élevées, en 1825, à 66,944,745 doll. (360,832,175 fr.) pour les produits du sol et des fabriques du pays, et à 99,535,388 dollars (546,216,974 fr.), en y comprenant les marchandises étrangères. Lorsque la Fédération avait à supporter le fardeau de la guerre contre la Grande-Bretagne, les exportations n'allaient pas même à sept millions de dollars. L'état de guerre est très-préjudiciable, en Amérique, aux possesseurs des terres, qui forment les neuf dixièmes de la nation et qui cultivent eux-mêmes, car ils ne peuvent plus vendre les produits de leurs champs, tandis qu'en Angleterre les mêmes circonstances enrichissent les propriétaires du sol et leurs fermiers, en augmentant les consommations et le prix de

tous les objets de première nécessité pour les armées de terre et de mer. Un autre inconvénient de l'état de guerre pour les États-Unis, c'est que, comme ils n'acquittent leurs charges publiques qu'avec le produit des douanes, ils n'ont plus, ou presque plus, de contributions dès qu'ils sont en hostilités avec une puissance maritime telle que la Grande-Bretagne ; il en résulte que leurs ressources cessent presqu'entièrement au moment même où ils auraient le plus besoin de les voir grandir.

Aux États-Unis, où toutes les affaires sont mises sous les yeux des citoyens, on peut employer avec confiance les documens administratifs. Les 66,944,745 dollars dont nous venons de parler proviennent des sources suivantes : la mer, par le produit des pêcheries, a contribué pour 1,595,065 dollars ; les forêts, par les fourrures, les bois de construction et la potasse, ont fourni 4,938,949 dollars ; l'agriculture, 54,237,751 dollars ; les fabriques 3,169,115 dollars ; et divers objets qui ne sont pas spécifiés, 3,003,865 dollars.

Dans le cours de la même année, les importations de toutes espèces ont été de 96,340,075 doll., sur lesquels il y avait 42,394,812 dollars provenant de la Grande-Bretagne et de ses colonies, dont le commerce avec l'Amérique du Nord est presque égal à celui de toutes les autres nations réunies. Cette observation est bien propre à faire sentir aux deux grandes divisions de la race anglaise combien il importe à l'une et à l'autre d'entretenir une amitié sincère et des relations de bienveillance entre les deux états.

Pour le commerce extérieur des États-Unis, les vaisseaux qui sortirent des ports en 1825, formaient un total de 960,366 tonneaux, et ceux qui entrèrent ne donnèrent qu'un tonnage de 880,754 tonneaux. Les navires de toutes les nations entrés dans les ports des États-Unis composèrent 92,927 tonneaux, dont 63,036 appartenaient au

commerce anglais ; c'est un peu plus que les deux tiers de la totalité : nouveau motif pour éloigner tout sujet de plaintes réciproques entre les deux peuples, et prolonger indéfiniment une paix si profitable à l'un et à l'autre.

Les registres du commerce et de la navigation des États-Unis démontrent un fait auquel on ne s'attendait point ; c'est que le commerce de ce pays n'a pas augmenté en raison des cultures, ni même en raison du prodigieux accroissement de la population. En effet, nous y voyons que, dès l'année 1800, la navigation des États-Unis employait 939,000 tonneaux, et portait au dehors pour 71,000,000 de dollars en produits nationaux. L'année suivante, cette valeur s'éleva à 93,000,000 de dollars ; en 1807, l'exportation fut portée à un taux qu'elle n'a point dépassé, une valeur de 103,000,000 de dollars. Ainsi la population continuait à croître, tandis que le commerce extérieur diminuait. Ce fait d'économie politique ne surprendra que ceux qui n'en auraient pas entrevu la cause : un coup d'œil jeté sur le territoire suffit pour tout expliquer. Aux États-Unis, tout homme intelligent et raisonnable cherche à faire de ses capitaux un emploi qui soit aussi sûr que profitable ; l'acquisition des terres lui en offre les moyens. Dans les états de l'est, les petits capitalistes s'acheminent en foule vers l'Ohio et le Michigan, élèvent de nouvelles fermes dont les produits sont d'abord peu abondans, et ne peuvent paraître sur les marchés qu'au bout de plusieurs années d'une culture régulière. De plus, il faut que ces produits acquittent les frais de transport par terre ou par eau, jusqu'au lieu de l'embarquement, et qu'ils ne soient pas plus chers que ceux des autres nations qui s'adonnent aux mêmes cultures et qui vendent au plus bas prix.

Le mouvement imprimé à la population des États-Unis la pousse vers l'intérieur et l'éloigne des côtes; de là, la

disette des hommes de mer, la diminution nécessaire de la marine de l'état en tems de paix, et la difficulté de bien connaître son effectif. Nous nous abstiendrons d'émettre aucune opinion sur les mesures que prend le gouvernement des États-Unis relativement aux forces navales de la république. Quelques succès obtenus contre des forces inférieures, et l'exagération naturelle aux démocraties, surtout dans les tems orageux, paraissent avoir eu beaucoup de part à ces mesures. Avant qu'elles aient reçu leur pleine exécution, il faudra du tems, car l'économie républicaine ne permet pas d'accélérer des travaux qui exigent nécessairement une forte dépense. Comme il n'y a que très-peu de vaisseaux en commission, on trouve, dans les ports et dans les chantiers de construction, presque tous les vaisseaux de la république. Cette marine consiste en douze vaisseaux de ligne, douze frégates, neuf sloops et quelques petits bâtimens. Sept vaisseaux, réputés de 74 canons, mais qui peuvent recevoir 98 bouches à feu, viennent d'être lancés à la mer. C'est le congrès qui a fixé la grandeur de ces bâtimens : si le département de la marine en avait demandé de plus forts, il ne les aurait point obtenus; il a donc fallu s'arranger de manière à satisfaire à la fois à des conditions opposées d'une part, à ne point s'écarter de la sévère économie prescrite par le congrès de l'autre, et construire des vaisseaux qui ne fussent point trop inférieurs à ceux des marines européennes. On a commis une fraude patriotique ; de prétendus vaisseaux de 74 peuvent porter jusqu'à 100 bouches à feu, et quelques-uns, telle que *la Pensylvanie*, sont cités pour leur grandeur. Les frégates sont aussi disposées pour recevoir une artillerie supérieure à celle que l'on attribue à leurs dimensions; celles de 44 canons en portent jusqu'à 60.

La Pensylvanie passe, en Amérique, pour *le plus*

grand vaisseau du monde. C'est le seul vaisseau à trois ponts qu'il y ait aux États-Unis ; ses dimensions, suivant M. de Roos, sont les suivantes : 220 pieds (206 pieds 5 pouces) sur le pont, 200 pieds (187 pieds 8 pouces) de quille, et 59 pieds (55 pieds 4 pouces) au maître ban; le port est de 3,000 tonneaux. Il est percé pour 140 pièces de canon, et les batteries basses sont du calibre de 44. Ce colosse égale en grandeur le vaisseau français *le Commerce de Marseille*, que nous prîmes à Toulon : quoiqu'il fût presque neuf, et construit solidement, dès qu'il fut en notre possession, il fut arqué et déformé par le premier coup de vent qu'il éprouva. Il est douteux que *la Pensylvanie* soit en état de tenir la mer pendant toute une saison. Il y a, pour les constructions navales comme pour le corps humain, des proportions et des dimensions auxquelles il faut s'arrêter pour réunir, au plus haut degré, la force, la mobilité et une constitution durable ; faites des géans, tout y dégénérera, bien loin de s'accroître en raison de la grandeur.

Mais, en supposant que celui de la marine américaine soit aussi fort que les proportions en sont immenses, ne trouverait-on pas, dans la marine anglaise, quelques vaisseaux en état de se mesurer avec ce colosse? Les réponses affirmatives arriveront de toutes parts; nous nous bornerons à citer l'un de nos meilleurs vaisseaux de ligne, *la Calédonie :* il est plus petit, sans doute, que *la Pensylvanie ;* nous avouons même qu'il ne marche pas très-bien; mais nous affirmons sans crainte que tout capitaine anglais qui le commandera ne demandera pas mieux que d'avoir à combattre le formidable Américain. Pour comparer les deux vaisseaux, il suffira de dire que *la Calédonie* est plus courte de 15 pieds (14 pieds 1 pouce), et plus étroite de 5 pieds (4 pieds 8 pouces), et qu'elle peut être armée de 130 canons; mais, dans notre marine, on compte plus de dix bâtimens de

cette force, et, s'ils étaient opposés à une flotte américaine, les batteries de leurs trois ponts produiraient certainement plus d'effet que celles des vaisseaux à deux ponts, quand même ceux-ci ne porteraient pas moins de 100 canons. D'ailleurs, on connaît les autres avantages d'un vaisseau qui domine son adversaire par l'élévation de ses bords.

Mais, dira-t-on, les vaisseaux anglais du premier et du second rang ne portent que du 34, tandis que les Américains ont du 44. A cette occasion, il ne sera point superflu de discuter, en peu de mots, la réalité des avantages attachés au poids des projectiles. Il est hors de doute que les coups portés par les gros calibres produisent plus d'effet; toutefois cette supériorité est achetée au prix de la célérité du tir, et, par conséquent, par la diminution du nombre des coups. La manœuvre de ces gros canons est plus pénible; elle exige plus d'hommes et de place, de manière qu'en adoptant un calibre plus fort on est dans la nécessité de diminuer le nombre des pièces. Des observations attentives ont prouvé que l'on tire trois coups d'une pièce de 24, pendant le tems nécessaire pour lancer deux boulets de 32. Quant à l'effet du boulet sur les vaisseaux, il dépend moins du poids du boulet que de son diamètre, ou plus exactement de la surface du trou qu'il est capable de faire : or, entre le boulet de 32 et celui de 42, le rapport des poids n'est pas celui de la grandeur des trous; le second se rapproche beaucoup plus de l'égalité; il ne diffère pas sensiblement du rapport de 32 à 35.

Le diamètre du boulet de 32 ne surpasse que d'un demi-pouce celui du boulet de 24, et il faut admettre que l'effet de l'un et de l'autre est proportionnel au quart du diamètre. Il y a certainement un calibre tel, qu'un seul coup, tiré avec une bouche à feu et une charge assortie à cet énorme poids, suffirait pour perdre un vaisseau. Si nous ne sommes point dans l'erreur, les Français ont fait quel-

ques expériences sur ces calibres inusités. On dit aussi que les Américains ont fait, ou projeté, de gros canons qu'ils nomment, ce nous semble, *colombiades*, dont le boulet plein doit peser 100 livres, et avec lesquels ils pourront lancer des projectiles creux, du poids de 30 à 40 livres. En ajustant les coups au-dessous de la ligne de flottaison, ils espèrent parvenir à percer les vaisseaux ennemis, et à leur faire éprouver à la fois les dangers d'une explosion et d'une épouvantable voie d'eau. Ces armes, ainsi que leurs *torpedos*, sont indignes de nations civilisées, tels que les Anglais et les républicains du nord de l'Amérique.

Ce n'est pas sans motif que nous rappelons ici ce que l'on doit à la dignité des peuples. Nous savons que M. Perkins essaie de faire adopter, en Amérique, ses *canons à vapeur* (1), dont on ne tient aucun compte en Angleterre. L'inventeur de cette arme ne s'en rapporte point au jugement peu favorable de lord Exmouth et de Sir George Cockburn. Il ne sera pas inutile, pour les États-Unis, que M. Rush rende compte à ses compatriotes de la fastueuse expérience faite par M. Perkins, en présence des ambassadeurs étrangers, et de l'accueil qu'elle reçut de nos plus habiles marins. Mais, ce qui est beaucoup plus important, nous rappellerons à nos anciens compatriotes qu'il est des ruses de guerre qui sont indignes d'eux; telle est, par exemple, celle qui coûta la vie à quelques hommes du vaisseau commandé par Sir Thomas Hardy, pendant sa croisière près de New-London. Un bateau était en vue près de la côte ; le pont était entièrement couvert de légumes : une chaloupe est armée pour lui donner la chasse et s'en emparer ; dès qu'elle approche, l'équipage du bateau se

(1) Voyez, sur l'artillerie à vapeur confectionnée par M. Perkins pour le compte du gouvernement français, l'article inséré dans notre 31e numéro.

sauve dans un canot; nos gens montent, et, quelques momens après, ils sautent en l'air. Une couche de poudre couvrait tout le pont, et les légumes la cachaient; ce misérable expédient nous fit perdre cinq ou six matelots.

Dans le cours de la dernière guerre, quelques frégates anglaises furent prises par les Américains. Ce revers était si nouveau pour nos marins, que l'opinion publique en fut ébranlée : on craignit que notre puissance navale ne fût sur le point de déchoir. Les Américains eurent soin de fortifier ces appréhensions; mais ils n'étaient point dupes de l'illusion qu'ils essayaient d'entretenir. Au fait, aucun des événemens de cette guerre ne peut être un sujet d'inquiétude pour nous, ni de triomphe pour nos adversaires. Nos crédules compatriotes, lisant habituellement les rapports infidèles de nos ennemis du dehors et de l'intérieur, car il n'est que trop certain que nous en avons parmi nous, n'ont pu faire que très-tard la distinction de la force réelle d'une frégate et de sa force nominale. Les nôtres sont effectivement telles que leur dénomination l'indique, au lieu que celles des Américains portent plus de canons, sont de moitié plus longues et pourvues d'un plus nombreux équipage que celles du même rang dans la marine anglaise. De plus, nous avions beaucoup de novices parmi nos matelots; ne sait-on pas que, dans les armées de terre et de mer, les recrues forment le plus grand nombre, après des hostilités prolongées? mais lorsque les Américains se décidèrent à nous déclarer la guerre, leur commerce était presque nul, leurs marins sans occupation et disponibles partout. L'armée navale de l'Angleterre employait alors 145,000 marins; il fallait satisfaire en même tems aux besoins du commerce qui allait toujours croissant, même par les effets de la guerre : le nombre des vaisseaux armés devenait chaque jour plus considérable; il était donc nécessaire de ré-

duire les équipages au-dessous du complet, tandis que nos ennemis chargeaient leurs bâtimens de plus d'hommes qu'il n'en fallait pour tous les besoins des manœuvres et du combat. Que peut-on penser des cris de joie des Américains, et des *fanfaronnades* de M. Madison, après des victoires aussi faciles? Entre les deux nations de même origine, la bravoure est commune, cela est incontestable; mais, en guerre, l'instruction et la discipline peuvent beaucoup. On en eut une preuve éclatante, lorsque *le Shannon* prit *la Chesapeake*, après un combat de dix minutes; chaque coup parti du *Shannon* atteignait l'arrière de la frégate américaine, et forçait les canonniers à l'évacuer. La frégate anglaise avait 330 hommes d'équipage, dont 24 novices; l'américaine 391 hommes, dont 7 novices. Le tonnage de la première était de 1,066, et celui de la seconde de 1,135. Quand nous avons été battus, nos ennemis étaient toujours en force très-supérieure. Il n'est pas étonnant que la frégate *les États-Unis*, du port de 1,533 tonneaux, et avec 478 hommes d'équipage, ait vaincu *la Macédonienne* de 1,081 tonneaux, et dont l'équipage n'était que de 292 hommes, parmi lesquels il y avait jusqu'à 22 novices. On remarquait la même disproportion entre *la Constitution* et *la Java*; *la Guerrière*, prise aussi par *la Constitution*, était encore plus faible que *la Java*. Cette observation s'étend aux bâtimens de toutes les grandeurs, et même à ceux des lacs, comme on peut le voir dans les documens recueillis avec beaucoup de soin par feu M. James, qui comptait pour rien les difficultés et le travail, lorsqu'il avait l'espoir d'obtenir des informations plus exactes.

L'immense étendue du territoire américain ne pouvant être occupée que successivement, la nation sera long-tems agricole, et l'excédant de ses cultures entretiendra le commerce extérieur bien plus que le produit de ses fabriques. La république ne sera point guerrière par ambition, et

maintiendra la paix avec ses voisins, à moins que le soin de l'honneur national ne lui mette les armes à la main. Comme tout est fort cher dans ce pays, le gouvernement est forcé de s'imposer la plus sévère économie. Pour comparer le prix des constructions navales aux États-Unis, voici une donnée d'après laquelle les rapports peuvent être établis : le vaisseau de ligne *North Carolina*, de 74 canons, a coûté 343,251 dollars (1,851,000 francs), dont près du tiers est le prix du travail, et le reste celui des matériaux. *La Vengeance*, vaisseau anglais de 88 canons, n'a coûté que 61,000 liv. st. (1,525,000 fr.).

Les dépenses de la marine américaine sont, quant au personnel, à peu près aussi considérables que les frais de construction. *La North Carolina,* prête à mettre à la voile, avait plus de 1,100 hommes, y compris les officiers : en Angleterre, un vaisseau du premier rang n'a que 900 hommes d'équipage. Le gouvernement américain se ruinerait, s'il était obligé d'armer toute sa flotte et de la tenir long-tems à la mer. M. de Roos attribue, sur cet objet, au gouvernement des États-Unis des motifs que nos lecteurs apprécieront.

« *L'Ohio*, vaisseau à 2 ponts et de 102 canons, est une des plus belles constructions que j'aie vues. Tout y est de la forme la plus convenable, si ce n'est pour la manœuvre des ancres qui doit être gênée. Ce magnifique bâtiment paraissait toutefois abandonné aux ravages du tems et du climat : aucun soin, aucunes précautions pour le conserver ; il n'était construit que depuis sept ans, et déjà tout y annonçait une décadence prochaine et rapide. L'opposition apparente de tant d'habileté et d'une telle incurie, d'une administration économe et nullement conservatrice, me frappait d'étonnement, et je ne savais qu'en penser. Je ne fis que changer de surprise, lorsque j'appris que *l'Ohio* était l'un de ces chefs-d'œuvre des chantiers américains que le gouvernement fait faire avec le plus grand

soin, dans le seul but de donner une haute idée de ses constructions, sur lesquels il met l'élite de ses marins, qu'il confie à ses meilleurs officiers et qu'il envoie dans la Méditerranée exécuter de belles évolutions et répandre dans toute l'Europe la renommée d'une marine aussi perfectionnée. Quand ces bâtimens sont de retour, ils ont besoin de réparations très-dispendieuses et très-embarrassantes aux États-Unis, où l'on n'a point encore de bassins.»

Cette explication ne suffit pas, ce nous semble, pour expliquer pourquoi un gouvernement, qui ne prodigue point les revenus de l'état, envoie un vaisseau du premier rang, avec un équipage de 1,100 hommes, contre un petit nombre de mistiques grecs, armés de 2 pièces de 6 et montés par 20 hommes. Ajoutons qu'aux États-Unis le personnel de la marine n'était, en 1826, que de 4,268 hommes, y compris les officiers et sous-officiers, et qu'ainsi l'armement d'un seul vaisseau en employait plus que le quart. Pour des forces navales aussi peu considérables, les bâtimens, l'administration et la dépense annuelle s'élevaient à 4,222,952 dollars (22,761,611 francs). Les bois de construction sont de très-mauvaise qualité, en Amérique; un vaisseau de ligne construit avec ces matériaux périssables est bientôt hors de service. Afin d'éviter les ravages de la *pourriture sèche*, effet de l'air renfermé dans la cale des bâtimens, les constructeurs américains remplissent de sel tous les intervalles qui se trouvent entre les pièces, et entretiennent ainsi une humidité non moins destructive que le mal qu'ils veulent prévenir. Notre méthode est beaucoup plus sûre, comme l'expérience l'a fait voir; elle n'est pas moins efficace contre la pourriture sèche, qui a presque totalement disparu. Les Américains ont adopté nos poupes arrondies, et le mode de construction de Sir Robert Seppings; mais ils renforcent les membres de leurs vaisseaux, et leur donnent par conséquent un peu plus de largeur.

On pense assez généralement que la vapeur doit opérer une révolution dans les combats de mer, et y prendre une part très-active. On a su mauvais gré au gouvernement britannique, peu séduit par cette innovation, de ce qu'il ne se pressait pas de l'adopter. Jusqu'à présent, il a dû temporiser, laisser faire des épreuves, donner au nouvel agent une attention proportionnée aux succès qu'il a obtenus, et rien de plus. Les expériences faites jusqu'à ce jour n'ont encore rien de décisif : on manque de faits pour comparer les vaisseaux de guerre à vapeur à ceux qui vont à la voile, et pour juger de l'effet que produirait la combinaison des deux modes de navigation. Si les vaisseaux à vapeur répondent aux espérances qu'ils ont fait concevoir, qui en profitera plus que la Grande-Bretagne, où le charbon et le fer sont plus abondans que partout ailleurs (1), et qui possède au plus haut degré l'art des machines?

Vers la fin de la guerre que M. Madison fit à la Grande-Bretagne, on ne parlait que de la frégate à vapeur *la Fulton;* cette forteresse inexpugnable, qui ne redoutait ni les bombes ni les boulets, devait suffire pour défendre le port de New-York, et couler bas toutes les embarcations qui oseraient en approcher. *Ignotum pro magnifico:* à l'épreuve, tout le prestige fut détruit. La fameuse machine, réduite aujourd'hui aux plus ignobles emplois, servira peut-être un jour de prison aux matelots enlevés par la *presse,* car il faudra bien que les États-Unis en viennent à cet expédient, s'ils veulent faire usage de leur flotte, même sans l'augmenter.

Nous n'avons parlé que des vaisseaux de guerre à va-

(1) NOTE DU TR. Le rédacteur oublie, ou ne sait point que les découvertes et les exploitations de mines de charbon et de fer se multiplient en Amérique, et que, dans quelques années, ces matières premières d'un si grand nombre d'arts y seront aussi communes qu'en Angleterre.

peur, et nullement des bateaux à vapeur ordinaires, dont les Américains ont tiré un si utile parti. Cependant, on en raconte des prodiges qui trouveront des incrédules. On cite une expérience faite sur l'Hudson, dans laquelle une vitesse de 16 milles par heure (près de 5 lieues et demie) fut soutenue pendant dix heures par la machine seule, sans le secours du vent. La résistance de l'eau doit, selon nous, rendre impossible une aussi grande vitesse, du moins quand il s'agit de la navigation de bâtimens considérables. En Angleterre, les bateaux construits par les plus habiles ingénieurs, et dont les machines sortent des ateliers de Watt, ne font pas plus de 9 milles (3 lieues) par heure. Le seul bâtiment à vapeur qui soit venu d'Amérique en Europe a éprouvé tant d'avaries dans la traversée, qu'il était hors d'état de tenter un autre voyage.

Aucun des ports de la côte orientale des États-Unis ne convient à la construction des bassins que le reflux met à sec, les marées n'ayant pas assez de hauteur; il a donc fallu chercher les moyens d'amener à terre les bâtimens qui avaient besoin de réparations, ce qui n'est pas sans danger pour les grands vaisseaux. Le commodore Porter a imaginé, pour cette manœuvre, une sorte de berceau qu'il nomme *plan incliné*. M. de Roos a vu cet appareil à Washington; *la Potomak*, frégate de 60 canons, y était suspendue par des câbles, et par des étais. Suivant cet officier, le plan incliné n'était pas assez solide; il avait fléchi vers l'arrière, et il était fort douteux qu'on pût l'employer une seconde fois, à moins que l'on n'y fît de grandes réparations. Il faudra donc en venir aux bassins, et le président a proposé au congrès d'en faire construire dans chacun des quatre établissemens de la marine de l'état. Les devis sont annexés au message. On y voit que tous les genres de constructions sont plus chers aux États-Unis que dans la Grande-Bretagne. Les bassins projetés pour les États-

Unis seront établis à Portsmouth dans le New-Hampshire; à Charles-Town, dans le Massachusetts, pour le port de Boston; à Brooklyn, à portée du port de New-York; à Washington, près de Philadelphie; à Gosport et à Norfolk, dans la Virginie : celui de Norfolk est destiné pour les petits bâtimens; enfin à Pensacola, dans la Floride occidentale; mais cet établissement sera probablement abandonné, à cause de l'insalubrité du lieu.

Il paraît que les États-Unis ont pris la résolution de créer une force navale qui soit non-seulement imposante, mais effective, et qui offre au commerce national la sécurité dont il a besoin. Ce projet est grand et digne d'éloges; mais, avant d'atteindre le but, il faudra franchir un immense intervalle, surmonter une multitude d'obstacles, se résoudre à de grands sacrifices pécuniaires. Le point de départ est connu par le dernier rapport du ministre de la marine au président; ce rapport est exact, sans doute, mais point encourageant. Le ministre y fait un tableau très-sombre de l'état actuel du matériel de la marine; et, ce qui doit être remarqué, il se plaint du mauvais emploi des fonds affectés au service dont il est chargé, de l'instabilité des projets, et des changemens inutiles qu'ils ont éprouvés. « Les matériaux dépérissent, dit-il, parce qu'on manque de bras pour les mettre en œuvre. Le tiers des fonds pour la construction des bassins a disparu sans aucun résultat; que l'on organise enfin *quelque chose;* que le code pénal soit revu, les règles de l'administration fixées, une école de marine établie; alors, et seulement alors, on aura quelque espoir d'établir l'ordre et de faire du bien. »

Effectivement, on est surpris que les Américains aient tardé si long-tems à fonder une école de marine, puisqu'ils ont réussi complètement à établir une école militaire. On s'étonne aussi que des marins habiles et instruits aient pu révoquer en doute l'utilité de l'enseignement des sciences

navales. « L'homme de mer, disent-ils, doit entrer dans la carrière à 11 ou 12 ans : s'il en passe deux ou trois dans une école, il y contracte des habitudes qui ne s'accordent point avec la profession de marin ; et lorsqu'il aura fait le service effectif exigé pour le grade de lieutenant, il ne lui restera rien de ce qu'il croit apprendre à l'école. » Nos officiers les plus expérimentés sont aussi d'avis qu'une école de marine doit être à bord d'un vaisseau et non sur terre, comme cette singulière école française établie à Angoulême, à 30 ou 40 lieues des côtes ; mais ils veulent aussi que des professeurs habiles y enseignent toutes les sciences navales, et que les jeunes gens destinés à passer par les divers grades y reçoivent la meilleure éducation.

On a disserté longuement sur l'application des sciences mathématiques à l'architecture navale ; on a cherché à déterminer, par le calcul, la meilleure forme du navire, les conditions de sa stabilité, la vitesse de sa marche; mais quelques égards que l'on doive à des hommes tels que Bouguer, Bernouilli, Euler et don George Juan, tout en admirant leurs savantes théories, on ne peut dissimuler qu'ils n'ont point résolu la question dont il s'agissait, excepté le dernier qui a considéré le vaisseau comme soumis aux agitations des flots. Nous ne pouvons penser, d'après les faits, que le métier de constructeur de vaisseaux exige toutes les connaissances qu'on a déployées dans les recherches sur la forme de la carène, et des observations récentes justifient encore plus notre incrédulité... On a vu deux capitaines, étrangers aux sciences, diriger avec succès de grandes constructions navales ; l'un d'eux ne savait pas même tirer une ligne : Sir Robert Seppings n'a point reçu d'autre instruction que celle que donnent l'observation et l'expérience. Ces *ignorans* procèdent à leur manière, et font un vaisseau ; le professeur Inman trace avec le plus

grand soin des dessins dont les dimensions ont été fixées par de profonds calculs; l'exécution dans les chantiers répond à la perfection du projet : les deux vaisseaux subissent un examen comparatif; les juges n'osent prononcer; ils ne voient aucune différence entre les deux concurrens. L'amiral, qui a suivi toutes les épreuves, admire cette étonnante conformité de résultat, et ne peut décider en faveur de l'une ou de l'autre construction. De ce fait, et de beaucoup d'autres analogues, on est en droit de conclure que les arts peuvent être amenés à leur perfection par l'intelligence et l'esprit d'observation de ceux qui les exercent, sans le secours de théories savantes. Quand on se rappelle que feu William Rule, accoutumé comme il l'était *à tout mesurer avec son pouce,* suivant l'expression usitée dans nos chantiers, fit le plan et dirigea la construction de *la Calédonie,* vaisseau qui, pour la beauté, la solidité, la stabilité, surpasse, sans contredit, les bâtimens de toutes les nations, on est tenté de ne pas croire à l'utilité des sciences abstraites, et de leur refuser d'une manière absolue la haute influence que les savans de profession leur attribuent. M. de Roos confirme cette opinion, sans l'exprimer, car l'excellence des constructions américaines, dont il était si frappé, ne tenait certainement pas à l'application de formules algébriques : il remarquait la même perfection dans les navires du commerce que dans les vaisseaux de guerre; et là, comme en Europe, on n'emploie point de savoir mathématique dans les chantiers du commerce : le coup-d'œil y dirige seul toutes les opérations.

Il est généralement reconnu que les Français excellent dans les constructions navales, que la coque de leurs vaisseaux est du plus beau gabarit, et qu'ils ne réussissent pas moins bien dans la mâture et le gréement. Cependant, ils ne parviennent que très-rarement à donner à leurs ou-

vrages les qualités du modèle ; d'ailleurs, quand même deux bâtimens seraient tout-à-fait semblables, lorsqu'on voudra s'en assurer, comment établir une exacte parité dans l'arrimage, les capitaines et les équipages ? Les questions de cette nature sont beaucoup plus difficiles, plus compliquées, qu'on ne le croirait au premier coup-d'œil ; mais revenons à l'Amérique.

Les forces militaires des États-Unis se composent de milices, c'est-à-dire de tous les citoyens en état de porter les armes, et d'un noyau d'armée qui servirait, en cas de besoin, à former une armée effective, en y incorporant des miliciens. Ce système militaire est le seul qui convienne à une république, et aucune forme de gouvernement ne le repousse ; il remplacera peut-être un jour l'onéreux système des armées permanentes, qui convertit la paix en une trève plus ou moins prolongée, entre des peuples qui ne posent point les armes ; mais on n'a point encore des faits assez positifs, assez concluans, pour décider cette importante question : un état peut-il trouver, dans l'organisation de ses milices, une garantie suffisante de son indépendance ? les États-Unis eux-mêmes ne sont pas encore sur la voie de la solution. La question de leurs milices y est débattue entre des militaires américains, pénétrés de l'esprit de la constitution et du gouvernement, et d'autres qui ont transporté, en Amérique, les opinions de l'Europe sur l'art de la guerre. En attendant que ces avis divers se mettent d'accord, ce qui est peut-être fort éloigné, les milices des États-Unis restent sans organisation ; les souvenirs de la guerre de l'indépendance s'effacent de plus en plus ; les habitudes casanières deviennent plus insurmontables, et, lorsque le moment viendra de donner quelque consistance aux forces militaires de l'Union, les difficultés seront plus grandes encore qu'elles ne le sont aujourd'hui. Mieux vau-

drait s'exposer au danger de faire moins bien, et se résoudre enfin à faire quelque chose.

L'état militaire de la république a varié suivant les circonstances, les vues du gouvernement et les opinions personnelles du président. Aujourd'hui, et provisoirement sans doute, il est composé de ce qu'exigent rigoureusement l'administration militaire, le service médical, l'état-major du corps des ingénieurs militaires auquel on a réuni les ingénieurs géographes, de 4 régimens d'artillerie et de 7 régimens d'infanterie, en tout 6,183 hommes, en y comprenant les officiers. En 1824, les dépenses du département de la guerre s'élevèrent à 5,270,254 doll. (28,406,669 fr.); sur ce pied une armée de 100,000 hommes coûterait annuellement plus de 460 millions de francs, c'est-à-dire près de trois fois autant qu'une armée européenne de même force. La différence entre les prix des subsistances et des autres objets nécessaires aux armées en Amérique et en Europe ne peut expliquer une aussi grande disproportion entre les dépenses militaires; elle dépend d'une autre cause, du bien-être dont jouit le soldat américain, non moins bien traité que l'ouvrier, et que tout homme dont on achète le travail.

Quoique le budjet de la guerre soit énorme pour une armée de 6,200 hommes, il est fort petit relativement à ceux des états de l'Europe. L'administration intérieure est encore moins onéreuse aux contribuables; en voici le détail :

	Dollars.	Francs.
Corps législatifs, pouvoir exécutif, ordre judiciaire.	1,336,266	
Dépenses diverses...........................	678,942	
Département des relations extérieures...........	5,140,099	
	7,155,307	(38,567,104)

En 1824, les revenus de l'état affectés à l'acquittement de ces trois sortes de dépenses s'élevèrent à 21,137,362 dollars; et, comme les frais de perception furent de 751,932

doll., il y eut un revenu net de 20,385,430 doll. (environ cent-dix millions de francs). Le 11 octobre de la même année, la dette nationale était encore de 90,797,920 doll.; au 1[er] octobre 1825, elle était réduite à 80,985,537 doll. Si rien ne dérange cet ordre d'amortissement, la république n'aura plus aucune dette en 1834 (1).

Mais pour que cette prospérité se maintienne, il faut que la paix ne soit troublée ni au dehors ni dans l'intérieur. Le gouvernement en est persuadé; chaque message du président au congrès est un éloquent plaidoyer en faveur de la paix. Malgré ces démonstrations dont la sincérité ne peut être suspecte, les relations entre l'Amérique et l'Europe seront une source de démêlés auxquels l'amour-propre de chaque nation ne prendra pas moins de part que des intérêts plus réels. C'est avec peine que nous exprimons le blâme justement encouru par les États-Unis, dont les prétentions ne connaissent point de bornes, et qui ne cessent point de se plaindre sans aucun fondement. Point d'égards pour les droits reconnus par tous les peuples, point de notions d'une *réciprocité* nécessaire autant qu'elle est équitable. Le langage de ces républicains, simple et modeste en apparence, est plus impérieux dans le fond que les ordres d'un monarque absolu. Si le président ou quelque ambassadeur américain consent à faire usage des

(1) Note du Tr. C'est assurément avec toute espèce de raison qu'on vante les gouvernemens à bon marché, et qu'on cite, à l'appui des légitimes éloges qu'on en fait, la Fédération de l'Amérique du Nord. Toutefois il importe beaucoup, en toutes choses, de ne pas se faire d'illusions. Le budjet général des Etats-Unis ne paraît si peu considérable que par la raison qu'il ne comprend pas les dépenses particulières des différens états qui, si elles en faisaient partie, le porteraient, dit-on, à près du double. Il convient, d'ailleurs, d'observer que la population des Etats-Unis n'égale pas celle de la Prusse, qui n'est cependant que la première des puissances européennes de second ordre. Or, le budjet de la Prusse, malgré son immense état militaire, n'est que de 150 millions de fr. Voyez le *Tableau statistique de l'Europe*, dans notre 21[e] numéro.

formules de politesse ordinaires, dans ses correspondances officielles avec les gouvernemens étrangers, ce ton forme un contraste remarquable avec la rédaction froide, sèche et raisonneuse des actes diplomatiques de ce gouvernement, qui s'attache à tout exprimer avec la précision du calcul.

C'est surtout dans ses relations avec l'Angleterre que la république américaine use de cette réserve peu amicale, depuis que le traité de Gand lui a cédé tout ce qu'elle demandait, et plus qu'elle n'avait le droit d'attendre. L'heureux essai qu'elle a fait de notre condescendance l'a rendue plus exigeante ; elle l'est devenue au point que ses demandes approchent de la déraison : il est à craindre que, tôt ou tard, de nouvelles guerres n'éclatent entre les deux peuples. Parmi les nombreux griefs qui pourront amener ce fâcheux résultat, il y en a quatre qui méritent une attention particulière ; ce sont : 1° le nouveau code de lois maritimes; 2° les établissemens près des frontières ; 3° les réclamations au sujet de la Colombia ; 4° la liberté de la navigation sur le fleuve Saint-Laurent.

Premier point. — *Le Nouveau Code maritime.* Ce texte inépuisable sera la source d'une multitude de discussions relatives à la presse, au droit de blocus et de visite en mer, de commerce des munitions de guerre, etc. Quant à la presse, on ne voit pas pourquoi l'Amérique s'en mêlerait en aucune manière, puisque ses marins n'y sont pas soumis, et qu'après tout notre police intérieure nous appartient exclusivement. La presse, telle qu'elle est pratiquée en Angleterre, est un droit de la couronne aussi ancien que la monarchie. S'il faut renoncer un jour à l'exercice de ce droit, qui est peut-être la sauve-garde de l'empire britannique et la plus sûre garantie de sa durée, du moins que l'on propose un arrangement tel qu'aucun citoyen des États-Unis ne puisse être retenu sur nos flottes, et qu'aucun marin anglais ne puisse être conservé sur les vaisseaux amé-

ricains, lorsque nous le réclamons; nous ne refuserons point de le discuter, nous l'adopterons même avec empressement, s'il est équitable. Quant aux brevets de citoyen des États-Unis que tout marin anglais peut se procurer au prix d'un dollar, jamais la Grande-Bretagne ne pourra consentir à de pareilles supercheries, et, en tems de guerre, la restitution de ses marins sera exigée rigoureusement : on ne tiendra compte que de preuves bien constatées, complètes et en bonne forme. C'est ainsi que nous en usons envers les États-Unis; car on n'a jamais refusé de remettre les hommes qu'ils réclamaient, lorsque la légitimité des réclamations était prouvée.

Les deux nations sont à peu près d'accord sur la législation du blocus maritime : en Amérique, aussi bien qu'en Europe, cet acte est regardé comme un emploi de la force; le *droit de blocus* est une escadre qui défend l'entrée des ports bloqués, et les vaisseaux qui se font jour à travers ces obstacles ne commettent aucune contravention. Tout blocus doit être notifié : les vaisseaux qui se présentent pour entrer dans le port, après la notification, reçoivent l'avertissement de ne plus revenir, et ne peuvent être capturés qu'à la seconde tentative. Mais le gouvernement américain prétend aller plus loin; il demande que les puissances belligérantes cessent d'autoriser les armemens en course, que l'on adopte sans restriction la maxime que le pavillon neutre couvre la marchandise; que les propriétés privées soient respectées en mer, en exceptant les munitions de guerre : il faut convenir que ces propositions sont plus qu'étranges (1)! La première application que les États-Unis en aient fait dans le sens le plus étendu est le traité conclu avec l'une des républiques américaines qui a pris le

(1) NOTE DU TR. Si la politique est jamais d'accord avec la justice, ces *propositions plus qu'étranges* formeront un jour la base du droit maritime de toutes les nations.

nom de Guatimala : certes il n'était pas difficile de faire adopter le nouveau code maritime, tel que le gouvernement de Washington l'a imaginé, par cette famille de nouveaux états encore dans l'enfance, dont quelques-uns possèdent à peine une chaloupe. L'Amérique n'a pas encore le droit d'émettre une opinion sur les lois qui doivent régir la navigation; on ne la consultera point. La question sur laquelle il s'agit de prononcer peut être exposée ainsi dans sa plus grande latitude : l'état de guerre donne-t-il le droit de saisir les propriétés d'un ennemi sur un vaisseau neutre ou ami? Si on la décidait à la pluralité des voix, on sait d'avance quel serait l'avis de ceux qui sont disposés à être les *amis* de l'une des parties belligérantes, ou de toutes les deux, ce qui serait encore plus utile pour leur sûreté et leurs profits.

Si l'on veut que l'état de guerre n'ait lieu qu'entre les gouvernemens, sans que les sujets ou les citoyens en ressentent les atteintes, qu'arrivera-t-il? les guerres se prolongeront, et ne seront que plus ruineuses pour les peuples : si elles pèsent immédiatement sur les particuliers, la paix sera sollicitée à grands cris, les campagnes seront courtes; mais des amis officieux viendront offrir leurs services; les Américains, par exemple, arriveront à propos, se chargeront de continuer le commerce des deux nations occupées à se battre ; les négocians et les manufacturiers souffriront peu, laisseront les cabinets terminer leurs débats suivant les chances de la victoire, et leurs *amis* s'enrichir à leurs dépens. Dans cet état de choses, l'amour-propre national n'est pas disposé à modérer ses prétentions, à supporter des revers, à interrompre lui-même le cours de ses victoires ; la paix s'éloignerait indéfiniment : voilà ce qu'il faut éviter (1). Les puissances de l'Europe connaîtront leurs

(1) NOTE DU TR. On a fait les mêmes raisonnemens au sujet de la guerre de terre, et l'on pourrait dire aussi que l'on y respecte trop les droits de

véritables intérêts, et ne seront point séduites par les théories *abstraites* de l'Amérique sur les *droits naturels* de navigation et de commerce; ces prétendus droits seront toujours méconnus dans l'état de guerre. Le seul parti que les Américains aient à prendre dans ce cas, c'est d'épouser la cause de l'un des combattans. S'ils persistent dans leur système de neutralité universelle, leurs exportations tomberont infailliblement de cent millions de dollars à cinq ou six millions, et l'union fédérale sera fortement compromise. Que les États-Unis ne se le dissimulent point : le *plus fort* ne souffrira jamais que l'*ami* du plus faible lui fasse une guerre déguisée, en conservant à son ennemi des ressources pour le combattre.

Deuxième point. — *Établissemens sur les frontières.* Le traité de Gand a fixé les limites entre les deux états; ce n'est point à l'avantage de la Grande-Bretagne que la ligne de démarcation a été tracée. Un citoyen des États-Unis a été chargé de nos intérêts dans cette opération; nous nous abstiendrons d'examiner si la prudence ne conseillait point un autre choix. Nous n'accusons point notre commissaire; nous nous plaisons à croire qu'il ne s'est point écarté des lois rigoureuses de la justice; mais ce qui est incontestable, c'est que l'étendue de nos possessions en Amérique a été considérablement réduite. Contre l'esprit et la lettre du traité, on a commencé par nous retrancher, par une ligne tirée à travers le nouveau Brunswick, *dix millions d'acres carrés*, ou peu s'en faut, de terres excellentes; de plus, une funeste imprévoyance a mis au pouvoir des États-Unis une île qui nous était indispensable : elle est à l'extrémité des *rapides* et jette le grand courant vers

l'humanité, que cette pitié mal entendue ne sert qu'à prolonger le mal qu'il faudrait extirper, au lieu de se borner à l'adoucir. Espérons que cette doctrine anti-sociale sera abandonnée, et que le droit des gens la repoussera sur mer comme sur terre.

la rive qui nous est opposée, tandis que, de notre côté, les eaux sont fort souvent trop basses pour y faire passer un canot. Ainsi les États-Unis peuvent, à leur gré, nous permettre ou nous interdire la navigation entre Kingston et Montréal; à moins que nous ne prenions le parti de creuser à grands frais un canal pour franchir cet obstacle. Examinons aussi cette partie de nos frontières qui va, par 45° de latitude, de Connecticut au fleuve Saint-Laurent. Ce n'est certainement pas pour notre plus grand avantage qu'on l'a rapprochée du nord, en nous enlevant une partie du lac Champlain et l'île aux Noix. Il y a, sur cette frontière, une position remarquable que les ingénieurs américains ont reconnue; un fort y est commencé. Comme ce poste est parfaitement inutile pour la défense du territoire des États-Unis, il ne peut avoir d'autre objet que de préparer et protéger une attaque contre le Canada. Les Américains y attachent une si haute importance, qu'ils appellent au secours de leurs prétentions des principes et des raisonnemens inusités jusqu'à présent dans la diplomatie. « C'est aux sciences, disent-ils, qu'il faut demander les points fixes sur lesquels on ne pourra plus contester, sans trouver sur-le-champ un juge intègre pour terminer le différent. Convenons donc que les points principaux de nos frontières seront désignés par leur latitude *géocentrique.* » En effet, la latitude choisie pour la frontière dont nous parlons conserverait aux États-Unis cette précieuse forteresse, objet de tant de négociations et de subtilités; mais l'Angleterre va droit au but, et veille à la conservation de ce qui lui appartient : le cabinet de Washington devrait le savoir et renoncer à l'espérance de la surprendre.

TROISIÈME POINT. —*Les réclamations au sujet de la rivière Colombia.* Les droits des Américains sur tout le bassin de cette rivière sont faiblement établis. On parle d'une re-

connaissance de ce pays, dirigée par Lewis et Clarke, antérieure à toutes celles que l'on a faites : c'était un immense désert dont le premier occupant devenait le maître; mais, avant cette reconnaissance, notre compagnie du nord-ouest avait traversé la Colombia, et formé des établissemens sur ses bords. Dix ans avant que les explorateurs américains eussent franchi les Montagnes Rocheuses, Vancouver faisait faire la carte de l'embouchure du fleuve. Malgré ces faits bien constans, le gouvernement des États-Unis se croira peut-être très-modéré, en fixant ses limites sur l'Océan Pacifique, entre le 42° et le 51° de latitude, depuis les frontières du Mexique jusqu'au-delà de Nootka, île que l'Angleterre ne cédera point; pour la conserver, on sait qu'en 1790 nous n'avons pas hésité à nous exposer aux chances de la guerre.

Quatrième point. — *La libre navigation du fleuve Saint-Laurent, en tous tems.* Est-ce bien sérieusement que les États-Unis demandent que ce fleuve soit une voie également libre pour leurs citoyens et pour les sujets de la Grande-Bretagne, sans rien offrir en échange de cette concession? Au reste, cette prétention ne serait qu'une conséquence de leur code maritime; suivant ce code, les grandes rivières navigables sont un don de la nature, et ne doivent point sortir du domaine commun à toutes les nations, non plus que les mers. Ainsi, un passage de 600 milles de longueur à travers les possessions britanniques appartiendrait *de droit* aux vaisseaux marchands des États-Unis, et nous ne pourrions le refuser sans injustice, sans violer le droit des gens! Les quais de Montréal et de Quebec ne seraient plus une propriété anglaise! Les gouvernemens républicains invoquent sans cesse les *droits naturels*, et, par une inconséquence sans excuse, plusieurs d'entr'eux retiennent dans l'esclavage le sixième de leur population. En Amérique, les républicains d'aujourd'hui ont dépossédé et pres-

que détruit les propriétaires *naturels* du pays qu'ils habitent. Avant la fin du dix-neuvième siècle, un indigène américain sera un objet de curiosité pour les habitans de Washington et de New-York.

On voit que les deux états rivaux, dans l'Amérique du Nord, ne s'accorderont pas facilement sur les quatre points dont nous venons de parler, ni sur plusieurs autres qui ne sont pas non plus sans importance. Si la paix est maintenue entre les puissances maritimes de l'Europe, il est probable que les États-Unis ne songeront point à prendre les armes pour obtenir par la force ce qu'ils ne peuvent espérer de nous arracher d'une autre manière ; mais nous le répétons encore : le lien fédéral est bien faible entre les états de l'Union ; la dernière guerre a failli le rompre ; peut-être ne résisterait-il pas à une nouvelle épreuve.

Des personnes bien informées, parmi lesquelles il faut placer l'un des écrivains qui nous servent de guides, aperçoivent dans les états de l'est une tendance vers la monarchie. On pense bien que ces dispositions à changer la forme du gouvernement sont celles de la classe opulente, ennemie naturelle de l'égalité démocratique, et qui se rapproche, par sympathie, des habitudes des classes aristocratiques dans tout le reste du monde civilisé. Elle sent avec peine que les ambassadeurs et les ministres américains sont isolés, et en quelque sorte déplacés au milieu du *corps diplomatique* ; que de loin, et surtout en Europe, on la confond avec la masse de la nation américaine, avec la classe qui reçoit partout le nom de *populace :* elle appelle donc de tous ses vœux un ordre de choses où la source des honneurs et des distinctions ne coule que pour elle seule. Elle s'accommoderait fort bien de rubans, d'étoiles, d'aigles, de jarretières, de tout ce qui porte le nom de décorations. On s'étonne qu'une nation, où les hommes les plus influens par leur fortune et leurs emplois désirent aussi

fortement que la démocratie actuelle soit remplacée par un pouvoir suprême, dont une aristocratie puissante limiterait l'exercice, n'ait pas imité complètement la Grande-Bretagne, dont elle a déjà reçu ses principales institutions. « John Adams, dit l'auteur des *États-Unis tels qu'ils sont*, fit, en qualité de vice-président, la proposition de décerner au président un titre plus élevé que celui d'*excellence*; il demandait qu'on en fît une *altesse*, qu'on le nommât *protecteur des libertés publiques*. Le président actuel, John Quincy Adams est d'avis que les États-Unis ne seront mis au rang des puissances du premier ordre, que lorsque la présidence sera héréditaire... dans sa famille, sans doute; mais, ajoute-t-il avec une aimable finesse, le nom de *John* n'est pas heureux; les souverains qui l'ont porté n'étaient rien moins que des modèles de prudence. En Angleterre, l'un perd ses domaines; en France, un autre perd la liberté; en Amérique, un troisième succombe à sa réélection. Il pouvait dire aussi qu'en Écosse un *Jean* changea de nom en montant sur le trône, et prit celui de Robert, pour détourner les présages funestes qui semblaient menacer son règne; cette précaution ne fut peut-être pas inutile. »

On croira difficilement que M. Quincy Adams ait pu révéler à qui que ce soit, avec une si grande légèreté, ses véritables pensées sur un sujet aussi grave. Toute la conduite de cet homme d'état annonce, au contraire, la plus ferme résolution d'être fidèle à ses sermens, et de maintenir la constitution, telle que ses prédécesseurs la lui ont transmise. Le discours qu'il a prononcé à son installation comme président doit être considéré comme sa profession de foi politique, et c'est l'esprit républicain qui l'a dicté (1).

(1) « Tout gouvernement légitime émane de la volonté du peuple, a pour but unique le bonheur du peuple, et cesse d'être légitime, s'il ne répond pas à sa destination. — Afin que le pouvoir soit bienfaisant et n'abuse ja-

Mais, dans les circonstances où il se trouvait alors, pouvait-il s'exprimer autrement en présence de la nation? et, pour qu'il parvînt à siéger dans le congrès, ne fallait-il pas qu'il sût boire du whisky, serrer la main de ces *grossiers Allemands* (c'est ainsi que notre auteur parle de ses compatriotes)? Eût-il obtenu la présidence, s'il eût paru dédaigner les suffrages des Français de la Louisiane, des Irlandais répandus dans tous les états, et dont l'esprit démocratique est aussi tenace qu'exalté? L'élection d'un membre du congrès est aussi minutieusement discutée, aux États-Unis, que celle des députés d'un bourg à la Chambre des Communes d'Angleterre. Suivant notre auteur, la vie intérieure du candidat et celle de sa famille sont examinées jusque dans les détails du ménage. Dans quelques états, on s'informe si la femme de l'homme qui aspire au titre d'*honorable* daigne laver le linge de son mari et de ses enfans, coudre leurs habits, tisser des étoffes, etc.; si cette condition n'est pas remplie, point de suffrages; le mari dont la femme n'est pas une bonne ménagère est un homme hautain, un fédéraliste (1), un tory. Mais rien ne

mais de sa force, que les élections populaires soient libres, pures, fréquentes. — Il ne peut y avoir que des pouvoirs limités, soit dans le gouvernement de chaque état, soit dans celui de l'Union. — Attachés à la même patrie, les états sont indépendans les uns des autres, et ne permettent point qu'aucun autre se mêle de leur administration intérieure. Soyons toujours préparés pour la guerre, afin qu'on nous laisse en paix. — Qu'une économie sévère interdise toute dépense superflue; que la publicité des comptes procure à chaque citoyen le moyen de vérifier l'emploi des revenus de l'état; c'est ainsi que la nation n'aura jamais à supporter que les taxes indispensables. — L'autorité militaire est essentiellement subordonnée à l'autorité civile. — La liberté de la presse et celle des cultes religieux sont inviolables. — L'union entre les états est la politique de notre pays, l'arche qui nous sauvera dans les plus grands dangers : ces vérités, dont nous sommes tous intimement convaincus, sont les articles de notre foi civique. » *Extrait du discours de M. Quincy Adams, lors de son installation, en* 1825.

(1) On sait que c'est ainsi qu'on désigne, aux Etats-Unis, le parti aristocratique.

peut résister au républicanisme du whisky ; quelques barils suffisent, dans beaucoup de cas, pour faire entrer un homme au congrès.

La forme démocratique du gouvernement des État-Unis trouverait une garantie dans les nouvelles républiques américaines, si elles pouvaient se consolider. Mais leur chute ne serait pas sans influence sur les destinées de l'Amérique du Nord ; en s'alliant à ces gouvernemens encore informes et nécessairement très-faibles, le gouvernement de Washington n'a peut-être pas vu qu'il aurait à partager leur mauvaise fortune et les périls qui environnent leur berceau. Le Nouveau-Monde fait, en ce moment, l'expérience politique la plus hardie qu'on ait jamais tentée, celle d'une démocratie plus vaste que des royaumes, que des empires : toutes les passions humaines, tous les efforts des cabinets conspirent contre cette gigantesque innovation. Il n'y a peut-être pas, aux États-Unis, un seul homme capable d'observer ce qui se passe autour de lui, qui ne s'attende à de grands changemens dans un pays qui, dans vingt ans, comptera plus de 20 millions d'habitans de toutes les nations, de toutes les couleurs, subdivisés à l'infini par les idiomes, les religions, les sectes, constitués en 24 états, gouvernés chacun à sa manière, dont les intérêts sont différens et quelquefois opposés. Les gouvernemens actuels ne conviennent peut-être qu'à l'état présent de la société, du territoire et de la population disséminée qui s'y trouve. Condensez cette population, en multipliant les points de contact, les actions et les réactions, vous aurez besoin d'une autre législation, et d'un pouvoir plus énergique.

Ces considérations semblent très-plausibles ; la connaissance du cœur humain et les récits de l'histoire viennent les fortifier ; mais il faut aussi tenir compte des faits récens : à la fin de la dernière guerre, malgré les différences d'opi-

nions, de tendance et d'intérêts entre les états du nord, du sud et de l'ouest, la paix intérieure n'a point été troublée, et, chaque jour, les hommes influens de tous les partis, de tous les états, se rapprochent, s'entendent et s'unissent plus fortement. Les prédictions de l'auteur germano-américain ne sont que risibles, et l'élection future d'un président ne décidera pas, comme il l'affirme, la prépondérance des opinions monarchiques. Il ne doute nullement que la réélection de M. Adams, si elle a lieu, ne soit le terme du gouvernement fédéral : or, suivant lui, cette réélection est assez probable, car elle réunira les suffrages de la Nouvelle-Angleterre, des états de New-York et de New-Jersey, et personne n'ignore que ces deux derniers états, ainsi que la Virginie, ne comptent guère de républicains dans les hautes classes. Mais les fiers Kentuckois et les habitans des états du sud et de l'ouest sont une formidable opposition ; ils redoubleront d'efforts pour faire arriver le général Jackson à la présidence, quoique la réputation de ce candidat soit fortement attaquée. S'il a mérité les reproches qu'on lui a faits dans un journal de l'état de Ténessée, et l'article accusateur est signé, *le conquérant des Florides* serait à sa véritable place au fond d'une prison, attaché et contenu par la camisole de force, bien loin de mériter qu'on le mette à la tête d'une grande nation. M. Adams ne peut redouter un pareil concurrent ; beaucoup de bruit dans les journaux, des scènes d'ivrognerie et de tumulte, comme nous en voyons, de tems en tems, pendant nos élections ; au bout de trois jours, tout rentre dans l'ordre, et si le candidat n'a pas réussi, il est bientôt oublié.

Encore un mot sur le général Jackson, dont les partisans sont nombreux, dévoués, enthousiastes, et qui, sous ce rapport, occupe sérieusement les véritables amis de la patrie. On le représente comme un brave soldat, mais

aussi comme l'homme le plus incapable et le moins digne d'exercer les hautes fonctions civiles. Violent, sans respect pour les constitutions et pour les lois, passionné pour la guerre, quel usage ferait-il du pouvoir qu'on aurait eu l'imprudence de lui confier? On sait qu'une république militaire est le plus mauvais de tous les gouvernemens; or, sous le général Jackson, les Etats-Unis seraient très-certainement soumis à ce détestable régime. La crainte que cet homme inspire jette du côté opposé la partie la plus estimable de la nation; la tendance monarchique se fortifie de tout ce que le nom de Jackson fait perdre à l'esprit républicain. Les partis s'agitent avec violence, et semblent se préparer au combat. Le récit suivant, que nous empruntons à l'auteur germano-américain, mérite beaucoup d'attention.

« L'année dernière, un bateau à vapeur, destiné à une communication régulière entre la Nouvelle-Orléans et Pittsbourg, fut lancé à l'eau dans cette dernière ville, et se disposait à faire son premier voyage. Le rivage de l'Ohio (*Monongehela*) se couvrait de coffres, de barils, de paquets; les passagers s'empressaient de se faire inscrire; on était prêt à démarrer et à partir. En ce moment, pour terminer cette scène imposante, un rideau qui couvrait la poupe du bâtiment est enlevé, et le public lit le nom de LADY ADAMS (1), tracé en grandes lettres d'or... La scène change à l'instant; coffres, tonneaux, ballots, spectateurs, passagers, tout a disparu. Il faut dire que la dame, dont le nouveau paquebot portait le nom, était peinte sur la poupe, avec le diadême sur la tête! Les entrepreneurs et propriétaires du malencontreux bateau étaient arrivés, quelques jours auparavant; ils croyaient surprendre agréablement les habitans

(1) Il est inutile d'observer que c'était la femme du président actuel des Etats-Unis que les entrepreneurs du bateau désignaient par la qualification aristocratique de *lady*.

de Pittsbourg ; comme ils furent désappointés ! Il fallut substituer au portrait de mrs. Adams, celui du général *Caffée*, illustre buveur de whisky : ce changement ramena des passagers et des marchandises, mais beaucoup moins qu'il ne s'en était présenté d'abord. »

Les fonctions de président des États-Unis sont beaucoup plus difficiles qu'on ne le pense communément. Il doit traiter avec une grande délicatesse des intérêts opposés, des opinions contradictoires ; ses messages, ses dispositions, ses actes, ne doivent pas choquer le congrès, où ces intérêts et ces opinions sont continuellement en présence, et en grande activité. Suivant l'écrivain que nous venons de citer, chaque membre du congrès s'occupe de ses affaires avant tout ; de celles de ses commettans, après les siennes propres ; et, en dernier lieu, de celles de la Fédération. Le président est abandonné à lui-même, sans conseil qui lui porte secours et lui procure des lumières ; il n'est entouré que de ses propres agens, et lui seul est responsable. Il ne peut trouver aucun appui dans les ministres de la religion, dont l'influence est si utile aux monarques, lorsqu'ils savent en user avec sagesse et discrétion. On a reproché fortement aux États-Unis leur indifférence en matière de religion, même en ne considérant les croyances religieuses que comme des moyens de gouvernement et de police. A l'ouverture des sessions du congrès, les ministres de tous les cultes, anglicans, presbytériens, catholiques, unitaires, etc. officient à la fois, invoquant la divinité, chacun selon les vues et les opinions de sa secte. Faute de religion nationale et dominante, les superstitions font des progrès, se diversifient à l'infini, aux dépens de la morale des classes inférieures, qu'elles dénaturent au point de la rendre barbare.

Toutefois on ne peut nier qu'aux États-Unis la partie la plus respectable du peuple accomplit exactement les devoirs

de sa religion, et contribue libéralement aux dépens de son culte. Les impositions volontaires affectées à cet objet surpassent, en beaucoup de lieux, celles qui sont prélevées par l'état. A Philadelphie, on assure qu'il n'y a pas moins de 80 églises et salles d'assemblées religieuses, toutes remplies le dimanche. A Pittsbourg, ville encore naissante, dix églises ont été construites à grands frais; l'une d'elles peut être comparée aux cathédrales de l'Europe, dont elle reproduit l'élégante architecture gothique. On dit que les ministres épiscopaux sont plus tolérans que les presbytériens, et que les habitans les plus aisés s'en accommodent mieux; au reste, les deux sectes vivent en paix, et plusieurs citoyens souscrivent pour fournir aux dépenses des deux cultes. Point de querelles religieuses dans l'intérieur des États-Unis. M. de Roos a transcrit plusieurs passages d'un sermon, encore plus extravagant qu'impie, prononcé en sa présence à Washington : M. Adams et M. Rush étaient, dit-il, au nombre des auditeurs. Nous soupçonnons que le lieutenant de marine sommeillait quelque peu, ou qu'il était distrait par de belles dames, qui ne manquaient point d'assister au prêche en parure du matin. Un auditoire aussi bien composé n'aurait point supporté l'inconvenance du langage de ce prédicateur, à moins qu'il ne fût du nombre de ces missionnaires qui ne dédaignent pas les artifices de la charlatanerie pour s'attirer une vogue passagère : on voit en effet quelques-uns de ces hommes dans l'Amérique du Nord, de même qu'en Europe.

Les hautes études sont peu suivies aux États-Unis, faute d'encouragement : celles des ministres des différens cultes sont surtout très-imparfaites. Les fonctions du clergé ne sont point recherchées par la jeunesse; et ce qui est plus fâcheux encore, presque tous ceux qui s'y consacrent vont puiser en Europe l'instruction qui leur est nécessaire; s'ils fréquentaient les colléges du pays, ils seraient trop

exposés à l'influence de l'exemple ; ils résisteraient difficilement au torrent qui entraîne presque toute la jeunesse, après quelques années d'études, vers les professions lucratives et la culture des terres. Même en s'expatriant pour faire leurs études, ils ont à subir, en rentrant dans leur pays, une nouvelle épreuve qui change quelquefois leurs projets et leur vocation : leurs inclinations et leurs intérêts se livrent alors un combat dans lequel la victoire se déclare de tems en tems pour les derniers. On y voit des ministres qui renoncent à leurs fonctions pour entrer dans une autre carrière ; ce qui ne surprend et ne scandalise personne. Tant que cet état de choses ne changera point, il est impossible que le sacerdoce obtienne, aux États-Unis, la considération dont il ne peut se passer. La jurisprudence n'est guère plus heureuse que la théologie ; ses écoles sont presque aussi peu fréquentées. Très-peu de jeunes gens se destinent à la profession d'avocat, et encore moins à celle de juge. « Le pouvoir exécutif, dit M. Adams, et encore plus le pouvoir judiciaire ne peuvent plus suffire aux besoins d'une population toujours croissante ; le personnel n'y a presque point augmenté, depuis la fondation de la république ; il est indispensable de pourvoir aux besoins de ces deux départemens. » Les études médicales sont plus suivies, parce que la profession de médecin est assez lucrative ; mais, en somme, il faut convenir que les colléges, quoique décorés du titre fastueux d'*universités*, manquent d'étudians, et que l'esprit de spéculation, qui est un des traits du caractère national, empêche presque toujours que la jeunesse ne fasse un long séjour aux lieux où elle pourrait perfectionner son instruction. Les jeunes Américains qui se font remarquer par leur savoir sont en général sortis des écoles de l'Angleterre ou de l'Allemagne. Sans chercher à donner, dès à présent, une plus grande activité aux hautes études, il suffira de laisser agir le tems : la première in-

struction est bonne et universellement répandue aux États-Unis; les connaissances d'un ordre supérieur ne peuvent manquer de prospérer aussi dans ce pays. Quand on rencontre, par hasard, un individu qui ne sait ni lire ni écrire, on peut affirmer que c'est un Irlandais débarqué depuis peu, ou quelque descendant des Français de la Louisiane. Chaque ville possède des bibliothèques et des livres bien choisis; les meilleures productions de notre presse périodique sont réimprimées; et, depuis quelques années, des *Revues Américaines* soutiennent la concurrence de celles de la Grande-Bretagne. Des journaux circulent partout, et sont lus par tout le monde; le nombre des feuilles imprimées aux États-Unis surpasse 800 : la Pensylvanie seule en a plus de 150. Il n'y a peut-être pas un comté, même au-delà des chutes de l'Ohio, qui n'ait au moins sa gazette (1).

(1) NOTE DU TR. Nous avons déjà observé que la presse périodique des États-Unis est beaucoup plus active que celle d'aucun autre pays de l'ancien ou du nouveau monde. Pour une population de 11,000,000 d'ames, ils n'ont pas moins de 800 journaux de tout genre, tandis que la monarchie anglaise qui, avec ses dépendances, a 142,000,000 d'habitans, n'en compte que 578, dont, il est vrai, 483 dans les îles britanniques. La France, avec ses 32,000,000 d'ames, n'a que 490 journaux. Mais il faut observer que, lorsqu'en Europe tout est embarras et contrainte pour les journaux, tout, au contraire, est facilité dans l'Union de l'Amérique du Nord; ils n'y sont soumis à aucun timbre, et la poste en fait le transport gratis. Aussi la propagation de ces journaux n'est guère moins étonnante que leur nombre. Le *North American Review*, recueil trimestriel, place environ 5,000 exemplaires. L'*Edinburgh Review*, le *Quarterly* et le *New Monthly Magazine*, se réimpriment aux Etats-Unis, et y trouvent chacun de 3 à 4,000 abonnés. Il paraît, cependant, que la France se dispose à suivre l'exemple de l'Amérique, et qu'elle ne veut plus se borner à la lecture des feuilles quotidiennes. Les recueils périodiques paraissent destinés, d'ici à peu de tems, à y acquérir la même importance qu'aux Etats-Unis et dans la Grande-Bretagne, du moins si nous en jugeons par ce qui nous arrive. En effet, la REVUE BRITANNIQUE a eu un accroissement si considérable et si subit, depuis

M. de Roos nous assure qu'un *gentleman* anglais peut compter sur un aimable accueil dans les états de l'est et du sud, et son témoignage est d'accord avec plusieurs autres sur lesquels on ne peut élever aucun doute : c'est avec une vive satisfaction que nous consignons dans notre recueil cette preuve de la haute civilisation d'un pays, qui, sous aucun rapport, ne peut nous être indifférent. Le jeune lieutenant de marine y a trouvé beaucoup de choses à son gré, et les dames surtout, comme on devait s'y attendre : à New-York, des rues bien éclairées ; des avenues de beaux arbres, où les habitans, tous bien vêtus, viennent jouir de la fraîcheur des brises du soir. Mais il ne fait point l'éloge de l'hôtel où il logea dans cette ville : une table d'hôte, où plus de cent cinquante personnes viennent s'asseoir ; point de tapis, des lits sans rideaux, du linge détestable, aucun des petits meubles les plus nécessaires dans une chambre à coucher, une demi-douzaine de lits dans chaque chambre, et encore obtenez-vous rarement la faveur d'en avoir un pour vous seul. — Baltimore est la ville que M. de Roos préfère à toutes celles qu'il a visitées, aux États-Unis ; Philadelphie et New-York la surpassent en grandeur, mais l'élégance et la régularité des édifices, la propreté des rues, les agrémens des dames, les charmes de la société, le ton, les usages, et même les modes de Paris que l'on retrouve dans cette ville, font pencher la balance en sa faveur, entre les mains du jeune écrivain.

M. de Roos sortit des États-Unis par le Canada, et visita les grands lacs. Il vit sur l'Ontario les carcasses des vaisseaux de guerre que les deux nations y firent construire à si grands frais, que peut-être ils coûtèrent leur *pesant*

le commencement de cette année, que nous avons été obligés d'élever notre tirage de 1,500 exemplaires à 2,000, et de faire réimprimer les numéros de janvier et de février derniers.

d'or; dépense très-inutile, car aucune chance d'une guerre entre l'Union et la Grande-Bretagne ne peut amener un combat sur ces lacs (1).

(*Quarterly Review.*)

CAMPAGNE

EN ARABIE

D'UN OFFICIER EUROPÉEN.

Depuis que l'Europe est paisible, les récits d'aventures militaires ont repris faveur. L'indulgence publique accueille toutes ces narrations martiales qui rappellent les exploits et les dangers récens qui ont agité tous les états. Peut-être ne recevra-t-on pas avec plus de sévérité cette brève et véridique histoire d'une expédition anglaise au sein de l'Arabie Heureuse.

Témoin oculaire et acteur dans cette guerre dont les journaux européens n'ont fait aucune mention (2), je ne prétends pas en discuter les motifs et les résultats; mais retracer un tableau fidèle dont l'originalité ne peut manquer d'intéresser. Je ne chercherai point quels événemens doivent naître un jour de ce contact entre les deux mondes, qui ouvrira sans doute une nouvelle ère à la double civilisation de l'Asie et de l'Europe. Les politiques peuvent dé-

(1) Note du Tr. Pourquoi cela? Il nous semble que ces grands lacs interposés entre deux états donnent aux frontières de l'un et de l'autre les avantages et les inconvéniens des côtes, et, par conséquent, que leur attaque et leur défense exigent les mêmes moyens et les mêmes précautions.

(2) Note du Tr. Il a déjà été question de cette campagne dans l'article inséré dans notre 12e numéro, sous le titre de *Souvenirs du Golfe Persique*.

raisonner sur ces matières; mon seul but est de peindre le contraste bizarre qui opposa nos troupes disciplinées, nos bataillons mus par une force mécanique et recevant l'impulsion d'une seule volonté, nos élégans officiers et nos soldats en uniforme écarlate, aux bandes sauvages des Arabes du désert, à leur valeur effrénée, à leur mode d'attaque irrégulière. Il y avait long-tems que l'on n'avait vu cette tactique barbare des nations primitives lutter avec désespoir contre la supériorité de nos manœuvres et de nos habitudes militaires. La guerre des Aschantis en est peut-être l'unique exemple dans ces derniers tems : et c'est un épisode assez curieux de la bizarre époque où nous vivons, qu'une campagne faite par les sujets du roi Georges IV, au milieu de l'océan de sable et des montagnes stériles de l'Arabie, sous l'ardeur dévorante du soleil, que rend plus redoutable encore à des hommes du Nord la réverbération de ces vastes plaines sans arbres et sans abri.

Alliés du prince ou iman de Mascate, nous épousâmes sa querelle contre les Wéchabites; querelle dont il me serait difficile de dire ou même de deviner le motif. Sans doute la fierté de cette tribu aura refusé à l'iman ces marques de déférence et ces dons volontaires qu'il reçoit de la plupart des autres tribus éparses dans le désert. Quoi qu'il en soit, la rupture avait éclaté; l'iman avait vu ses troupes battues et taillées en pièces, et les audacieux Wéchabites avaient porté le ravage dans les environs de Mascate.

Il demanda des secours au gouvernement britannique, et un régiment de Cipayes, ou natifs de l'Inde, enrégimentés à l'européenne et commandés par le capitaine Thomson, du 17e régiment de dragons, cavalerie légère, fut laissé à sa disposition. L'iman se crut vainqueur et se trompa.

Les Wéchabites ont pour place forte et pour capitale *Ben-Bouh-Ali*, située à soixante-dix milles de la côte, et séparée de Mascate par ces plaines de sable, dont le sol

entier de l'*Heureuse Arabie* se compose, quoi qu'aient pu dire les poètes menteurs. Le capitaine Thomson partit pour *Ben-Bouh-Ali*, et ses troupes harassées n'étaient plus qu'à un mille du fort, quand tout-à-coup s'élança d'un chemin couvert, en poussant d'horribles hurlemens, une troupe ou plutôt une horde de Wéchabites. A cette apparition infernale, à la vue de ces figures sauvages, à ces accens plus affreux encore, les Cipayes jettent leurs armes pour fuir. Les Wéchabites lancent devant eux leurs courtes épées, et, de leurs sabres à deux tranchans, font un carnage épouvantable. A peine quelques Cipayes parviennent à sauver leur vie par la fuite; la vengeance des Arabes couvre le sable du désert de plus de quatre-cent-cinquante cadavres, et le capitaine Thomson lui-même est tué.

Le gouvernement britannique, dans l'Inde, en apprenant ce désastre, jugea nécessaire de châtier l'insolence des Wéchabites, et une seconde expédition fut préparée. L'armée (car on peut lui donner ce titre) se composait du 65e régiment, du régiment européen de Bombay, d'un bataillon léger de Cipayes, du second bataillon d'infanterie indigène, de quatre ou cinq corps d'artillerie et de deux compagnies de pionniers; en tout trois mille hommes. Le lieutenant-général Sir Lionel Smith prit le commandement de ces troupes.

Vingt frégates, accompagnées de quarante *patamars*, ou bateaux plats, portant les provisions, les chevaux et l'artillerie, composaient notre flotte. Nous mîmes à la voile le 12 janvier 1821 : la traversée fut heureuse, le vent nous favorisait, et l'on avait eu soin d'avitailler les vaisseaux de manière à ce que nous ne manquassions de rien de ce qui pouvait rendre notre voyage commode et même agréable. Contre la coutume ordinaire, cette traversée, si rude dans les mers d'Europe pour les soldats que l'on transporte ainsi, fut une fête continuelle. Nous en sentîmes plus vivement le prix, lorsque la fatigue, la lassitude et la soif nous ac-

cablèrent dans le désert : nous pensâmes alors avec regret au tems que nous avions passé à bord ; c'est la première fois peut-être que des soldats échappés aux dangers de la mer ont maudit la terre et le moment où ils avaient débarqué.

Il me serait difficile de préciser exactement le point de la côte du golfe Persique où notre flotte vint jeter l'ancre ; peut-être de plus habiles que moi dans la science géographique ne réussiraient-ils pas à donner une indication plus exacte. Je n'ai pu découvrir sur aucune carte le petit promontoire et les misérables cabanes aux pieds desquels s'effectua le débarquement ; Zoar même, la ville la plus prochaine, ne s'y trouve point indiquée.

Le commandant en chef et son état-major restèrent en arrière, et nous marchâmes sur Zoar. Plus j'avançais au milieu de la désolation de ces plaines de sables ; plus leur aridité, leur monotonie affreuse, leur immense horizon se découvraient à mes yeux ; et moins je comprenais pourquoi la vénérable antiquité a donné à ce pays le titre d'Arabie Heureuse, et pourquoi les tems modernes lui ont conservé cette désignation mensongère. Pas un arbre dans sa vaste étendue, pas un brin de gazon pour reposer les yeux ; rien que le ciel enflammé, la terre ardente, des rochers brûlans. Devant nous, autour de nous, derrière nous, même spectacle; le désert, comme l'enfer du Dante, ne laisse pas même l'espérance lointaine du repos. Le regard s'étend de tous côtés avec une liberté effrayante et qui ne lui donne pour résultat que la certitude de la prison de feu qui l'environne. Des pluies périodiques ne viennent pas ici, comme dans l'Inde, rafraîchir la terre : et c'est un climat où deux espèces d'êtres vivans peuvent seules subsister, les vautours et les Arabes ; encore les oiseaux de proie se hâteraient-ils de fuir loin de ces lieux désolés, si leur instinct ne les appelait aux repas sanglans que les Arabes leur préparent.

Nous atteignîmes enfin le village de Zoar, que les indigènes nomment une ville. Quelques dattiers l'environnent, et l'aspect de leur feuillage nous causa un sentiment de surprise et de joie qui approchait de l'ivresse. Après avoir souffert la double influence des rayons qui dardaient à plomb sur notre tête, et du sol qui brûlait nos pieds, nous allions enfin trouver un peu d'ombre! c'était pour nous une source de vie au sein de la mort, ou, si l'on aime mieux une comparaison orientale, c'était la manne du désert. A cette vue, nous pressâmes le pas, et bientôt nous nous trouvâmes au milieu des cabanes grossières dont le village est composé.

Zoar peut avoir un demi-mille de long; il renferme quelques jardins. Personne, à notre arrivée, ne quitta ses occupations habituelles; les hommes passaient sans détourner la tête; les femmes groupées autour des puits, et occupées à tirer de l'eau, comme les Israélites des anciens jours, continuaient à s'acquitter de cet emploi, qui nous rappelait si vivement l'existence patriarchale, et Ruth, et Booz, et Noëmi. Sveltes, grandes, bien faites, elles portaient toutes de petits masques : cet usage, qui cache leurs traits ordinairement peu remarquables, et laisse l'attention se fixer sur le reste de leur personne, est encore un avantage pour elles. La curiosité était toute entière de notre côté; les Zoariens ne paraissaient pas s'apercevoir que nous fussions là. L'apathie, la fierté, une certaine liberté farouche et indolente, semblaient les caractériser spécialement. Nous en vîmes plusieurs étendus à la porte de leurs demeures, ou sur la terre, immobiles ou endormis. L'intérieur de leurs maisons, leurs vêtemens et leurs personnes étaient de la plus grande propreté; et tous les soins de la vie, d'ailleurs en très-petit nombre, et tels que le réclame l'extrême simplicité d'une civilisation à peine commencée, étaient abandonnés aux femmes.

Toute l'architecture du bourg de Zoar consiste dans des branchages flexibles, recouverts de boue ; ces habitations, très-nombreuses, sont entassées les unes sur les autres sans aucune régularité. Au centre se trouve un bosquet de dattiers, et, sous l'ombre de ce bosquet, il y a quelques chaumières. Deux ou trois tours construites en terre, au milieu desquelles s'élève une tour plus haute, nommée le Palais du Cheikh, semblent annoncer quelque prétention à la magnificence. Ce palais avait été converti en bazar : des marchands de Surat et de Sind y vendaient des *shawls*, des essences et diverses espèces d'étoffes. Dans nos promenades à travers la ville, il nous arrivait fréquemment de rencontrer des groupes de femmes, occupées à filer du lin. Une multitude presque innombrable de petits enfans tout nus, les reins seulement enveloppés d'une légère étoffe, les aidait dans leurs travaux.

Nous campâmes près du village, sous quelques dattiers épars ; ce fut un singulier spectacle : les langages confus de la tour de Babel semblaient envahir la solitude. On entendait les idiomes anglais, écossais, arabe, persan, hindoustani, bengali, retentir au milieu du silence du désert. Les chameaux qui portaient le bagage arrivaient lentement, l'un après l'autre; et, comme on dressait de nouvelles tentes à mesure que la troupe se grossissait, nul ordre ne présidait à l'arrangement de cette résidence temporaire.

Cependant, la gaîté régnait dans notre camp; notre manière de vivre ressemblait assez aux loisirs d'une garnison. Si l'on excepte l'incommodité que nous causaient l'extrême chaleur du climat et les torrens de sable, qui, soulevés par le vent, nous forçaient de rester dans nos tentes pendant qu'il soufflait, nos heures se passaient d'une manière assez agréable. L'iman de Mascate (1) devait nous envoyer une

(1) Voyez, sur ce prince, les *Souvenirs du golfe Persique* dans notre 12e numéro ; souvenirs d'autant plus piquans, que ce sont ceux d'une dame

troupe de chameaux avec leurs guides; et cet envoi, qui se fit attendre, nous força de passer quelques jours de plus à Zoar. Pendant ce tems, le général était resté sur la côte et surveillait le débarquement des provisions de bouche et de guerre. Nous étions fort tranquilles et dans la sécurité la plus grande, quand un événement malheureux, causé par cette sécurité même, vint nous y arracher.

Un des piquets de garde, s'étant avisé de tirer un coup de fusil, donna une fausse alarme. Pour prévenir le retour de cet événement de peu d'importance, on défendit aux soldats de piquet de charger, et les sentinelles seules eurent la permission de tenir leurs fusils en état de repousser l'attaque. C'était, comme on va le voir, une mesure fort imprudente. Le capitaine de l'un des piquets crut devoir renchérir sur l'ordre du jour, et défendit à ses sentinelles même de charger. Par un malheureux hasard, les Arabes attaquèrent précisément ce piquet sans défense. Ils avaient laissé leurs chevaux à quelque distance; et, se glissant derrière les rochers, ils étaient parvenus jusqu'à nos soldats. La résistance fut vaine : la plupart furent massacrés, et les autres se réfugièrent dans le camp, où les Arabes les suivirent. On entendait leurs horribles hurlemens; ils tuaient et blessaient tout ce qu'ils rencontraient, hommes, chameaux, chevaux et mules. Épouvantés, nos soldats sortaient de leurs tentes, à demi nus, et trouvaient partout un ennemi prêt à leur donner la mort. Quand ils échappaient à son épée, on les voyait courir à travers le labyrinthe du camp, heurter contre les cordes tendues et rencontrer à quelque détour le glaive fatal qu'ils voulaient fuir. Nous perdîmes ainsi quarante hommes et plus de trente bêtes de somme. Le capitaine Parr courut au front de la ligne, rallia une cinquantaine de soldats, et comme il allait

anglaise qui a pu, à cause de son sexe, pénétrer dans l'intérieur du palais de l'iman et dans son harem.

à la recherche pour grossir son détachement, les Wéchabites l'entourèrent. Sa résistance fut héroïque et sa lutte désespérée. Il reçut huit blessures, tua deux hommes, et tomba sous le sabre ennemi.

Déjà les Wéchabites, lançant leurs dards à travers les tentes, attendant à la porte ceux qui en sortaient, et les massacrant sans pitié, étaient parvenus au centre de notre aile gauche, quand l'aile droite prit l'alarme, se forma en ligne et s'avança. A peine les Arabes eurent-ils entendu le bruit mesuré des pas de nos soldats, qu'ils s'enfuirent à la faveur des ténèbres, sans laisser d'autres morts sur le champ de bataille, que les deux hommes immolés par le capitaine Parr.

Cette surprise nous apprit à devenir prudens. Notre camp prit une forme plus savante, et le général en chef vint visiter son armée. L'iman l'avait rejoint sur le rivage; on lui prépara une tente, près de celles de l'état-major. Ce prince, assez mal vêtu, entouré d'un chétif cortége, ne donnait pas une haute idée de la puissance des chefs du désert. Sa figure avait peu d'expression; on ne remarquait pas, dans ses traits insignifians, ce caractère imposant qui se mêle à la férocité altière de la physionomie arabe. Il recevait ses visites sans cérémonie, assis ou plutôt couché, et portant à sa bouche, pendant l'audience, des dattes ou du riz qu'il avalait à poignées. Il jouit en Arabie d'une réputation de bonhomie et de douceur, dont il nous donna une preuve singulière, en faisant pendre, dès le premier jour de son arrivée, six de ses gens qu'il soupçonnait d'espionnage. Suivant la coutume immémoriale de l'Orient, il est parvenu au titre qu'il possède, et à la faible puissance que ce titre lui assure, par le meurtre de son frère aîné.

Enfin arrivèrent les chameaux de l'iman, et les cinq cents Arabes Bédouins qui les conduisaient. Nous les aperçûmes de loin, à travers les vagues de sable que soulevait,

dans son incroyable rapidité, leur course ou plutôt leur vol. Tantôt ils disparaissaient couverts de ce nuage, tantôt on les voyait reparaître et se dessiner sur l'horizon. Les Bédouins frappaient leurs boucliers de leurs épées, poussaient de longs cris de joie, brandissaient leurs lances à mesure qu'ils approchaient. Notre camp tout entier était sorti de ses retranchemens, et rien ne fut plus pittoresque que cette rencontre, dans le désert, de deux armées si dissemblables.

Imaginez ces chameaux, ces coursiers arabes, ces ânes sauvages, sans harnais, selle, ni bride, traversant le désert avec la vitesse de l'éclair le plus fugitif; ces hommes à demi nus s'approchant ainsi d'un camp européen : faites-vous une idée de notre étonnement à leur aspect, de leur surprise à la vue de nos uniformes : pour les uns et les autres, tout, dans les rangs de l'armée alliée, était nouveau, bizarre, insolite. Leur place fut fixée à notre droite : ils prirent possession de leur campement, et s'y établirent dans le plus grand désordre. Étendus sur la terre, et enveloppés dans leurs manteaux, ils s'endormirent au soleil; leurs chevaux, debout ou couchés, dans la variété d'attitudes la plus pittoresque, étaient auprès d'eux. Les chameaux, immobiles comme des statues, gardaient, jusqu'au soir, la pose qu'ils avaient choisie le matin. De tous côtés, l'éclat des rayons du jour frappait les armes polies et nous éblouissait de la mobilité de ses reflets : les ombres de ces corps gigantesques, prolongées jusqu'à nous, quand arrivait le soir; le bruit de leurs paroles brèves et gutturales; leurs gestes, en petit nombre, mais énergiques; leur manière d'être patriarchale, guerrière, sauvage, héroïque, tout concourait a nous faire regarder cette scène singulière, non comme une réalité, mais comme un de ces rêves brillans dont la poésie a fait les frais.

Aussi nous détachions-nous souvent du corps d'armée,

pour reconnaître le camp voisin, et nous assurer de la vérité d'un phénomène si étrange. Nous admirions surtout la bonne intelligence et la primitive égalité qui régnaient entre les bipèdes et les quadrupèdes. C'était une confraternité vraiment édifiante. Réunis autour de la même outre, autour du même sac de dattes, hommes et chameaux mangeaient en famille, buvaient tour à tour au même vase, sans humeur et sans orgueil. Plus communicatifs et plus parleurs que les autres Arabes, les Bédouins eurent bientôt fait connaissance avec leurs confédérés; on se rapprocha; on s'entendit par signes, et ces figures terribles nous sourirent.

Ils étaient beaucoup moins curieux que nous; et notre curiosité, notre ignorance de leurs usages, les amusaient beaucoup. Je crois qu'un certain degré de mépris se mêlait à leurs sentimens à notre égard, ou plutôt y dominait. Ils nous regardaient avec pitié soulever à deux mains leurs énormes glaives à deux tranchans; quant à nos petits sabres de ceinturon ou à nos épées, qu'ils prenaient pour des broches, ils ne daignaient pas même y toucher. On voyait quelquefois un Bédouin se placer en face d'un de nos habits rouges, prendre une attitude menaçante, donner à sa figure une expression féroce, et paraître prêt à fondre sur lui et à le dévorer; et si l'indigène des bords de la Tamise ou de la Tweed laissait voir quelque signe de crainte, le Bédouin satisfait reprenait sa physionomie habituelle, charmé de l'effet qu'il venait de produire. C'était, il faut l'avouer, un étrange contraste : d'un côté, le *dandy* britannique, couvert de pourpre, étincelant de galons et de boutons dorés; là le guerrier sauvage du désert, au teint basané, aux proportions gigantesques; respirant l'audace, la virilité, l'ardeur des combats; d'une constitution musculaire et non massive, à la fois souple et robuste; l'œil étincelant, la chevelure noire et bouclée, accompagnant

une physionomie altière et des traits prononcés; coiffé du majestueux turban, vêtu de la tunique sans manches; le bouclier au bras; à sa ceinture, une épée et un poignard; à la main, un sabre de dimension colossale. Cette opposition n'était guère à notre avantage; et quand l'Arabe, tel que je viens de le décrire, montait son coursier fougueux, la beauté héroïque de l'ensemble, la grâce terrible qui semblait animer à la fois le cavalier et son cheval, rejetaient dans une complète nullité l'élégante et mesquine parure de notre uniforme européen.

Parmi nous, tout était artificiel; leur simplicité grandiose ne devait rien qu'à la nature. Quand ces héros homériques voyaient le soleil descendre derrière les montagnes, ils sortaient du camp, après s'être formés en bandes à peu près régulières, et allaient dans la plaine remplir les rites pieux de leur croyance. En signe d'humilité, ils jetaient du sable sur leurs têtes; puis, couvrant leurs visages de leurs mains, courbaient lentement leurs corps jusqu'à terre. Enfin, ils se relevaient, et, fixant sur le ciel leurs regards où respirait un profond sentiment de dévotion, ils murmuraient les oraisons consacrées. Telles étaient les cérémonies simples et solennelles de ces hommes du désert.

Nous ne pouvions nous lasser d'un si curieux spectacle, qui nous offrait le charme brillant des féeries de l'Orient, et l'attrait d'une incontestable réalité. L'ordre fut donné de partir pour *Ben-Bouh-Ali*. Un peintre eût mis à profit la scène tumultueuse et singulière de notre départ. C'était une variété de désordre, une confusion de costumes, un mélange de l'Asie et de l'Europe : les Arabes chargeant leurs chameaux, les Bédouins montant à cheval, nos soldats repliant leurs tentes et courant à la cantine ; les bataillons qui se formaient, les aides-de-camp qui essayaient d'établir quelque régularité dans cette grande masse hétérogène : partout, en un mot, le chaos le plus pittoresque

et le désordre d'un corps, qui a d'autant plus de peine à se former que les élémens qui le composent sont plus disparates.

Bientôt nos plaisirs cessèrent et firent place à l'intolérable supplice d'une marche continue, dans des flots de sable où nos pieds s'enfonçaient sous les feux du tropique : c'est, je crois, de tous les maux qu'un soldat peut souffrir, le plus cruel. La faible provision d'eau que nous avions avec nous irritait, au lieu d'étancher, la soif dévorante qui portait le feu dans nos veines et le délire dans nos cerveaux. Nous faisions halte de tems à autre, et nous buvions, pour nous rafraîchir et reprendre des forces, un peu d'eau mêlée d'eau-de-vie.

Je me souviens qu'un jour, après une marche qui nous avait accablés, un cri de joie subit partit de tous nos rangs. Devant nous apparaissait le village où nous devions camper. Je vois encore ses bosquets de dattiers, ses limpides fontaines, ses cabanes, ses tours; jusqu'aux chameaux qui, portant des outres remplies d'eau, sortaient du village et venaient à notre rencontre. Quel bonheur ! c'était une ivresse générale. Hélas! ce tableau si séduisant, notre imagination seule l'avait tracé; le phénomène du mirage réalisait pour nous ce que nous désirions avec tant d'ardeur, et le sable brûlant était la toile sur laquelle une fée décevante et cruelle faisait apparaître ce paysage fantastique. Bientôt nous reconnûmes que nous pouvions changer à notre gré la magique perspective. L'un, dont l'imagination était orientale, évoquait des mosquées, des pagodes et des bois de palmiers; celui-ci les environs de sa ville natale; d'autres se créaient à peu de frais le spectacle d'une chasse qui fuyait devant eux dans l'espace et animait leur propre marche. Chacun, dans cette route fatigante, se faisait sa chimère favorite; et ce jeu de la nature offrait ainsi le symbole assez juste de la vie humaine.

Nos illusions d'optique nous eussent amusé bien davantage sans la fatigue extrême et les tourmens de la soif, qui devenaient plus insoutenables chaque jour. Nous passâmes les Ghauts avec la plus grande difficulté. Ce sont des rochers à pic qui s'élèvent à une grande hauteur. Le soleil, qui les frappe à nu, les transforme en masses ardentes; plusieurs soldats tombèrent morts en essayant de les gravir. Du sommet des Ghauts, nous dominâmes tout le désert, dont les sables ondulaient à nos yeux comme les flots d'une vaste mer. Descendus dans la plaine, nous trouvâmes quelques arbres dont l'ombre inattendue nous offrit un abri; nous nous reposâmes, pendant une demi-heure, sous leur feuillage.

C'était ordinairement sur les quatre heures du soir que nous faisions halte. Nous avions pour guides des indigènes qui nous indiquaient la route la plus directe et la moins fatigante. Des pionniers les suivaient pour aplanir le chemin. Malgré ces secours et en dépit de ces travaux préliminaires, toute la ligne était souvent rompue par la difficulté de franchir des rochers isolés, que la nature a jetés au milieu de ces sables, pour en varier agréablement l'uniformité, et soumettre à la plus rude épreuve la patience et la force de l'infortuné voyageur. Le quartier-maître et sa troupe de mirmidons nous précédaient : quand nous arrivions, nos tentes étaient dressées, tout était prêt; et nous jouissions enfin du repos. Mais malheur à ceux qui étaient de garde! La fatigue de la nuit succédait pour eux à la fatigue du jour; et le camp avait pour gardiens des hommes qui pouvaient à peine se mouvoir et se traîner.

Depuis l'irruption des Wéchabites dans notre retranchement, nous étions sur le qui vive : et je m'étonne qu'ils n'aient pas renouvelé une attaque qui leur avait si bien réussi. Il leur aurait été facile de venir chaque nuit sur-

prendre et tailler en pièces nos piquets, et de fuir avant que nos soldats, épuisés, comme ils l'étaient, des fatigues de la marche, se fussent ralliés pour venger leurs compagnons d'armes. Embusqués dans les défilés qui s'opposaient à notre passage, ils auraient pu porter dans nos rangs un carnage épouvantable. Peut-être enhardis par leur premier succès, aimèrent-ils mieux affronter le choc d'un combat régulier, et nous attendre, pour se mesurer avec nous à armes égales. Quoi qu'il en soit, cette audace leur devint funeste.

Nous étions loin de prévoir qu'ils renonçaient à la petite guerre : notre alarme était continuelle, et les Cipayes, quand ils étaient de planton, jetaient la terreur dans nos rangs, par cette timidité qui leur est naturelle et qui leur faisait voir un ennemi dans chaque rocher qui se trouvait devant eux. Les officiers de piquet, dont je faisais partie, supportaient une double responsabilité fort pénible, sans parler des dangers réels de leur poste : ils pouvaient aisément ou donner une fausse alarme, ou, n'apercevant pas un ennemi caché, tomber sous ses coups et le laisser pénétrer jusqu'au corps d'armée. Ce périlleux devoir avait cependant ses plaisirs. L'officier posté sur une éminence, le cigare à la bouche, et enveloppé de son large manteau, observait avec étonnement le caractère particulier du paysage qui l'environnait. Dans toutes les autres régions du globe, la nature est variée alors même qu'elle est affreuse. Ici c'est une monotonie gigantesque, une nudité terrible, une terre désolée jusqu'aux bornes de l'horizon, un ciel dont la magnificence ne couvre et n'environne que du sable et des rocs sur tous les points de l'espace. Au milieu de cette solitude, imaginez le sommeil d'un camp, les soldats couchés sur leurs armes, des feux allumés çà et là, les murmures des patrouilles, le frémissement des mousquets ; au-

delà des retranchemens, un vaste silence; et vous vous ferez une idée du genre d'impression qui devait résulter de ces observations nocturnes.

Ma mémoire est ici en défaut; mais je doute que ce soit, comme le disent les annotateurs, un *hiatus maxime deflendus*, une lacune qui mérite beaucoup de larmes. Pendant les dernières journées de notre expédition, rien de remarquable ne se présenta; du moins je n'ai gardé le souvenir d'aucun événement. Nous traversâmes les ruines d'un village que nos ennemis venaient de détruire et de dévaster, et nous arrivâmes en vue de *Ben-Bouh-Ali.*

L'armée fit halte pour se reformer; des détachemens de tirailleurs furent envoyés en avant; nous marchâmes en bon ordre vers l'asile des Wéchabites. Il nous fallut passer sur le champ de bataille, où gisaient encore les soldats du capitaine Thomson. Là nous vîmes avec horreur tous ces cadavres étendus sur la terre, desséchés par le soleil; quelques-uns parfaitement conservés, d'autres dont le squelette, disséqué par les vautours, n'offrait que des ossemens déjà blanchis. Chaque compagnie sentit les débris de ses anciens compagnons d'armes rouler et frémir sous ses pas; terribles furent les imprécations dont notre armée fit retentir les airs, et les malédictions dont elle accabla les Wéchabites.

Ben-Bouh-Ali, avec les grandes tours qui la protègent, et la forêt de dattiers qui l'environne, frappa d'admiration notre armée, qui venait de traverser un espace aride, privé de verdure et inhabité. C'était pour nous un contraste magnifique. Les ennemis nous reçurent à coups de canon; l'artillerie du capitaine Thomson leur servait à nous combattre; et ce fut un boulet anglais, lancé par les Wéchabites, qui nous tua, dès la première bordée, un homme et quelques chameaux. Nos pièces de campagne reçurent l'ordre de protéger le flanc exposé au feu de l'en-

nemi, et lui rendirent avec usure le ravage dont il nous menaçait, mais que la maladresse des artilleurs arabes rendait assez peu redoutable. Pendant que nous faisions pleuvoir sur la ville une grêle de boulets, les audacieux Wéchabites se montraient sur leurs remparts, agitant leurs sabres et leurs épées, poussant des cris et nous défiant au combat. Leur canon battait toujours notre ligne et nous nous retranchâmes derrière de vastes bancs de sable, en attendant l'arrivée de la grosse artillerie.

On croyait généralement que le siége de la place se ferait dans les règles, et l'on s'apprêtait à ouvrir la tranchée, quand une découverte inattendue nous épargna ce soin et précipita la destruction des guerriers Wéchabites. Le général en chef avait envoyé quelques officiers, dont je faisais partie, reconnaître les environs, et surtout un bois de dattiers d'une assez grande étendue, où l'ennemi pouvait s'être embusqué. Nous le parcourûmes sans rencontrer aucun obstacle. A l'extrémité du bois s'élevait une tour, où nous pénétrâmes de même; au-delà de cette tour s'étendait une plaine qui aboutissait à un autre bois. L'un de nous, muni de sa lorgnette, monte dans l'intérieur de la tour, et de là découvre, sous le feuillage des dattiers qui terminent la plaine, une multitude armée, prête à combattre et à périr. Cette troupe d'hommes presque nus, groupés et entassés, pour ainsi dire, au fond de leur dernier asile, inébranlables dans leur résolution, et le glaive à la main, offrait un spectacle héroïque dont la Grèce antique eût immortalisé la grandeur, s'il avait eu pour théâtre les rives de l'Eurotas ou de la mer Égée.

Si nos malheureux ennemis, au lieu de se laisser surprendre dans leur retraite, eussent fait une sortie, ils nous auraient beaucoup embarrassés. Leur mode d'attaque irrégulière s'accordait très-bien avec les localités; nos lignes pénétraient difficilement dans les bois, où des troncs d'ar-

bres abattus, de longues racines enchevêtrées et des branchages coupés entravaient notre passage. Nos soldats, obligés d'y marcher un à un, ne purent se rallier que dans la plaine. Les Wéchabites ne connurent ou ne saisirent pas l'occasion favorable qui se présentait à eux, et nous laissèrent nous former en ligne. Tout fut perdu pour eux.

Le soixante-cinquième régiment et le septième d'infanterie indigène occupaient la plaine. Le reste de nos forces les suivait immédiatement et tenait l'arrière-garde. Alors un bataillon de nos tirailleurs entra dans le second bois, où les ennemis étaient postés ; on tira quelques coups de fusil, le jet de leurs dards annonça leur arrivée, et ils sortirent enfin de leur asile. Il fallait voir ces figures gigantesques s'élancer en désordre, les uns chantant leurs hymnes de guerre, d'autres exécutant leurs danses martiales, et tous brandissant leurs armes : scène étrange où le grotesque s'unissait au terrible. Réunis au nombre de plus de mille, groupés, mais en désordre, ils lançaient des pierres dans nos rangs, et semblaient indécis sur le point d'attaque. Nous leur envoyâmes une volée de coups de fusil, pour hâter leur décision : alors cette grande masse confuse décrivit un demi-cercle et se précipita sur le régiment des Cipayes, à l'extrémité de notre aile gauche. Les Cipayes furent taillés en pièces et détruits en quelques minutes. L'Arabe, armé du glaive qu'il lançait en guise de dard, et du sabre dont il se servait pour achever l'ennemi déjà blessé, s'entourait de cadavres avec une rapidité effrayante. Déjà le soixante-cinquième régiment était attaqué avec la même furie, quand le colonel Warren, qui le commandait, fit décrire un quart de cercle aux deux compagnies de flanc, de manière à former trois côtés d'un carré oblong. Ainsi notre feu environnait de toutes parts les Wéchabites ; ils reculèrent, essayèrent de nous tourner, rencontrèrent l'arrière-garde qui les reçut à coups

de fusil, et surpris de la supériorité de notre nombre et de la tactique européenne à laquelle ils ne pouvaient opposer que leur inutile courage, prirent la fuite avec une vitesse égale à la véhémence de leur attaque. Leurs morts jonchèrent la plaine, et un petit nombre parvint à se sauver.

Ils se réfugièrent dans la grande tour du palais de leur cheikh, défendu par des fortifications très-bien combinées et qui prouvaient que ceux qui les avaient construites possédaient l'instinct, si ce n'est la science, de la défense des places. Nous les poursuivîmes ; en arrivant à portée de canon de la forteresse, nous aperçûmes une multitude de Wéchabites, qui, montés sur des chevaux ou des chameaux, fuyaient à travers la plaine : nos boulets abattirent quelques-uns de ces fugitifs ; le reste s'échappa. Telle était l'obstination de ces hommes que, même après leur défaite, ils continuèrent à nous résister. Il fallut pointer nos pièces devant la tour du cheikh et la battre en brèche.

Nous dirigions notre feu sur la porte principale qu'ils refusaient de nous ouvrir. Je me souviens qu'une vieille femme était assise sous le portail : à chaque nouvelle décharge, elle quittait sa place et venait ensuite tranquillement la reprendre. J'attribuais cette incroyable audace à la folie ou au désespoir ; mais j'appris ensuite que tous les enfans de cette infortunée étaient dans l'intérieur de la tour, entr'autres deux de ses fils, blessés à mort. La pauvre mère attendait avec anxiété le moment où nos batteries enfonceraient la porte, afin de pouvoir s'y précipiter et rejoindre ses enfans. Enfin, sur le sommet de la tour, on arbora le drapeau qui annonçait la reddition du fort : bientôt nos couleurs le remplacèrent.

En entrant dans leur repaire, un spectacle hideux s'offrit à nous. Entassées dans un étroit espace, plus de cent cinquante personnes, hommes, femmes, enfans, la plupart

dangereusement blessés ou mourans ; les derniers murmures de l'agonie ; les cris des femmes pansant les plaies mortelles de leurs maris ou étanchant leur sang ; les mots *Allah il Allah*, indices d'une pieuse résignation, retentissant de tous côtés ; les sourds gémissemens que la souffrance arrachait aux hommes : cette affreuse scène ne sortira pas de ma pensée. Nous donnâmes à ces malheureux tous les secours que l'humanité commandait, et notre ambulance fut mise à contribution pour conserver la vie à ceux qui donnaient encore quelque espoir.

Cependant la nuit était venue : nous nous enveloppâmes de nos manteaux, et nous nous endormîmes *en masse*, sous les voûtes sombres et surbaissées de la forteresse. Le village ou la ville, construite d'après les mêmes principes de désordre architectural que Zoar, était l'exacte copie de cette bourgade, mais sur une plus vaste échelle. Ce que je remarquai le plus, ce furent les vastes greniers d'abondance, où se trouvait une immense quantité de dattes, de poisson sec et de café ; propriété commune de toute la république, et qui prouve l'étroite confraternité qui en unissait les citoyens. Nous ne trouvâmes aucun objet de prix. Des boucliers, des épées, des fusils à mèche, furent nos seuls trophées.

Le lendemain nous visitâmes le champ de bataille, où nous comptâmes plus de cinq cents cadavres, et quelques blessés sur le point de mourir. La plupart étaient des hommes de moyen âge, de fortes proportions, et dont la sombre physionomie semblait conserver sa fierté au sein de la mort. Nous vîmes avec étonnement quelques femmes, de jeunes garçons et des vieillards à barbe blanche qui avaient partagé les dangers et la mort glorieuse des guerriers. Nous approchâmes des mourans, qui refermaient leurs paupières, pour ne pas voir leurs vainqueurs ; s'ils jetaient

sur nous un coup d'œil furtif, ils semblaient nous maudire et nous menacer encore de leurs tristes et intrépides regards (1).

Ils refusaient de recevoir de nos mains l'eau qui devait soulager leur agonie : de la main d'un Arabe, ils l'acceptaient; et murmuraient faiblement le mot *Allah!* Pour un homme que la longue habitude de la guerre n'a pas endurci, c'était un terrible spectacle; le désastre et la douleur que nos machines meurtrières et notre science européenne venaient de porter au fond de ces solitudes étaient de nature à éveiller les sensations les plus pénibles. Quelques jours après, l'ardeur du soleil, frappant ces cadavres, agrandit leurs dimensions, dilata leurs chairs, et par les proportions gigantesques qu'elle leur donna, par les émanations pestilentielles qui se répandirent dans l'air, fit d'un objet d'horreur un objet de dégoût. Enfin, pour compléter cette scène, les vautours vinrent s'assouvir de leur proie; souvent, quand j'étais de ronde, j'entendais avec un inexprimable sentiment d'effroi le bruit de leurs becs et le mouvement de leurs ailes frémissantes sur les cadavres qu'ils s'empressaient de dévorer.

(*New Monthly Magazine.*)

(1) NOTE DU TR. Cette expression sublime, souvent admirée chez Bossuet, se trouve dans le récit de l'officier anglais; en décrivant d'après nature la vengeance implacable de l'Arabe mourant, il s'est servi, involontairement sans doute, des mêmes paroles que le génie de l'orateur avait créées.

Arboriculture.

MOYENS DE FAIRE RÉUSSIR LES PLANTATIONS D'ARBRES FORESTIERS.

Depuis quelques années, il s'est établi, entre les propriétaires, la plus honorable émulation. C'est à qui multipliera davantage les plantations d'arbres (1). Malheureusement, ces travaux ne sont pas toujours dirigés avec toute l'intelligence nécessaire. Aussi croyons-nous faire une chose utile, en publiant les observations qu'on va lire sur les plantations d'arbres forestiers. Elles sont de M. Withers de Norfolk, l'un des agronomes anglais qui s'est le plus utilement occupé de cette branche importante de l'économie rurale.

« En publiant le résultat de mes expériences sur les plantations d'arbres forestiers, j'ai eu pour but d'appeler l'attention des grands propriétaires sur des précautions de l'observation desquelles dépend la réussite de ce genre de culture, et qui sont cependant trop souvent négligées. Je veux parler de la nécessité de labourer la terre à une grande profondeur, avant de lui confier les jeunes plantes; de détruire soigneusement les sarclures, plusieurs années après la plantation; et enfin d'employer des engrais. Bien que plusieurs auteurs aient recommandé ces précautions comme indispensables, et que ceux qui les négligent puissent chaque jour reconnaître l'erreur dans laquelle ils tombent, par le mauvais succès de leurs plantations, surtout dans les terrains maigres; il se trouve encore un

(1) Note du Tr. Le zèle des propriétaires, à cet égard, est si vif, qu'on établit maintenant en Écosse des *Sociétés d'Arboriculture*, à l'instar de celles d'*Agriculture* et d'*Horticulture* qui y existent déjà.

grand nombre de propriétaires qui persistent à vouloir élever des arbres, en se contentant de faire un trou en terre, et d'y déposer le jeune plant, qu'ils abandonnent ensuite à sa destinée au milieu des ronces, des fougères et des bruyères. Dans cette situation, les plantes grimpantes par lesquelles il est bientôt entouré l'étouffent, et le font presque toujours périr en peu d'années. Puissent les résultats que l'on va lire faire abandonner entièrement un système aussi vicieux!

» Dans l'année 1811, je plantai dans mon voisinage une pièce de terre d'environ cinq acres, qui était alors entièrement couverte de bruyères et de broussailles. Je fis creuser des trous profonds, dans lesquels je plantai des pins d'Écosse, et un assez grand nombre d'arbres de haute futaie. Les pins réussirent assez bien; mais les autres arbres ne firent aucun progrès; et quoique, chaque année, j'eusse eu le soin de remplacer tous ceux qui manquaient, au bout de quatre à cinq ans, tous, à l'exception des pins d'Écosse, étaient morts ou dans un état de dépérissement complet. Je fis alors labourer la pièce de terre, et remplacer les arbres morts, par des plants de même essence, tels que chênes, frênes, châtaigniers, ormes, etc. Depuis cette époque, je les fais régulièrement biner et sarcler. Il en est résulté que les arbres dont je viens de parler ont poussé si vite que j'ai été obligé d'enlever tous les pins d'Écosse, pour leur faire place. Un frêne de montagne, qui avait échappé à l'influence destructive des bruyères et des broussailles, m'a offert une preuve irrécusable de l'avantage du système de labour et de sarclage. Cet arbre, qui ne faisait pas plus de deux ou trois pouces de bois par an, donna, l'année qui suivit le labour, deux grandes pousses, dont la plus petite, que je coupai au commencement de l'automne, n'avait pas moins de 6 pieds 2 pouces.

» Au printems de l'année 1819, je plantai une autre pièce de terre, contiguë à la première, de la contenance d'un demi-acre. Le sol fut labouré à deux pieds de profondeur, et a toujours été sarclé avec soin, depuis la plantation. Tel est l'avantage de préparer convenablement la terre, dès le principe, que les arbres de cette pièce de terre sont beaucoup plus beaux que ceux de la pièce dont je viens de parler, quoique ceux-ci aient huit ans de plus, et que le terrain ait été biné, chaque année, depuis environ dix ans.

» Il est à remarquer aussi, que, dans la dernière plantation, les arbres de haute futaie ont dépassé de beaucoup les pins d'Écosse; et, selon moi, partout où la terre sera convenablement préparée et nettoyée, il en sera de même; tandis que, par le système contraire, à moins que le sol ne soit excellent, les pins d'Écosse profiteront seuls.

» La même année que je fis ma première plantation, deux propriétaires de mon voisinage plantèrent chacun une pièce de terre. L'un fit labourer profondément avec une charrue à quatre chevaux; l'autre se contenta de faire des trous dans la bruyère et d'y déposer son jeune plant. Les arbres étaient également bien choisis; mais, au bout de trois ans, le second de ces propriétaires, voyant la plupart de ses arbres morts ou dépérissans, fit labourer sa terre, remplaça les arbres qui manquaient, et, depuis lors, il a eu constamment le soin de faire sarcler et retourner le sol. La première plantation, au contraire, ayant été complètement négligée, par suite de la mort du propriétaire, les bruyères et les broussailles reparurent bientôt, et s'élevèrent à plusieurs pieds de hauteur. Il en est résulté qu'aujourd'hui les arbres qui ont été soignés sont dans un état très-florissant, tandis que, dans la plantation négligée, quoiqu'elle ne soit séparée de l'autre que par la grande route, tous les arbres

de haute futaie sont morts; il n'y reste que des sapins et des pins d'Écosse.

» Ces deux exemples prouvent assez qu'il ne suffit pas de préparer la terre avec soin, si l'on néglige de la retourner avec la houe et de détruire les plantes nuisibles. Je pourrais en ajouter plusieurs autres, si je ne craignais de donner trop d'étendue à cet article.

» Plusieurs motifs empêchent les propriétaires de faire sarcler leurs plantations. Les uns pensent que cette précaution est non-seulement inutile, mais encore nuisible aux jeunes arbres, prétendant que les plantes que l'on extirpe par le sarclage conservent l'humidité de la terre, et défendent, par l'ombre qu'elles projettent, les racines des arbres contre la chaleur du soleil, tandis qu'en retournant la terre on y fait pénétrer la sécheresse. D'autres se récrient contre la dépense, bien que cette dépense n'excède pas annuellement 16 schellings (20 francs) par acre, pendant trois ans; mais le plus grand nombre, si je ne me trompe, craignent surtout, en nettoyant le terrain, de détruire le couvert pour le gibier.

» Quant à la première de ces objections, rien n'est évidemment plus erroné. Chacun sait que les pépiniéristes n'épargnent ni travaux ni dépense pour faire disparaître de leurs plantations les sarclures, et tous les jardiniers prennent le même soin, comme le meilleur moyen de hâter la croissance de leurs plants. En effet, il est évident que chaque plante inutile que l'on laisse croître doit priver le sol d'une certaine portion de sucs nourriciers, qui autrement tournerait au profit des jeunes arbres; cette considération paraîtra de la plus haute importance, si l'on réfléchit que, durant les deux ou trois premières années, les jeunes arbres tirent leur nourriture, surtout, des couches de terre qui se rapprochent de la surface. D'ailleurs, lors-

que la terre est durcie par la chaleur, elle ne peut absorber une aussi grande portion de l'humidité atmosphérique, que si sa surface était ouverte et rompue par le labour ; car les petites portions de terre détachées par l'action de la houe servent en quelque sorte à ombrager l'endroit qu'elles recouvrent. Les jeunes arbres n'ont pas besoin d'autre ombrage, et plus la chaleur du soleil sera intense, plus ils croîtront rapidement, même dans les terrains les plus légers. Quant à la dépense que nécessite cette opération, qu'est-ce qu'une somme de 16 schellings (20 francs), pendant trois ans, comparée à la différence de valeur qui existe entre de belles plantations en essences de chênes, de frênes et de châtaigniers, et des pins d'Écosse ? La plupart des propriétaires ne plantent que pour en retirer un jour un certain profit, et chacun sait qu'on ne peut planter, même de la manière la moins avantageuse, sans quelques frais ; si donc ils épargnent une légère dépense additionnelle qui assurerait le succès de leurs plantations, leur but est totalement manqué, et leur argent se trouve sacrifié en pure perte. Leur conduite me semble aussi déraisonnable que celle d'un fermier qui, après avoir fait tous les frais nécessaires pour ensemencer son champ en turneps, s'exposerait à perdre une récolte avantageuse afin d'éviter la dépense du binage de la terre.

» L'objection, relativement au gibier, est aussi peu fondée que les autres. Je conviens que des bruyères et des ronces offrent un meilleur couvert qu'une terre tout-à-fait dépouillée ; mais ces plantes elles-mêmes ne vivront que bien peu d'années sous les pins d'Écosse, qui, comme l'on sait, détruisent toute espèce de végétation dans le sol qu'ils ombragent. On ne peut avoir un bon couvert permanent dans une plantation sans taillis, et le taillis ne peut croître au milieu des bruyères et des ronces, dans un terrain qui n'est pas sarclé avec soin. L'opération de retourner la terre

avec la houe n'est donc pas moins nécessaire dans les jeunes plantations, afin d'obtenir un bon couvert pour le gibier, que pour s'assurer des rapports avantageux en bois.

» Je vais essayer maintenant de démontrer l'efficacité des engrais, pour hâter la croissance des arbres forestiers. En 1818, ayant acheté un acre de terre labourable qui avait précédemment été en plein rapport, et dont le sol était riche d'engrais, je le fis labourer à 2 pieds de profondeur, et je plantai ensuite un quart d'acre en arbres forestiers. Ces arbres, que j'ai eu soin de faire sarcler depuis cette époque, sont aujourd'hui (en 1826) dans l'état le plus florissant, et, en général, surpassent de beaucoup ceux qui se trouvent dans la pièce voisine, plantés en 1811; ils paraissent même avoir trois ou quatre ans de plus que ceux de 1819, qui ont été plantés avec les mêmes précautions et dans un terrain de même nature, mais où il n'y avait pas d'engrais. Il y a des chênes qui ont vingt pieds de hauteur (environ 18 pieds de roi) et dix-huit pouces de circonférence, et les autres espèces ne viennent pas moins bien.

» Dans la même année (1818), je plantai plusieurs arbres dans des bordures bien préparées, et, comme ils étaient destinés à servir à la fois de décoration et d'ombrage, la plantation fut faite avec tout le soin possible. Ces soins ont été amplement récompensés. Il y a des ormes, des chênes et des courbarils(1) de 20 à 28 pieds de hauteur et d'une grosseur proportionnée, tandis que les mêmes espèces, plantées en même tems, ont en général deux ou trois pieds de moins.

» En 1820, j'achetai de nouvelles bruyères près de celles dont j'ai parlé plus haut. Je fis couper et brûler la bruyère et la fougère, suivant la méthode recommandée par M. Cob-

(1) Note du Tr. Arbre résineux de la famille décandrie monogynie de Linnée.

bett, dans l'ouvrage intitulé *Séjour d'une année en Amérique*, et, l'année suivante, je plantai environ 12 acres d'arbres forestiers. Dans une partie de ces terrains, je fis répandre les cendres de bruyères, avant d'y planter les arbres; dans l'autre, je les fis enlever. Dès l'année suivante, les arbres plantés avec les cendres avaient une supériorité marquée sur ceux qui n'avaient pu profiter de cet engrais, et la différence est devenue de plus en plus remarquable. En effet, elle est aujourd'hui si grande, qu'on a de la peine à croire qu'elle ne soit produite que par la cause dont je viens de parler; et cependant il ne peut y en avoir d'autre, la terre, qui est absolument semblable, ayant été préparée tout-à-fait de la même manière, à part la préparation des cendres, et plantée en même tems avec le même plant. Dans un des endroits plantés, les arbres ont de neuf à dix pieds de haut, et sont tellement rapprochés, qu'il faudra les émonder cette année, tandis que, dans l'autre, ils n'ont que trois ou quatre pieds, et sont bien loin de couvrir la terre de leurs branches; au point qu'au bout de dix ans les premiers auront la même valeur que les seconds après vingt et vingt-cinq ans!

» Sur une autre partie du même terrain, après avoir fait enlever les cendres de bruyère, je répandis de la marne et de la terre à brique; cet engrais a produit le même effet que les cendres : les arbres au pied desquels il se trouvait sont devenus très-rapidement grands et vigoureux; de manière que je regarde la marne et la terre à brique comme un engrais précieux pour les arbres forestiers dans les terres maigres et légères.

» Sur ces entrefaites, je louai par bail emphytéotique quinze acres de bruyères, pour quarante ans, avec la condition de laisser, à l'expiration du bail, cent arbres par acre sur la terre. Il était évident que plus je ferais

croître promptement les arbres, plus j'obtiendrais de profit, et, instruit par mes expériences précédentes, je résolus d'employer simultanément de la marne et du fumier. Je fis donner à la terre un double labour, d'abord avec la charrue à deux chevaux, puis avec celle à quatre passant dans le même sillon, de sorte que le sol se trouva remué à une profondeur de dix-huit à vingt pouces; je fis alors étendre dessus environ vingt charretées de marne par acre, que je laissai pulvériser pendant l'hiver, et, au printems suivant (en avril 1824), ayant ajouté à peu près la même quantité de fumier, je fis labourer de nouveau et je plantai mes arbres, en essence de chêne, de frêne, d'orme, de châtaignier, de peuplier noir et de quelques autres espèces.

» Ils réussirent à merveille, et la plupart poussèrent des jets vigoureux dès le premier été; la seconde année ils couvraient presque le sol, mais c'est surtout cette année (1826) que leur croissance a été vraiment prodigieuse; la plupart des frênes ont donné des pousses de plus de cinq pieds de longueur, et, ainsi que les chênes, ont augmenté en hauteur de trois pieds au moins. Les châtaigniers ne sont pas aussi bien venus, mais les peupliers ont fait tant de progrès, qu'on les prendrait pour des arbres de huit à neuf ans. La grande sécheresse qui, l'été dernier, a brûlé les arbres, dans les terrains maigres et mal entretenus, a au contraire beaucoup favorisé la croissance des miens. Jamais ils n'ont paru avoir besoin d'eau, quoiqu'ils n'aient pas reçu une seule goutte de pluie, pendant plusieurs semaines, dans les jours les plus chauds de l'été.

» Sans doute une telle méthode entraîne un excédant de dépense que ne comporte pas le mode généralement suivi; mais on en est bien amplement récompensé, comme je crois l'établir par les calculs suivans :

Dépense par acre de la plantation faite en avril 1824.

	Liv. st.	Sch.	Fr.	Cent.
20 charretées de marne à 15 deniers........	1	5	(31	25)
20 *Id.* de fumier à 5 schellings..............	5	»	(125	»)
Labour..................................	1	10	(37	50)
Arbres, transport et plantage...............	7	10	(187	50)
Total par acre......	15	5	(381	25)

» Cette somme peut paraître un peu forte aux yeux de beaucoup de propriétaires; mais ordinairement on ne peut faire planter, en plant de bonne qualité, et avec la condition de remplacer pendant trois ans, pour moins de 10 liv. (250 fr.) par acre, sans y comprendre les frais de labour; tandis que, lorsqu'on emploie des engrais, l'on n'est jamais obligé de remplacer, car tous les arbres prennent, et viennent même assez rapidement, pour qu'au bout de trois ans on puisse en transplanter au moins la dixième partie. Que l'on considère en outre combien il faut peu de tems pour retirer un profit d'une plantation, par la croissance accélérée des arbres. Je pourrais citer cent acres de terre qui ont été plantés, il y a quinze ou vingt ans, avec une dépense d'au moins 10 liv. (250 fr.) par acre, et dont les arbres aujourd'hui ne produiraient pas cette somme, tandis que si l'on avait déboursé 5 liv. de plus (125 fr.) pour frais d'engrais, de labour et d'entretien, ils ne vaudraient pas moins de 50 à 100 liv. par acre (1250 à 2500 fr.).

» Souvent même, on fait encore des économies plus mal entendues. Un de mes voisins, l'amiral Windham, planta la même année que moi (1824) environ quarante acres de terre. Des planteurs écossais lui avaient persuadé que ni les labours ni le sarclage n'étaient nécessaires; qu'il suffisait de faire un trou en terre, d'y déposer le jeune plant et de l'affermir avec le pied, pour avoir en peu d'années une plantation florissante et productive; quant

au gazon et aux mauvaises herbes, suivant eux, ils maintenaient la chaleur des arbres, et les défendaient en même tems de la sécheresse; en un mot, les frais de cette plantation économique ne devaient pas s'élever à plus de 3 liv. 10 sch. par acre (87 fr. 50 c.). Des offres aussi avantageuses ne pouvaient être rejetées : en conséquence, nos Écossais se mirent à l'œuvre, et plantèrent les quarante acres; mais la plantation a manqué complètement; les arbres en très-petit nombre, qui sont encore en vie, sont presque entièrement étouffés par le gazon et les plantes grimpantes, et n'ont aucune valeur. La somme de 3 liv. 10 sch. par acre, formant un total de 140 liv. sterl. (3,500 fr.), est donc tout-à-fait perdue, et il faut y ajouter en outre la perte de tems, qui est irréparable.

» La raison de l'économie parcimonieuse qu'on apporte, en général, dans les plantations d'arbres forestiers me paraît facile à expliquer. La plupart des propriétaires plantent aussi économiquement que possible, parce qu'ils sont persuadés que c'est de l'argent enfoui au profit de leur postérité, ou que l'époque d'en recueillir les avantages est si éloignée et si incertaine, que l'opération mérite à peine le peu d'argent qu'ils consentent à y mettre. Mais, si une fois ils étaient convaincus qu'en se montrant plus généreux, ils pourraient eux-mêmes se procurer, en peu de tems, un revenu certain, un des plus grands obstacles qui s'opposent à l'adoption d'un bon système de plantation se trouverait écarté, et nous pourrions voir encore des forêts florissantes de chêne et d'autres arbres précieux pour la charpente et pour la construction embellir nos campagnes par leur feuillage varié, et remplacer ces innombrables sapins, arbres d'un aspect sombre et monotone, d'un rapport médiocre, et qui menacent de tout envahir. »

(*Technological Repository.*)

Toilette d'une Dame Hébreue (1).

Les premières lueurs de l'aube brillent sur le faîte du temple de Jérusalem, et dorent les coteaux d'Hébron et de Sinaï. La foule du peuple se presse dans les rues de la ville, et ce mouvement matinal annonce que le jour d'une solennité publique vient de naître. Troublée dans son sommeil, au fond du palais qui la dérobe à tous les regards, la jeune Rachel, qui repose, entourée de ses femmes, sur des coussins garnis de peaux de bêtes et sous les tissus précieux qu'a préparés l'industrie phénicienne, s'étonne de s'éveiller avant l'heure ordinaire où ses beaux yeux s'ouvrent à la clarté du jour. Les suivantes, dont les pieds sont chargés de petites clochettes d'argent retentissantes, environnent sa couche : elles portent de courtes tuniques, qui n'atteignent pas le milieu de la jambe, et leurs cheveux sont retenus par un filet de soie de diverses couleurs (2).

La première présente à sa maîtresse de simples sandales, faites de peaux de chèvre, rattachées sur le pied par deux bandelettes, dont l'une se place entre l'orteil et le doigt

(1) Note du Tr. Un écrivain allemand, en consultant avec une érudition patiente la plupart des écrivains profanes, est parvenu à nous faire connaître tous les artifices de la toilette chez les Romains. Ce docte ouvrage, sur un léger sujet, a été publié sous le titre de *Sabine ou Une dame romaine à sa toilette*. C'est en puisant dans des sources encore plus augustes que l'auteur de l'article qu'on va lire a pu nous offrir le tableau de la toilette d'une belle Israélite.

(2) Note du Tr. Voyez la description de ces bonnets en réseau, avec les injonctions du Talmud contre l'abus des rubans placés dans les cheveux, *Talmud*, III, 80. Le Talmud est, comme on sait, le recueil des traditions rabbiniques. Certains docteurs israélites lui accordent presque la même autorité qu'à la loi écrite, c'est-à-dire qu'à la Bible.

voisin, et dont l'autre, après avoir décrit deux fois le tour de la jambe, vient se réunir à la première. Rachel dépose l'étoffe de coton qui enveloppait sa tête, et reçoit des mains d'une de ses femmes un réseau de laine pourpre, dont le bord étincelle d'or et d'argent, et qu'un demi-cercle de métal, d'où s'échappent quelques mèches de tissu, sert à contenir par derrière. Par dessus la courte chemise de lin, le *syndon* (1) dont la transparente finesse la couvre sans la voiler, tunique sans manches qui ne descend pas jusqu'au genou, on jette un second vêtement, d'une légèreté et d'une transparence égales; mais qui l'enveloppe tout entière de ses vastes replis. Une draperie qui se soulève découvre l'asile intérieur et secret où, sous l'ombre des palmiers et des dattiers qui entretiennent la fraîcheur de l'onde jaillissante dans un bassin de marbre, Rachel goûtera le plaisir du bain, volupté dont les mœurs asiatiques et les ardeurs du climat d'Orient font une nécessité première et un acte pieux.

Nous ne porterons pas un regard profane sur la chasteté de cet asile que le roi David ne respecta pas toujours; nous attendrons le moment où la belle Israélite, précédée de ses suivantes, quitte le bain pour entrer dans le boudoir mystérieux, sanctuaire de la toilette. Cette chambre est séparée de la chambre à coucher par ces peaux de tigres et de panthères travaillées avec un art infini, et qui servaient à établir les diverses subdivisions des maisons opulentes. L'odeur de la myrrhe, de l'ambre, du bisam, de l'aloès, se répand de toutes parts. Des urnes d'or, ciselées avec délicatesse, et dont le couvercle est travaillé à jour, laissent échapper des flots d'encens. Autour de la chambre sont rangés avec ordre des vases d'albâtre, de petite dimension, et dont l'ouverture est assez étroite pour ne verser

(1) *Isaïe.*

que goutte à goutte les parfums qu'ils renferment. Leur forme est ovale; quelques-uns sont de marbre du Liban; d'autres sont taillés dans l'onyx. L'œil est attiré surtout par l'éclat des miroirs ovales, entourés de perles et de pierres précieuses (1), les uns d'airain, les autres d'argent, de formes convexe et concave, et que les suivantes s'occupent à éclaircir, en passant sur leur surface polie une éponge d'hyssope. Dans de petits coffrets d'or, de bois d'aloès et d'ébène, sont rangés ces bijoux nombreux et d'un grand prix qui excitèrent si souvent le courroux des prophètes; on y voit des colliers et des anneaux, des bracelets de plusieurs espèces, et ces chaînes, et ces boucles d'oreilles, et ces ornemens que les femmes hindoues, fidèles aux antiques usages de l'Asie, suspendent encore à leurs narines. Les desservantes de ce temple de la parure et de la beauté féminine tiennent entre leurs mains des vêtemens de diverses couleurs, des étoffes précieuses, différentes de forme, et d'une magnificence rivale, qu'elles suspendent sur le *kanklin* (2), large vaisseau d'airain, couvert d'un grillage de même métal, où l'encens brûle sur des charbons ardens, et imprègne de ses parfums les tissus ainsi exposés aux vapeurs odorantes qui s'en échappent.

Ce ne sont encore là que les préparatifs de la toilette de Rachel. Assise à la mode orientale sur les tapis dont le parquet est couvert, elle livre à ses suivantes les flots ondoyans de sa belle chevelure noire; on en fait voltiger les boucles au-dessus des cassolettes dont les émanations la pénètrent; on l'arrose ensuite d'huile de nard, de myrrhe et de cinname. Je suis forcé de le dire, Rachel et ses

(1) NOTE DU TR. *Moïse*, liv. II, 38, 8. Les miroirs de son époque étaient de cuivre. Job, 37, 18, parle des miroirs d'argent. Les Arabes des premiers siècles qui ont suivi l'hégire se servaient de miroirs de cuivre; on trouve des miroirs de ce genre dans les cabinets des amateurs.

(2) *Talmud*, 6, 77.

femmes ne connaissaient point l'usage du peigne, cet instrument si nécessaire de parure et de propreté. Les suivantes passaient et repassaient leurs doigts blancs comme l'ivoire à travers les boucles naturelles que formait la chevelure de leur maîtresse. Contraint à un pareil aveu, j'ai consulté, pour éclairer ma religion, un volume allemand de grosseur respectable et d'une effrayante érudition ; son titre : *De l'usage du peigne chez les femmes juives*, me donnait de légitimes espérances. L'auteur, après avoir long-tems parlé de Dalila et pris aux cheveux Samson, après une dissertation de quarante pages sur les médailles syriennes, après une excursion dans la toilette des Athéniennes et des Romaines, termine son ouvrage par ces paroles qui font ressortir l'utile emploi des deux cent trente pages in-4° qui précèdent : *Tout bien considéré, et en définitive, je crois que les dames juives se peignaient avec leurs doigts* (1).

Cette opération terminée, on attache avec des bandelettes rouges les cheveux de Rachel, auxquels l'art des suivantes a prêté l'éclat du jais et la suave odeur qui s'exhale des bois fleuris de Cachemire. Une femme s'approche tenant à la main une petite boîte carrée, faite d'ivoire, où l'on jette une substance onctueuse et parfumée (2), que l'on a réduite à l'état liquide, en la présentant au feu d'un brasier. Elle trempe dans ce parfum, dont la couleur est noire et brillante, le *makachol* (3), petit pinceau d'ar-

(1) NOTE DU TR. Nous serions presque tentés de contester ici l'exactitude des conclusions de l'érudit allemand. Le tems, qui semblerait n'avoir, en Egypte, ni faux ni ailes, a respecté des peignes égyptiens, et, ce qui est plus remarquable encore, des perruques. On peut en voir aujourd'hui dans plusieurs collections d'antiquités Il serait singulier que les Hébreux, qui ont vécu plusieurs siècles sur les bords du Nil, n'eussent pas adopté l'usage de ces utiles instrumens.

(2) La Bible fait souvent allusion à cette coutume.

(3) *Talmud*, 6, 43.

gent qui s'élargit un peu à son extrémité et se creuse de manière à recevoir et conserver la matière colorante. Rachel ferme ses paupières, le pinceau glisse horizontalement entre les deux rangs de cils qui les garnissent, et, quand elle rouvre ses yeux, la double ligne noire qui en décrit le contour augmente leur éclat, semble les agrandir, et leur communiquer je ne sais quelle langueur majestueuse et quelle grâce mélancolique, dont on ne concevra aisément le charme, que si l'on a pu entrevoir quelqu'une de ces beautés orientales que les harems renferment aujourd'hui. Le pinceau se promène de même sur les sourcils de Rachel; leur courbe légère en devient plus brillante, et l'on a soin de prolonger les lignes de manière à ce qu'elles se touchent et se confondent au-dessous du front.

La jeune Juive, se levant ensuite, va examiner elle-même, devant le miroir de bronze poli qui se trouve au fond de la chambre et semble concentrer tous les rayons du soleil, le résultat des travaux de ses femmes; elle leur ordonne de corriger l'angle aigu que forme la rencontre des deux arcs d'ébène tracés par leur pinceau au-dessus de ses yeux, et de les réunir par une ligne sinueuse d'un effet bizarre, qui continue les deux sourcils et les confond dans une ondulation légère. Elle dépose ses vêtemens du matin, la chemise de dessous, le *ch'tonet* (1), dont le nom rappelle le *chiton* des Grecs et la *tunique* romaine, et se fait apporter un autre tissu de même forme, mais beaucoup plus étroit, et fait d'un byssus soyeux et très-fin. Ce vêtement de dessous, qui ne tombe pas jusqu'à la cheville du pied, et dont les manches atteignent à peine jusqu'au coude, monte très-haut et couvre toute la poitrine : fermé par derrière au moyen d'une agrafe d'argent fort serrée, il laisse devi-

(1) NOTE DU TR. Voy. les sculptures de Persépolis et les notes des divers voyageurs. Jérusalem, dans le tems de son luxe et de son éclat, avait adopté plusieurs coutumes babyloniennes, etc.

ner, sans les révéler à la vue indiscrète, les formes gracieuses dont la nature a doué la belle Rachel. La partie supérieure de cette chemise, brodée avec beaucoup d'art et de richesse, offre à la vue étonnée des fleurs et des fruits imités en or et en argent : une frange de soie violette la borde, et fait ressortir encore la blancheur éblouissante de l'étoffe et sa transparence aérienne.

Les femmes passèrent beaucoup de tems à disposer avec une élégante recherche les petits plis que ce vêtement léger formait par devant. Puis, elles placèrent devant elle plusieurs paires de sandales, toutes semblables quant à la forme, toutes différentes quant aux ornemens et aux couleurs. Les courroies et les bandelettes qui servaient à les fixer étaient rouges, ou jaunes, ou bleues ; quelquefois même de plusieurs nuances à la fois. Celles-ci se fermaient au moyen de plusieurs chaînes de métal ; celles-là au moyen d'agrafes d'or ou d'argent, imitant le bec d'un aigle, ou la griffe d'un vautour. Elle en choisit une, dont le travail délicat offrait l'image d'un treillis de couleur pourpre, qui, retenant le bas de la jambe sans la couvrir, servait à rehausser l'éclat de la peau : un fermoir en pierres précieuses l'empêchait de se détacher ; et Rachel, ayant fait plusieurs pas dans son boudoir, loua vivement le talent des ouvriers tyriens qui fabriquaient de si beaux ouvrages.

Une seconde tunique, beaucoup plus longue que la première, et qui, montant moins haut, laissait apercevoir les broderies de sa chemise de dessous, fut ensuite apportée. Des fleurs de couleur écarlate y étaient semées sur un fond blanc ; les manches en étaient très-amples, et elle formait beaucoup de plis autour du corps de la belle Israélite. Le bout des manches était enrichi de pierreries, de broderies en or et de petites étoiles d'argent : le contour, marqué par une frange de pourpre très-large, étincelait de perles et de pierres fines, de distance en distance. La queue

de cette tunique traînante soutenait plusieurs rangs ou cercles de métal battu et poli, qui l'empêchaient de flotter au gré des vents ; au-dessous de cet ornement, qui n'était point sans un but d'utilité, des broderies, représentant le disque de la lune et l'orbe du soleil exécutés en or et en perles, servaient de bordure et de frange à ce vêtement magnifique, dont les vastes dimensions donnaient à Rachel cette majesté, cet air de dignité pompeuse, si souvent reprochés par Jérémie aux filles superbes de Juda.

Il fallait encore une ceinture destinée à maintenir les plis de sa robe et à dessiner la taille élégante de Rachel. Nulle partie de la toilette des dames hébreues n'était plus riche et plus ornée que celle-ci. La belle Israélite se fait donner le coffre où sont renfermées toutes les variétés de cette parure : on y voit des ceintures de toutes les dimensions et de toutes les nuances, depuis deux pouces jusqu'à cinq de largeur, et de trente jusqu'à quarante pieds de long. Par un artifice que les modernes ont imité, ou peut-être inventé de nouveau, ces ornemens étaient disposés de manière à ce qu'en décrivant plusieurs fois le tour du corps leur spirale multipliée offrît à l'œil des paysages, des figures, des emblêmes, qui ne présentaient une forme régulière que lorsque la ceinture était à sa place, et quand on avait rapproché avec adresse les diverses parties qui la composaient. C'est précisément sur le même modèle que les éventails de nos dames sont fabriqués, et que l'on voit de petits tableaux, peints sur la tranche de certains livres, changer de face et produire différens effets, suivant qu'on les ferme, qu'on les ouvre, qu'on les resserre ou qu'on les étend. La ceinture adoptée par Rachel, après quelque hésitation, était écarlate et de la même nuance que les fleurs dont sa robe était semée : le tissu, d'un coton très-fin, et d'une largeur remarquable, était enrichi de guirlandes de fleurs orientales, qu'un habile artiste avait brodées en ar-

gent : lorsque cette ceinture (1), posée très-bas, pressa la taille souple et gracieuse de la belle Juive, et que l'on eut ajusté, au-dessous du sein, les deux extrémités garnies de franges, qui, retombant sur le côté, allaient se mêler aux derniers plis de la robe, vous eussiez dit cette déesse syrienne, dont la beauté obtint un culte des Hébreux infidèles, et prit place auprès de Vénus elle-même, dans les fables gracieuses de la Grèce.

L'heure avance cependant, et le bruit des psaltérions et des cymbales a frappé l'oreille de Rachel, qui tremble d'arriver trop tard dans le temple saint, où déjà le peuple se rassemble et où doivent briller ses rivales. Elle veut que ses femmes se hâtent davantage ; on s'empresse de lui apporter le turban magnifique dont elle va, pour la première fois, parer sa tête. Sa forme est celle d'un casque : par derrière, une longue ganse de soie bleue et or retombe sur ses épaules ; sur le devant, à la naissance des cheveux, plusieurs fils de soie, qui vont se nouer derrière la tête, soutiennent horizontalement trois coques de forme à demi ovale, disposées avec élégance, et d'un tissu de lin aussi délicat et aussi blanc que la mousseline. Un ruban de couleur pourpre serpente dans l'espace resté vide, et suit les différens contours du turban ; enfin une autre étoffe pourpre d'une nuance moins prononcée, dirigée dans un sens contraire, vient croiser à angle droit les sinuosités du ruban et compléter cette élégante coiffure (2), au-dessus de laquelle brillent l'airain du casque et l'aigrette d'où s'échappent les torsades qui flottent au gré des vents.

A cet ornement qui réunit la grâce, le luxe asiatique et une sorte de majesté fantastique et de dignité guerrière, on joint une autre parure qui semble rappeler le caractère

(1) *Isaïe*, 3, 21. — (2) *Talmud*, 6, 39.

sacerdotal et altier dont toute la nation juive était empreinte. C'est une tiare d'or, cercle étincelant et mince dans lequel des perles enchâssées traçaient des caractères sacrés, et qui, entourant, sans la couvrir, la partie du front de Rachel la plus voisine des sourcils, va se perdre sous le casque : au-dessus des tempes, deux chaînes de corail suspendues à ce bandeau (1) suivent la ligne des joues et se réunissent au-dessous du menton. C'est là l'ornement national et le trait caractéristique des femmes juives. Leur figure ordinairement longue et leur physionomie énergique s'encadraient, si j'ose me servir de ce terme, dans cette prison de perles, de corail et d'or, avec une grâce particulière; et si nous sommes loin de conseiller l'adoption d'un tel ornement aux dames dont le visage arrondi n'y trouverait aucun avantage, nous pensons que cette double chaîne de corail, tombant de chaque côté des joues, accompagnerait très-bien ces figures un peu alongées qu'elle paraîtrait élargir, et dont elle corrigerait l'ovale trop aigu à son extrémité inférieure.

Croyez-vous, lecteur, et vous surtout dont le sexe rend votre curiosité plus ardente à pénétrer les saints et doctes arcanes de la toilette, telle qu'on la comprenait il y a vingt-trois siècles; croyez-vous que la parure de Rachel soit complète ? Ce serait une grande erreur. Nous n'avons encore assisté qu'au premier acte de ce drame si important dans la vie des femmes de toutes les époques et de tous les pays. Rachel appartient à l'une de ces nobles familles qui jouissent de tous les biens, et, grâce à un droit héréditaire, voient le reste des hommes ramper sur la terre à une distance incommensurable : le luxe, la magnificence, sont les habitudes de ses premières années; cette fille d'illustre race ne conçoit guère comment on peut marcher au-

(1) *Talmud*, 6, 39.

trement qu'avec des sandales rehaussées d'or, ou boire dans une coupe de simple argile. On ne doit donc pas remarquer avec surprise les longs et dispendieux apprêts de sa toilette. Le tems avait cessé, où les vierges de la Judée s'endormaient sous la tente nomade, le corps enveloppé d'une vaste pagne, sans autre ornement que leur beauté native, et peut-être une zone légère, fixée autour de leurs reins. Juda n'est plus errante; le désert a cessé de s'étendre devant les pas fatigués de ses enfans; toute la splendeur des monarchies d'Assyrie et de Babylone s'est transmise à Jérusalem : « Dieu la punira bientôt, s'écrie Ezéchiel, de l'orgueil de ses filles et du luxe voluptueux de leurs vêtemens. »

Mais revenons à notre jeune Israélite. Les derniers soins de la parure en étaient la partie la plus délicate et la plus brillante. On étala devant elle et l'on compara entr'eux des bijoux de toute espèce, dont la multitude égalait la variété. Dans ce nombre il y avait des anneaux que l'on suspend aux oreilles, ainsi que d'autres ornemens destinés au même usage, de très-grande dimension, et divisés en deux parties, l'une d'argent, semblable à une lentille oblongue et plate, l'autre d'or, soutenue par la première et affectant la forme d'une petite coupe ou d'une urne d'or (1); telle fut la paire de boucles d'oreilles que choisit la belle Juive. Ses suivantes, après avoir introduit cet ornement dans les ouvertures pratiquées pour les recevoir, et où de petites chevilles d'ébène en occupaient la place, afin d'empêcher le rapprochement des chairs, suspendirent encore d'autres anneaux d'argent plus petits, non-seulement à la partie inférieure de l'oreille, mais autour de la partie supérieure, qui, selon la bizarre coutume toujours respectée en Asie, était percée d'un grand nombre de petits trous.

(1) *Talmud*, 6, 43.

Si cette singulière parure vous surprend, votre étonnement va bientôt s'accroître. Ce n'est pas seulement aux cartilages de l'oreille, mais à ceux du nez, plus délicats encore et plus flexibles, que les femmes de Rachel suspendent des anneaux d'or. L'un de ces anneaux est si large qu'il enveloppe la lèvre inférieure et supérieure, en laissant à la bouche la liberté du mouvement. Quand Rachel marche, toute cette bijouterie s'agite et résonne, bruit dont les femmes orientales sont encore charmées, et qui accompagne, comme on sait, les pas cadencés des bayadères (1).

On essaya ensuite plusieurs bracelets composés de fils d'or et d'argent, et qui, attachés par une agrafe de pierres fines, couvraient tout l'avant-bras jusqu'au coude. Rachel les disposa de manière à ce que les moins larges de ces bracelets s'éloignassent le plus du poignet; une chaîne de petites perles, entremêlées de sonnettes d'argent très-minces, était supendue à l'agrafe du dernier bracelet; et le Talmud (2), dont nous ne contredirons pas l'autorité vénérable, rapporte que le son de ces clochettes, agité par la main des beautés d'Israël, était souvent un signal d'amour et un appel du plaisir.

A ces ornemens caractéristiques, il faut ajouter plusieurs cercles d'argent poli, entourant la jambe au-dessus du réseau qui retient la chaussure; chargés de petites chaînes de cuivre qui vont frapper contre le métal qui les supporte, ces autres bracelets, si l'on peut les nommer ainsi, plaisent à la vue, quand les plis de la robe se soulèvent en marchant, et frappent l'oreille d'un singulier murmure, à chaque pas que fait celle qui les porte.

Un vaste collier, composé de plusieurs rangs de perles,

(1) NOTE DU TR. Voyez les voyageurs dans l'Inde, Sir J. Malcolm, etc., et, dans notre 1er numéro, un article sur l'Inde qui contient la description d'une solennité religieuse et d'une danse de bayadères.

(2) *Talmud*, 8, 5.

mêlées alternativement de petites boules d'or creuses, figurant des graines de différentes espèces, est suspendu au cou de Rachel et retombe sur sa poitrine, entre la tunique dont j'ai fait connaître les ornemens, et la robe entr'ouverte qui les laissait apercevoir. Les cercles décrits par ce collier n'étaient pas concentriques. Le premier rang entourait le cou de Rachel et le dernier tombait jusqu'à sa ceinture. Une petite lune d'argent, et un bijou d'or représentant le soleil (1), terminaient le dernier rang du collier auquel ils servaient de fermoir (2). Enfin on voyait, dans plusieurs parties des autres rangs, briller des serpens d'or, suspendus au fil de soie qui soutenait le collier; et une petite fiole d'onyx d'une blancheur éclatante, attachée par une chaîne au fermoir dont je viens de parler, complétait cet ornement coûteux, dont les rivières de diamans portées par les femmes de nos régions et des tems modernes égalent à peine la magnificence.

Ce fut ainsi, et dans ce costume éclatant et solennel, que Rachel, couverte d'un long voile à demi soulevé, apparut dans le temple. Ses femmes jetèrent sur ses épaules, quand elle sortit, un vaste *simlah*, ou manteau carré, de couleur violette et qui correspondait aux *shâls* modernes, qui sont, comme chacun sait, d'origine asiatique. La forme en était carrée; dénué de tout ornement, il était destiné à relever par le contraste l'élégance des autres vêtemens, et flottait autour d'elle en draperies élégantes. Une agrafe, placée sur l'épaule droite, soutenait cette espèce de manteau.

Si mon goût me portait vers les recherches, les plaisirs et les longs développemens de l'érudition, j'aurais pu faire, à propos de chacune des parties qui composent la toilette de Rachel, un ingénieux commentaire qui en donnât l'his-

(1) *Tertullien.* — (2) *Talmud*, 5, 42.

toire complète. Au moyen de quelques tautologies et par le facile secours des excursions et des épisodes, j'aurais pu, comme le docte M. Hartmann de Leyde, resserrer toute cette science de la toilette judaïque en trois volumes in-octavo (1), contenant *dix-huit cent quatre-vingt-treize pages*, les tables des chapitres, les tables des matières et les supplémens y compris; mais on ne m'aurait pas lu. J'ai dit en quinze pages précisément tout ce que renferment ses trois volumes; les dames, que sa terrible érudition aurait effrayées, sauront par moi comment Esther était parée, et quelles armes Judith avait jointes à son redoutable poignard. Je ne désespère pas de rencontrer, au premier bal de caractères que donnera la duchesse ***, quelqu'une de mes compatriotes sous le costume de Dalila, une paire de cymbales entre les mains, et telle que je viens de décrire mon héroïne : j'aurai contribué au plaisir public; et je serai fier d'avoir influé sur mon siècle.

(*Blackwood's Magazine.*)

Nouvelles des Sciences,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Aurore boréale du 25 septembre 1827. — Ce brillant météore, propre aux hautes latitudes, devient extrêmement rare vers le milieu de la zone tempérée. Il n'y a

(1) *Die Hebraëren am Putztische und als Braut.* Amsterdam. 1809.

guère plus d'un demi-siècle qu'il se montrait, presque tous les ans, dans le nord de la France, et souvent même plusieurs fois dans le cours d'une année. Par quelles causes s'est-il éloigné de nous? L'explication du phénomène devra être considérée comme incomplète, si l'on ne parvient point à rendre compte des circonstances atmosphériques qui déterminent son apparition. Nous sommes encore bien loin de pénétrer tous les mystères de la météorologie; et, pour cultiver avec plus de succès cette partie de la physique, d'un usage si important et si habituel, il nous faut de nouvelles méthodes et d'autres moyens d'observations. La description de l'aurore boréale du 25 septembre, par M. T. Forster, mérite de fixer l'attention des physiciens.

L'observateur était aux environs de Malensford, dans le comté d'Essex. Vers les 9 heures du soir, il vit au nord une lumière très-vive; elle s'étendit peu-à-peu vers le N. N. E., et prit une teinte rougeâtre : des nuages interrompirent les observations pendant deux heures. Vers minuit, le ciel était serein, et le météore répandait autant de lumière que le plus beau clair de lune. Le plus grand éclat était au nord, d'où les jets lumineux s'élançaient de l'horizon vers le zénith : ces jets irréguliers et divergens semblaient partir d'un foyer commun vers le N. N. O., mais un peu rapproché du nord. D'autres jets de lumière blanche, mais plus faibles, et quelques-uns jaunâtres et plus éclatans, partaient de différens points, sans foyer apparent. Le rouge avait disparu, et le blanc devint si dominant et si intense, que l'observateur fut frappé de l'exacte ressemblance entre *l'aube du jour* et la clarté répandue alors dans l'atmosphère et sur tous les objets. Les anciens, dit-il, ont appliqué avec justesse le nom d'*aurore* à ce phénomène. L'éclat de celui du 25 septembre se soutint pendant toute la nuit, et ne fut effacé que par le jour naissant : il disparut

comme la lumière des étoiles, en présence de celle du soleil. Ainsi, le météore durait encore, pendant la matinée du 26, et il ne fut pas possible d'en observer la fin. On est donc fondé à penser qu'il peut y avoir, à notre insu, des *aurores boréales* dans le jour, et que les circonstances atmosphériques nécessaires pour leur production ne dépendent point essentiellement de l'abaissement du soleil au-dessous de l'horizon : en un mot, que, pour arriver à la connaissance des causes de ce beau phénomène, il ne suffit point de l'observer comme on l'a fait jusqu'à présent; qu'il faut le considérer sous d'autres points de vue, et recommencer, au moins en grande partie, une étude que l'on croyait plus avancée.

Rocher de cuivre près de la rivière Ontonagon.—Lorsque M. Cass eut terminé à *Fond du Lac* les négociations dont il était chargé, il profita de la paix qu'il venait de conclure avec les Indiens, pour charger une partie de son escorte d'une expédition vers ce rocher célèbre, afin de le reconnaître et d'examiner s'il serait possible de le transporter tout entier à Washington, centre du gouvernement de l'Union. On regrette que l'officier chargé de cette recherche ne se soit attaché qu'à l'objet spécial de sa mission, et qu'il n'ait pas décrit cette masse métallique que sa grandeur et sa forme ont fait nommer *rocher*. Il paraît qu'elle est effectivement très-considérable, car le résultat de l'examen fit renoncer entièrement à l'idée de déplacer une masse aussi pesante. Le transport par terre serait au-dessus des forces humaines, dit l'officier dans son rapport; et, quant au transport par eau, il faudrait creuser le lit de la rivière, peut-être même ouvrir un canal exprès pour cet objet. L'expédition fit d'inutiles efforts pour détacher au moins un échantillon de cette merveille de l'A-

mérique ; on l'environna d'un grand feu, afin de la ramollir et de l'entamer plus facilement : toutes ces tentatives n'eurent aucun succès, et la masse subsiste encore telle que la nature l'a formée, toujours également digne de l'attention des géologues, qui ne manqueront pas, sans doute, d'en faire un sujet d'observations, avant que les spéculations des mineurs la fassent disparaître. Nous sommes bien aises d'apprendre qu'elle ne sera pas déplacée, et qu'elle demeure intacte; ainsi, les traces de son origine ne seront point effacées, et elle pourra servir aux progrès de la science : quelques connaissances de plus ne sont pas moins précieuses qu'un stérile monument érigé sur une place publique.

En considérant le transport de cette masse comme une question de mécanique, on regrette d'autant plus qu'on n'ait pas une description et une mesure exactes de ce prétendu rocher. On ignore s'il serait effectivement plus difficile à mouvoir que les masses de granit transportées et élevées à l'aide de machines par les Égyptiens, à l'époque de leurs grands travaux ; que l'obélisque de Cléopâtre, par exemple, envoyé d'Alexandrie à Rome dans un tems où la mécanique n'avait pas encore toutes les ressources qu'elle possède aujourd'hui, et dressé enfin par ordre du pape Sixte-Quint ; que la grande pierre du fronton du Louvre, masse de 56 pieds de haut sur 8 de large, mais que son peu d'épaisseur rendait très-fragile, et qui fut élevée et mise en place sous la direction du célèbre Perrault; ou enfin que le bloc de granit transporté à Pétersbourg par terre, et ensuite par eau, pour servir de piédestal à la statue de Pierre-le-Grand. Mais ce que les Pharaons firent exécuter en Égypte, les Césars dans leur empire, Louis XIV au Louvre, et un autocrate dans sa capitale, ne sera point entrepris par le gouvernement des

États-Unis; dans ce pays, les grands travaux doivent avoir un but vraiment national, et se recommander par une haute utilité.

Il paraît que le cuivre natif est encore plus abondant au nord de l'Amérique que dans l'ancien continent, au nord de l'Asie. Cependant l'indigène américain ne sait en faire aucun usage, au lieu que le *Tchoude,* habitant de l'Altaï, est parvenu à fabriquer avec ce métal des haches, des armes, des ornemens. En tout ce qui tient à la civilisation, l'ancien monde a été le précurseur du nouveau; un jour, peut-être, celui-ci rendra à son aîné l'équivalent des leçons qu'il en a reçues.

Amherstia nobilis.—Aucune *flore* des Indes Orientales n'avait parlé de cet arbre, avant qu'il eût été tiré des provinces détachées depuis peu de l'empire des Birmans, et transporté dans le jardin des plantes de Calcutta. M. Wallich, surintendant de ce jardin, assure qu'un *amherstia* en pleine floraison surpasse en magnificence tous les végétaux de cette contrée, que la nature a, cependant, traitée avec une si grande prédilection.

Cet admirable végétal appartient à la famille des légumineuses, et se rapproche beaucoup des *hétérostèmes* de Desfontaines. Qu'on se représente un arbre chargé de grappes pendantes, de fleurs élégamment disposées autour d'un support de deux pieds de long, et formant un cône de même longueur et de dix pouces de diamètre à la base; un feuillage d'une agréable couleur glauque et luisant; des feuilles de 18 pouces de long, ailées, composées de huit à dix paires de folioles ovales, oblongues, qui n'ont pas moins de dix pouces de longueur. L'écarlate et le jaune se marient agréablement sur les fleurs.

Nous n'avons pas assez de données sur cet arbre pour savoir s'il pourra s'acclimater dans quelques parties de

l'Europe. Les serres chaudes seront son premier asile, mais ne devrait-on pas l'essayer en pleine terre, d'abord en Italie, et successivement vers le nord? Le jasmin blanc nous vient des contrées entre les tropiques, et, cependant, il supporte assez bien nos hivers. Ne désespérons point d'avoir un jour l'*amherstia nobilis*, sinon dans toute sa splendeur, au moins assez bien conservé pour ajouter de nouveaux agrémens à la décoration de nos bosquets. Les Anglais, qui seuls possèdent encore ce trésor, pourraient le transplanter dans les jardins de Malte : il passerait ensuite en Portugal, etc. Ces tentatives pour acquérir une plante d'ornement ne seraient pas plus difficiles et encore plus recommandables, si elles avaient pour objet des plantes usuelles auxquelles la nature n'a pas refusé la faculté de changer de climat, et qu'il serait possible de naturaliser dans le milieu de l'Europe.

Pin de la Caroline ou de Californie (*pinus lambertiana*). — Ces détails ont été communiqués par M. Sabine à la Société Linnéenne de Londres : ils nous apprennent que la flore de l'Amérique du Nord peut faire à l'Europe un présent d'un plus haut prix encore que celui du magnifique pin du lord Weymouth (*pinus strabus*), qui décore les parcs, les avenues des promenades publiques, et devrait être répandu dans les forêts. La grandeur prodigieuse du pin de Californie le rendrait éminemment propre à des emplois qui exigent aujourd'hui toutes les ressources de l'art du charpentier : avec des poutres de 60 mètres de longueur, et des planches dont deux suffiraient pour le parquet d'une grande salle, les constructeurs acquerront de nouveaux moyens, et sauront en faire usage.

Le *pin de Californie* (ce nom paraît être celui qui lui convient le mieux) se rapproche du pin de Weymouth et du pin Combro : ses feuilles sont au nombre de cinq dans

la même gaîne. Ses amandes sont mangeables; l'arbre en donne beaucoup; on les fait griller comme des châtaignes et on les apprête de différentes manières. La résine extraite du bois, par une haute température, perd assez promptement son odeur caractéristique, et acquiert une saveur douce; les indigènes s'en accommodent, et cette production de leurs forêts leur tient lieu de sucre. Tous les pins participent plus ou moins à cette propriété; dans le Nord, le *liber* et le suc résineux de ces arbres sont quelquefois un aliment pour l'homme, et, dans tous les tems, les herbivores les recherchent avec avidité.

Mais ce n'est point en considération de ces produits que la culture du pin de Californie doit être recommandée; c'est comme arbre forestier qu'il faut introduire en Europe ce géant végétal. Il atteint, dit-on, plus de 200 pieds de hauteur (61 mètres au moins), et 60 pieds (18 mètres 1/2) de circonférence; sa hauteur ordinaire est de 150 pieds (plus de 46 mètres) de hauteur, et plus de 20 pieds (6 mètres 1/2) de circonférence : il abonde dans les terrains sablonneux; ce qui fait présumer qu'il réussirait dans les landes des deux anciennes provinces maritimes de la France, dans une partie de la Champagne, et dans l'immense étendue de sol de cette nature qui borde le sud de la mer Baltique, depuis le sud jusqu'à l'embouchure de la Néva. M. Sabine dit, il est vrai, que, dans son pays natal, cet arbre paraît confiné entre le 40me et le 43me degré de latitude; mais, dans l'Amérique Septentrionale, les froids du 43me degré surpassent ceux du nord de la Pologne. Il est donc hors de doute que le pin de Californie peut trouver une nouvelle patrie dans tout le nord de l'Allemagne, en Pologne, en Danemark, etc. On est également assuré qu'il peut embellir tous les pays où le pin de Weymouth a été planté avec succès.

Champignons parasites. — Le docteur Mitchell, de New-York, vient de signaler un fait fort extraordinaire en histoire naturelle. Ce savant, à la suite d'un grand nombre d'observations, a reconnu l'existence de champignons parasites sur le corps de quelques insectes *vivans*. Cette végétation n'est pas particulière à une seule classe d'insectes, mais peut s'observer aussi sur les guêpes, les sphynx et un grand nombre d'autres. Ce qui n'est pas moins singulier, c'est que plusieurs espèces de ces champignons croissent simultanément sur le même individu. Quelques-uns commencent leur végétation destructive, comme les larves de l'ichneumon, dans le corps même de l'insecte, et continuent leur action jusqu'à ce qu'elle ait amené la mort de l'animal. Les individus qui offrent l'exemple de cette association singulière de la vie animale et de la vie végétale sont détruits par une putréfaction rapide; cependant leur existence est d'assez longue durée pour qu'ils puissent être recueillis par les naturalistes et fournir à leurs observations. Le docteur Mitchell pense que cette espèce de champignons parasites, qui s'attache aux insectes, joue un rôle fort important dans l'économie de la nature, en mettant des bornes à l'accroissement prodigieux de cette classe d'animaux.

Physiologie.-Psychologie.

Développement extraordinaire des facultés intellectuelles et morales, à la suite de certaines maladies. — Pendant le séjour que les envoyés des États-Unis firent à *Fond du Lac*, pour négocier un traité avec les peuplades indigènes répandues autour du lac Supérieur, M. Mac Kenney, membre de la légation, fit de fréquentes visites à une jeune Indienne de quinze à seize ans, attaquée d'une

hémiplégie dont les effrayans progrès annonçaient la fin prochaine de cette infortunée. Une couche de roseaux, étendus sur la terre, était son lit de douleur. On lui prodiguait toutes les ressources de la médecine des sauvages, c'est-à-dire que les *sorciers* s'évertuaient autour d'elle, pour chasser la maladie; mais la jeune fille avait perdu tout espoir. Elle ne s'occupait que du soin de consoler ses parens et de leur inspirer la résignation dont elle donnait l'exemple. Cette touchante piété filiale augmentait chaque jour l'intérêt que M. Mac Kenney portait à sa malade; ce qu'il admirait surtout en elle, c'était une raison supérieure, une justesse d'idées et d'expressions, dont il semble qu'une intelligence non cultivée n'est pas susceptible. Il n'eut pas le tems d'observer jusqu'au bout ce phénomène si digne d'attention, et, ce qui l'affligea beaucoup, il ne put rien faire pour lui rendre la santé; il n'y avait point de médecin attaché à la légation, et M. Mac Kenney n'était que militaire. D'ailleurs, l'état de la malade ne laissait plus d'espérance : les nerfs optiques étaient paralysés, de manière que l'infortunée était aveugle.

Un voyageur a observé, dans une région montagneuse de la France, un fait analogue à celui que M. Mac Kenney a vu sur le bord du lac Supérieur. Dans un village de la Lorraine où il s'était arrêté la nuit, ce voyageur fut conduit par son hôte dans la chambre qui lui était destinée; il fallait, pour cela, traverser une pièce où la jeune fille de la maison reposait sur un lit. « Ne faites pas de bruit, dit le malheureux père, notre pauvre fille dort peut-être, et cela lui arrive si rarement! son sommeil nous est si précieux! en vérité, cet enfant vaut mieux que nous tous. » Malgré les précautions du père et du voyageur, la jeune malade entendit le bruit que l'on ne put se dispenser de faire en ouvrant la porte de sa chambre; elle appela son père, d'une voix si douce qu'elle semblait résonner sur le

cœur; la conversation s'engagea. « Ses idées, dit le voyageur, ne s'étendaient pas hors du cercle qu'elle avait parcouru, c'est-à-dire des objets qu'elle avait vus, et des livres qu'elle avait pu lire et comprendre; mais, sur tout ce qui était à sa portée, ses notions étaient si justes, si nettes, si lucides; elle en parlait avec une propriété d'expressions si remarquable, qu'il était impossible de ne pas admirer la précision et l'admirable simplicité de son langage. Chacune de ses pensées manifestait si bien la céleste pureté de son ame! Son père avait raison : on ne pouvait s'empêcher d'en convenir après l'avoir vue et entendue; et cependant sa famille valait beaucoup : elle était très-estimée dans le village, et tous les habitans s'affligeaient d'avance du malheur dont elle était menacée. »

Une petite-vérole répercutée avait mis cette jeune fille dans l'état déplorable où le voyageur la vit. La maladie avait épargné son beau visage, dont la pâleur n'affaiblissait point l'aimable expression; elle a succombé sans doute. Il semble que les êtres de cette nature n'apparaissent sur la terre que pour y laisser de longs regrets.

On pourrait multiplier les citations et rapporter beaucoup d'autres exemples, presque tous de jeunes filles qui ont acquis, au prix de leur santé, et le plus souvent de leur vie, une intelligence et des qualités peu communes. Cette singulière influence des maladies tient-elle à l'organisation du sexe féminin? Avant de s'occuper des moyens de résoudre cette question, il serait indispensable de constester les faits dont on aurait à rechercher la cause. Ces faits ont été observés et recueillis par des hommes : ils n'ont pu voir, sans une profonde émotion, dans un être faible et délicat, la force morale aux prises avec les souffrances physiques. L'observateur était peut-être trop affecté pour conserver cette indifférence philosophique qui laisse voir les choses telles qu'elles sont. Les recherches de cette na-

ture sont plus difficiles qu'on ne le pense, et, pour les faire avec succès, il ne suffit pas d'être médecin.

Statistique.-Géographie.

Nous empruntons à l'*Asiatic Journal* quelques extraits d'une lettre datée de Canton, le 23 octobre 1827, qui contiennent sur le Céleste Empire des détails qui ne sont pas connus. Celui qui l'a écrite paraît bien informé, et les faits qu'il raconte ne sont nullement opposés à ce que les voyageurs les plus véridiques ont écrit sur le même pays.

« La relation de l'ambassade de Timkowski (1) à Pékin, en 1820, est très-instructive ; on y trouve surtout d'excellentes notices sur la Mongolie, et ce que l'archimandrite Hyacinthe y a joint contient de précieux documens sur le Turkestan.

» L'évêque qui venait d'être nommé au siége épiscopal de Pékin avait obtenu de l'empereur la permission de se rendre en Europe pour voir sa vieille mère : le monarque ajouta gracieusement, en lui accordant ce congé, qu'il pouvait être sûr d'un bon accueil à son retour, et qu'il trouverait sûreté et protection dans tout l'empire. De tous les missionnaires catholiques qui étaient à la cour, il ne restait plus qu'un Portugais fort âgé; il a reçu depuis l'ordre de se retirer.

» *Changhahor hacha*, de la famille de Mahomet, et prétendant à la souveraineté de la Petite Boukharie, continue la guerre, quoiqu'il ait été chassé successivement de Koten, d'Acksa, d'Yarkhand, de Kashgar, et poursuivi le long des frontières de la Chine. L'empereur témoigne beaucoup de dépit de ce que l'on n'a point réussi à saisir ce

(1) MM. Dondey-Dupré ont publié une traduction de ce voyage.

rebelle. Depuis quelque tems, la *Gazette de Pékin* n'en parle plus; ce qui accrédite le bruit qu'il est plus redoutable que jamais, et sur le point de tenter une invasion.

» La relation de Timkowski n'est pas exempte d'erreurs. Il dit, par exemple, que la langue chinoise n'est pas susceptible d'être écrite avec un assez petit nombre de caractères invariables pour que l'on puisse imprimer un ouvrage chinois de quelque étendue avec des caractères mobiles; mais, à Pékin et à Canton, une multitude de livres sont imprimés de cette manière ; le docteur Morrison en possède dans sa bibliothèque, à Londres. Ces fautes légères n'empêchent point que cette relation ne soit le meilleur ouvrage que puissent consulter ceux qui veulent connaître l'Asie orientale. M. Klaproth n'a pas manqué de l'attaquer avec sa vivacité accoutumée, et, chemin faisant, le critique passe de la censure de Timkowski à celle du docteur Morrison, dont le Dictionnaire *fourmille de fautes,* à ce qu'il assure, et ne vaut pas mieux que celui que Deguignes a publié sous le patronage de Napoléon. *Avec ces Dictionnaires*, dit-il, *on ne peut se dispenser de consulter les originaux :* il veut dire apparemment, des Chinois qui sachent bien leur langue maternelle, et passablement celle dans laquelle on veut traduire. Mais Klaproth soupçonne que Morrison a fait tout seul son Dictionnaire, qu'il n'a consulté aucun Chinois. Il en doute actuellement; bientôt il en sera persuadé, il l'affirmera dans ses critiques; et, pour le prouver, il citera, comme une autorité sans appel, ses propres écrits dans lesquels il a exprimé ses premiers soupçons.

» Les lois pénales de la Chine sont d'une cruauté que la justice repousse avec horreur. Nous en avons vu depuis peu un exemple effrayant. Une jeune femme de dix-neuf ans avait essayé d'empoisonner son mari, et consommé le crime sur sa belle-mère. Saisie et traduite devant les tri-

bunaux, elle fut condamnée au supplice nommé *ta-ling-chè,* dont j'omets les horribles détails. Après l'exécution, la tête de cette malheureuse fut mise dans une cage, transportée au lieu où le crime avait été commis, et suspendue de manière que chacun pût la voir; car, à la Chine comme en Europe, on croit à l'efficacité de ces exemples pour détourner de la voie du mal ceux qui pourraient être tentés de la suivre.

» Dans ces pénibles circonstances, tout se passe à la Chine comme en Europe : les magistrats rédigent leur arrêt qui est imprimé et publié; des poètes de circonstance font des *complaintes,* et des chanteurs ambulans les font entendre partout. Les récits du poète ne sont pas toujours conformes à ceux du juge; c'est ce qui est arrivé dans l'affaire de la jeune femme. Suivant les détails de la procédure, cette infortunée, d'une santé très-faible, était accablée de travail par sa belle-mère, grondée et battue, lorsqu'elle n'avait pas pu faire sa tâche. La méchante vieille avait excité contre sa bru la haine de toute sa famille; enfin, réduite au désespoir, elle voulut se délivrer de son odieuse belle-mère, et choisit la seule arme qui pût atteindre son ennemie, entre des mains aussi faibles que les siennes.

» On se doute bien que la narration de la complainte n'est pas aussi simple. On y retrouve des pratiques et des idées analogues à celles du christianisme; pélerinages, prières pour les morts, dévotion des femmes, craintes superstitieuses nées d'une religion mal comprise; l'opinion que les fautes des parens sont punies jusque sur leurs enfans; que le supplice enduré avec résignation réconcilie le criminel avec la divinité, et le met en possession des jouissances célestes. Mais ce qui est propre à la Chine, c'est que le mari est forcé d'assister au supplice de sa femme. Celui de la jeune condamnée ne put retenir ses larmes; il fut condamné, pour ce délit, à recevoir cin-

quante coups de bâton, parce qu'*il avait paru plus affecté de la mort de sa femme que de celle de sa mère.* » On voit que la jurisprudence criminelle de la Chine est encore plus sévère que celle d'Europe ; ce qui n'empêche point que les crimes n'y soient beaucoup plus nombreux, et non moins atroces.

Un fait remarquable, c'est l'établissement à la Chine d'un journal anglais, qui y paraît, depuis novembre 1818, sous le titre de *Canton Register*. Il a été fondé, dit-on, par un Américain. Il est imprimé sur le plus beau papier que l'on puisse se procurer en Chine. Le type en est d'une élégance remarquable, et paraît nouveau. Il est publié deux fois par mois, le 1er et le 15. Il contient des prix courans de toutes les marchandises, tant sur les marchés de la Chine, que sur les marchés étrangers. Il contient en outre des nouvelles politiques, des articles sur le commerce et les coutumes du Céleste Empire, et des extraits des principaux ouvrages de la littérature chinoise.

On sait que la presse est libre en Chine, sauf la responsabilité des auteurs. Le paragraphe suivant, extrait du numéro du 15 novembre du *Canton Register*, fait supposer que les auteurs redoutent peu les ombrages du pouvoir.

« Les Chinois se plaignent de la misère toujours croissante du pays, et du nombre des bandits qui s'augmente dans une proportion correspondante. Au nord de Canton, il y en a des milliers qui se retranchent dans des montagnes et des vallées protégées par des défilés étroits, et qui bravent l'autorité du gouvernement.

» Les finances ne sont pas en bon état. Afin de satisfaire aux exigences de la guerre de Tartarie, le gouvernement a fait vendre toutes les places au-dessous de celles de gouverneur et de vice-gouverneur. L'exécution de cette mesure a produit moins de six millions de taëls (environ 6,000,000 fr.). »

Juifs de la Syrie. — Tibériade, l'une des quatre cités saintes du Talmud, est située sur le Genesareth, d'où quelques Israélites supposent que le Messie doit s'élever. La plupart des Juifs qui y résident ne s'appliquent à aucune affaire mercantile ; c'est une société de personnes religieuses qui ne s'occupent que de devoirs de piété : à peine trouve-t-on quelques-uns d'entr'eux qui s'enrichissent par le commerce ; encore sont-ils traités de *cafres* ou d'incrédules par les autres, qui ne font que lire et prier. Les dévots juifs se rendent dans les quatre villes saintes, de toutes les parties du globe, et passent leur vie dans les prières pour leur propre salut et celui de leurs frères, qui restent enveloppés dans le tourbillon du monde ; l'observation de ces pratiques leur paraît d'autant plus nécessaire, qu'il est dit clairement, dans le Talmud, que l'univers retombera dans le chaos primitif, si des prières ne sont pas adressées au Dieu d'Israël, au moins deux fois par semaine, dans les quatre cités. Aussi des missionnaires vont-ils chaque année, les uns sur les côtes d'Afrique, de Damiette, à Mogadore, les autres sur les côtes d'Europe, de Venise, à Gibraltar, un troisième dans l'Archipel, à Constantinople, afin de recueillir les aumônes pour le soutien de ces confréries religieuses, qui délivrent, par leur piété, le monde du bouleversement dont il est menacé. La charité des Juifs de Londres est implorée de tems en tems ; mais ceux de Gibraltar ont la réputation de donner beaucoup plus que les autres, et l'on reçoit d'eux annuellement de 4 à 5,000 piastres fortes. Des Juifs polonais (1) viennent aussi habiter Tibériade : les riches marchands de leur pays et de la Bohême ont leurs pensionnaires en terre sainte ; ils leur transmettent très-régulièrement d'assez

(1) Voyez des particularités curieuses sur les Juifs russes et polonais, dans l'article sur les *Sectes religieuses de la Russie*, numéro 21, pag. 108 et suivantes.

fortes sommes d'argent, ce qui excite la jalousie des Juifs de Syrie.

Les dévots juifs passent tout le jour dans la synagogue, à réciter les versets de l'Ancien-Testament ou du Talmud, que plusieurs d'entr'eux savent par cœur. Ils écrivent l'hébreu, mais fort mal, et leurs connaissances sont au niveau de celles des Turcs, chez qui un oulema croit avoir atteint le *nec plus ultra* de la science, lorsqu'il peut réciter le Coran, avec quelques milliers de sentences du Prophète, et de traditions qui le concernent; mais ni les Juifs, ni les Musulmans, ni les Chrétiens n'ont, en Syrie, la plus légère idée de cette critique, qui pourrait les guider dans l'explication de leurs livres sacrés. Un voyageur adressait quelques questions aux premiers rabbins, sur le désert où les enfans d'Israël avaient demeuré quarante ans, et il reconnut avec surprise qu'il connaissait encore mieux qu'eux la géographie de la Palestine, et de sa division entre les douze tribus.

Les Juifs observent à Tibériade un singulier usage; lorsque le rabbin récite les psaumes de David, ou les prières qui en sont extraites, ils cherchent à imiter, par leur voix et leurs gestes, l'intention des passages remarquables : par exemple, quand le rabbin prononce ces mots : *Louez le Seigneur avec le son de la trompette*, ils imitent le son de la trompette en soufflant dans la main; quand *une horrible tempête* survient, ils s'efforcent de représenter le tonnerre et les vents, par des clameurs et des sifflemens. Le rabbin parle-t-il des cris des justes dans la détresse? ils font entendre des gémissemens affreux, et il arrive souvent que les uns n'ont point fini d'entonner la trompette, tandis que les autres commencent leurs lamentations, et qu'ils forment ainsi un concert fort étrange. Il n'y a qu'un Hébreu zélé qui puisse écouter avec gravité cette harmonie imitative.

Littérature Orientale.

Drames hindous. — Dans le dix-neuvième numéro de notre recueil, nous avons annoncé que M. H. Wilson venait de faire paraître à Calcutta une traduction de quelques pièces choisies du théâtre hindou, et nous avons donné en même tems l'analyse de l'une d'elles, intitulée *Mrichakati* : nous empruntons aujourd'hui à l'*Asiatic Journal* l'article suivant sur cette intéressante publication, qui ouvre une nouvelle route à nos recherches sur l'histoire, les mœurs et le caractère des anciens Hindous.

Avant que Sir W. Jones nous eût fait connaître, par une élégante version, le poème dramatique de Sacontala, nous savions à peine que les Hindous eussent un drame national, et, malgré le succès que cette production obtint en Europe, les regards des orientalistes ne se tournèrent point de ce côté ; aussi les seules acquisitions que nous ayons faites depuis se réduisent-elles presqu'exclusivement au *Prabodha Chandrodaya* que nous devons à M. Taylor, et à l'extrait du *Malati Madhava* que M. Colebrooke a placé dans son Essai sur la prosodie sanskrite et prakrite. Quant à M. Ward, il ne nous a communiqué, dans ses *Comprehensive views of the Hindus*, que les titres de quelques ouvrages de ce genre.

Le théâtre hindou appartient à cette branche de compositions dramatiques que les critiques modernes ont nommée romantique, par opposition à celle que certaines écoles ont appelée classique, opinion déjà suggérée par Schlegel. Ces écrivains ne reconnaissent pas les trois unités de tems, de lieu et d'action ; mais ils ont néanmoins un système propre et certaines règles bien déterminées. Leurs pièces n'offrent point l'extravagance des drames chinois, ni la simplicité sévère de la tragédie grecque ; et

quoique leur représentation ne dure jamais dix ou douze jours, comme à la Chine, quelques-unes ont dix actes et sont assez longues pour réclamer, pendant cinq ou six heures, l'attention du spectateur.

Le nombre des productions de premier ordre ne dépasse pas soixante; M. Wilson les a toutes citées : plusieurs ont péri, d'autres sont devenues très-rares; celles qui se rapprochent de ces derniers tems sont, comparativement aux anciennes, d'une grande infériorité. La domination étrangère sous laquelle les Hindous ont langui tant d'années, en rendant les représentations théâtrales beaucoup moins fréquentes, a fait insensiblement négliger la littérature dramatique; elle n'a même été cultivée depuis, avec quelque succès, que dans les parties occidentale et méridionale de l'Hindostan. Elle fut portée à son plus haut degré de perfection sous le règne de Vikramaditya, près d'un siècle avant J.-C., et son déclin date de l'an 1300, époque à laquelle les nations européennes n'en possédaient aucune.

La disposition des pièces hindoues se rattache à quelques points fondamentaux; la plupart commencent par une espèce de prologue ou introduction, au moyen de laquelle le public fait connaissance avec l'auteur, ses précédens écrits, et avec les événemens antérieurs qu'il est important de savoir pour l'intelligence de ce qui va suivre. Cette première scène est toujours dialoguée; on y introduit une prière à quelques divinités, en faveur de ceux qui sont présens, et le panégyrique de l'auteur qui réclame leur indulgence.

Souvent l'entrée en scène se fait *ex abrupto*, et le sujet s'explique peu à peu, comme sur nos théâtres; la division en *anka* ou actes, que l'on retrouve dans toutes les compositions dramatiques des Hindous, est un trait caractéristique qui les distingue des tragédies grecques où cette

disposition était inconnue; les Romains l'avaient adoptée, mais on ne peut pas supposer que les Hindous en soient redevables aux Romains.

Comme l'amour joue un grand rôle dans leurs pièces, le héros doit se montrer capable de sentir et d'inspirer cette passion : on le représente jeune, beau, libéral, vaillant, aimable et bien né; la règle veut qu'il soit doué de quatre qualités principales, subdivisées en quarante-huit, et des subdivisions nouvelles peuvent élever ce nombre jusqu'à cent quarante-quatre : aussi est-il bien difficile, comme l'observe M. Wilson, que l'écrivain s'astreigne à cette marche; l'essentiel est que le personnage principal paraisse conséquent avec lui-même, quel que soit l'aspect sous lequel son rôle ait été envisagé, et n'ait pas des qualités dont la réunion soit impossible. Le caractère des héroïnes exige des raffinemens encore plus minutieux.

Quelques drames nous apprennent que c'était une vertu chez les jeunes filles de s'interdire toute espèce d'entretien avec un homme, même avec leur amant; *Sagarika* dans le *Retnavali,* et *Malati* dans *Malati et Madhava,* ne parlent à ceux qu'elles aiment que par l'intermédiaire de leur compagne, à qui elles communiquent leurs réponses à voix basse. Il leur était permis de les recevoir, de les écouter; mais c'eût été violer le décorum que de leur adresser la parole directement.

Dans les pièces hindoues, les *dramatis personæ* se composent toujours de l'ami ou du confident du héros, de son rival, du *vidushaka* et du *vita.* Le caractère de ce dernier est assez difficile à expliquer. Le *vita* doit connaître tous les arts légers, la musique, la danse, le chant; il fait des vers, prend un ton aisé, familier même. On pourrait peut-être le comparer au parasite de la comédie grecque : toutefois il ne se rend jamais méprisable; il s'at-

tache à l'homme riche, mais comme un compagnon de plaisir.

Quant au *vidushaka*, c'est le bouffon du théâtre hindou ; c'est l'humble ami de celui qui le protège, et, ce qui paraîtra sans doute fort extraordinaire, on le choisit généralement parmi les brahmes : son but est d'exciter le rire par ses discours, par le ridicule de ses actions et de toute sa personne.

Les rôles secondaires comprennent toutes les classes de la société, même des *chandalas :* on voit groupés dans l'intérieur des palais, eunuques, muets, nains, gardes forestiers, etc. La suite des princes était composée de femmes; et le *Mudra Rakshasa,* où le célèbre Chandragupta est au nombre des acteurs, nous apprend que cet usage était toujours observé.

Un fait assez curieux, que nous ne devons pas omettre, c'est que les acteurs, selon les divers caractères qu'ils représentent, emploient différentes manières de s'exprimer : ce n'est pas une sorte de patois, comme dans les comédies françaises, ou de ces dialectes qui ne sont qu'occasionnels et qui tiennent aux individus, mais bien une langue générale et invariable ; ainsi, ceux qui remplissent les premiers rôles parlent sanskrit, et d'autres emploient diverses modifications du prakrit ; les femmes le *sanraseni;* leur suite le *maghadi* ; les esclaves le *rajpout;* les marchands l'*arddha* ou *maghadi* mêlé. Le *vidushaka* se sert du *prachi* ou de l'idiome oriental ; les voleurs de l'*avantika* ou langue d'Oujein ; les intrigans de celle de Dekkin ou de la Péninsule : les peuples du nord parlent *bahlika ;* ceux de la côte de Coromandel *dravira ;* tous les personnages, en un mot, jusqu'aux *pisachas* ou fantômes, ont leur langage propre. Fort heureusement que les écrivains hindous ne suivent pas ces règles avec une exactitude scrupuleuse ; car, s'ils

observaient implicitement toutes ces distinctions, une pièce hindoue, comme le dit très-bien M. Wilson, serait une polyglotte que bien peu de personnes pourraient se flatter de comprendre.

Le style des compositions dramatiques se distingue souvent par de grandes beautés, et les grâces, l'élégance du sanskrit, s'y développent merveilleusement; le dialogue est en prose, mais les descriptions, les réflexions de l'auteur sont exprimées en vers. Il est impossible, dit M. Wilson, de concevoir un langage plus harmonieux, un langage plus sublime que celui de Bavabhuti et de Kalidasa (1).

Les Hindous n'ont aucun édifice consacré aux représentations théâtrales; aussi leur mise en scène était-elle fort imparfaite : néanmoins, l'entrée et la sortie des acteurs étaient régulièrement indiquées comme en Europe; quelquefois même, leurs *à parte*, le sentiment, le ton avec lesquels ils devraient exprimer certaines parties de leurs rôles, se trouvaient soigneusement définis.

Au surplus, des Hindous de Calcutta ont ouvert une souscription pour la construction d'un théâtre national, à l'instar des théâtres anglais établis dans la même ville. M. Dondey-Dupré fils, qui a déjà traduit en français une de ces pièces, recueillie par M. Wilson, ne tardera pas à publier une traduction complète de cette curieuse collection.

Industrie.

Passage sous la Tamise à Londres. — Les revers éprouvés dans l'exécution de ce prodigieux monument auraient peut-être fait perdre courage à tout autre peuple que les Anglais; mais il suffit que l'entreprise soit

(1) Poète du règne de Vikramaditya

grande, utile, nouvelle, et que le succès ne soit pas regardé comme impossible, pour que l'esprit national vienne à son secours. On ne veut pas que l'industrie anglaise ait lutté vainement contre des difficultés qui ne sont pas insurmontables. L'ingénieur qui a conçu et dirigé ce projet gigantesque n'a pas manqué d'avis, soit de vive voix, soit par écrit; il a reçu, dit-il, plus de 500 communications de cette espèce, dont quelques-unes tendaient à changer totalement le mode d'exécution qu'il a suivi jusqu'à ce jour; mais le plus grand nombre vient à l'appui de ses propres idées, et justifie la confiance qu'il continue à avoir, malgré les revers. Mais il faut des fonds; une souscription est ouverte; on ne doute point qu'elle ne donne les moyens de terminer les travaux. Les amis des arts et de la gloire nationale commencent par donner l'exemple, et stimulent ensuite le zèle de leurs compatriotes. Les rédacteurs du *Gardener's Magazine* s'adressent aux jardiniers de toutes les classes, c'est-à-dire de toutes les fortunes. « Les plus nobles souscriptions, disent-ils, sont celles où la contribution de chacun est la plus modique; quelle grande idée, que celle de faire achever des travaux honorables pour la nation, sans qu'il en coûte plus d'un sou (*penny*) par personne, hommes, femmes et enfans! Les jeunes gens qui ont souscrit pour des ouvrages d'utilité publique sont excités, par la vue du bien auquel ils ont contribué, à faire plus encore pour leur pays; l'ame s'agrandit, les vertus civiques sont plus communes et plus fortes : chacun s'estime davantage, et avec raison, et tous s'attachent à mériter encore plus d'estime. La générosité du pauvre rivalise avec celle du riche, et le plus souvent elle la surpasse, quoiqu'elle ne donne que très-peu. » Les rédacteurs entrent ensuite dans le détail des contributions que les jardiniers devraient s'imposer pour l'achèvement du *tunnel :* le simple journalier ne donnerait que 6 deniers; les autres coti-

sations sont réglées d'après les souscriptions déjà faites par plusieurs jardiniers de Londres, et publiées dans la liste générale des souscripteurs pour le même objet. On peut être assuré que cette grande expérience sera terminée au gré des entrepreneurs, aux applaudissemens de toute la Grande-Bretagne et de tout le monde civilisé.

Diligence à vapeur de Gurney. — Cette diligence, dont nous avons donné la description et le dessin dans le N° 30, n'a pas encore exécuté de voyage. Elle continue à faire des évolutions dans le parc de Windsor. Un actionnaire de la Compagnie du chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon nous adresse, au sujet de cette voiture, les observations suivantes :

« Il est très-douteux que la vapeur puisse être convenablement employée comme moteur de voitures publiques sur des routes sans rainures (1). L'emploi d'un moteur mécanique n'est le plus généralement applicable qu'à des effets réguliers, qui exigent une force uniforme. La machine employée pour mouvoir une diligence devra, au contraire, être montée et arrangée de manière à se prêter aux inégalités des obstacles qu'offrent nécessairement tous les chemins construits seulement pour le travail variable des chevaux. Il faudrait aussi qu'elle devînt plus énergique dans les montées, plus faible au contraire dans les descentes; en outre, il faudrait que ses variations de force pussent s'opérer, pour ainsi dire, spontanément et instantanément, afin de s'adapter aux obstacles accidentels, mais continuellement renaissans, que présente une route pavée ou une route non pavée, plus ou moins déformée par les roues dans un grand nombre de points. Une telle flexibilité paraît peu d'accord avec l'emploi d'un moteur méca-

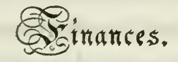
(1) Voyez sur les routes à rainures le premier article de notre 1er numéro.

nique, et surtout avec son emploi *avantageux*, ce qui est toujours la question capitale dans ces sortes d'inventions.

» Secondement, quand même on parviendrait à surmonter ces difficultés, et à faire rouler les diligences à vapeur sur les routes à inégalités et non préparées, elles n'en rouleraient que mieux, c'est-à-dire plus rapidement et avec moins d'efforts, sur les routes rayées avec des barres de fer, comme les rues de Milan sont rayées de bandes de pierre, dans la largeur ordinaire de la voie. Les diligences à vapeur, sur les routes ordinaires, gagneraient seulement dans la raison relative de leurs dépenses et de celle des chevaux pour produire sur les routes la même force variable, au lieu que, sur les chemins rayés en fer, elles gagneraient en force par cette considération, et par l'excessive diminution des obstacles constans ou variables : dans les obstacles constans, par la douceur des pentes ; dans les obstacles variables, par leur destruction presque complète au moyen de la régularité des pentes, et de la jonction parfaite des longues barres de fer battu qui composent les rainures. Généralement l'avantage propre du chemin en fer tient à ces deux dernières circonstances, et sa valeur relative est indépendante de la nature du moteur employé pour rouler sur elles et sur les routes non préparées. Toutefois, cet avantage est d'autant plus grand que le moteur est plus économique, et c'est ce qu'offre l'emploi de la vapeur dans les localités où le combustible est à bas prix. Ainsi, on voit par ces réflexions que l'emploi de la vapeur pour mouvoir des diligences sur des routes sans rainures ne peut avoir aucune influence sur la confection de la route en fer qui s'exécute en ce moment entre St.-Étienne et Lyon. Et au contraire, attendu le peu de prix du charbon à St.-Étienne, il est incontestable que les entrepreneurs de la route en fer y établiront des transports à vapeur avec sécurité et succès.

REVUE

BRITANNIQUE.



DES DETTES NATIONALES ET DU MEILLEUR SYSTÈME D'EMPRUNTS PUBLICS (1).

Nous avons tâché de faire voir, dans un numéro précédent, que l'imposition d'une taxe sur les capitaux est le

(1) Note du Tr. Les embarras de notre position financière nous imposent le devoir de recueillir, encore plus exactement que nous ne l'avons fait, tous les articles propres à accélérer chez nous les progrès de l'économie publique. La finance a maintenant son érudition et son histoire comme les autres sciences, et la connaissance des faits de cette histoire peut faire éviter bien des fautes. Si les livres où sont déposés les fruits d'une expérience chèrement acquise par nos voisins eussent été mieux connus parmi nous, le gouvernement français n'aurait pas sans doute consenti aux désastreuses transactions de 1816 et des années suivantes. Il aurait su que les dettes à capitaux fictifs sont, en général, le plus funeste expédient auquel un gouvernement nécessiteux puisse avoir recours, et qu'elles ne délivrent des embarras actuels qu'en multipliant ceux de l'avenir. C'est par suite de ce système funeste que l'Angleterre, avec un budjet de quinze à seize cents millions de francs, et qui ne comprend ni le revenu de son clergé, ni la taxe imposée au profit de ses pauvres, ni les autres dépenses de ses comtés et de ses communes, se trouve, cependant, dans l'impuissance de faire la guerre, et qu'elle sacrifie au désir de conserver la paix, sa gloire, son honneur même et toutes les garanties de sa sécurité à venir. C'est pour cela qu'elle aban-

seul moyen efficace de réduire l'intolérable poids de notre dette nationale, et de débarrasser le pays de tous les maux dont elle est la source (1). Par malheur il est douteux que la nation consente à se soumettre aux embarras momentanés de cette mesure, et que nous possédions jamais une administration assez éclairée et assez patriote pour tenter d'obtenir un grand avantage définitif, au moyen d'un petit sacrifice immédiat. Les insinuations dirigées dernièrement, à la Chambre des Communes, contre les rentiers de l'état, et l'écho que ces insinuations ont trouvé dans tout le pays, sont, suivant nous, d'assez fâcheux présages. Une seule chose nous est démontrée, c'est que, si nous ne satisfaisons pas à nos obligations envers nos créanciers, notre insolvabilité sera volontaire, et par conséquent que nous ferons une banqueroute frauduleuse. Au reste, ceux qui espéreraient retirer le plus de profit de cette honteuse mesure, seraient probablement ceux qui en souffriraient davantage; car, si les droits des rentiers étaient une fois méconnus, il n'y aurait plus de sûreté pour les propriétaires. Il est impossible de faire souffrir injustement l'une des classes principales de la société, sans profondément affecter les intérêts de toutes les autres.

Mais il est inutile d'insister maintenant sur ce point. La première question pratique que le Parlement aura à examiner ne sera pas probablement le choix des moyens de rembourser la dette publique, mais, au contraire, celui de la méthode la moins préjudiciable de l'augmenter. Cette

donne le Portugal à don Miguel; la Grèce à ses bourreaux; et qu'elle verra, sans rien faire pour s'y opposer, les Russes réunir à un empire immense les débris d'un autre empire; se rapprocher de plus en plus de ses possessions de la Méditerranée, et, ce qui lui importe encore davantage, de ses superbes possessions de l'Inde, par leurs empiétemens continuels sur la Perse, et en occupant tous les versans des plateaux qui la commandent. S.

(1) Voyez l'article sur la situation des finances anglaises, dans notre numéro 31.

question, au surplus, n'est point d'une importance secondaire; elle en a même une très-grande. Si elle eût été mieux comprise, avant la guerre des États-Unis, et même avant la guerre contre la France, nous aurions épargné des millions, et notre situation financière serait bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui.

Nous avons démontré, dans un article antérieur (1), que, lorsqu'au commencement d'une guerre on peut en défrayer la dépense au moyen de taxes additionnelles, cela vaut beaucoup mieux que de recourir au dangereux expédient des emprunts. En adoptant ce système, chaque contribuable sait pour quelle part il contribue à la guerre; et si, pour acquitter cette part, il est obligé de contracter une dette, il peut, par un redoublement d'activité et d'économie, parvenir à la rembourser, sans entamer son capital. Il a un intérêt évident à faire tout ce qui est en son pouvoir pour s'affranchir de cette dette, tandis que, quand on a recours aux emprunts publics, le contribuable ne s'occupe que des arrérages, et croit avoir fait tout ce qu'il doit faire, lorsqu'il a économisé la somme nécessaire pour payer annuellement la part d'intérêt qui est à sa charge. Aussi ne doit-on recourir au système des emprunts que lorsqu'on ne peut y suppléer, sans accroître les taxes dans une proportion subite et trop considérable, et partant sans communiquer une secousse violente à l'industrie. Par un accroissement lentement successif de l'impôt, un pays peut être amené à supporter des contributions qui, si elles eussent été frappées simultanément, auraient pu paralyser toutes ses forces productives. Comme il est probable que, long-tems encore, on recourra aux emprunts, à cause du soulagement immédiat qu'ils

(1) Voyez l'article remarquable inséré dans le premier numéro de notre recueil, sur les *Dettes fondées*.

procurent, alors même qu'il vaudrait mieux augmenter les taxes, c'est une question du plus haut intérêt, que celle du moyen le plus avantageux de les négocier. Mais afin d'être plus clairs, avant d'entrer dans cet examen, nous ferons quelques observations sur les accroissemens de notre dette, et sur quelques autres points qui se rattachent à notre sujet.

A l'exception de la petite somme de 664,000 liv. st. (16,600,000 fr.), la dette publique de la Grande-Bretagne a été presqu'entièrement contractée depuis la révolution de 1688. A l'avénement de George II, en 1727, le principal de la dette s'élevait à 52,000,000 liv. (1,300,000,000 fr.) et les intérêts à 2,217,000 liv. st. (55,425,000 fr.). A ne considérer le système des emprunts que sous le point de vue financier, il eût été utile pour le pays que le gouvernement y renonçât à cette époque; mais, sous d'autres rapports, c'était le plus avantageux qu'on pût suivre. Lord Bolingbroke, le dr. Swift et quelques autres écrivains du même parti, ont assuré qu'à l'époque de notre révolution on avait eu recours aux dettes fondées, non parce que c'était l'unique ni même le meilleur moyen de se procurer de l'argent, mais afin de donner au gouvernement l'appui de tous les capitalistes. Nous partageons entièrement, à cet égard, la manière de voir de ces écrivains; et même nous allons beaucoup plus loin qu'eux. Les dettes fondées pouvaient seules procurer à Guillaume III le moyen de satisfaire aux exigences de sa position; nous leur devons l'établissement de notre constitution, et, par conséquent, la base de notre prospérité et de notre puissance. En effet, Louis XIV, alors à son zénith, avait épousé la cause des Stuarts, et il s'efforçait de les replacer sur le trône. Ce n'eût pas déjà été une tâche très-facile, que de faire tête au monarque qui possédait alors les meilleures troupes et les meilleurs généraux que l'on eût encore vus; mais les dangers inté-

rieurs étaient encore bien plus graves que ceux du dehors. Jacques II était maître de la plus grande partie de l'Irlande, et, dans la Grande-Bretagne, il avait pour lui un parti très-nombreux et très-puissant. Les choses se trouvant dans cette situation, il est clair qu'il était impossible de lever, par l'impôt, les sommes indispensables pour défrayer la guerre que nous soutenions dans le but de défendre notre indépendance et nos libertés. Si on eût eu recours à l'impôt, on aurait donné aux jacobites (1) le moyen de dépopulariser le nouveau gouvernement, d'exciter l'irritation publique, et, par suite, de compromettre le succès définitif de notre heureuse révolution. La taxe territoriale fut la seule addition considérable faite à nos contributions, pendant le règne de Guillaume III; une grande partie de son produit était nécessaire pour compenser la perte des droits de fouage qu'on avait été forcé d'abolir, et la diminution des droits de tonnage. En point de fait, les chefs de la révolution n'avaient donc pas d'autres ressources que les emprunts? Sans aucun doute, les conditions de ceux qui furent contractés sous le règne de Guillaume III et de la reine Anne furent très-désavantageuses par suite de l'instabilité du gouvernement; mais c'était une considération fort peu importante à côté des avantages inappréciables qu'ils devaient nous assurer. Il s'agissait à la fois de sauver les intérêts du présent, ceux de l'avenir, nos franchises particulières, notre indépendance nationale : de si grands biens ne pouvaient pas être achetés à un trop haut prix.

Notre faute fut de persévérer dans notre système d'emprunts, après la consolidation du nouveau gouvernement, et lorsque le pays était en état de supporter un accroissement considérable dans ses taxes; mais quoique le caractère

(1) NOTE DU TR. C'est ainsi, comme on sait, que l'on désignait les partisans des Stuarts, à cause du nom de Jacques II (*Jacobus*).

insidieux des dettes fondées ne tardât pas à être signalé par M. Hutcheson et quelques autres membres du Parlement, et par plusieurs écrivains d'un mérite reconnu, les facilités que ce système procurait à chaque administration successive, de supporter des dépenses extraordinaires, sans compromettre sa popularité en établissant de nouvelles taxes, continuèrent à le faire prévaloir. Sans doute il eût été plus honorable, plus véritablement patriotique de mépriser les clameurs d'une multitude ignorante; mais les ministres voulaient avant tout conserver la faveur populaire, enlever à leurs adversaires un prétexte plausible de les attaquer, et échapper au danger d'une lutte dans laquelle peut-être ils n'auraient pas eu l'avantage.

Nous disions tout à l'heure qu'en 1827 le capital de la dette publique s'élevait à 52,000,000 liv. st. et l'intérêt à 2,217,000. A la paix de 1763, c'est-à-dire trois ans après l'avénement du feu roi, elle était de 140,000,000 liv. st. (3,500,000,000 f.) en principal, et en intérêt de 4,852,000 l. (121,300,000 fr.). Depuis, elle s'est accrue avec une rapidité et dans une proportion dont aucun autre pays n'offre d'exemple. La guerre de la révolution française et celle de l'indépendance américaine nous ont fait verser par torrens notre sang et notre or. Le principal de la dette non rachetée et de la dette flottante s'élève aujourd'hui à 800,000,000 liv. st. (20,000,000,000 fr.), et indépendamment de ces sommes immenses levées par des emprunts, le produit brut des taxes de la Grande-Bretagne, pendant la dernière guerre, a été d'environ 1,250,000,000 l. (31,250,000,000 fr.)! On pouvait craindre que des sommes aussi prodigieuses, enlevées aux contribuables, n'entamassent profondément le capital du pays. Mais les progrès rapides de la population; l'extension et les améliorations de l'agriculture, des fabriques et du commerce; la construction de nouveaux bassins, de nouveaux canaux,

de nouvelles routes; tant d'entreprises dispendieuses exécutées pendant les hostilités, font voir, au contraire, que les économies de la masse de la population excédaient de beaucoup les frais de la guerre que faisait le gouvernement, et les dépenses improductives des particuliers; et que le capital du pays s'était accru dans une proportion correspondante.

On a fait diverses hypothèses sur ce que serait notre situation actuelle, sans les guerres qui nous ont fait contracter ces emprunts et lever des taxes aussi considérables. Suivant Adam Smith, si, depuis notre révolution, nous eussions joui d'une paix non interrompue, presque toutes les sommes dissipées dans nos entreprises guerrières auraient été ajoutées au capital du pays, qui serait, par conséquent, bien plus riche, bien plus peuplé et bien plus puissant. « Si ces guerres, dit-il, n'eussent pas donné une direction fatale à nos capitaux, la plus grande partie aurait été employée à procurer du travail à une multitude d'hommes industrieux, dont les produits auraient compensé et bien au-delà les consommations. La valeur du produit annuel de la terre et du travail du pays se serait accrue annuellement; et l'accroissement de chaque année aurait encore augmenté celui de l'année suivante. On aurait construit plus de maisons, défriché plus de terres, et mieux cultivé celles qui l'étaient déjà; nos fabrications se seraient à la fois étendues et perfectionnées; et notre prospérité aurait grandi et serait parvenue, de cette manière, à un point qu'il n'est pas facile d'assigner. »

D'autres écrivains ne partagent pas cette manière de voir, et ils doutent que le capital de la nation eût été plus considérable qu'il ne l'est, quand bien même la guerre de l'indépendance et celle de la révolution française n'auraient pas eu lieu. Il est difficile, dans une question de cette nature, d'arriver à une solution certaine. Mais, sans adopter

entièrement l'opinion opposée, nous sommes loin, toutefois, de croire avec Adam Smith que, si la guerre n'eût pas eu lieu, on aurait capitalisé la totalité des sommes employées à la faire. L'accroissement successif du poids des taxes a dû nécessairement stimuler les classes industrieuses à faire des efforts correspondans, pour conserver leur position sociale, soit en améliorant leurs procédés, ou en portant une économie plus sévère dans leurs dépenses personnelles. Si les taxes eussent été vraiment intolérables, elles n'auraient point eu ce résultat; mais elles n'étaient point assez fortes pour produire du découragement et du désespoir. La crainte de descendre dans l'échelle sociale, jointe au désir de s'élever, créa donc un stimulant énergique et nouveau, qui, sans elle, n'eût point existé. Sans la guerre, il y aurait eu moins d'industrie et de frugalité, parce qu'il y aurait eu moins d'occasions pour l'exercice de ces vertus. La condition des diverses classes aurait sans doute été plus heureuse, si la paix se fût maintenue sans interruption depuis 1776, mais on peut douter que nos capitaux eussent été beaucoup plus considérables qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Personne ne supposera sans doute que notre intention soit de chercher à atténuer les maux inséparables de la guerre. Rien ne peut être plus éloigné de notre pensée. Quiconque n'aime pas la paix, n'est point l'ami de ses semblables; mais il ne faut pas non plus exagérer les maux de la guerre. Peut-être même, au moyen d'un examen attentif et scrupuleux, pourrait-on se convaincre que ces grandes luttes, quelqu'affligeantes qu'elles soient pour l'humanité, ne sont pas aussi contraires qu'on le suppose d'ordinaire aux progrès de la civilisation et des arts. D'ailleurs, quand les guerres sont entreprises dans une juste cause, elles sont seulement un moyen d'éviter un plus grand mal. On ne nous contestera pas assurément que

les privations causées par la guerre la plus destructive n'aient bien moins d'inconvéniens que la perte de l'indépendance et de l'existence nationale. Aucun peuple n'a jamais fait plus de sacrifices que les Hollandais, pendant leur glorieuse lutte avec la monarchie espagnole, quand celle-ci était au faîte de sa puissance; mais la liberté, conquise par quarante années de souffrances et d'actes héroïques, les indemnisa entièrement, et fut la source féconde de leur grandeur et de leur prospérité. Jamais sans doute un gouvernement éclairé ne s'engagera dans une guerre, chaque fois qu'il pourra l'éviter avec sûreté et honneur; mais la patience a ses limites; et un peuple qui comprend ses véritables intérêts, et qui sait lui-même se respecter, n'hésitera point à recourir aux armes pour repousser une agression, venger une injure et défendre ses droits et ses libertés.

> Summum crede nefas animam præferre pudori,
> Et, propter vitam, vivendi perdere causas.

On ne supposera pas non plus que ce soit notre intention, parce que le capital du pays s'est accru pendant la dernière guerre, malgré les frais immenses qu'il a fallu faire pour la soutenir, de prétendre que nous puissions continuer de prospérer, quand bien même nos taxes et notre dette n'éprouveraient pas de diminution. C'est une conclusion qu'on ne saurait tirer de ce que nous avons déjà dit. La dernière guerre a été accompagnée de circonstances qui, probablement, ne se renouvelleront jamais. Le développement extraordinaire des forces productives des fabriques, suite des découvertes admirables de Watt, de Arkwright, de Crompton, de Wedgwood, en nous donnant le moyen de supporter des taxes additionnelles, diminuait le poids de celles qui nous étaient déjà imposées; tandis que l'état orageux du continent, et la difficulté où

il se trouvait de communiquer avec nous, ne lui permettaient pas de profiter de nos inventions. Il résultait de cet état de choses que nos capitaux se concentraient chez nous, et ne s'engageaient pas dans des placemens étrangers; et, au contraire, qu'une partie considérable de ceux du dehors affluait sur notre marché. Cet état de choses se modifia nécessairement au retour de la paix. L'industrie fut, à quelques égards, soulagée par la cessation de la guerre; mais, en même tems, l'effet des taxes qui avaient été imposées pendant nos longues contentions, et celui des restrictions mises à l'introduction des grains du dehors, n'étant plus balancés ou plutôt déguisés par les continuels emprunts du gouvernement, le taux des profits baissa beaucoup; de manière qu'en même tems que nos moyens d'accumulation diminuaient, nos capitalistes étaient plus disposés à faire des placemens au dehors, à cause de l'élévation relative des profits. Ces circonstances, jointes aux facilités que les étrangers ont eues depuis la paix, de négocier des emprunts dans ce pays, et de s'approprier toutes les découvertes qui avaient fondé notre ascendant industriel, nous ont placés, sans contredit, dans une position très-difficile, qui exige impérieusement que l'on avise à un moyen énergique de nous soulager d'une partie des charges qui pèsent si lourdement sur nous. Nous n'avons, cependant, aucune raison de craindre une diminution immédiate dans les branches principales de notre industrie. L'action funeste qu'exerce la réduction du taux des profits sur la prospérité nationale ne se développe que par des degrés imperceptibles. C'est aussi ce qui la rend plus dangereuse; car, comme elle ne manifeste ses symptômes les plus sinistres que lorsqu'elle a pénétré au cœur du corps social, et qu'elle en a altéré toute l'économie, il en résulte que le mal a acquis tout son développement, quand on commence à l'apercevoir, et qu'il faut, pour

le combattre, des moyens bien plus puissans que si on l'eût reconnu dès le principe.

Dans l'origine du système des dettes fondées, les emprunts contractés par le gouvernement l'étaient, en général, en anticipation du produit de certaines taxes imposées pour un nombre d'années déterminé. L'on supposait que le montant de ces taxes, pendant la durée du tems pour lequel elles avaient été consenties, suffirait pour effectuer le remboursement de la dette ; mais cette attente se réalisait bien rarement ; et, comme les besoins de l'état exigeaient que ces taxes fussent hypothéquées pour de nouveaux emprunts, quelquefois avant l'expiration du premier terme, elles étaient sans cesse prolongées, et finissaient presque toujours par devenir perpétuelles.

L'intérêt légal, au commencement de notre système d'emprunts, était de 6 p. °/₀ ; ce ne fut qu'en 1714 qu'il fut réduit à 5 p. °/₀ ; mais attendu le peu de stabilité que présentait alors le gouvernement, les emprunts qu'il contracta avant l'avénement le furent à un taux bien au-dessus de l'intérêt légal. En 1692, on essaya d'emprunter un million st. sur des annuités de quatre-vingt-dix-neuf ans ; l'intérêt devait être de 10 p. °/₀, pendant les huit premières années, et de 7 p. °/₀, pendant les années suivantes ; mais le trésor avait, à cette époque, si peu de crédit, qu'on ne put se procurer qu'une somme de 881,000 liv., à ces conditions extravagantes. Les emprunts contractés pendant les guerres de Guillaume III ne le furent jamais à moins de 8 p. °/₀, et souvent beaucoup plus haut ; il en fut de même sous la reine Anne.

Depuis le règne de la reine Anne, le trésor a fait très-peu d'emprunts en rentes viagères ou à termes. L'usage des rentes perpétuelles, qui ne peuvent être remboursées que par un acte de la législature, a prévalu ; et, malgré les objections qu'a faites contre ce système le docteur Price,

nous le regardons comme préférable à tous les autres. Afin de comprendre les objections de Price, supposons qu'une rente soit constituée pour cent ans. D'après les principes qui servent de règles, dans ces sortes de calculs, elle est presque l'équivalent d'une rente perpétuelle. En effet, si le trésor pouvait emprunter à 4 p. °/₀, en annuités perpétuelles, il n'aurait pas à donner en outre plus d'un sch. sept deniers, en rentes constituées pour cent ans; mais dans l'hypothèse même où il paierait plus d'un quart ou même un demi p. °/₀ de plus, cette charge additionnelle serait à peine sensible, suivant les partisans du système des rentes à terme, et ses inconvéniens seraient fort peu de chose à côté des avantages qui résulteraient de l'extinction graduelle et nécessaire de la dette. « Par ce système d'emprunts, dit le dr. Price, la dépense d'une guerre serait toujours soldée avant le commencement d'une autre; et partant l'état n'aurait jamais à supporter à la fois la dépense de plusieurs guerres. Ainsi donc, à beaucoup d'égards, ses finances pourraient être gérées par des mains inhabiles ou infidèles sans qu'il en souffrît. »

Par malheur plusieurs considérations très-importantes ont été omises dans cet exposé. Sans doute une rente de cent ans équivaut presque à une rente perpétuelle, et offre à peu près les mêmes garanties au porteur; mais nos décisions, dans les affaires d'intérêt, ne sont jamais gouvernées exclusivement par des principes mathématiques. Les administrateurs de corporations, les curateurs de tutelles, etc., éprouveront toujours une juste répugnance à faire un placement dans des fonds dont la valeur diminue sans cesse; et cette classe d'individus forme une portion très-considérable de celle des rentiers. Ainsi, dans l'hypothèse même où une rente à long terme aurait presque la même valeur qu'une rente perpétuelle, elle trouverait difficilement le même nombre d'acheteurs. Les souscripteurs des nouveaux

emprunts eux-mêmes, qui, en général, désirent se défaire le plus tôt possible du montant de leur souscription, préfèrent avoir des rentes perpétuelles remboursables par un acte du Parlement, à des rentes à long terme non remboursables.

D'ailleurs, quand bien même des rentes à terme seraient aussi facilement négociables que des rentes perpétuelles, d'autres raisons devraient encore empêcher d'en créer. Un gouvernement ne doit point adopter un plan de finances, et, en général, une institution quelconque qui peut contribuer à affaiblir, dans ses sujets, l'esprit de prévoyance et d'économie. Or tel serait, selon nous, l'effet inévitable d'un système de rentes viagères remboursables à échéances fixes. L'acheteur d'une rente viagère voudra presque toujours dépenser non-seulement les arrérages, mais encore le capital; et il en sera de même, quoique peut-être dans un moins haut degré, s'il possède une rente à terme. Si ces rentes étaient constituées par le gouvernement, et qu'elles fussent établies sur une grande échelle, le mépris public, qui s'attache maintenant aux placemens de ce genre, s'affaiblirait graduellement, et un plus grand nombre de personnes, dans le but d'accroître leur revenu, engageraient leurs fonds dans des rentes viagères, ou dans des annuités qu'ils calculeraient devoir se terminer à peu près en même tems que leur vie. Cet état de choses aurait des conséquences désastreuses, tant sous le rapport moral que sous le rapport économique. Un individu, dont les moyens d'existence résultent d'une rente sur l'état, peut, à beaucoup d'égards, se passer de cette bonne opinion si nécessaire à tous ceux qui sont engagés dans une profession industrielle; et, si la rente est viagère ou à terme, il ne songe qu'à dépenser toute sa fortune, sans s'occuper de ceux qui viendront après lui; il cesse par conséquent de s'intéresser au bien public, et il devient égoïste, dans l'acception de ce mot la plus honteuse et la plus littérale.

Une portion considérable des rentiers actuels se compose en grande partie d'hommes étrangers aux affaires, qui vivent en totalité ou en partie avec leurs dividendes, et qui laissent le capital à leurs enfans ou à leurs familles. Supposons que ces rentes soient converties en rentes à termes; à l'expiration, eux ou leurs héritiers se trouveront sans ressources, à moins qu'ils n'aient pris une assurance, ou qu'ils n'aient accumulé une portion de leur annuité, de manière à obtenir un revenu équivalent à son expiration; mais ce sont-là des combinaisons qui exigent une connaissance pratique des affaires; et très-certainement la plupart des rentiers, faute de prévoyance, d'opportunité, de renseignemens suffisans, etc., ne penseront jamais à prendre ces arrangemens, ou bien ils en ajourneront sans cesse l'exécution. Ce système fatal s'introduirait donc beaucoup plus vite qu'on ne le pense communément, et comme il frapperait le principe d'accumulation, et qu'il détruirait les habitudes les plus conformes aux intérêts véritables de la société, le gouvernement, loin de le prendre sous sa protection, doit au contraire faire tout ce qui dépend de lui pour l'empêcher de prévaloir.

Des rentes viagères ont souvent été constituées d'après une combinaison nommée *tontine*, à cause de Tonti, banquier italien, qui en a été l'inventeur (1). Dans ces sortes d'opérations, les bénéfices de la survivance sont accordés aux contractans qui sont classés par âge, et qui reçoivent une rente proportionnelle. A mesure que l'un d'eux meurt, sa rente est répartie entre ceux qui restent dans la classe à laquelle il appartenait, de manière que le dernier existant profite de la totalité des extinctions, à moins d'une stipulation qui ne lui en accorde qu'une partie.

Il est évident qu'attendu le droit de survivance concédé

(1) Voyez, sur les Tontines et les Assurances sur la vie, l'article inséré dans notre 24e numéro.

aux prêteurs, le gouvernement doit recevoir plus d'argent, lorsqu'il emprunte sous la forme de tontine, que lorsqu'il constitue de simples rentes viagères. Les tontines n'en sont pas moins, suivant nous, la plus mauvaise espèce d'emprunt qui existe. Ce ne sont, par le fait, que des loteries déguisées; comme les rentes viagères, elles déterminent le capitaliste à convertir son capital en revenu, et, en même tems, elles excitent violemment le goût du jeu. Malgré leurs nombreux inconvéniens, les rentes viagères sont donc préférables aux tontines : les premières donnent un revenu fixe et uniforme dès le principe; tandis que, dans les tontines, le prêteur se contente d'abord d'un petit revenu, dans l'espoir presque toujours trompé, d'arriver, dans ses vieux jours, à une grande opulence. Elles ont encore un autre inconvénient très-grave; c'est qu'il est fort difficile de les établir d'après les règles déduites du calcul des probabilités. Les auteurs de ces combinaisons s'appliquent toujours à les présenter sous les formes les plus séduisantes; les contractans sont bien rarement classés avec le soin convenable, de sorte qu'il y en a toujours de privilégiés.

Une portion très-considérable de l'ancienne dette de la France avait été constituée en tontines, conçues de la manière la plus imprévoyante pour l'état, et dont les avantages étaient fort inégaux pour les souscripteurs. Ce mode d'emprunt a heureusement été abandonné depuis la révolution; et la dette française est constituée aujourd'hui, comme celle de la Grande-Bretagne, en rentes sans échéances fixes, que le gouvernement peut racheter quand il en a la volonté et les moyens. On a fait peu de tontines en Angleterre; la dernière qui ait été établie le fut en 1779, et elle a fort mal tourné pour les contractans.

Maintenant que nous avons clairement démontré que les rentes perpétuelles, rachetables par le trésor, moyennant le paiement intégral du capital reconnu, étaient préférables

à toutes les autres combinaisons, il nous reste à examiner quel est le meilleur mode de constituer ces rentes. Le crédit des nations, comme celui des individus, peut être modifié par des causes très-diverses; et quand bien même il n'éprouverait pas de variations, le trésor aurait plus ou moins de facilités à négocier ses emprunts, selon la masse plus ou moins forte des capitaux qui se trouveraient sur le marché, et le nombre des emplois productifs qui leur seraient offerts. Il est donc impossible que les emprunts publics puissent toujours se faire aux mêmes conditions.

Il est évident que ces conditions ne peuvent varier qu'à l'égard du capital ou des intérêts. Supposons que le trésor fût dans l'usage de constituer une rente de 100 liv. à 4 p. %, pour chaque somme de cent liv. versée par le prêteur, et que, par une cause quelconque, il ne fût plus possible de trouver de l'argent à des conditions aussi favorables, l'administration aurait à choisir entre les deux partis suivans : 1° Elle pourrait reconnaître au prêteur un capital plus considérable que celui qu'il aurait versé, et lui payer une rente pour la totalité du capital reconnu; 2° sans constituer de capital fictif, elle pourrait payer un intérêt plus élevé pour celui qu'elle aurait reçu. Le premier de ces plans est celui qui a été suivi le plus souvent parmi nous; et M. de Villèle voulait le faire prévaloir en France, quand il créa son malheureux 3 p. % : nous sommes loin de croire cependant qu'il mérite la préférence.

Le système de reconnaître au prêteur un capital plus considérable que la somme versée au trésor remonte au tems de la reine Anne; mais il n'a reçu un grand développement que pendant la guerre terminée par le traité d'Aix-la-Chapelle. A cette époque, on commença à considérer la dette publique comme une charge perpétuelle, dont le pays ne pourrait jamais s'affranchir. On crut, d'après cela, qu'il vaudrait mieux disposer de quantités variables en ca-

pital, ayant un taux d'intérêt uniforme, que de n'inscrire sur le livre de la dette publique que les sommes réellement versées, en y attachant des intérêts divers et conformes aux variations du marché. Le premier système avait au fond beaucoup moins d'inconvénient, à cette époque, qu'il n'en a eu depuis. Pendant les règnes de Georges Ier et de Georges II, le prix des annuités s'éloigna peu du pair, et, avant la rebellion de 1745, les 3 pr. % ne tombèrent jamais au-dessous de 89. Par malheur on a persévéré dans les mêmes voies, quand les 3 pr. % ne se vendaient guère au-dessus de la moitié de leur valeur nominale, et il est évident que si, aujourd'hui ou plus tard, nous prenions quelques mesures pour le remboursement de la dette publique, les 3 pr. % s'élèveraient de suite au pair, et, par conséquent, que nous serions dans le cas de donner 100 liv. pour 50 ou 60 que nous avons reçues.

Toutefois il est juste de reconnaître que l'usage de constituer un capital plus considérable que le capital perçu, en donnant un intérêt peu élevé, a quelques avantages sur l'autre système. Les fluctuations dans le prix de la première espèce d'annuités, étant plus considérables, donnent plus de champ aux spéculations; et la confiance que la plupart de nous ont dans leur sagacité et leur bonheur nous dispose naturellement à acheter l'espèce de fonds qui peut augmenter notre capital. On a généralement supposé que c'était par cette raison que nos 5 pr. % avaient une valeur relative moins élevée que le 3; ou, ce qui revient au même, qu'une somme employée à l'acquisition de 5 pr. %, donnait un intérêt moins considérable que si on l'avait placée en 3.

Il est possible sans doute que cette considération ait contribué à la faveur du 3 p. %; mais la cause principale de cette faveur, c'est que les capitalistes calculaient que, lorsque le 5 s'élèverait au pair, le gouverne-

ment aurait la possibilité de le rembourser ou d'en réduire l'intérêt, ce qui, effectivement, a eu lieu en 1822. Il est clair, d'après cela, qu'un pour cent, ou du moins un et demi des rentes constituées à 5 p. %, ne pouvait être considéré que comme une annuité à court terme. Une rente, dans les 5, ne pouvait donc pas équivaloir à une rente d'une somme égale, dans les 3, beaucoup trop éloignés du pair, pour qu'on craignît de les voir réduire.

Une petite augmentation d'intérêt suffirait pour balancer la chance d'accroissement dans le principal, qu'offrent les rentes constituées avec un capital fictif. Dès que l'emprunt est contracté, le rentier jouit du bénéfice du haut intérêt; tandis que les chances de hausse dans le capital dépendent de la cessation des hostilités, de l'état du revenu à cette époque, et de vingt autres circonstances toutes fort incertaines. Des personnes très-versées dans ces matières assurent qu'en augmentant d'un quart p. % l'intérêt de tous les emprunts contractés pendant la dernière guerre, le gouvernement aurait pu les faire, sans créer un capital fictif.

Le plus grave inconvénient des emprunts dans lesquels on reconnaît un capital plus considérable que celui qui a été réellement versé, c'est que l'état ne profite pas des facilités que la paix amène presque toujours avec elle, de réduire l'intérêt. Dans l'autre système, rien au contraire n'est plus facile. Ainsi supposons que, dans le cours de la dernière guerre, on eût emprunté une somme, pour laquelle on aurait constitué un fonds équivalent, en y attachant un intérêt de 5 et même de 6 p. %, il y a long-tems que le trésor aurait pu en réduire l'intérêt à 3 1/2 et même à 3, en proposant de rembourser le capital, dans le cas où les rentiers n'auraient pas voulu consentir à la réduction; mais, dans le système désastreux qui a prévalu, l'intérêt des emprunts a été à peu de chose près aussi élevé

que si on n'eût pas reconnu de capital fictif, et il est impossible de le réduire, puisqu'on ne pourrait pas le faire sans payer intégralement la totalité du capital reconnu (1).

Nous allons maintenant démontrer, par des faits, tout le danger d'un système que nous n'avons encore attaqué que par le raisonnement. En 1781, le gouvernement fit

(1) Note du Tr. On ne saurait trop regretter que la France, à l'époque des embarras financiers qui ont suivi la seconde restauration, n'ait point répudié un mode d'emprunt dont nos voisins avaient appris à connaître tous les inconvéniens. L'étranger qui était alors chargé de notre administration financière, on ne sait pourquoi, car son habilité n'était garantie par aucun antécédent, négociait des rentes, en reconnaissant aux prêteurs un capital qui s'élevait, dans les premiers emprunts, à près du double de la somme versée au trésor. Comme ces rentes étaient constituées à 5 p. %, et que le trésor ne recevait que 57 ou 58,000 fr. en échange d'un contrat de 100,000 fr., il est clair que, par le fait, il empruntait à près de 9 p. %. Si une fortune particulière était administrée, comme on administrait alors la fortune publique, elle serait sans aucun doute promptement anéantie. L'état ci-dessous des divers emprunts contractés par le trésor, depuis la seconde restauration, donnera une idée exacte des effets produits par ces diverses opérations sur la situation de nos finances.

Relevé, d'après les comptes de finances, des rentes 5 p. % négociées par le Trésor Royal depuis le 1er avril 1816.

ANNÉES pendant lesquelles ont eu lieu les négociations.	MONTANT des rentes négociées.	CAPITAL nominal des rentes négociées.	PRODUIT net versé au trésor.	TAUX auquel ressortissent les négociations d'après les versemens faits au trésor.	TAUX auquel ressortissent les intérêts payés par le trésor sur les sommes qui lui ont été versées.	DIFFÉRENCE entre le capit. nomin. des rentes et les sommes versées au trésor formant accroissement de capital pour les prêteurs.	PROPORTION moyenne de cet accroissem. avec le capital versé par les prêteurs
1816	6,000,000	120,000,000	69,763,000	58 13	8 60	50,237,000	72 01
1817	30,000,000	600,000,000	345,065,000	57 51	8 69	254,935,000	73 88
1817	669,775	13,395,500	7,924,035	59 15	8 45	5,471,465	69 05
1818	14,925,500	298,510,000	197,909,400	66 23	7 55	100,600,600	50 83
1818	12,313,433	246,268,660	165,000,000	67	7 46	81,268,660	49 25
1821	401,942	8,038,840	7,000,000	87 07	5 75	1,038,840	14 84
1821	12,514,220	250,284,400	214,118,305	85 55	5 84	36,166,095	16 87
1823	23,114,516	462,290,320	413,980,981	89 55	5 58	48,309,3[illegible]9	11 43
	99,939,386	1,998,787,720	1,420,760,721	71 08 $\frac{1121}{10000}$	7 0342	578,026,999	40 68

Il résulte du tableau ci-dessus que les emprunts effectués par le trésor, de 1816 à 1823, ont porté sur une somme de rentes 5 p. % montant à 99,939,386 fr., au capital nominal de 1,998,787,720

un emprunt de douze millions st. (300,000,000 fr.) pour lequel il donna dix-huit millions (450,000,000 fr.)

Dont la négociation, opérée au cours moyen de 71 08 $\frac{1121}{10000}$, a fait entrer dans ses caisses une somme capitale de......... 1,420,760,721

Que le trésor a emprunté à l'intérêt annuel de 7 $\frac{03}{100}$ p. $^{0}/_{0}$, et qu'il a en même tems consenti au profit des prêteurs à une prime montant à......... 578,026,999
équivalente à 40 fr. 68 c. p. $^{0}/_{0}$ du capital emprunté.
A la vérité les rachats de rentes 5 p. $^{0}/_{0}$ que la Caisse d'Amortissement a effectués, depuis 1816, ont eu pour effet d'atténuer ce dernier résultat.
Au 6 mai 1825, époque à partir de laquelle ont cessé les rachats en rentes 5 p. $^{0}/_{0}$, la Caisse d'Amortissement se trouvait propriétaire de 37,070,107 fr. de ces rentes, au capital nominal de......... 741,402,140
Dont le rachat, opéré à des cours variés entre 57 fr. et 104 fr. 75 c., établissant un cours moyen de 80 fr. 24 c., avait exigé l'emploi d'un capital de......... 594,914,079

Le trésor a profité de la différence montant à......... 146,488,061
La prime qu'il avait consentie au profit des prêteurs étant de......... 578,026,999

Se trouve aujourd'hui réduite à......... 431,538,938
Somme équivalente à 30 fr. $\frac{37}{100}$ p. $^{0}/_{0}$ du capital emprunté.
En d'autres termes les 37,070,107 fr. de rentes 5 p. $^{0}/_{0}$, rachetés par la Caisse d'Amortissement et que le trésor avait négociés au cours moyen de 71 08 $\frac{1121}{10000}$, avaient fait entrer dans ses caisses un capital de......... 526,996,953
Il a été employé à leur rachat un capital de......... 594,914,079

La prime payée par le trésor sur la partie des rentes rachetées par la Caisse d'Amortissement a été de......... 67,917,126
équivalente à 12 fr. 89 c. p. $^{0}/_{0}$ du capital versé par les prêteurs.
Les rentes négociées étant de......... 99,939,386
et les rentes rachetées n'étant encore que de......... 37,070,107

Il reste entre les mains des prêteurs......... 62,869,279

Dont le rachat ou le remboursement au pair exigerait un capital de 1,257,385,580
La négociation de ces rentes au cours moyen de 71 08 $\frac{1121}{10000}$ a fait entrer au trésor un capital de......... 893,763,768

Le remboursement ne pourrait en être aujourd'hui opéré qu'avec une prime montant à......... 363,621,812 ci 363,621,812

Total égal à la prime ressortissant ci-dessus......... 431,538,938
En résumé le trésor a emprunté, de 1816 à 1823, un capital de 1,420,760,721 fr. à l'intérêt moyen de 7 0342 p. $^{0}/_{0}$, et en consentant à une prime de 40 68 p. $^{0}/_{0}$ en faveur des prêteurs, laquelle, au moyen des rachats effectués par la Caisse d'Amortissement, jusqu'au 6 mai 1825, se trouve aujourd'hui réduite à 30 37 p. $^{0}/_{0}$ du capital emprunté.
La partie de ce capital dont le trésor se trouve aujourd'hui libéré, vis à vis des prêteurs, bien qu'il continue à en servir les intérêts à la Caisse d'Amortissement, lui a coûté une prime de 12 89 p. $^{0}/_{0}$, équivalente à une somme de......... 67,917,126
La partie de ce même capital dont il reste encore débiteur ne pourrait être aujourd'hui remboursée qu'avec une prime de 40 68 p. $^{0}/_{0}$ équivalente à une somme de......... 363,621,812

Après complet remboursement de ces emprunts, le trésor aura tenu compte aux prêteurs d'une prime totale montant à......... 431,538,938

Somme équivalente à près de la moitié d'un de nos énormes budjets. Et qu'on ne dise pas, avec le docteur Price, que les emprunts nationaux sont des dettes de la main à la main ; car les rentiers ne représentent qu'une portion assurément peu importante des contribuables. D'ailleurs, une partie considérable des bénéfices de ces emprunts est restée dans les mains des banquiers, auxquels le trésor les a négociés ; et parmi eux se trouvaient

en 3 p. %, et trois millions (75,000,000 fr.) de 4 p. %. Il constitua un intérêt de 660,000 liv. st. (16,500,000 fr.), ce qui fait plus de 5 1/2 p. %, et il reconnut aux prêteurs un capital fictif de neuf millions st. (225,000,000 fr.)! Il est évident que, si l'emprunt en question eût été négo-

beaucoup de capitalistes du dehors. Ce qui ajoutait encore aux inconvéniens de ces opérations, c'est la manière dont elles se faisaient avant le premier ministère de M. le comte Roy, et lorsqu'il n'avait pas encore introduit, dans la gestion de nos finances, ces habitudes d'ordre et de loyauté qui leur ont été si utiles. Ces emprunts, qui grevaient le présent d'intérêts énormes, et l'avenir du remboursement d'un capital immense, étaient négociés dans l'intérieur du cabinet d'un ministre, et sans aucune des formalités observées dans les adjudications les moins importantes. Rien, au fond, n'eût été plus facile que de placer des contrats de rente au pair, en y attachant un intérêt de 10 à 12 p. %. Déjà M. le baron Louis avait tenté avec succès une opération de ce genre, en 1814, en créant ses obligations royales. Lorsqu'ensuite le crédit se serait amélioré, l'état aurait pu rembourser ces contrats avec le produit de rentes négociées à des conditions plus favorables. En créant des rentes à capitaux fictifs, au contraire, non-seulement l'état subissait les inconvéniens de son discrédit actuel, mais il se mettait plus tard dans l'impossibilité de profiter de l'amélioration de sa position financière; ou plutôt, il était clair que cette amélioration même deviendrait un embarras de plus, puisque l'élévation du cours des rentes en rendrait l'amortissement plus long et plus dispendieux. Un des hommes qui connaît le mieux, en France, les véritables principes de l'économie publique, et qui vient d'en donner une preuve récente dans ses observations si lumineuses sur l'état de nos finances, M. le comte de Mosbourg, avait signalé, dès 1816, les suites inévitables du système désastreux dans lequel on allait entrer; mais ses sages prévisions ne furent pas écoutées, et probablement même elles ne furent pas comprises. S.

P S. Pendant que nous écrivions cette note, M. Lafitte faisait à la Chambre des députés une habile apologie des dettes contractées à un faible intérêt, mais avec un capital fictif. Plus sa célébrité financière lui donne d'autorité, plus il importe de le combattre, quand l'erreur pourrait s'accréditer avec l'appui imposant de son nom. La question qu'il a soulevée de nouveau est la même que celle qui a été tant débattue, il y a quelques années, à l'époque du projet de conversion présenté par M. de Villèle. Dans un discours fort remarquable et trop peu remarqué, M. de Lastours a combattu dernièrement le système de M. Lafitte, par de puissantes considérations. Le tableau suivant fera encore mieux ressortir ce qu'il peut avoir d'erroné.

cié sans accroissement de capital, à un intérêt de 6 et même de 6 1/2, au bout d'une demi-douzaine d'années, cet inté-

TABLEAU indicatif des annuités que devrait servir le trésor pour les intérêts et l'amortissement, jusqu'à son rachat total, d'un emprunt de cent millions constitué à divers taux d'intérêt et négocié à divers cours, établi dans l'hypothèse où il serait affecté à l'amortissement du dit emprunt 1 p. % du capital nominal constitué par le résultat de sa négociation.

NATURE des EMPRUNTS CONSTITUÉS à divers intérêts, avec 1 p. % du cap. nominal pr l'amortissement.	CAPITAL nominal à constituer.	TAUX auquel ressortissent les intérêts consentis.		Proportion de la prime consentie par le trésor et assurée aux prêteurs.	MONTANT DE L'ANNUITÉ à servir par le trésor.			COURS moyen auquel sont supposés devoir être effectués les rachats.	DURÉE des rachats.	MONTANT DES ANNUITÉS servies par le trésor pendant la durée des rachats.		
		SUR le capital reçu par l'état.	SUR le capital nominal constitué		POUR les intérêts.	POUR l'amortissement constitué à 1 p. 0/0 du capital nominal emprunté.	TOTAL de l'annuité			POUR les intérêts.	POUR l'amortissement.	TOTAL.
Emprunt de 100 millions de capital — Constitué à l'int. de 5 p. % , nég. au pair..	100,000,000	5 »	5 »	» »	5,000,000	1,000,000	6,000,000	au pair.	ans. 36 2/3	183,333,333	36,666,667	220,000,000
Constit. en 4 1/2 p. % et nég. au cours de 97.....	103,092,783	4 639	4 1/2	3 09	4,639,175	1,030,927	5,670,102	au pair.	38 3/4	179,768,031	39,948,421	219,716,452
Constitué en 3 p. % et négocié au cours de 70..	142,857,133	4 286	3 »	42 85	4,285,714	1,428,571	5,714,285	à 86	40 5/12	173,214,274	57,738,077	230,952,351

rêt eût pu être réduit à 3 ou à 3 1/2 ; tandis que, d'après le mode qu'on avait adopté, on ne pouvait rien réduire de la charge annuelle, sans d'abord être en mesure de pro-

Il résulte de ce tableau, qu'un emprunt de cent millions contracté à 3 p. % , comme le veut M. Lafitte, et négocié au cours de 70 , coûterait près de onze millions de plus à l'état, que s'il eût été fait au pair, et à 5 p. %. Le taux moyen du rachat que nous avons fixé à 86 n'a assurément rien d'exagéré ; car, à moins de circonstances politiques très-graves, notre 3 p. % actuel l'atteindra rapidement , quand le remboursement de l'indemnité des émigrés sera fini. L'économie de onze millions que nous venons d'indiquer, dans le cas où on en emprunterait au pair, n'est encore, au surplus, que le moindre des avantages attachés à ce mode d'emprunt ; le plus grand résulte, comme on l'a vu dans le texte, des facilités qu'il donne au gouvernement, de réduire le taux des intérêts qu'il sert, et cela tout en respectant ses engagemens, et sans qu'il en coûte rien à sa loyauté. D'ailleurs, dans notre hypothèse, la question est posée d'une manière beaucoup trop favorable au système que nous combattons; car, comme l'a très-bien démontré M. Casimir Périer, l'intérêt de l'argent n'est plus à 5 p. %, puisque nos rentes à 5 p. %, sans amortissement, et sous le coup d'un remboursement probable, sont cotées à 103. Du reste nous sommes parfaitement d'accord avec M. Lafitte sur la nécessité de fortifier l'amortissement, au lieu de le réduire ; il fait valoir à cet égard des considérations nouvelles et fort ingénieuses. Mais si on augmente la puissance de l'amortissement, ce sera une nouvelle raison de ne pas créer de capital fictif; car, plus l'amortissement aurait d'énergie, plus le trésor ou les contribuables qu'il représente, seraient constitués en perte, puisque les rachats se feraient à un terme plus rapproché de la valeur nominale. Au surplus, vouloir que l'on augmente le fonds d'amortissement, c'est vouloir, en d'autres termes, que l'on demande davantage à l'impôt, et moins au crédit. L'opinion de M. Lafitte est cependant très-favorable à l'emploi de ce moyen. Suivant lui, c'est en grande partie au crédit que l'Angleterre doit sa force et sa richesse. Un simple rapprochement suffira pour établir le contraire. La dette anglaise n'a reçu d'accroissemens considérables qu'à deux époques distinctes : 1° pendant la guerre que Georges III a faite à l'indépendance américaine; or, jamais argent ne fut plus mal employé, puisqu'à la fin de la lutte les États-Unis étaient libres et triomphans ; 2°, pendant la guerre contre la révolution française. Les énormes frais de cette dernière guerre ont eu, il est vrai, certaines compensations. La Grande-Bretagne nous a enlevé quelques colonies, ainsi qu'à nos alliés. Mais veut-on savoir ce qu'elles lui ont coûté? Il suffit pour cela de consulter le tableau de la page 218, et on verra que, pour couvrir les dépenses de vingt-trois ans de guerre, elle a été obligée de contracter une dette perpétuelle, dont l'intérêt s'élève à plus de 500 millions de francs. Assurément c'est payer un peu cher le bail de l'Ile de France et du Cap, et mieux vaudrait ne pas les posséder. En résumé, les combinaisons des financiers de l'Angleterre lui ont fait plus de mal que de bien, et elle n'a pu en supporter le dommage qu'à l'aide de ces machines aux mille bras que sa puissante industrie fait mouvoir, et de ces innombrables navires qui sillonnent toutes les mers, chargés des produits de tous les continens.

poser aux prêteurs vingt-un millions st. (525,000,000 fr.), au lieu de douze millions (300,000,000 fr.) qu'ils avaient réellement avancés.

Rien, par malheur, n'est plus facile que de faire voir que l'intérêt public a été presque constamment compromis par l'ignorance de l'administration, qui sacrifiait follement l'avenir au désir d'obtenir un petit avantage immédiat. A cet égard, elle n'a pas montré plus de lumières, pendant la guerre de la révolution française, que pendant celle d'Amérique. Par exemple, en 1798, le trésor négocia treize millions st. (325,000,000 fr.), à des conditions encore plus extravagantes que celles dont nous venons de parler. Pour chaque somme de 100 liv., il reconnut au prêteur, 1° 175 liv. de 3 p. %; 2° 20 liv. en 4 p. %; et enfin, une annuité de 6 sch. p. 62 ans 3/4; en d'autres termes, il constituait un intérêt de 6 liv. 1 sch., indépendamment de la longue annuité de 6 sch., en même tems qu'empruntant en 3 et en 4 p. %, il se mettait dans l'impossibilité de réduire la charge annuelle résultante de l'intérêt, autrement qu'en payant le double de la somme qu'il avait reçue. L'époque à laquelle ce funeste marché fut conclu était, sans doute, un tems de crise, et il fallait, pour tenter les prêteurs, la séduction d'une prime proportionnée aux circonstances; mais en créant des 6 1/2, ou même des 7 p. %, on les aurait sans peine décidés à se présenter; et comme, dans notre hypothèse, il n'y aurait pas eu de capital fictif, dès que la crise aurait cessé, rien n'eût été plus facile que de réduire la charge annuelle.

Quelque pernicieux que fussent les effets de ce système fatal, la fascination de nos ministres des finances était telle, qu'ils ne pouvaient se décider à y renoncer. En conséquence, lorsqu'en 1815 on ouvrit l'énorme emprunt de 27,000,000 st. (675,000,000 fr.), on donna aux souscripteurs, pour chaque somme de 100 liv., 174 liv. en 3 p. %, et 10 p. % en 4, produisant ensemble un intérêt de 5

liv. 12 sch. 4 d. La folie de cette transaction est palpable. Il est hors de doute qu'avec un quart ou un demi p. °/₀ de plus d'intérêt, nous aurions pu faire cet emprunt, sans accroissement de capital; mais, dans l'hypothèse même où il aurait fallu donner un p. °/₀ de plus par an, afin de ne pas être soumis à perpétuité à un paiement de 5 liv. 12 sch. 4 d. pour chaque somme de 100 liv. prêtée au trésor, nous aurions eu à payer 6 liv. ou 6 liv. 10 sch. pendant trois ou quatre ans, et ensuite 3 liv. ou 3 liv. 10 sch. au plus.

Et ce que nous venons de dire n'est point une vaine hypothèse; car, l'année même où cet emprunt fut négocié, on plaça onze ou douze millions de billets de l'échiquier (1), en donnant un effet de 117 liv. à 5 p. °/₀, pour chaque prêt de 100 liv., ce qui faisait par conséquent un intérêt de 5 liv. 17 sch. p. °/₀, c'est-à-dire seulement 4 sch. 8 d. p. °/₀ de plus que pour l'emprunt des vingt-sept millions st., quoique, pour ce dernier, ont eût reconnu aux prêteurs un capital fictif de 84 liv. pour chaque somme de 100 liv., tandis que le capital fictif n'était que de 17 liv. pour les preneurs des billets de l'échiquier. Mais ce n'est pas tout. Par suite des mesures adoptées en 1822, pour réduire l'intérêt des 5 p. °/₀, la charge annuelle des billets de l'échiquier, convertis en valeur de ce genre, n'excède plus 4 liv. 12 sch. 9 d.; et cette charge ne serait plus que de 4 p. °/₀, si on eût créé un intérêt de 6 p. °/₀, au lieu de reconnaître un capital fictif de 17. Au surplus, les suites de ce système peuvent être encore présentées d'une manière plus frappante, en réunissant dans un seul tableau toutes les opérations qui se rattachent à notre dette fondée, pendant la dernière guerre. C'est dans des documens parlementaires que nous avons trouvé les élémens du tableau qui suit, et sur l'exactitude duquel on peut compter.

(1) NOTE DU TR. Les bons de l'échiquier sont des valeurs de la même nature que nos bons du trésor.

TABLEAU des emprunts contractés, chaque année, de 1793 à 1816, l'une e l'autre inclusivement; du montant de toutes les espèces de fonds créées à l'occasio de ces emprunts; des intérêts qui y sont affectés; de la portion de ces emprunts livre au commissaire de l'amortissement; du montant de toutes les espèces de fonds acqui par les commissaires, et des dividendes qu'ils reçoivent.

ANNÉES finissant au 1er février.	MONTANT des emprunts contractés chaque année.	MONTANT des fonds de toute espèce créés.	CHARGE ANNUELLE pour les dividendes.	PORTION des emprunts livrée aux commissaires du fonds d'amortissement	MONTANT des fonds de toute espèce acquis par les commis-saires de l'amortisse-ment.	MONTANT des dividende des fonds acqu par les commissair de l'amortissemer
	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.
1794	4,500,000 0 0	6.250,000 0 0	187,500 0 0	1,630,615 1 4	2,174,405	65,232 3 0
1795	12,907,451 2 2	15,676,525 12 5	599,117 18 11 1/4	1,872,200 4 2	2,804,945	84,148 7 0
1796	42,090,646 3 2	55,539,031 3 9	2,132,768 17 10	2,143,595 16 1	3,083,455	97,573 13 0
1797	42,756,196 2 0	56,945,569 1 9	2,274,528 4 8 1/2	2,639,724 9 5	4,390,670	131,720 2 0
1798	14,620,000 0 0	29,019,300 0 0	935,579 0 0	3,361,752 11 3	6,716,153	201,484 11 9
1799	18,000,000 0 0	35,624,250 0 0	1,105,602 10 0	3,984,252 13 2	7,858,109	235,743 5 4
1800	12,500,000 0 0	21,875,000 0 0	656,250 0 0	4,288,208 15 0	7,221,338	216,640 2 9 1
1801	18,500,000 0 0	29,045,000 0 0	871,350 0 0	4,620,479 1 7	7,315,002	219,450 1 2 1
1802	34,410,450 0 0	55,954,312 10 0	1,775,530 10 4 1/2	5,117,723 2 2	8,091,454	249,593 12 4 3
1803	23,000,000 0 0	30,351,375 0 0	910,541 5 0	5,685,542 6 6	7,733,421	246,256 12 7
1804	10,000,000 0 0	16,000,000 0 0	512,083 6 8	6,018,179 8 9	10,527,243	315,817 5 9 1
1805	10,000,000 0 0	18,200,000 0 0	546,000 0 0	6,521,394 7 2	11,395,692	344,710 15 2 1
1806	21,526,699 6 3	39,543,125 13 3	1,140,631 12 3 1/2	7,181,482 3 3	12,234,064	367,021 18 4 3
1807	18,000,000 0 0	29,880,000 0 0	896,400 0 0	7,829,588 19 3	12 807,070	384,212 2 0
1808	12,200,000 0 0	18,373,200 0 0	577,060 0 0	8,908,673 17 3	14,171,407	425,142 4 2 1
1809	12,000,000 0 0	13,693,253 10 0	587,743 13 6	9,555,853 9 1	13,965,824	435,757 14 4 3
1810	19,532,100 0 0	22,173,644 17 0	947,312 4 3	10,170,104 15 9	14,352,771	453,923 2 7
1811	16,311,000 0 0	19,811,107 10 0	765,955 7 6	10,813,016 15 9	15,659,194	481,442 16 4 3
1812	24,000,000 0 0	29,244,711 12 3	1,191,735 11 6 3/4	11,543,881 3 7	18,147,245	544,417 7 0
1813	27,871,325 0 0	40,743,031 0 0	1,486,271 11 0	12,439,631 19 5	21,108,442	633,253 5 2 1
1814	58,763,100 0 0	93,731,523 0 0	3,230,599 18 4 3/4	14,181,006 5 4	24,120,867	723,626 0 2 1
1815	18,500,000 0 0	24,694,830 0 0	851,832 18 0	12,748,231 12 3	19,149,684	574,490 10 4 3
1816	45,135,589 3 6	70,888,402 16 0	2,577,820 2 9 1/2	11,902,051 2 8	20,280,068	608,402 18 9 1
1817	3,000,000 0 0	3,000,000 0 0	90,000 0 0	11,491,670 2 6	18,515,556	555,536 13 7
	520,124,556 17 1	776,257,193 6 5	26,849,814 12 9 3/4	176,648,860 2 8	283,824,109	8,595,597 5 2 3
Emprunts levés pour l'Irlande dans la Grande-Bretagne.	64,750,000 0 0	103,032,750 0 0	3,324,549 11 8	11,873,489 16 10	19,087,846	572,635 7 5 1
Somme totale....	584,874,556 17 1	872,289,943 6 5	30,174,364 4 5 3/4	188,522,349 19 6	302,908,955	9,168,232 12 8
A déduire les somm. livrées à l'amortissemeot sur le montant des emprunts.	188,522,349 19 6	302,908,955 0 0	9,168,232 12 8			
	396,352,206 17 7*	569,380,988 6 5**	21,006,131 11 9 3/4†			

* 9,908,805,150 fr. ** 8,984,524,700 fr. † 525,153,275 fr.

	Liv. st.
Le capital de la dette fondée non rachetée de la Grand.-Bret. s'élevait, au 5 janvier 1827, à	783,801,739
	(18,595,043,475 fr.)
Intérêts de cette dette.................	29,892,745
	(747,308,635 fr.)
Frais d'administration.................	279,066
	(6,376,650 fr.)
Dette flottante au 5 janvier 1827........	23,793,200
	(584,830,000 fr.)
Intérêts de cette dette.................	831,207
	(20,780,175 fr.)

Il résulte de ce tableau que les sommes prêtées réellement affectées au service public, pendant la dernière guerre, s'élevaient à 396,352,206 liv. st. (9,908,805,150 fr.), et qu'un capital fictif de 173,028,782 liv. st., faisant près de 50 p. % des sommes reçues par le trésor, a été créé en faveur des souscripteurs. Il en résulte également que l'intérêt annuel des sommes empruntées pendant la dernière guerre s'élevait, à la fin des hostilités, à 21,006,131 liv. st. (525,153,275 fr.); ce qui fait environ 5 1/4 p. %. Mais il est évident que si on n'eût pas créé de capital fictif pour les sommes empruntées, et qu'on y eût d'abord affecté un intérêt de 5 1/2 ou de 6 p. %, cet intérêt aurait été réduit postérieurement à 3 ou 3 1/2 p. %, ou de vingt-un millions st. (525,000,000 fr.) à douze ou quatorze millions (300 ou 350,000,000 fr.)

Les 5 p. % britannique et irlandais s'élevaient à environ cent cinquante millions st. (3,750,000,000 fr.), et, par la réduction d'intérêt qui eut lieu, on fit une économie annuelle de 1,200,000 liv. st. (30,000,000 fr.); mais si, au lieu d'une petite fraction, toute la dette eût été consti-

tuée en 5 p. °/₀, l'économie aurait été cinq ou six fois plus forte.

On dira peut-être que la perte qui résulte pour l'état, lorsqu'on paie un capital fictif, au lieu d'augmenter l'intérêt du capital réellement prêté, ne serait pas aussi grande que nous l'avons dit, dans le cas même où le principal de cette dette serait un jour remboursé; attendu que, pour faire une comparaison exacte, il faut supposer que, si notre système était suivi de préférence à l'autre, les rentiers accumuleraient, à intérêts composés, l'excédant de leurs dividendes, jusqu'à l'époque du remboursement. Nous répondrons, que le grand avantage du système que nous avons proposé résulte de ce que l'état, pour obtenir une réduction dans les charges d'une dette contractée pendant la durée d'une guerre, n'est point forcé d'attendre que cette dette soit éteinte en totalité ou en partie, mais seulement jusqu'à l'époque du retour de la paix, quand il peut emprunter à des conditions plus avantageuses. D'ailleurs les auteurs de cette objection raisonnent comme si un accroissement de taxes ne tendait pas à augmenter l'activité industrielle et l'économie d'un pays, et ils supposent, en outre, que, si les charges publiques étaient diminuées, les habitans continueraient à travailler avec la même ardeur et à vivre d'une manière aussi parcimonieuse, et qu'ils placeraient à intérêts composés tout ce qu'ils gagneraient par la réduction de l'impôt. Toutes ces suppositions sont inadmissibles. Un accroissement dans l'impôt, pourvu qu'il ne soit pas porté à l'excès, car alors il ne produit que du découragement et de la misère, a le même effet sur une nation, qu'un accroissement dans leurs familles ou leurs dépenses sur les particuliers. Il pousse chacun à faire les plus grands efforts pour conserver la place qu'il occupe dans la société, et souvent il fait créer, de cette manière, plus de richesses que la taxe n'en absorbe.

Une réduction dans les contributions a nécessairement un effet contraire. Elle donne aux contribuables la possibilité de conserver leur rang social, avec moins d'activité, d'économie, et partant ces qualités sont moins fortement encouragées. Le désir d'accumuler est, sans contredit, une des plus fortes passions du cœur humain; mais cette passion n'est point unique : elle est balancée par le goût des jouissances actuelles. Il est donc tout-à-fait absurde de supposer qu'une addition de taxes, pendant la guerre, comme celle qui aurait été nécessaire pour compenser l'intérêt plus élevé des emprunts sans capitaux fictifs, aurait empêché la masse des capitaux de la nation d'être aussi considérable qu'elle l'est aujourd'hui.

A tous les inconvéniens de notre situation financière, il faut ajouter celui de n'avoir point de fonds d'amortissement efficace, et de n'en posséder que l'apparence. En effet, la totalité du revenu net de l'empire, pendant l'année financière terminée au 5 janvier 1827, ne s'élevait qu'à 60,282,374 liv. st., et la totalité des dépenses à 59,272,925 liv. st.; ce qui donnait un excédant de revenus de 1,900,449. Mais nous trouvons parmi les divers articles du revenu une somme de 1,580,000 liv. st., qui ne devrait pas y figurer, attendu qu'elle résulte d'une avance ou d'un prêt fait par la banque d'Angleterre, en échange d'une annuité qui lui a été donnée pour quarante-quatre ans. Ce n'est donc qu'une misérable jonglerie tout-à-fait indigne du gouvernement d'un grand peuple. Nous sommes loin de partager les répugnances de certaines personnes pour les fonds d'amortissement, mais on ne peut en créer de véritables qu'en augmentant le revenu, ou en diminuant la dépense; et nous ne voyons pas quel avantage il y aurait à publier, dans des comptes officiels, qu'il existe un excédant de revenu d'un million, quand, au con-

traire, la dépense surpasse la recette d'un demi-million.

La vérité est, et nous n'hésitons pas à le dire, quelque paradoxal que cela puisse paraître, que nos ministres des finances ont toujours témoigné trop de répugnance pour les taxes. Dans aucune occasion, ils n'ont fait tous les efforts nécessaires pour lutter contre les difficultés, à mesure qu'elles se présentaient. Ils ne pensaient qu'à ajourner le mal, et c'est ainsi que nos embarras sont arrivés à un point tel, qu'ils peuvent paralyser entièrement l'énergie de la nation. Nous sommes loin, cependant, de vouloir faire peser tout le blâme de cette conduite sur les ministres. Les clameurs d'une multitude ignorante les ont trop souvent forcés de recourir aux misérables expédiens qu'ils ont employés; toutefois, ils auraient dû, dans beaucoup d'occasions, résister à cet entraînement. Quoiqu'ils ne pussent pas solder entièrement les dépenses de la guerre avec l'impôt, il fallait le pousser à sa plus haute limite, de manière du moins à défrayer l'excédant d'intérêt que le trésor aurait eu à supporter en faisant des emprunts sans capital fictif. On ne doit recourir aux emprunts que pour compenser le déficit inévitable des recettes; et avant d'employer ce moyen si dangereux, il faut prélever sur toutes les espèces de revenus, soit industriels, soit fonciers, une taxe au moins de 10 à 12 p. %.

Nous avons dit, dans notre précédent article (1), que l'abaissement du taux des profits avait surtout le grave inconvénient de faire exporter les capitaux. Nos observations, à ce sujet, se trouveront pleinement confirmées par l'état ci-joint. C'est le tableau de tous les emprunts contractés, en Angleterre, par les pays étrangers, de 1816 à 1825.

(1) Voyez l'article inséré dans notre 31e numéro.

TABLEAU des fonds levés, en Angleterre, de 1816 *à* 1825, *pour les emprunts des gouvernemens étrangers, indiquant le montant des emprunts de chaque pays ; le taux de ces emprunts ; les intérêts payés annuellement ; le taux du contrat ; le quantum des sommes livrées par l'Angleterre ; et les variations extrêmes du cours des effets créés à l'occasion de ces emprunts.*

ANNÉES.	PAYS qui ont contracté les emprunts.	CAPITAL nominal des rentes négociées.	TAUX de l'intérêt calculé sur le capital nominal	OBLIGATION annuelle.	TAUX du contrat.	SOMMES avancées par l'Angleterre.	VARIATIONS extrêmes du cours des effets créés. Max.	Min.
		Liv. st.		Liv. st.		Liv. st.		
1818	1 Prusse	5,000,000	6	300,000	72	3,600,000	99	71
1822	2 *Idem*.......	3,500,000	5	175,000	84	2,940,000		
1820	3 Espagne.....	3,000,000	—		47	3,820,000		
1821	4 *Idem*.	3,000,000	—					
1822	5 *Idem*.......	3,000,000	—	700,000	54	3,240,000	74	8
—	6 *Idem*.......	4,000,000	—					
1823	7 *Idem*.......	1,000,000	—		26	260,000		
1821	8 Naples.......	2,744,640	—	308,772	65	4,114,036	96	60
1822	9 *Idem*.......	3,430,800	—					
—	10 Russie......	3,500,000	—	175,000	70	2,250,000	99 1/2	67 1/2
—	11 Danemark....	3,000,000	—	150,000	77 1/2			
—	12 Colombie....	2,000,000	6	120,000	84	1,640,000	96 1/2	38 1/2
—	13 Chili........	1,000,000	—	60,000	70	700,000	93	30
—	14 Poyais.......	200,000	—	12,000	80	160,000	81	0
—	15 Pérou.......	450,000	—	72,000	88	396,000	89	23 1/4
1824	16 *Idem*.......	750,000	—		82	615,000		
1823	17 Portugal.....	1,500,000	5	75,000	87	1,305,000	95	70
—	18 Australie....	3,500,000	—	175,000	82	2,870,600	99	80
1824	19 Grèce.......	800,000	—	40,000	59	472,000		
—	20 Buenos-Ayres.	1,000,000	6	60,000	85	850,000	97	69
—	21 Colombie....	4,750,000	—	285,000	88 1/2	4,203,750	96	52 1/2
—	22 Bresil........	1,200,000	5	60,000	75	800,000	91	51
—	23 Mexique.....	3,200,000	—	160,000	58	1,856,000	88	45
—	24 Naples......	2,500,000	—	125,000	92 1/2	2,312,500	95 1/2	69 1/2
1825	25 Brésil.......	2,000,000	—	100,000	85	1,700,000	91	51
—	26 Mexique.....	3,200,000	6	192,000	89 3/4	2,872,000	94 3/4	45
—	27 Grèce.......	2,000,000	5	100,000	56 1/2	1,130,000	58 1/2	14 1/2
—	28 Danemark...	5,625,000	3	168,750	75	4,218,750	97	51
—	29 Pérou.......	616,000	6	36,960	78	480,480	83	38 1/2
—	30 Guatimala...	1,428,750	—	85,714	73	1,042,897	74	—
—	31 Guadalaxara.	600,000	—	36,000	60	360,000	62	—
	TOTAUX.......	73,495,190*		3,702,196**		49,038,500***		

Depuis que les fonds mis en réserve sur les sommes livrées par les prêteurs ont été employés, les dividendes des fonds espagnols, grecs, mexicains, colombiens et du Poyais, et en général tous les fonds de l'Amérique du Sud, ont cessé d'être payés, et la valeur vénale de ces rentes a, en conséquence, été réduite à presque rien.

* 1,837,379,750 fr. ** 92,554,900 fr. *** 1,225,962,500 fr.

	CAPITAL.		INTÉRÊT.	
	Liv. st.	Fr.	Liv. st.	Fr.
Montant total des fonds avancés, par l'Angleterre, comme ci-dessus......	49,038,500	(1,225,962,500)	3,702,196	(92,554,900)
Indépendamment de ces fonds, depuis la paix de 1815, il y a eu des rentes créées en France pour environ 175,000,000 liv. st., dont on suppose qu'il y a environ en Angleterre...............	36,000,000	(900,000,000)	1,800,000	(45,000,000)
Et, depuis la même époque, on pense que les capitalistes anglais ont acquis des effets publics des Etats-Unis, ou des actions dans leurs canaux, leurs banques, etc., pour..................	9,000,000	(225,000,000)	545,010	(13,625,250)
En 1820 et 1822, on a aussi levé, en Russie, un emprunt de 85,000,000 de roubles, dont une portion a été fournie par l'Angleterre. Cette portion s'élève, à ce qu'on suppose, à.............	10,500,000	(262,500,000)	525,570	(13,139,250)
Ce qui fait une somme de 104,538,500 liv. st. levées en Angleterre pour les emprunts étrangers, dans les dix ans écoulés de 1816 à 1825, ci.........	104,538,500	(2,613,462,500)		
Intérêt annuel....................			6,577,096	(164,427,400)
Mais comme, l'un portant l'autre, 15 p.% des emprunts indiqués ci-dessus, ont été réservés pour constituer un fonds d'amortissement, et payer les quatre ou cinq premiers dividendes, il faut déduire.........................	11,538,500	(288,462,500)	577,096	(14,427,400)
Ce qui laisse une somme de.........	93,000,000	(2,325,000,000)	6,000,000	(150,000,000)

A cette somme on peut encore ajouter trois millions st. (75,000,000 fr.) engagés dans 41 compagnies de mines et autres spéculations étrangères pour lesquelles on avait créé un capital nominal de 32,840,000 liv. st. Cette somme de trois millions a été presque en totalité dépensée au dehors. On peut donc estimer à 93,000,000 liv. ster. (2,325,000,000 fr.) le montant total des valeurs exportées

de la Grande-Bretagne, pendant les dix années indiquées ci-dessus, à titre d'emprunts pour les gouvernemens étrangers, ou en sommes engagées dans des compagnies également étrangères. (*Edinburgh Review.*)

Littérature.

LITTÉRATURE ET POÉSIE DE LA BOHÊME (1).

Les infatigables recherches des Allemands ont, depuis quelques années, répandu la lumière sur la littérature et

(1) Note du Tr. L'article qu'on va lire n'offre pas seulement de l'intérêt sous le rapport littéraire ; il servira aussi à jeter plus de jour sur le grand mouvement qui s'opère en Bohême, mouvement digne de toute notre attention. Depuis quelques années, ses plus riches habitans réunissent à grands frais les débris de ses arts dans des musées, et les monumens de sa littérature dans des bibliothèques publiques dont ils sont les fondateurs. Ce sont les souvenirs de gloire et d'indépendance nationale que ces monumens leur rappellent, qui les leur rendent précieux ; souvenirs qui leur deviennent plus chers, à mesure que l'oppression autrichienne leur devient plus insupportable. Les Bohêmes n'ont, comme on sait, rien de commun avec cette race vagabonde qui infeste encore quelques portions de l'Asie, mais qui disparaît de l'Europe, et que l'on désigne en France sous le nom vulgaire de *Bohémiens*. Il paraît prouvé maintenant que ces derniers sont d'origine hindoue, car les Zinganes parlent encore aujourd'hui, sur les bords de l'Indus, un dialecte de la même langue. Les Bohêmes, au contraire, forment une des nombreuses divisions de la grande famille slave qui occupe également la Russie, la Pologne, une partie de la Valachie, de la Moldavie, de la Grèce, des rives du golfe Adriatique, etc., et qui, en Allemagne, étend ses rameaux jusqu'à Stettin et à Francfort sur l'Oder. Toutes ces populations, malgré les distances qui les séparent, parlent des dialectes qui ont entre eux plus d'analogie que le provençal ou le languedocien n'en ont avec le français. Par une destinée singulière, tandis que les Slaves orientaux succombaient, en Russie, sous le joug des Tartares, ceux de l'occident

la poésie slaves, négligées pendant des siècles. Cette révélation est due à de savans philologues, qui ont porté,

subissaient en partie la domination germanique; mais aujourd'hui ces rameaux épars tendent à se rapprocher. La Russie et la Pologne ont le même souverain, et les antipathies, suscitées par d'anciennes luttes, entre ces deux branches de la même famille, s'effacent de jour en jour. Les grâces de la princesse Romanoff, femme du grand duc Constantin, ont déjà fait beaucoup pour ce rapprochement; et une campagne heureuse, sous les mêmes drapeaux, réconcilierait entièrement les populations chevaleresques et guerrières de la Pologne, avec la suprématie russe. La fusion de ces deux peuples est au fond beaucoup plus facile que celle qui a été opérée, entre les Hollandais et les Belges, par le sage prince qui gouverne les Pays-Bas; roi sans faste et sans orgueil, ou plutôt chef héréditaire d'une république sans orages. Sur environ 30 millions de sujets, l'Autriche a 14 millions de Slaves, 5 millions d'Allemands, 4 millions de Hongrois, autant d'Italiens; le reste se compose de Grecs, de Juifs, etc. Ce sont donc les Slaves qui forment la population la plus nombreuse de la monarchie autrichienne; mais au lieu de leur accorder la prépondérance qu'ils devraient avoir, la cour de Vienne les fait grossièrement gouverner par des Allemands. Il n'est pas étonnant, d'après cela, qu'ils dirigent souvent leur pensée vers la Russie qu'ils considèrent comme leur rédempteur à venir. Les espérances qu'ils fondent sur elle sont exprimées d'une manière plus ou moins directe dans quelques-unes des poésies qu'on va lire. Déjà, dans le siècle dernier, sur les bords de l'Adriatique, les populations à demi barbares qui y vivent se glorifiaient de tous les succès des Russes, qu'elles regardaient comme leurs frères, et des agens habiles, jetés au milieu d'elles par le cabinet de Saint-Pétersbourg, y entretenaient une admiration presque religieuse pour Catherine II. A aucune époque de son existence, la confédération germanique n'a été aussi dangereuse pour la sécurité et l'indépendance des nations continentales, que ne le serait cette redoutable confédération des peuples slavons qui occupent tout l'orient de l'Europe, qui s'appuient au nord sur la Baltique, et au sud sur l'Adriatique, et qui pénètrent presque jusqu'à son centre par la Pologne, la Silésie et la Bohême. Que si la cour de Vienne entravait la Russie dans l'exécution de ses grands desseins, celle-ci tenterait sans doute de rallier à elle tous les sujets slaves de l'Autriche. Le moyen le plus sûr de prévenir cette confédération slavonne eût été de reconstituer la monarchie polonaise, en 1814; car la Pologne, rendue à son indépendance, serait naturellement redevenue la rivale et l'ennemie des Russes, et, adossée à l'Europe occidentale, elle aurait opposé une première barrière à leurs empiétemens; mais les négociateurs de Vienne n'avaient pas la vue aussi longue. Préoccupés d'un danger

dans ces investigations difficiles, une patience infatigable, une raison saine et souvent un esprit étendu. Quelque opinion que l'on puisse avoir des théories transcendantes et des rêveries mystiques, tourment et jouet de ces intelligences actives qui dépensent leur force dans le vide, on doit avouer que la philologie et la connaissance de l'antiquité, de ses rites, de ses lois, de ses mœurs, leur ont les obligations les plus signalées. En Angleterre et en France, l'esprit, plus vif, et, comme le dit Montaigne, plus *primesautier,* ne s'astreint pas facilement au labeur des Voss, des Heyne et des Niebhur; un savant d'Allemagne poursuit la vérité sous tous ses voiles, soulève toutes les enveloppes qui la couvrent, et, quand même il n'obtiendrait pour résultat qu'un faible rayon de lumière, il se croit assez récompensé de ses longs travaux.

Dans les climats très-divers où se sont établies les branches nombreuses de la grande famille slavonne, leur génie spécial s'est conservé intact. On reconnaît chez les Russes et les Serbes, les Carinthiens et les Moraves, les Bohêmes et les Polonais, un caractère commun de simplicité patriarchale et une flexibilité naturelle, qui se sont prêtées aux modifications des tems et des lieux, sans perdre leur type primitif : cette élasticité de génie cède aux impressions et ne s'y asservit pas. Guerriers, pasteurs, civilisés ou barbares, les Slaves qui se sont tour à tour rapprochés des Germains, des Turcs, des Finois, des Scandinaves, des Grecs et des Mongols, n'ont jamais abandonné, sous ces diverses influences, l'indélébile empreinte qui les isole et les distingue : ils se montrent, dans les chants populaires que l'on a recueillis récemment, sensibles aux beautés de la nature, ardens à les décrire et prompts à les animer et

passé qui ne tenait qu'à un seul homme, et qui cessait avec lui, ils méconnurent un danger permanent; le souvenir de la France leur fit fermer les yeux sur l'avenir de la Russie.

à les personnifier; amoureux du sol qui les a vus naître, et toujours fortement émus par la peinture des jouissances simples de la vie agreste. Leur coloris est plus doux que vif; et, en décrivant des scènes de terreur, ils se complaisent rarement comme les Écossais, les Germains, les Scandinàves, dans des tableaux de sang et de violence. On dirait qu'une étincelle de l'ancien génie des Hellènes est venue se mêler à leurs inspirations; mais ces rayons plus pâles et plus mélancoliques attestent l'influence d'un climat moins heureux. La muse des Slaves, moins riante à la fois et moins passionnée, moins voluptueuse et moins tragique, rappelle en quelque sorte, par l'attrait chaste et innocent qui la distingue, ces belles nuits des étés du nord, où respirent à la fois tant de pureté, de calme et une beauté si douce. Les poètes rustiques de ces nations diverses, ceux du moins qui n'ont pas sacrifié leur génie propre à l'imitation des littératures classiques, excellent à reproduire l'impression de la nature sur l'ame humaine, les coutumes spéciales de leur pays, le bonheur paisible, l'exaltation solitaire, l'enthousiasme doux et profond qui naît dans la retraite et s'y alimente. Chez quelques-uns, comme chez les Polonais, un reflet des mœurs chevaleresques est venu colorer l'ensemble de la société; chez d'autres, comme chez les Bohêmes, le génie germanique s'est mêlé au génie slave; mais les caractères que j'ai indiqués ne se sont effacés chez aucun de ces peuples.

En général, les poètes slaves décrivent avec talent, ou plutôt rendent avec naïveté le mouvement des objets, le choc des armées, la chute du torrent, l'élan subit du coursier qui s'emporte, la fuite du navire sur la mer, celle du tems dans la durée, celle de l'oiseau dans l'espace. Des hommes justement célèbres dans diverses littératures de l'Europe, ont tout-à-fait manqué de cette faculté spéciale, de cet art ou de cet instinct, qui donnent de la vie aux pa-

roles et de la mobilité au style : il suffirait de citer Klopstock chez les Allemands; chez les Anglais, Thomson et Samuel Johnson; Thomas chez les Français. Le caractère slave, d'une agilité singulière et d'une souplesse égale, se refuse à cette lourdeur compassée, dont quelques académies ont prétendu faire une loi ; et les différens dialectes du langage slavon se prêtent merveilleusement à la vivacité de l'expression et au mouvement du discours.

L'alphabet des langues slavonnes offre à l'œil une étrange confusion de consonnes qui disparaissent à la prononciation. Rien de guttural, de heurté, de rauque, dans les sons qui la composent : beaucoup d'inflexions étrangères à nos dialectes; une accentuation douce et mélodieuse, mais qui nous étonne par sa nouveauté : tels sont ses caractères principaux. Nos lettres romaines sont insuffisantes pour reproduire les nuances très-délicates de cette prononciation, où se trouvent indiquées par l'ancien alphabet slavon quarante-six lettres toutes diverses : quelques-unes ne sont guère que des gazouillemens ou des murmures, dont nos organes ont peine à saisir et à imiter la légèreté. Ainsi, l'on essaierait inutilement d'exprimer en caractères romains le *tz* des Serbes, que les Polonais écrivent *cz* et les Bohêmes *ch;* le *sch* des mêmes Serbes, que les Russes écrivent *sh*, les Polonais *sz* et les Bohêmes *ss;* le *szcr* des Polonais, que les Germains essaient de rendre par leur *schtsch*, les Serbes par *schcz*, les Russes par *stch*, les Bohêmes par *ssht*. Les caractères slavons peuvent seuls suffire, par leur diversité, à cette multitude de sons très-distincts, et qui, prononcés par les naturels du pays, n'ont rien de choquant pour l'oreille : ce sont des modulations singulièrement flexibles et passagères, que l'ouïe saisit et reconnaît avec plaisir, mais qu'il est difficile ou même impossible de fixer sur le papier, au moyen des signes qui nous sont familiers.

Sonore sans être pompeux, énergique sans être sau-

vage, le slavon est surtout remarquable par la souplesse avec laquelle il se plie et se prête à l'expression de tous les sentimens. Parmi ses dialectes nombreux, il n'y a point de patois exclusivement affecté au peuple; un seul langage est celui des femmes, celui des paysans, des bergers et des grands. Le même idiome retentit comme la cymbale qui appelle les combats; soupire les plaintes d'un cœur amoureux; murmure les doux accens de l'idylle; se précipite et s'élance en sons entrecoupés et bruyans, pour exprimer le tumulte de la guerre. La voyelle *a*, très-fréquente dans la composition des mots slaves, adoucit, si l'on peut employer cette expression, le choc et le fracas des consonnes; et les labiales, le *z*, l'*s* prodigués, achèvent de donner au langage un caractère de rapidité qui étonne.

L'idiome bohême ou tchékhe est le premier des dialectes slaves qui ait reçu une forme grammaticale. Le voisinage de l'Allemagne et l'asservissement de la Bohême sous le joug de l'Autriche ont introduit, dans ce dialecte, une assez grande quantité de racines et d'idiotismes germaniques. Ce fut en vain cependant que le philosophe Joseph II essaya d'étouffer le souvenir de l'antique littérature de la Bohême, et de détruire l'usage de la langue slave dans ses états : entreprise insensée, qui ralluma dans le cœur des Bohêmes l'amour de la vieille patrie, l'enthousiasme pour les traditions de leurs aïeux. Tous les préjugés nationaux se réveillèrent à la fois; une ligue patriotique se forma, et, sous prétexte de conserver la pureté du langage maternel, les sentimens de la haine publique contre les oppresseurs se nourrirent et fermentèrent dans le silence. L'Autriche, en se départant des principes de Joseph II, n'a pas abjuré le fatal système dont nous venons de décrire les premiers effets, et dont l'Europe verra peut-être bientôt les derniers résultats. Elle a continué la guerre commencée par cet empereur contre le

langage primitif des nations slaves : singulière prétention ! comme si la nature même des choses ne forçait pas les usurpations du pouvoir à s'arrêter devant certaines limites qu'il n'est permis à personne de franchir ; comme si la tyrannie pouvait extirper un langage, ordonner aux hommes d'oublier ces paroles qui représentent pour eux toutes leurs idées, toutes leurs affections, tous leurs souvenirs ; contraindre la jeune mère à bercer son enfant avec d'autres chansons que des chansons nationales ; et s'introduire dans la famille, dans la chaumière, auprès du foyer domestique, pour abolir l'usage de ces mots de tendresse et d'amitié, qui, se trouvant mêlés à toute l'existence des hommes, expriment leurs relations, leurs rapports, leurs besoins, leurs peines, leurs espérances ! Qui renverserait leurs cabanes et raserait leurs villes, exciterait moins d'indignation peut-être. Cette tentative d'une politique maladroite n'a fait qu'irriter l'esprit de vengeance et de liberté. Les grands seigneurs, forcés d'apprendre l'allemand, pour obtenir des places, n'en ont pas moins cultivé la langue de leurs ancêtres. Plusieurs d'entr'eux, Schneider, par exemple, en bohême *Snaïdra*, ont cultivé avec succès l'un et l'autre idiome. En vain l'on affecte de comprendre la Bohème sous l'appellation commune de domaines autrichiens, et d'effacer ainsi jusqu'au nom de la patrie : les habitans se souviennent qu'ils furent un peuple. C'est inutilement que, dans tous les séminaires, dans toutes les écoles, les héros de ce pays, les Podiebrad, les Zizka, sont représentés comme des rebelles, des hérétiques; Jean Hus et Jérôme de Prague sont couverts de malédictions inutiles ; en dépit de tous ces efforts, le peuple sait que ses maîtres ont intérêt à déverser la haine et le mépris sur ces réformateurs et ces bienfaiteurs de ses ancêtres.

En Bohême, les vieilles coutumes, les anciens usages

se sont conservés, malgré le laps des âges, avec une opiniâtreté qui étonne. De nombreuses racines samskrites se retrouvent encore dans le langage, et attestent l'origine indo-germanique de ce peuple, si constant à garder intacts les habitudes et l'idiome de ses premiers aïeux. Le christianisme même, qui a tout changé, n'a pas détruit les rites brahmaniques, qui, de l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, n'ont pas cessé de se conserver dans toute l'étendue de la Bohême. Les paysans surtout sont attachés à ces cérémonies payennes. Entrez dans un village le jour de Noël : la rue est occupée par une procession funèbre vêtue de longs habits noirs, couverte de voiles et de crêpes, et qui environne le char de Moréna, déesse de la mort : un homme, affublé du plus lugubre costume, représente la déesse, dont le triomphe est le symbole de la victoire, que l'hiver, saison de deuil, remporte sur la nature. Au retour du printems, lorsque les jours s'alongent, quand l'éclat nouveau dont le soleil brille annonce le réveil du monde, Moréna, les cheveux épars, les habits souillés, déchirés et flétris, marchant tristement et comme une captive derrière le char de son triomphateur, recommence sa procession à travers le village. Les bergers et les jeunes filles l'accompagnent de leurs danses et de leurs chants. Ils mêlent aux malédictions contre l'Hiver, dont ils célèbrent la défaite, les louanges de la belle saison qui reparaît, les hymnes du Printems et de la Fécondité. Certes, il y a dans cette personnification populaire du Printems et de la Vie, de l'Hiver et de la Mort, une pensée poétique qui n'est pas indigne de la Grèce; et qui, chez un peuple à peine civilisé, révèle une imagination vive et puissante. *Milko*, déesse de l'amour, *Lada*, déesse de la beauté, sont aussi les objets non d'un culte positif, mais de cérémonies singulières et pittoresques, et se reproduisent sans

cesse dans les vieilles ballades que la grand'mère répète près du foyer domestique, dans les contes qui charment la soirée du hameau.

La tradition fait vivre, long-tems avant notre ère, quelques poètes, dont les noms seuls se sont conservés. Ces bardes mystérieux, *Lamir*, *Zawisck* et *Zœbog*, sont encore invoqués aujourd'hui comme les pères de la poésie nationale : ce sont les *Linus* et les *Orphées* de la fable slave. Le plus ancien fragment poétique qui ait été découvert date du huitième siècle : c'est l'histoire touchante d'une princesse nommée *Libusa*, dont les infortunes et les fautes rappellent le souvenir de *Marie Stuart*, reine trop faible, mais trop punie de ses faiblesses, et qui n'était faite que pour l'amour. Il y a dans *Saud Libusin* (*le Jugement de Libusa*) des passages pathétiques et un ton de simplicité qui touche et qui émeut. Ossian et ses poèmes, traduits ou inventés par Macpherson, n'ont pas causé dans le monde littéraire plus de troubles et de querelles que cet ouvrage, dont le savant Drobrowski a vivement contesté l'authenticité, soutenue par Chelakowsky et Hanka, avec une véhémence égale à l'impétuosité de l'attaque.

Quoi qu'il en soit de l'antiquité réelle ou fausse de ce poème, les travaux de plusieurs savans ont remis au jour un grand nombre d'autres essais, dont les droits et la vétusté réels ne sont pas révoqués en doute, et qui remontent incontestablement au neuvième et au dixième siècle. Les auteurs en sont inconnus. Ce sont des chants populaires, des récits guerriers, des plaintes amoureuses. La mesure trochaïque, composée d'une brève et d'une longue, qui se succèdent alternativement, domine dans ces morceaux lyriques, dont les vives images, la cadence heureuse et les mouvemens passionnés offrent un ensemble complet, une harmonie parfaite de la pensée et du rhythme. Le vers le plus familier aux poètes bohêmes est le même

que le vers décasyllabe des Français ; à la nécessité de la césure et de la rime, se joignent dans cette espèce de vers les entraves de la mesure ; il se scande et se forme de cinq trochées.

Vzōroŭ brātrĭ, Vzōroŭ rōlă Vnēslă.

Choisissons, parmi ces fragmens, un poème qui, dans sa brièveté même, puisse donner une idée des mœurs héroïquement sauvages et du patriotisme ardent des anciens enfans de la Bohême. Celui que Guillaume Hanka, l'un des hommes les plus savans de sa patrie, a placé le second dans son recueil intéressant de poésie lyrico-épique bohême, nous semble de nature à caractériser à la fois les habitudes nationales et le tour d'esprit des poètes du pays, ainsi que le mouvement de leurs ouvrages. Il est intitulé *Benesch Hermanow* ou *la Défaite des Saxons*. L'auteur raconte comment fut repoussée par la bravoure des guerriers bohêmes, une invasion saxonne qui eut lieu vers l'an 1200 de notre ère.

BENESCH HERMANOW OU LA DÉFAITE DES SAXONS.

« Soleil, pourquoi pâlir ? c'est que les fils de la Bohême sont menacés d'esclavage. Soleil, pourquoi pâlir ? c'est que nos armées sont occupées loin de nos plaines, et que nos villages restent sans défenseurs : notre prince est à la cour d'Othon ; nos soldats combattent loin d'ici. La patrie est orpheline.

» Patrie, qui te sauvera ? qui pourra t'arracher à ton sort ? Voilà des torrens d'ennemis qui descendent des montagnes. Les Saxons couvrent le front des collines, remplissent le sentier frayé dans l'escarpement, et s'emparent avec bruit de nos vallées. Saxons maudits, vous voici devant nous ! le pillage et la mort résident dans vos bataillons, dont la longue ligne occupe tout l'espace. Ah ! fau-

dra-t-il donner nos coupes d'or et d'argent? faudra-t-il donner à ces ravisseurs nos filles et nos épouses?

» Ils s'avancent; ils ont déjà brûlé nos villages : nos chaumières sont en cendres, et nos guerriers pleurent. Le Saxon et son cheval foulent aux pieds les jeunes épis ; plus de moissons, plus de villes, plus de cabanes!

» Enfant de la Bohême, essuie tes larmes : *Benesch Hermanow* appelle au conseil de guerre les vieillards et les sages. L'épi se balancera de nouveau dans tes sillons. Tes chaumières vont renaître; ces plaines, aujourd'hui couvertes des cadavres de nos soldats, vont refleurir, et donner des guirlandes pour les héros prêts à venger leurs frères.

» Benesch appelle tous ses concitoyens. Dans les champs, dans les vallons, dans les forteresses, tout s'arme, tout s'émeut; ce fleuve de guerriers se grossit à chaque instant. A défaut de massue, on brandit le fléau de la moisson, la herse pesante et le soc de la charrue. Derrière les rochers, cette armée confuse et courageuse se forme sous la conduite de Benesch. Enfin elle s'élance; il est à leur tête; et tous ils s'écrient : *Benesch! Benesch!*

» Vengez votre patrie, punissez les Saxons! vengez vos frères, chassez les oppresseurs! vengez vos filles violées, engraissez de leur sang vos campagnes. Vengeance! vengeance!

» Elle est dans tous les cœurs; elle éclate dans tous les yeux. Des cris de rage sortent des deux armées, et s'entrechoquent dans les airs. On voit s'élancer, se balancer, lutter ensemble les massues et les épées; comme, dans la forêt, se balancent, au souffle de l'orage, les chênes et les sapins qui se brisent sous l'effort des vents. Bruits terribles, lueurs sinistres, frémissemens des glaives, voix menaçantes, cris de l'agonie, vous retentissez à la fois, vous effrayez le daim sauvage qui fuit dans les profondeurs de

ses forêts ; vous effrayez les oiseaux des cieux, qui s'élancent vers les régions lointaines : l'éclair, la foudre ont moins de violence, et répandent sur la terre moins de terreur. Cette voix de la mort, qui s'élève du champ de bataille, répétée trois fois par les échos, parcourt toute la chaîne de montagnes, et bondit de roc en roc, comme le tonnerre de nuage en nuage.

» Benesch! Benesch! la victoire n'est pas gagnée. Les soldats meurent, mais à leurs postes : les bataillons se détruisent, mais ne bougent pas. Immobiles, décimés, et non vaincus, ils sont là, immobiles, attachés à la terre, donnant la mort, la recevant tour-à-tour, sans l'éviter, ni la repousser.

» Benesch Hermanow a gravi les rochers qui environnent le champ de carnage ; à droite, ses guerriers morts sont en plus grand nombre que les guerriers vivans ; à gauche, les Bohêmes sont vainqueurs. Il ordonne ; ses soldats fidèles ébranlent avec leurs épées de grandes masses de rochers. Elles roulent, tombent sur les Saxons, écrasent leurs bataillons tout entiers. Ils se débattent en vain : la bataille se ranime comme une flamme qui va mourir. Un long gémissement se fait entendre ! un cri de désespoir ! un cri de triomphe ! Ils fuient, ils meurent, ils sont vaincus ! »

La rapidité, l'énergie, la variété des interpellations, des invocations, des mouvemens ; la vérité des sentimens et des images ; l'élan patriotique qui respire dans cette pièce, et ce mélange de mœurs guerrières, rustiques et sauvages, méritent certes d'être remarqués. Nous n'avons pas craint de reproduire les répétitions nombreuses dont la poésie bohême est prodigue. Ce retour des mêmes mots, pour faire mieux sentir l'importance que le poète attache à la pensée même, est un des caractères distinctifs de la poésie primitive.

Une extrême simplicité distingue les élégies amoureuses et les chansons légères des Bohêmes. Jamais les sentimens d'un cœur épris ne se dévoilèrent avec une ingénuité plus complète : ce n'est pas la fadeur bucolique, ce n'est pas non plus la rudesse du génie sauvage ; c'est une candeur agreste, née d'une demi-civilisation, et compagne des habitudes pastorales :

« Jeune homme, jeune homme ! dit la jeune fille bohême, pourquoi passes-tu si vite, et abaisses-tu le *klobuck* sur ton visage ? Ne suis-je pas belle ? le vin qui brille dans la coupe est moins vermeil que ma joue ; la blancheur des neiges de nos montagnes n'égale pas celle de ma peau douce et polie. As-tu remarqué dans la campagne le bleu foncé de la violette qui se cache ? c'est ainsi que sont mes yeux. En te promenant sur les bords du lac, as-tu vu de petits poissons noirs et souples se jouer dans les ondes ? c'est la forme de mes sourcils. Jeune homme, jeune homme, ne passe pas si vite, et n'abaisse plus le *klobuck* sur ton visage. »

Il y a du charme, de la pudeur même, dans cette douce et gracieuse naïveté. La langue bohême, riche en diminutifs et en expressions de tendresse, se prête admirablement à ce genre de poésie caressante et ingénieuse. Telles ces fleurs des champs, d'une forme légère, d'une odeur presqu'insensible, ont encore de l'attrait, malgré l'humble et timide obscurité de leur naissance. Nous ne craignons pas de citer encore quelques-uns de ces petits poèmes, inspirations naturelles d'une passion sans voile comme sans fard, et qui contrastent d'une manière piquante avec cette autre poésie que les académies nous enseignent, et qui, au surplus, convient à nos habitudes artificielles et à nos sentimens appris.

« Ma mère, ma douce mère, va-t-il revenir bientôt? dis-le moi. Ah! c'est lui-même. Son beau cheval traverse cette plaine qui est devant nous. Préparons la chambre; garnissons ces vases de fleurs : il va venir; c'est un jour de fête; ah! qu'il reçoive ici le plus tendre accueil!

» Ma mère, ma douce mère, vas seule à sa rencontre, et laisse-moi ici préparer la chambre, apprêter le repas, remplir ces vases de fleurs. Ah! quand il me verra, quelle joie! ah! quel bonheur pour tous deux!

» Ma mère, ma douce mère, le vois-tu qui passe le gué? Il s'avance à travers le petit bois, il tourne le sentier, il s'approche, il vient... je vais le revoir... Ah! ciel! il a pris une autre route; il entre chez la fille du juge; et je suis malheureuse, pour toujours! »

Le rhythme léger et triste de ces poésies, impossible à reproduire, ajoute encore à leur grâce : c'est un balancement doux et voluptueux, dont la prose ne peut donner aucune idée, et que l'on comparerait volontiers à ce mouvement que l'oiseau imprime à la faible tige qui le soutient. Souvent, il y a plus de passion dans ces poèmes que de recherche et d'esprit, et plus d'innocence dans la pensée que de réserve dans les paroles. Une jeune fille se parle à elle-même, suivant l'usage hardi de ces langues encore sauvages, où tout se personnifie; elle s'adresse à son propre visage :

« Toi que l'on dit si beau, et dont je suis fière, visage que j'aperçois reflété dans cette onde pure; si, comme le veut ma mère, un vieillard devait t'embrasser, j'irais dans le bois chercher des herbes amères, dont je laverais mes joues, pour que ses lèvres desséchées se détournassent avec dégoût.

» Mais si le bien-aimé de mon cœur devait y imprimer

ses lèvres, les parfums les plus doux me serviraient au même usage : je voudrais que la suave odeur des roses vînt enchanter son ame, embaumer sa bouche, et l'enivrer d'amour. Avec lui, les sentiers de la montagne escarpée, la solitude et la pauvreté, sont plus doux que la couche de soie et les salles pompeuses que le vieillard possède. Songez-y bien, ma mère; ah! ma mère, songez-y bien! »

Telles sont les odes simples et tendres dont les accens, répétés par les femmes dans les châteaux et les villages, conservent encore au sein de la Bohême asservie le souvenir vivant de l'antique existence nationale. Ces légères productions ont plus d'influence sur les mœurs que ne pourraient en avoir les plus savans ouvrages. Les peuples qui n'ont pas de souvenirs ne peuvent se vanter de leur patriotisme : la patrie, ce n'est pas le sol, c'est l'ensemble des mœurs, des traditions et des idées. Ainsi, les Bohêmes, en recueillant leurs vieilles chansons populaires, n'ignorent pas que c'est leur nationalité même qu'ils défendent.

Le sacerdoce du moyen âge essaya de détruire cette poésie indigène, empreinte d'idolâtrie et qui semblait dangereuse. Un latin barbare prévalut dans les écoles. Des contes dévots, de mauvaises légendes, remplacèrent les ballades et les chants lyriques slavons. Toute la puérilité scolastique succéda aux essais énergiques et naïfs dont nous avons donné une légère idée. Le douzième et le treizième siècle produisirent une multitude de compositions ascétiques, où la grossièreté des idées s'unissait au mysticisme le plus abstrait. Les hautes classes de la société oublièrent leur idiome naturel; le peuple seul, fidèle au langage de ses pères, chanta encore, dans la vieille langue de la Bohême, ses amours et ses combats. Quand ce déluge de compositions monacales se fut un peu ralenti, on revint par degrés

à ces jouissances intellectuelles qui s'accordaient avec les idées et les mœurs de l'antique Bohême. Plusieurs productions de cette époque sont singulièrement remarquables ; surtout quelques poèmes où se trouvent décrits les nouveaux rapports de la Bohême et de la Turquie. Il faut voir la haine mutuelle de ces deux peuples, la diversité de leur barbarie, le contraste de leurs coutumes et de leurs costumes, enfin les jugemens bizarres que les poètes bohêmes font subir à la religion d'Allah.

Passons rapidement sur les nombreuses poésies dues à l'époque intermédiaire de cette littérature, et hâtons-nous d'arriver à l'époque où elle a brillé du plus vif éclat. Elle comprend les quatorzième et quinzième siècles presque entiers. On peut la dater de la fondation de l'université de Prague ; elle traverse plus de cent soixante ans, et vient se terminer en 1620, année fatale, où la bataille de la Montagne Blanche détruisit l'indépendance nationale, accablée sous les efforts de l'Autriche. Accoutumés à regarder notre horizon comme la limite du monde, nous nous étonnons de cette foule de noms, illustres dans leur sphère, inconnus partout ailleurs, qui occupent un rang distingué dans les annales littéraires de leur patrie, et qui, dignes de l'attention des critiques et de l'estime des philosophes, n'ont jamais frappé nos oreilles. Ce ne sont pas quelques écrivains épars, c'est une littérature toute entière, originale, souvent élégante, et que l'Europe occidentale ne connaît pas.

A cette époque appartiennent Lomnicky, poète lauréat, doué d'imagination et de verve, mais d'une prolixité extrême et dont les œuvres remplissent vingt volumes ; Strich, président des frères Moraves, qui traduisit les *Psaumes* avec énergie ; Zamosky, auteur de chansons spirituelles, dont la douce mélancolie et la tendresse mystique ont beaucoup de charmes ; enfin un philologue que

tous les érudits connaissent, l'auteur de la *Porte des langues, Janua linguarum reserata,* Komenski, nommé *Comenius* suivant la mode savante de l'époque, où l'on donnait si plaisamment aux littérateurs le droit de bourgeoisie romaine; où Chartier s'appelait *Quadrigarius,* et Dubois Delahaye, page de Marguerite de Navarre, *Sylvius Sepes.*

Comenius (puisque tel est son nom), homme d'une érudition vaste et d'une imagination bizarre, présida pendant vingt années, au développement des études en Bohême. Il visita la plupart des pays d'Europe, étudia leurs mœurs, et publia, dans sa langue, la relation de ses voyages, qui fut traduite en plusieurs langues. Battu des orages politiques, nommé évêque des Moraves, en 1632, chef des unitaires de Pologne en 1648, il fut obligé, dans sa vieillesse, de chercher un refuge en Hollande, où il mourut l'année 1671, âgé de soixante-dix-neuf ans. Un style pur, rempli d'images, étincelant de poésie, le distingue de tous les écrivains du même pays. Peut-être un jour quelque traducteur, versé dans l'étude des idiomes slaves, fera-t-il connaître à l'Europe l'allégorie satirique, où, sous le titre singulier de *Labyrinthe du monde* et *Paradis du cœur*, il a peint les travers du fanatisme contemporain. C'est à la fois le Télémaque et le Pantagruel de la littérature bohême.

Hruby, traducteur de Cicéron, de Chrysostôme, de Pétrarque et d'Erasme; Gsecksy, traducteur d'Isocrate; Supach, commentateur du *Nouveau Testament;* Chaleicky, théologien, auteur du *Kopyta,* ouvrage de controverse dont les catholiques romains ont fait détruire tous les exemplaires; Prokope, éditeur des vieilles chroniques de Prague; Karach, qui traduisit avec élégance Lucien; Æneas Sylvius et quelques écrivains latins du moyen âge, introduisirent dans leur patrie le goût des études

classiques. Ctibor, auteur d'un roman poétique plein de feu et d'élévation, se place, sous le rapport du style, sur la même ligne que Comenius. Il retrace, avec fidélité, les mœurs locales, et quelques-uns de ses épisodes sont d'un pathétique noble et touchant.

Le meilleur poète de cette époque était Hyneth Podiebrad, quatrième fils du roi George Podiebrad, et favori de Wladislaw II. Hanka, l'un des savans qui s'occupent aujourd'hui de recueillir les fragmens épars de la couronne poétique dont la muse slave s'est parée, avait publié les compositions d'Hyneth, dans son recueil intitulé *Starobyla Skladanie.* La police autrichienne, effrayée du patriotisme qui respire dans ces productions, a supprimé le volume, et il nous est impossible d'apprécier le mérite de ce prince, chantre de sa patrie, que l'épée de son père avait défendue.

A cette époque brillante succédèrent de longues ténèbres, les persécutions et l'esclavage. Tous les Bohêmes attachés à leur pays furent bannis, emprisonnés ou mis à mort. Les confiscations, le pillage, la destruction des églises protestantes, celle des ouvrages écrits en langue slave, signalèrent le zèle des catholiques. Pendant un siècle et demi, le silence et la terreur planèrent sur la Bohême. Plus de littérature, de poésie, de religion nationales; plus de patrie, plus d'espoir. La langue latine reprit son ascendant : à peine le paysan ou le pâtre osaient-ils répéter les accens de l'idiome maternel. L'université de Prague, si célèbre depuis le commencement du quatorzième siècle, perdit le lustre dont elle avait brillé. A certains égards, cette ville a l'aspect de celles de l'Italie, car elle offre partout des signes d'une splendeur déchue et d'une prospérité qui a fini avec son indépendance. Il faut que la nationalité slave soit douée de l'énergie la plus vivace pour n'avoir pas succombé. Elle subsista, et, vers la

fin du dix-huitième siècle, on vit tout à coup reparaître une foule de jeunes écrivains pleins d'ardeur et brûlans de patriotisme, « qui, s'exposant, comme dit le docteur Jungmann, dans son *Histoire de la littérature bohême*, à la haine de leurs maîtres et à l'ingratitude de leurs concitoyens, remirent en honneur la vieille littérature et le vieux langage. » On joua, sur le théâtre de Prague, des pièces en langue nationale; des hommes instruits se consacrèrent à la recherche des monumens bohêmes, et cette nouvelle école, aujourd'hui florissante, a déjà produit un nombre considérable d'écrivains distingués dans presque tous les genres.

A. Puchmajer, né en 1769 et mort à Prague en 1820, donna la première impulsion à ce mouvement, dont il est difficile de prévoir les suites politiques. Il réunit et publia, de 1790 à 1804, les poésies inédites de plusieurs de ses jeunes contemporains; la plupart roulaient sur le même sujet, déploraient la perte de la liberté, invoquaient la gloire des Slaves antiques et chantaient les triomphes futurs d'une indépendance, depuis si long-tems perdue pour la Bohême. Ces poètes, qui exprimaient de si nobles pensées, crurent devoir imiter les formes des littératures classiques, et malheureusement ce calque trop servile communiqua une apparente froideur à des compositions émanées d'un sentiment ardent et vrai. Puchmajer, lui-même, était poète : son *Ode à Zizka* passe pour son chef-d'œuvre. Errant au milieu des ruines de châteaux gothiques, brûlés par Zizka, le poète contemple avec effroi ces vieux témoins des fureurs religieuses; il s'adresse à elles dans une éloquente apostrophe : « Débris noircis par le tems, vous attestez la rage des hommes ! à peine le courage ose-t-il rester seul au milieu de vous, lorsque la nuit sombre vient vous couvrir. Il semble que le terrible Zizka sorte de vos ruines, que les fantômes des morts tien-

nent conseil dans ces voûtes, à demi subsistantes, et que le rire des démons, retentissant à travers ces portiques démolis, se moque des erreurs et des crimes humains! »

Sébastien Hucknowsky, auteur du poème héroï-comique intitulé *Dewjn,* marcha sur les pas de Puchmajer. On loue la grâce facile de ses vers. Les frères Jean et Adalbert Negedly firent paraître, l'un des traductions estimées de l'*Iliade* d'Homère, de la *Mort d'Abel* de Gesner, et des *Nuits d'Young ;* l'autre un roman agréable intitulé *Ladislaw ,* des contes historiques en vers, un poème didactique, et un excellent journal en langue bohême, sous le titre de *Hlasatel Cesky.*

La carrière était ouverte; tous les hommes distingués s'y jetèrent avec ardeur. Nous ne pouvons que nommer ici Hanka, prosateur, poète, érudit; Kamaryt, traducteur d'Horace; Marek, traducteur de Shakspeare; Sjr, écrivain didactique; Turinsky; Presl, directeur du meilleur recueil littéraire qui paraisse à Prague; Milota Zdirad Polak, auteur d'un poème descriptif, le *Génie de la nature;* Chemlensky, poète, qui n'a pas encore vingt-huit ans et dont les romances et les élégies rappellent Cowper et Goethe par la sensibilité naïve qui les caractérise; Klichpera, auteur dramatique fort original; Paul Schaffarik, auteur d'une histoire aride, mais curieuse par les faits, de la littérature slave; Kopitar, bibliothécaire de l'empereur d'Autriche, excellent critique; Dobrowsky, le plus savant des philologues qui se soient occupés des idiomes slavons, de leurs branches diverses et de leurs développemens.

Snaider, auteur d'*Okus ,* poème historique, mérite une mention particulière. Ses poésies allemandes ont eu du succès en Allemagne; ses ouvrages dans sa langue maternelle n'ont pas joui de moins de faveur dans son pays natal. Il a donné, à l'ancienne ballade bohême, plus d'étendue et de variété; elle est devenue un poème tantôt lyrique et tantôt

épique, fondé sur les traditions populaires, presque toujours remarquable par la grâce du rhythme et l'intérêt de la narration. Nous essaierons de reproduire l'une des plus singulières de ces créations poétiques, intitulée *la Clochette d'argent.*

LA CLOCHETTE D'ARGENT.

« Le lévrier du seigneur de Kojozed parcourt les bois et les campagnes; rapide comme le souffle du vent, c'est le favori de son maître. Ce seigneur, qui méprise les hommes, donne toute son amitié à l'animal qui le sert, au ministre de ses plaisirs, au compagnon de ses chasses. Venez, jeunes pâtres, venez, jeunes filles; asseyez-vous près du vieux poète; là, sur les bords de cet étang limpide, où repose, sur un lit de mousse et de coquillages, la magique *clochette d'argent*, je vous dirai son histoire; et comment elle sonna les funérailles de Jean-le-Chasseur; et comment le ciel, vengeur du sang versé, punit ceux qui préfèrent leurs plaisirs à la vie des serviteurs fidèles. »

Ici le poète change de rhythme, et commence son récit. Au mètre léger et rapide de ce prologue succèdent les vers de dix pieds, usités dans les récits épiques bohêmes.

« Il a disparu, le lévrier fidèle, l'ami constant de son maître. Le front triste, le regard menaçant, environné des serfs et des vassaux qui le redoutent, le seigneur revient de la chasse. Il veut qu'on retrouve le trésor qu'il a perdu; sa menace épouvante ceux qui l'entourent. « Qu'on » le cherche, qu'on l'amène! » Vingt chasseurs s'élancent et battent les bois du voisinage. L'un d'eux, entraîné par son cheval fougueux, tombe dans un précipice; mais le seigneur, en l'apprenant, ne regretta que son lévrier.

» En vain il alla lui-même à la recherche du seul objet qu'il aimât : l'écho des montagnes répéta ses plaintes, ses malé-

dictions, sa fureur ; le lévrier ne revint pas. Un désespoir profond l'accablait ; et seul, accompagné de Jean-le-Chasseur, vassal de sa terre, et dévoué à son seigneur, il parcourait la forêt. Une femme, accablée par l'âge, hideuse, le visage couvert de rides, courbée sur le bâton noueux qui la supportait, arrête et saisit au détour d'un sentier, sous l'ombre d'un vaste chêne, la bride du cheval, qui recule et s'effraie.

« Que veux-tu, dit le seigneur ? — Te rendre l'ami que » tu as perdu. — Où est-il ? — Seule je le sais : il parcourt les » lointaines ravines ; il va dépasser les limites de la Bohême. » — Vieille, comment le sais-tu ? — Je suis vieille, mais » puissante. Regarde-moi. » La vieille se redressa, l'œil étincelant ; une clarté terrible brillait sur sa tête ; le coursier, averti par son instinct, hennissait et voulait fuir ; le seigneur de Kojozed reconnut la sorcière.

« Si tu me donnes Jean-le-Chasseur, ton esclave, je te » rendrai ton lévrier. Tu sais que la sorcière ne peut retrou» ver sa jeunesse perdue, qu'en baignant ses membres flétris » dans le sang d'un jeune homme. — Que cela soit ! » répondit Kojozed. Jean frémit, et tomba aux genoux de son maître. Cet homme cruel le repousse. Qu'est-ce pour lui que la vie d'un esclave ? Il accepte les conditions de la vieille, fait charger de fers le malheureux Jean-le-Chasseur, qui étend ses bras vers son maître, et lui dit : « Mes pères » ont servi ta famille, depuis deux cents années ; ne donne, ne » donne pas le sang de Jean-le-Chasseur pour un lévrier. »

» Les autres serfs de Kojozed étouffent les plaintes de l'infortuné. Le pacte s'accomplit. Quand la fée ramènera le chien vers son maître, elle recevra le jeune homme en échange. La sorcière témoigne sa joie par un affreux sourire, et le seigneur regagne son château. »

Le rhythme change encore. Le poète représente la

vieille femme tenant en laisse le lévrier chéri, et emmenant avec elle Jean-le-Chasseur. Les rites magiques qui ont lieu dans l'intérieur de la grotte, où elle fait sa demeure, le sang du jeune homme versé dans une urne d'airain, et le bain épouvantable, qui renouvelle les forces de la fée décrépite, sont retracés d'une manière énergique. Le poète reprend ensuite le ton simple et le rhythme naïf de la ballade.

« Jean-le-Chasseur venait d'expirer, et la fée sortait du bain, belle et brillante de jeunesse, quand le lévrier chéri, auquel Kojozed avait sacrifié son esclave, mourut sous les yeux de son maître. En vain chercherais-je à peindre le désespoir du seigneur. Le souvenir du meurtre le poursuivait : il venait de perdre de nouveau ce qu'il y avait de plus précieux pour lui. Ses vassaux le détestaient; objet de haine pour lui-même et pour les hommes, il errait dans les bois et dans les campagnes. Enfin, il se décida à quitter le monde. Un monastère, auquel Kojozed donna tous ses biens, s'élevait sur les bords du lac. Dans une chapelle, qu'il nomma la chapelle de Jean-le-Chasseur, il fit suspendre une clochette d'argent, destinée à sonner chaque soir les funérailles de son malheureux serviteur. Mais, étrange merveille! lorsqu'on voulut ébranler la clochette, elle rendit, au lieu de vibrations, les sons d'une voix humaine : « *Sonnez, sonnez les funérailles de Jean-le-Chasseur!* » L'écho de la vieille église répétait ces accens, et tout l'auditoire tremblait.

» Le tems s'écoule : Kojozed meurt; les siècles passent. Quand la Bohême se couvrit de ruines, le vieux monastère fut abandonné. Zizka, baigné de sang, entra un jour dans la chapelle qui n'offrait plus que des débris. Il toucha la clochette du bout de son épée, et elle répéta encore ces accens, que depuis long-tems elle avait oubliés : « *Sonnez, sonnez les funérailles de Jean-le-Chasseur!* » Les guer-

riers farouches de Zizka crurent entendre la voix des démons, et la chapelle fut détruite. La *clochette* magique, jetée dans les eaux du lac, dort pour toujours sous les ondes; jamais on n'entendra plus se réveiller cette voix vengeresse du sang versé et de la barbarie du seigneur. »

Il est à peine nécessaire d'ajouter qu'une tradition populaire est le fondement de cette singulière composition. Elle peut servir de preuve à un fait historique digne d'être observé : c'est que la féodalité trouva de bonne heure, dans le patriotisme bohême, des barrières à ses oppressions; et que le peuple, qui flétrit dans ses traditions et ses chants l'inhumanité des seigneurs, et leur mépris pour le sang humain, était, depuis long-tems, fait pour l'indépendance et digne de la conquérir. Aussi n'est-il aucun pays d'Europe, où le tiers-état ait plus tôt assuré ses droits et recouvré ses titres. Aujourd'hui que la protection machiavélique de l'Autriche étouffe, en Bohême, l'expression franche des sentimens de liberté, il faut voir à quels subterfuges l'esprit national a recours pour exprimer ses émotions ou ses espérances, et leur donner de la publicité. C'est, sans doute, le seul pays du monde où le patriotisme ait emprunté le langage du spiritualisme métaphorique de Pétrarque. Tel est le caractère des ouvrages de Jean Kollar, ministre résidant à Pesth, et qui a publié, en 1821, une collection de sonnets : en 1824, un nouveau recueil intitulé *la Fille de Slawa* (Slawy Dcéra); tous deux accueillis avec enthousiasme, et qui méritent leur succès.

Kollar s'adresse à la Slavonie, à la patrie slave, comme Pétrarque s'adresse à Laure; c'est pour lui le bonheur idéal, la divinité sacrée, la source de tout bien, la suprême perfection, la volupté même. Vivante, il lui élève un autel; éteinte, il lui érige un tombeau, lui consacre ses chants, et espère encore la voir revivre. La tendresse des affections

terrestres, la sublimité des pensées immortelles, les grands souvenirs, les vœux pour une prospérité future, se mêlent dans ses vers. Il y a beaucoup de vague, mais un charme ravissant dans cette manière de concevoir la poésie. La gloire du passé, la liberté de l'avenir composent le texte et soutiennent l'inspiration du poète. Un léger voile de douleur semble couvrir, sans les effacer aux yeux, ces compositions charmantes, où la sensibilité s'unit à l'imagination. Grâce à l'expression métaphysique d'un sentiment que les maîtres de la Bohème regarderaient comme *révolutionnaire*, l'auteur n'a pas été inquiété par la police autrichienne. Cependant on jugera par quelques exemples des véritables intentions de Kollar, et du degré d'obscurité que sa prudence a cru devoir jeter sur elles.

L'ESPOIR.

« Si l'objet de notre amour est endormi, si ses yeux couverts d'un voile ne se rouvrent pas encore, faut-il désespérer, et dire : *Elle est morte ?* Non, tout se renouvelle au monde : ce désert, ces landes incultes, le soleil, le printems, la charrue vont les rendre fécondes ; tout, dans l'univers, est rempli des promesses d'un avenir meilleur. Les empires s'écroulent et le tems fuit, et d'autres empires se relèvent, et la mer quitte ses rivages : amis, amis, attendons, et veillons ! Ce qui n'est qu'un rêve encore, peut-être sera bientôt la vérité ; conservons ces nobles pensées qui rendent moins pesant le joug de la vie, ces souvenirs qui relèvent notre fierté, ces résolutions qui affermissent notre ame. Puisons dans les tems qui ne sont plus l'espoir qui nous console ; embellissons l'avenir des rayons d'un passé sublime ! »

Les vues politiques de l'auteur sont plus fortement indiquées dans la pièce suivante, où le vœu d'une grande confédération slave est exprimé sans détour et sans ambiguité.

LES SLAVES.

« Tendres et rapides sont les accens que font retentir les filles de la Pologne ; plus naïves et plus sauvages sont les ballades de la Servie ; mais les hymnes d'amour et de gloire répétés par nos vierges bohêmes ont encore plus de douceur et d'éclat. Ah ! si jamais toutes ces voix dispersées se réunissaient pour former un concert solennel au dieu de l'indépendance ! si la Russie, cette gigantesque fille de la Slavonie, se mêlait à l'hymne commun ! ô félicité suprême ! jour de fête, digne de toutes les guirlandes que ma main pourrait recueillir sur les rivages de nos fleuves ! Grand Dieu ! fais que tant de ruisseaux, sortis d'une même source, confondent enfin leurs ondes, et, dans leur majesté, roulent à travers les campagnes, que leur cours doit embellir et fertiliser ! »

Des sentimens si vifs, si patriotiques et si tendres, exprimés dans un langage harmonieux, trouvent de nombreux échos en Bohême, et l'allégorie, sous laquelle le poète croit les dérober, est un voile bien transparent. Les œuvres de Kollar ont eu deux éditions en peu d'années : il est, à juste titre, réputé le meilleur poète de cette époque ; comme il est jeune, on ne peut douter que son talent, si pur et si pathétique, ne prenne un essor encore plus élevé.

Tels sont les nobles efforts d'un peuple que l'intolérance religieuse, philosophique, politique, ont tour à tour voulu priver de son langage, et effacer de la carte de l'Europe ; mais la force des habitudes antiques, des souvenirs nationaux, l'a emporté sur la puissance de l'Autriche, l'adresse des jésuites, la terreur des persécutions et l'isolement où se trouve jetée la Bohême parmi les populations germaniques qui la cernent et la pressent.

(*Foreign Review.*)

Instruction Populaire.

PESTALOZZI

ET LA

SOCIÉTÉ POUR LA PROPAGATION DES CONNAISSANCES UTILES.

A une époque où tous les bons esprits de la Grande-Bretagne rivalisent de zèle pour rendre l'instruction populaire, et en faire l'instrument du perfectionnement social, dans les dernières classes du peuple, l'on ne saurait, sans injustice, vanter la Société pour la propagation des connaissances utiles, sans payer un tribut d'éloges au philosophe pratique qui créa le système qu'elle a si heureusement adopté, à l'homme de bien dont les bénédictions du pauvre ont, à si juste titre, immortalisé la mémoire.

Les pauvres sont nos frères : cette maxime de l'Évangile, qui fut, durant près de dix-huit siècles, une lettre morte dans le livre de vie, était un sentiment inné dans l'ame de Pestalozzi; c'est lui qui le premier en fit l'application. Auparavant, un chrétien croyait avoir assez fait en prêchant contre l'orgueil, et en recommandant l'humilité, en professant l'amour de son prochain, le pardon de ses ennemis, et en consacrant le superflu de sa fortune au soulagement des pauvres. A ses yeux, le comble du mérite était de doter des hôpitaux et des maisons de charité; mais un mur d'airain s'élevait entre deux classes qui, dans l'ordre physique et moral, semblaient appartenir à des espèces essentiellement distinctes. Disciples des mêmes doctrines, soumis à la même foi, adorant le même Dieu, espérant les mêmes récompenses, menacés des mêmes peines dans ce monde et

dans l'autre, le riche et le pauvre, dans tout ce qui tient à la culture de l'esprit et au développement de l'intelligence, étaient dans des situations tout-à-fait opposées. Les hautes et moyennes classes d'une part, et le reste de la population composaient deux corps étrangers l'un à l'autre, dont le premier avait en partage, avec les jouissances de la fortune et les plaisirs matériels de la vie, tout le luxe d'une éducation raffinée; le second le travail, la misère, sans aucune des compensations que procurent la méditation et l'étude. Une distinction si monstrueuse provenait de l'ignorance et de la légèreté, plutôt que de l'inflexible dureté de la caste dominante. Il semblait si naturel de dire que le cultivateur n'a pas le tems de lire ou de réfléchir! Il eût été plus exact de se demander : quel soin prend-on pour l'instruire? quel profit peut-il tirer de la science? quel plaisir peut-il y goûter? La condition où le retenait son ignorance justifiait tous les doutes à cet égard. Il n'est que trop vrai que le misérable ouvrier n'avait qu'une pensée et ne formait qu'un vœu : c'était de gagner, à la sueur de son front, le pain grossier qui devait suffire à sa subsistance; mais cette apathie provenait de l'abandon où on le laissait, et voilà pourquoi il était urgent d'y remédier. On a souvent opposé le même sophisme à l'affranchissement des nègres. Dans l'intention de perpétuer leur esclavage, on ne cesse de répéter qu'ils n'attachent aucun prix à la liberté, qu'ils bénissent leurs chaînes, etc.... C'est précisément, devrait-on répondre, parce que la servitude a détruit chez eux l'amour de la liberté, qu'il faut briser leurs fers; car cette funeste indifférence prouve que leur condition est contraire aux lois de la nature.

Pestalozzi consacra toute sa vie à l'application de cette grande maxime : qu'il n'est permis de laisser sans instruction aucune créature humaine, quelque humble que soit la condition où elle a pris naissance, et quelque rudes

que soient les travaux auxquels elle est condamnée ; et que les plaisirs de l'étude, accessibles à toutes les classes de la société, se concilient avec les occupations les plus pénibles. Pour signaler les progrès de ce grand homme dans cette tâche vraiment glorieuse, il importe de révéler aussi les progrès de son expérience, et de le suivre pas à pas, dans la nouvelle carrière explorée par son infatigable philantropie. C'est ce qu'a fait le docteur Mayo, dans un essai sur les principes de Pestalozzi, lu, il y a peu de tems, à l'Institution Royale. Nous en citerons quelques extraits qui feront connaître, à nos lecteurs, le caractère et les travaux de ce bienfaiteur de l'espèce humaine.

« Pestalozzi naquit à Zurich, en 1746. Ses ancêtres étaient des protestans d'origine italienne, qui, durant les troubles de la réformation, s'étaient réfugiés du Milanais dans cette ville, célèbre par son attachement au protestantisme. Sa famille était devenue l'une des plus importantes du pays ; cependant le père de Pestalozzi n'avait point hérité de la fortune de ses aïeux : sa mort prématurée laissa sa veuve sans soutien. Il recommanda ses enfans aux soins d'une vieille gouvernante, nommée Barbara. Le dévouement et la fidélité qu'elle mit dans l'accomplissement de ce devoir gravèrent, dans l'ame de Pestalozzi encore enfant, cette foi vive dans les vertus des dernières classes du peuple, et cet attachement pour le pauvre dont son caractère garda l'empreinte, et qui exercèrent une influence si puissante sur sa vie. Barbara partageait la fierté de la famille, et Pestalozzi se plaisait à décrire les expédiens ingénieux qu'elle employait pour couvrir sa pauvreté du manteau de l'aisance. Elle avait surtout l'ambition de nourrir, dans l'esprit de son jeune maître, les sentimens d'une honnête indépendance. « Jamais, lui disait-elle, un Pestalozzi n'a » mangé le pain de la charité. Soumettez-vous à toute » sorte de privations, plutôt que de déshonorer votre fa-

» mille. Voyez ces enfans, disait-elle encore en lui mon-
» trant les pauvres orphelins de Zurich qui passaient sous
» ses croisées, combien vous seriez malheureux, si la
» mère la plus tendre ne se refusait tout pour vous arra-
» cher à la pauvreté ! »

C'est à l'influence de cette bonne femme, émule de notre ami Caleb, personnage si divertissant de la *Fiancée de Lammermoor*, que notre philosophe attribue la passion qui disposa de sa vie; le désir ardent d'assurer aux pauvres une indépendance réelle, et de les relever de leur abjection, en leur apprenant à savoir se résigner aux maux sans remède, en développant leurs facultés pour augmenter leurs ressources, et en leur inspirant le goût de l'ordre et la haine de la dissipation. Il débuta dans sa carrière philantropique, par une entreprise agricole à laquelle il se livra, parce qu'elle le mettait à même de se vouer tout entier à l'amélioration de leur sort. Il fonda une manufacture, et il y joignit une école, afin de pouvoir instruire les enfans au milieu de leurs occupations. Il tenait pour maxime que l'étude doit être le délassement du travail. Le défaut de fonds le gêna plus d'une fois, mais luttant constamment contre la mauvaise fortune, il partageait son pain avec ses élèves et vivait lui-même comme un mendiant, afin d'apprendre à des mendians à vivre comme des hommes. Après plusieurs années de fatigues et de privations, il se vit forcé d'abandonner son entreprise, mais il ne fut jamais plus convaincu de l'excellence de ses plans, qu'au moment d'y renoncer. Dans cette école, la douceur naturelle de son caractère s'éleva jusqu'à l'enthousiasme de la bienfaisance; il ne semblait avoir épuisé la coupe du malheur que pour en adoucir l'amertume à ses frères. Son intimité avec les pauvres confirma son dévouement pour cette portion de l'humanité qui languit sans protection et sans fortune. La lutte qu'il

soutint si long-tems contre la pauvreté, en fortifiant son courage, avait confirmé sa confiance dans les décrets du ciel. Appeler des coups du sort à la miséricorde divine, telle était la disposition habituelle de son esprit. Sa conversation, ses écrits, sa conduite, portent l'empreinte de ce sentiment, et c'est ce caractère qui a donné à la nouvelle intitulée *Léonard et Gertrude*, qu'il composa après la chute de son établissement, cette fraîcheur et cette force de conception, cette couleur vraie, qui, jointe à un style original quoique incorrect, en a fait, en Suisse, un ouvrage populaire. Cet écrit est si estimé, que plus d'un pasteur, assis sous le grand orme du village, l'a lu à ses ouailles et en a fait le texte de ses instructions.

Nous ne suivrons pas Pestalozzi dans la retraite où il vécut, pendant quelques années, après le premier essai de son système. Ce tems ne fut point perdu pour la cause si intéressante de l'instruction populaire. En 1798, l'administration du canton d'Underwald l'invita à établir une école dans le bourg de Stantz, qui venait d'être incendié, pendant la guerre de la révolution. Il y consentit, quoiqu'il ne reçût aucuns fonds du gouvernement et qu'il n'eût point de ressources pécuniaires suffisantes pour subvenir aux frais de l'établissement. Les enfans arrivèrent en foule, pâles, exténués de misère et abrutis par les vices qu'elle entraîne. Leurs traits, dit le docteur Mayo, étaient altérés, leurs yeux hagards, leurs fronts abattus par le désespoir et la honte. Quelques-uns se montraient pourtant hardis à l'excès, artificieux, menteurs, corrompus par l'habitude de la mendicité; tandis que les autres, courbés sous le poids de l'affliction, étaient patiens, dociles, mais timides et étrangers à tout sentiment affectueux.

Pestalozzi, dans une de ses lettres, trace le tableau des expériences qu'il fit avec un rare bonheur, sur ces jeunes sujets dont les infirmités morales semblaient incurables.

Nos lecteurs sentiront, en le lisant, le charme que nous avons goûté à le transcrire.

« Mon premier soin fut de captiver la confiance de mes élèves, et de les attacher à moi. Ce but atteint, tout le reste me parut facile : l'état de détresse où je me trouvais moi-même, tout pénible qu'il était, et le manque absolu d'assistance, furent précisément ce qui contribua le plus au succès de mon entreprise. Isolé du reste du monde, je tournai vers ces enfans tous mes soins et mes affections, et ils me devaient tous leurs soulagemens : je partageais leurs peines, comme leurs plaisirs; toujours à côté d'eux quand ils étaient bien portans, ou à leur chevet quand ils étaient malades. Nous avions la même nourriture, nous couchions dans le même local, et, de mon lit, je priais avec eux, ou je leur adressais quelques instructions...

» En 1799, continue Pestalozzi, j'avais quatre-vingts élèves dont la plupart annonçaient de bonnes dispositions, et quelques-uns un vrai talent. L'étude eut d'abord pour eux l'attrait de la nouveauté, et leur zèle s'enflamma à mesure qu'ils sentirent leurs progrès. Des enfans, qui n'avaient jamais eu un livre dans les mains, étudiaient du matin au soir, et lorsque, après souper, je leur disais : « Mes amis, que préférez-vous, d'aller vous coucher ou de » travailler encore? » ils répondaient tous : « Il vaut mieux » travailler. » L'impulsion était donnée, leur esprit se développa avec une rapidité qui surpassa mes espérances. En peu de tems, on vit presque soixante-dix élèves, recueillis presque tous dans la misère, vivre paisiblement entre eux, et se traiter avec une cordialité qu'on trouve rarement parmi des frères, surtout dans les familles nombreuses. Sans faire de cette union un précepte de religion ou de morale, je me bornais à leur dire quand ils étaient silencieusement rassemblés autour de moi : « En vous conduisant » ainsi, n'êtes-vous pas plus raisonnables qu'en vous dispu-

» tant? » Lorsqu'ils venaient m'embrasser, en m'appelant leur père, je leur disais parfois : « Vous me donnez ce » nom que je crois mériter, et cependant, quand je ne suis » plus là, vous faites des choses qui m'affligent. Cela est-il » bien? » Je leur faisais souvent le portrait d'une famille paisible et bien réglée, qui, après avoir acquis quelque aisance, à force de travail et d'économie, est en position d'éclairer et de secourir les malheureux abandonnés à l'ignorance et à la misère. Puis m'adressant à ceux de mes élèves qui montraient le plus de dispositions à la bienfaisance, je leur disais : « N'aimeriez-vous pas à vivre ainsi » que moi, au milieu des infortunés, à les diriger et à les » rendre utiles à eux-mêmes, comme à la société? — Oh! » oui, répondaient-ils les larmes aux yeux, et d'une voix » altérée, nous espérons en faire autant quelque jour. » Lorsque Altorf fut réduit en cendres, je les rassemblai tous autour de moi, et leur dis : « Altorf est détruit, et peut-» être en ce moment plus de cent pauvres enfans errent » sur ses ruines, nus, sans asile, sans pain; si nous deman-» dions au gouvernement la permission d'en recevoir vingt » parmi nous?— Oui, sans doute, s'écrièrent-ils avec trans-» port. —Songez bien, répliquai-je, à quoi vous vous en-» gagez; nous avons très-peu de fonds, et il est douteux » que le gouvernement nous assure une somme plus forte, » en considération de ces malheureux; peut-être, pour sub-» venir à votre existence et pourvoir à votre instruction, » sera-t-il nécessaire de travailler plus que vous n'avez fait » jusqu'ici. Peut-être vous faudra-t-il partager avec ces » étrangers votre nourriture et vos vêtemens; ne dites donc » pas que vous les accueillerez, si vous n'êtes pas sûrs de pou-» voir vous imposer toutes les privations que nécessitera » cette bonne œuvre.» Je donnai à mes objections le plus de force possible; je leur répétai tout ce que je leur avais déjà dit, afin de m'assurer qu'ils me comprenaient parfaitement,

ils persistèrent dans leur résolution : « Faites-les venir,
» dirent-ils, faites-les venir, et nous partagerons tout
» avec eux. »

Sans affecter un tour d'esprit romanesque et sentimental, nous avouerons que nous n'aurions pas une bonne idée du cœur et de l'esprit de celui qui lirait ce passage sans attendrissement.

C'est dans son établissement de Stantz, où l'expérience acheva de mûrir ses idées, et de corriger les défauts de ses premiers essais, que Pestalozzi créa l'excellente méthode d'enseignement mutuel, pratiquée plus tard par le docteur Bell à Madras, et Joseph Lancastre en Angleterre, sans que ni l'un ni l'autre connussent la découverte antérieure du philosophe de Zurich. Mais Pestalozzi établit, sur le modèle du gouvernement patriarchal, un système qui, par sa simplicité, devait produire de meilleurs effets que ceux de Bell et de Lancastre. Les malheurs des tems, et des contrariétés de tout genre, détruisirent son institution, lorsque le succès en avait démontré l'utilité. Retiré à Burgdorff, canton de Berne, il se mit en rapport avec un grand nombre de citoyens éclairés, qui s'étaient rendus auprès de lui pour étudier sa méthode. Ils apprirent, sous ses yeux, à cultiver l'esprit de l'élève, par l'observation, le raisonnement, et l'exercice de ses facultés. L'enthousiasme du maître se communiqua bientôt à ses agrégés ; on ouvrit une école qui se remplit d'élèves, pris dans tous les rangs de la société. Le gouvernement se joignit à une foule de personnages notables pour favoriser cet établissement, et le succès en paraissait certain, lorsqu'il fut encore renversé par les commotions politiques.

Pestalozzi ne se laissa point abattre par ce nouveau désastre ; il fonda une école de pauvres, à cinq milles de Berne, près du village d'Hofwil. Il trouva, dans la personne de M. de Fellemberg, un associé digne de lui,

et le succès de cette entreprise, exécutée sur une grande échelle, démontra que ses talens pour l'instruction et le perfectionnement moral des hommes étaient sans bornes, comme sa bienfaisance. Après avoir confié cet établissement à la direction de M. de Fellemberg, il vint s'établir à Yverdun, où il fonda un grand collége pour l'éducation des enfans des classes supérieures.

Sa méthode devint célèbre en Suisse et en Allemagne, et les jeunes gens de tous les pays sollicitèrent la faveur de s'établir auprès de lui, en qualité d'instituteurs. Les élèves arrivaient en foule des contrées les plus éloignées de l'Europe, pour participer à ses soins paternels. Le collége se divisa en plusieurs classes, dont chacune avait à sa tête un instituteur qui vivait avec les élèves, se mêlait à leurs jeux, et captivait ainsi toutes leurs affections et leur entière confiance.

Les vertus de Pestalozzi étaient le lien commun des instituteurs et de leurs disciples; sa piété simple et vraie leur apprenait à considérer l'Éternel comme un père sous l'œil duquel ils vivaient sans cesse, et dont la bonté devait à chaque instant les rassurer sur leur avenir. Son influence religieuse sur ses élèves se bornait à nourrir dans leur ame un sentiment de piété; il laissait aux ministres de chaque culte, et aux instituteurs, le soin de les élever dans leur foi respective.

Le collége d'Yverdun a donné naissance à beaucoup d'établissemens de ce genre. Dans les uns, on suit strictement la méthode de Pestalozzi; dans d'autres elle est modifiée, ou appliquée à certaines branches de l'enseignement. Mais le collége modèle eut à souffrir de la générosité imprudente et du défaut d'ordre du fondateur. Il paraît que la division régna parmi ses collaborateurs, que l'on trahit sa confiance, et que les fonds de l'établissement furent mal administrés. Après une longue suite de contrariétés, il se

vit forcé à la retraite, et les nuages qui avaient jeté un voile de douleur sur ses jeunes années, et qu'avaient enfin dissipés ses talens et son énergie, obscurcirent encore le déclin de ses jours.

Quoiqu'on puisse reprocher à la méthode de Pestalozzi de trop se passer du secours des livres, il est incontestable qu'elle fortifie beaucoup les facultés de l'esprit. Elle consiste surtout dans l'observation des choses, dans le compte que les élèves se rendent mutuellement de cette observation, et dans l'exactitude et la déduction des raisonnemens dont elle est le texte. Rien d'abstrait, de décousu, dans les explications du maître; rien de vague dans les idées suggérées à l'élève; c'est la science des choses, et non celle des mots qu'il apprend. Ainsi, par exemple, Pestalozzi, à l'instar des anciens, se sert de la géométrie pour enseigner l'arithmétique, et chez lui les points, les lignes, les triangles, les cercles, les carrés, ont un corps. A son école, tout ce que l'enfant observe est bien observé; tout ce qu'on lui enseigne se grave profondément et pour toujours dans sa mémoire. Aucun maître, dans les tems modernes, n'a mieux senti l'importance de lier les exercices du corps à ceux de l'esprit. La gymnastique, cette partie essentielle de l'éducation, est l'une des bases de son système. Un des philosophes les plus éloquens de l'Allemagne, Fichte, a dit qu'il *attendait la régénération de la nation allemande de l'institut de Pestalozzi.*

Cet instituteur célèbre est mort en Suisse, au mois de février 1827, à l'âge de 81 ans. Son extérieur n'avait rien de prévenant au premier coup-d'œil : ses traits étaient rudes, mais sa physionomie s'embellissait à mesure qu'elle s'animait de cette ardeur du bien qui présidait à toutes ses actions. Dans la conversation, son langage était un composé de français et d'allemand, gâté par une prononciation vicieuse, et qui était devenu inintelligible dans ses dernières

années. Jamais créateur de systèmes ne sacrifia moins aux grâces, et ne fit moins valoir les trésors de la didactique. Mais la vérité puisait une force et un accent irrésistibles dans l'aimable simplicité de son caractère, et dans son enthousiasme électrique. C'est à son collaborateur, M. de Fellemberg, que sont dus les progrès admirables de son système. Il l'a amélioré, l'a purgé de quelques défauts essentiels, l'a combiné avec d'autres méthodes, et en a fait, sur une plus grande échelle, la plus heureuse application. S'il est vrai que, sans les essais tentés à Stantz et à Burgdorf, par le philosophe de Zurich, les beaux établissemens d'Hofwil et les écoles qui peuplent aujourd'hui un grand nombre de villages suisses n'auraient jamais existé, il est vrai aussi que, sans MM. de Fellemberg et Verly, la vie de l'illustre Pestalozzi eût été perdue pour l'humanité (1).

« Il y a quelques années, dit M. Mayo, dans l'introduction de son discours, qu'un Irlandais de distinction, passant par Yverdun, s'arrêta quelques heures à l'institution de Pestalozzi ; quoique, dans les premières classes qu'il visita, il ne comprît pas le langage des élèves, il fut frappé de l'intelligence et de la vivacité empreinte sur leurs traits.

(1) « Pestalozzi, écrivait en 1810 Mme de Staël, n'est pas le seul, dans la Suisse allemande, qui s'occupe avec zèle de cultiver l'ame du peuple ; c'est sous ce rapport que l'établissement de M. de Fellemberg m'a frappée. Beaucoup de gens y sont venus chercher de nouvelles lumières sur l'agriculture, et l'on dit qu'à cet égard ils ont été satisfaits ; mais ce qui mérite principalement l'estime des amis de l'humanité, c'est le soin que prend M. de Fellemberg de l'éducation des gens du peuple ; il fait instruire, selon la méthode de Pestalozzi, les maîtres d'école des villages, afin qu'ils enseignent à leur tour les enfans ; les ouvriers qui labourent ses terres apprennent la musique des Psaumes, et bientôt on entendra dans la campagne les louanges divines chantées avec des voix simples, mais harmonieuses, qui célébreront à la fois la nature et son auteur. Enfin, M. de Fellemberg cherche, par tous les moyens possibles, à établir entre les classes inférieures et la nôtre un lien libéral, un lien qui ne soit pas uniquement fondé sur les intérêts pécuniaires des riches et des pauvres. »

mais lorsqu'il assista à la leçon d'arithmétique, il vit qu'ils entendaient parfaitement les principes de cette branche des mathématiques, et calculaient avec une précision et une rapidité admirables : l'intérêt qu'ils prenaient au travail le convainquit que le respectable directeur de l'institut avait découvert la meilleure méthode d'enseignement. Il essaya d'en pénétrer le secret ; et sa visite, qui d'abord ne devait être que de deux heures, dura trois mois. Il ne se borna pas à prendre connaissance du système ; mais il le transplanta en Irlande, et apprit à l'enfance à vénérer son auteur. Sa conviction se forma non-seulement par un examen théorique, mais par l'expérience de ce mode d'instruction : « Si, ajoute M. Mayo, je vous transportais en » idée auprès de Pestalozzi, partageant avec ses élèves » les leçons du malheur et de la science, votre cœur senti- » rait, avant votre esprit, la vérité et la beauté de ses prin- » cipes. Vous applaudiriez froidement sa méthode, si je » me bornais à l'analyser ; mais c'est la vie, c'est le por- » trait de son auteur qui doit captiver votre affection, et » vous disposer à prendre pour modèle celui que vous avez » appris à admirer et à chérir. Je l'ai vu au milieu de ses » enfans ; j'ai été témoin de la modeste simplicité, de l'a- » bandon avec lequel il parlait de tout ce qu'il a fait ou » tenté pour la cause de l'humanité. Que ne puis-je com- » muniquer à tout ce qui porte un cœur d'homme les sen- » timens que m'a inspirés cet homme de bien ; c'est alors » qu'il serait chéri et honoré comme il le mérite ! Trois ans » passés dans son intimité m'ont appris à le connaître ; et » j'ose affirmer que j'ai puisé, dans l'amitié dont il m'ho- » nora, le bonheur de toute ma vie. »

Les principes de Pestalozzi ont porté leurs fruits en France (1), en Allemagne et surtout en Angleterre ; ils ont

(1) Dès 1816, il s'est formé à Paris une société d'enseignement élémentaire dont on devient membre moyennant une souscription annuelle de

été introduits dans ce dernier pays avec un tel succès, que les personnages les plus éclairés ont senti la nécessité de ne pas se borner à protéger l'enseignement primaire, à l'aide de ce précieux instrument, mais de mettre à la portée du peuple toutes les branches des connaissances humaines. Une association s'est formée à cet effet à Londres, en 1825, sous le nom de *Société pour la propagation des connaissances utiles*; à sa tête brillent les noms de MM. Brougham, John Russel, Lusington, Williams Allan, et surtout du duc de Bedford, digne héritier d'une famille célèbre par ses principes libéraux et par l'intérêt qu'elle a toujours porté à la gloire et à la prospérité de sa patrie. L'idée première de cette Société se retrouve dans les passages suivans d'un traité de M. Brougham, sur l'éducation populaire, publié la première fois en janvier 1825, et qui est aujourd'hui à sa vingtième édition !

« Le défaut de tems ne permet pas à la classe laborieuse de suivre, dans tous ses détails, un système d'éducation; il lui faut une méthode d'enseignement plus simple et plus expéditive, et une instruction bornée, qu'elle puisse acquérir par la voie la plus rapide. Le petit nombre cherchera à s'élever au-dessus des élémens de la science; les traités qui existent sur les diverses branches des connaissances humaines ne leur paraîtront pas trop abstraits. Mais les masses ont besoin de livres qui soient à leur portée. Prenons la géométrie pour exemple : il n'est pas nécessaire qu'elles connaissent toutes les applications de cette science; il suffit qu'elles en étudient la méthode, et qu'elles puissent se rendre raison de ses vérités fondamentales. On peut aussi leur enseigner les principes généraux de la mécanique, dégagés d'une partie des formules algébriques qui en sur-

25 fr. Cette société a lutté sept ans et lutte encore avec persévérance contre le déplorable système qui a sacrifié, aux petits séminaires, l'université, et l'enseignement mutuel aux écoles d'ignorantins.

chargent les démonstrations. C'est donc un grand service à rendre à la société que de se vouer à la composition de traités élémentaires sur les mathématiques, qui soient clairs, précis, méthodiques, et qui fassent toucher du doigt les principes fondamentaux d'une application usuelle, et d'ouvrages sur les sciences physiques qui remplissent les mêmes conditions, et qui puissent suffire à l'intelligence de tout lecteur familiarisé avec les premières notions d'arithmétique. Qu'on ne suppose pas que le tems qu'on emploie ainsi n'est consacré qu'à l'instruction élémentaire du peuple : ce serait déjà une gloire assez belle ; mais si les philosophes de tous les siècles ont eu pour but d'étendre les bornes de la science, un moyen indirect, mais sûr d'y parvenir, n'est-il pas d'ouvrir à des milliers d'hommes cette carrière qui n'est parcourue aujourd'hui que par un petit nombre d'individus privilégiés ? On n'apprendra à la généralité des élèves que les premiers rudimens de la science, les seuls dont ils aient besoin ; mais, pourvu de cette première instruction, celui qui sentira en lui-même le désir et la force d'aller plus loin saura bien se faire jour, et les chances des découvertes dans les arts et dans les sciences augmenteront ainsi à l'infini. En effet, ces découvertes, filles de l'expérience et de l'observation, seront conçues plus aisément par des hommes qui, voués aux arts industriels, en connaîtront les principes et auront su éclairer la pratique du flambeau de la théorie. Celui donc qui, dans un traité simple et concis d'algèbre, de géométrie, de mécanique, saura frapper l'imagination du vulgaire par d'heureux exemples de leur connexité avec d'autres branches d'instruction, et avec les arts d'une application usuelle, pourra réclamer à juste titre une large part dans la riche moisson des découvertes que multipliera le génie des peuples, affranchi des entraves qui en arrêtaient l'activité.

» Quelque grands que soient les travaux individuels

exécutés dans le but que je viens de signaler, il est manifeste que l'esprit d'association en accomplira d'encore plus étonnans. Je ne désespère pas de voir se former une société pour favoriser la composition, la publication et la propagation de livres utiles et à bon marché. Pour en faire partie, il ne sera pas indispensable de posséder des talens remarquables, ni des connaissances profondes, ni une grande fortune. Tout homme bien élevé, d'un esprit sain, jaloux du perfectionnement intellectuel et moral dont la nature a placé le germe dans nos ames, pourra se vouer à ce grand œuvre, au centre ou dans le vaste ressort de l'institution. S'il en est qui, par goût ou par habitude, sachent se tenir à l'écart des affaires publiques, ou du tourbillon de la société, ceux-là peuvent s'assurer, au sein de loisirs studieux, la plus noble jouissance qui nous soit réservée, celle d'épurer le caractère et d'améliorer le sort de toute une génération, etc... »

M. Brougham étend l'objet de l'association à l'étude de l'histoire, de l'économie publique, etc...

« Pourquoi, dit-il, la société ne publierait-elle pas des livres à bon marché sur l'histoire, la nature de notre constitution, les sciences économiques? Les traités populaires sur ce dernier sujet seraient d'une haute utilité pour les classes laborieuses et pour ceux qui les dirigent. Il n'est pas de meilleur service à leur rendre que de leur enseigner les vrais principes, et les rapports de la population et du taux des salaires; il est essentiel également que tout homme qui vit sous l'empire d'une constitution, en connaisse les principes, et y puise le zèle de la liberté civile et religieuse. Cette étude importe plus qu'on ne pense au bon ordre de la société, et la propagation des lumières sur ce point est le garant le plus sûr de la paix publique et de la stabilité du trône. Il importe aussi de signaler de la même manière les abus que le tems a introduits dans la marche de la

constitution ; libre à ceux qui nient l'existence de ces abus, qui proclament le pouvoir à jamais infaillible, et qui regardent comme funeste toute innovation politique, d'employer des moyens semblables pour propager leurs doctrines; le lecteur saura bien choisir les livres à bon marché qui lui conviendront. Assurément, une nation qui tolère, dans les journaux quotidiens ou hebdomadaires, les déclamations les plus violentes et les plus paradoxales, sur toute sorte de sujets politiques, n'a rien à craindre de la discussion des doctrines présentées d'une manière plus substantielle et plus calme, dans des écrits susceptibles d'être relus. L'habitude de parcourir rapidement des feuilles où toutes sortes de sujets sont effleurés, et qui ne sauraient être lus qu'une fois, quel que soit leur mérite, cette habitude est contraire à toute instruction solide. »

La difficulté des tems, en 1825 et 1826, nuisit au succès de l'association pour la propagation des connaissances utiles; cependant elle procéda à des enquêtes, et fit ses dispositions pour accomplir heureusement l'objet de ses travaux.

Dans l'intervalle, quelques libraires, prétendant appartenir à cette société, publièrent le prospectus d'une bibliothèque populaire ; il est prouvé aujourd'hui qu'aucun membre de l'association n'était entré en relation avec eux à ce sujet.

Quand la société se vit en mesure de commencer ses travaux, elle fit paraître son prospectus que suivirent immédiatement les premières livraisons de sa bibliothèque des connaissances utiles. La série d'ouvrages qui la composent a pour introduction un discours sur les objets, les avantages et les plaisirs de la science, l'une des productions les plus remarquables de M. Brougham (1) ; après avoir classé

(1) La traduction de cet ouvrage, à la fois plein d'instruction et d'agrément, est sous presse et ne tardera pas à paraître.

avec autant de méthode que de clarté les diverses branches de l'arbre encyclopédique, l'auteur expose, avec toute la sagacité qu'on lui connaît, la nature des sciences mathématiques et physiques, leurs rapports, leurs différences, et la distinction qui existe entre les vérités absolues et relatives ; l'auteur signale enfin, par des considérations remplies d'intérêt, l'utilité et l'agrément que procure l'étude des sciences, et l'importance de leur application aux besoins de la vie. Le lecteur nous saura gré de transcrire ce dernier passage.

« Voyez combien ceux qui ignorent les premiers élémens des sciences lisent d'ouvrages dépourvus d'instruction véritable. L'un dévore le récit d'une anecdote, l'autre un roman, celui-ci un conte de fées, sans autre but que de passer quelques instans d'une manière agréable. L'imagination se plaît à ces lectures, et préfère ce délassement aux exercices du corps et aux jouissances des sens. Nous lisons les journaux, sans songer à l'avantage que nous pouvons en retirer; la curiosité seule nous inspire du goût pour des nouvelles qui n'intéressent ni la prospérité nationale, ni les progrès de l'esprit humain.

» Connaître et sentir, sont les besoins les plus impérieux de notre nature. La mobilité est l'essence de notre ame ; elle se plaît aux secousses que lui impriment l'admiration, la surprise, la terreur :

Si *Peau d'Ane* m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême,

a dit le fabuliste français ; et chacun, à son exemple, dévore des histoires de revenans, des récits de catastrophes sanglantes, de tempêtes, de naufrages. Le moindre défaut de ces lectures habituelles, c'est de faire perdre un tems précieux ; si elles n'abrutissent pas l'esprit, comme le vin, le jeu, le libertinage, elles corrompent le cœur et

faussent la raison. Oh! combien l'étude des sciences offre des jouissances plus pures! Que d'admirables découvertes nous révèlent la mécanique, la physique générale! Voyez quelles lois merveilleuses règlent les mouvemens des fluides! Y-a-t-il rien, dans vos récits de naufrages, et même dans vos contes de féeries, de plus surprenant que de voir quelques litres d'eau produire, par le seul effet de la compression du liquide, une force irrésistible, et le poids d'une once balancer des quintaux; d'apprendre que le blanc est l'amalgame de la masse des couleurs, et que le rouge, le bleu, le vert, etc. mêlés dans certaines proportions, composent ce que nous supposons jusqu'ici n'être que l'absence de la couleur elle-même?

» Observez avec moi les prodiges de la chimie : le diamant est la même substance que le charbon; l'eau est la combinaison du gaz oxigène, principe de la combustion, et du gaz hydrogène qu'enflamme le contact de l'air : les acides sont formés à l'aide de la combinaison des différentes espèces d'air ou de gaz, et celui de tous qui ronge les métaux avec le plus d'énergie se compose des mêmes élémens que l'air respirable. Les sels sont de nature métallique; liquides comme le vif argent, plus légers que l'eau, ils brûlent exposés à l'air, et laissent pour résidu des cendres de même nature que celles de nos combustibles. Que dirai-je de l'astronomie? du nombre infini des corps célestes, de leurs énormes masses, de leurs distances, que l'imagination ne peut concevoir et que le calcul a fixées; des lois invariables de leurs mouvemens?..... Devant ce sublime spectacle de la puissance divine, dans toutes ses pompes, l'homme sent avec transport qu'il est l'œuvre de prédilection du créateur qui lui a permis de contempler les cieux.

» Les anciens appelaient l'étude des sciences, la philosophie (amour de la sagesse); mais il n'est pas néces-

saire d'y consacrer tous les instans de sa vie, pour mériter le titre de philosophe. Ceux qui, dans tous les siècles, ont été les plus dignes de ce beau nom, se livraient à cette étude, au sein d'une vie active, et dans l'exercice de leurs fonctions civiles ou politiques. Celui-là mérite le nom de vrai philosophe, qui, dans telle situation que le sort l'ait placé, consacre le jour au travail de son état, et la soirée à perfectionner son intelligence; et préfère les charmes de l'instruction aux jouissances grossières des sens.

» On ne saurait, sans avoir étudié les sciences, concevoir l'idée de la puissance de son esprit et des efforts dont elle est capable. En présence des vérités sublimes de l'astronomie, nous nous sentons d'abord confondus; mais bientôt, à ce sentiment d'humilité, succède celui de la reconnaissance envers l'Être-Suprême, qui a permis à une créature aussi chétive que l'homme, de saisir l'ensemble de l'univers, à travers des myriades de soleils, dont chacun est le centre d'un système planétaire; de se familiariser avec les lois de la nature à des distances qui accablent l'imagination; d'affirmer que le soleil est 329,630 fois plus gros que la terre, Jupiter 308 9/10, et Saturne 93 1/2; qu'une livre de plomb pèse sur le globe solaire 22 livres 15 onces 16 gros 9 grains 3/4, sur Jupiter 2 livres 1 once 19 gros 1 grain et 29/43, sur Saturne 1 livre 3 onces 8 gros 20 grains 1/11; de découvrir enfin les lois qui maintiennent en équilibre le système céleste pour une série innombrable de siècles. Quel digne prix de nos travaux que de communiquer avec ces génies prodigieux qui nous font, en quelque sorte, planer sur l'ensemble de la création; et d'apprendre par quel moyen les noms des Newton et des La Place, devenus immortels, sont placés dans la vénération des peuples, au-dessus de tous ceux qui ont honoré l'espèce humaine! »

Ce discours préliminaire a été suivi de traités sur l'hy-

drostatique, l'hydrodynamique, les propriétés de l'air, le calorique, etc. Cette série se continue avec régularité. On va publier quelques traités sur diverses branches de la physique générale et des mathématiques. Ces ouvrages sont écrits d'un style pur, exact, et d'une clarté remarquable. Si l'ensemble de la collection est aussi soigné, ce sera le service le plus important qu'une société savante ait jamais rendu à l'esprit humain. Nous avons sous les yeux le dernier rapport du comité choisi dans le sein de cette honorable association. « Neuf mois sont à peine écoulés, dit le rapport, depuis la première publication sortie de nos presses, et, à la fin de l'année dernière, on a mis en vente 20,000 exemplaires de chacun des traités que nous avons publiés successivement : plusieurs de ces ouvrages avaient pour objet des matières abstraites ; cependant le succès qu'ils ont obtenu dans les classes inférieures prouve combien le goût de l'instruction est devenu populaire. L'appui que les savans et les gens de lettres ont prêté au comité, dans toute l'étendue du royaume, fait le plus grand honneur à la société, et la dispense de fixer les limites de ses opérations. Des hommes doués des talens les plus variés, sans s'être mis en rapport, travaillent de concert à seconder le comité, par leur génie et leur instruction, et exploitent, au profit du peuple, les diverses branches des connaissances humaines. Quelques-uns aident le comité de leurs conseils sur l'ordre général de ses travaux ; d'autres se réunissent pour la composition d'un traité, dont le premier fournit la matière, et le second la rédaction. Des écrivains distingués sont chargés de la révision des ouvrages. Cette division du travail qui a été utilement adoptée pour les écrits scientifiques d'une haute importance, produira les plus heureux effets, en multipliant les ouvrages utiles, et en ajoutant au mérite de leur composition.

La série des publications relatives à l'histoire et à la

biographie est en ce moment sous presse; nous pouvons affirmer que ces matières seront traitées avec impartialité, mais suivant les principes généraux que la société a pris pour guide, et qui se résument en deux mots : *Paix et Liberté*. Permis aux adversaires de ces principes de publier à leur tour une suite d'écrits, dans lesquels ils dénatureront l'histoire pour y puiser l'éloge de la fausse gloire, et des leçons de tyrannie; dans cette lutte, la force restera à la raison. Si, comme nous n'en doutons pas, la société met tous ses soins à publier une série de livres écrits avec correction et élégance, purgés de lieux communs et de détails parasites; qui flétrissent en toute occasion le crime triomphant, démasquent le vice, et enseignent aux hommes que, toute guerre d'agression étant criminelle, la gloire militaire ne mérite ce nom que lorsque la nécessité d'une défense légitime a mis les armes aux mains des nations; qui enfin signalent à l'animadversion publique la fraude, la superstition et l'intrigue : elle aura rendu un service immense à l'humanité.

La société va faire paraître ensuite une collection intitulée : *Bibliothèque des connaissances agréables*. On conçoit les rapports qui existent entre les expériences les plus amusantes et les démonstrations les plus abstraites de la physique; il en est de même de l'application des autres sciences. Cette collection sera donc le *complément* de ses travaux. La société s'est spécialement attachée à améliorer l'éducation morale de l'enfance. « Ceux qui ont observé la direction imprimée à ses idées, dit le rapport, savent combien les livres qu'on met dans ses mains sont en général défectueux et nuisibles, à un âge où l'intelligence et le caractère des enfans commencent à se former. Tout, dans ces livres, semble concourir à affaiblir les facultés de leur esprit et à pervertir leurs sentimens; on leur charge la tête de niaiseries ou d'erreurs, lorsque leur mémoire reçoit le plus faci-

lement ses impressions; c'est ainsi que l'occasion d'y graver les leçons les plus utiles est souvent perdue pour jamais. Mais ce sont les récits atroces ou effrayans qui sont le plus funestes aux enfans des deux sexes; il vaudrait cent fois mieux les laisser dans l'ignorance, que de leur donner une telle instruction. Le comité s'est sérieusement occupé de remédier au mal; il a multiplié les livres réellement utiles, à l'usage des enfans; il a été dignement secondé par Mistriss J. Barbauld, Miss Edgeworth et le docteur Aikins. »

On vend tous les ans une multitude d'almanachs remplis de détails puérils, absurdes ou obscènes, ou bien dictés par la bigoterie; un de ces derniers a pour date telle année, à partir de l'horrible complot des papistes et jacobites (la fameuse conspiration des poudres); un autre a pour frontispice une gravure détestable, représentant un militaire monté sur un taureau, portant un étendard sur lequel est dessiné un *ecce homo*, et traînant à sa suite des prêtres enchaînés. Tous renferment des prédictions météorologiques et politiques pour chaque mois de l'année. La société a entrepris de substituer à ces almanachs dangereux un annuaire vraiment utile; et elle a rempli cette tâche honorable avec un zèle qu'on ne saurait trop louer. A peine son comité eut-il pris lecture du tableau des almanachs qui venaient de paraître, qu'il convoqua pour le lendemain une réunion extraordinaire. Dans une heure, cette assemblée eut réuni les matériaux d'un nouvel almanach, et un mois après, des milliers d'exemplaires étaient mis en vente. Exemple remarquable des heureux effets de la division ou plutôt de la communauté du travail.

La France a la gloire d'avoir donné l'exemple de la division du travail dans les sociétés savantes et littéraires. La fameuse *Encyclopédie* du XVIII[e] siècle est un modèle en ce genre, et la Société Royale de Londres n'a fait qu'imiter les académies de France dans le système de composition

des grands ouvrages qui ont paru sous son nom. Mais si ces dernières sociétés se réunissent pour la discussion préparatoire des questions scientifiques et littéraires, les rapports ou autres écrits soumis à leur approbation sont rédigés par un de leurs membres. Il est rare qu'elles s'occupent à la fois de rassembler et de mettre en œuvre les élémens de leurs travaux. Tel est cependant le système adopté, sauf quelques exceptions, par la *Société des connaissances utiles*. Ses membres ont des réunions périodiques. Les divers comités qu'elle a établis étudient constamment la statistique intellectuelle et morale du pays. Ils procèdent à des enquêtes; ils correspondent avec les écrivains les plus distingués des trois royaumes; ils vont même au-devant des talens modestes, qui, sans leur encouragement, resteraient enfouis; et ils exploitent en commun, au profit de l'instruction populaire, la masse d'idées qui jaillit de ces améliorations. Mais lorsqu'un homme de génie a traité avec simplicité un sujet scientifique et littéraire, et qu'il a ouvert de nouvelles sources d'instruction, la société, sans rien changer à son livre, se borne à en favoriser la publicité. Il est d'autres ouvrages dont il lui suffit de revoir les épreuves.

Ce n'est pas tout, elle adopte les travaux remarquables des savans et des moralistes étrangers, en les analysant; il en est même dont elle se borne à publier la traduction, et c'est ce qu'elle a fait pour la *Vie de Newton*, par M. Biot; ouvrage dont il suffit de nommer l'auteur pour en signaler le mérite. Enfin la société met tous ses soins à multiplier les comités auxiliaires dans les divers comtés.

Tel est le vaste ensemble des travaux qu'elle a consacrés à l'instruction populaire et aux progrès de la civilisation dans les masses. Ce qu'elle a fait jusqu'à ce jour est du plus heureux augure pour l'avenir.

(*Edinburgh Review*.)

Histoire Contemporaine.

CHRONIQUE DE LA COUR DE LISBONNE.

No I.

LA REINE MÈRE. — SON ÉDUCATION. — ELLE SE SÉPARE DU FEU ROI. — NAISSANCE DE L'INFANT DON MIGUEL. — CONSPIRATION DE 1805. — DÉPART DE LA FAMILLE ROYALE POUR LE BRÉSIL. — RELATIONS DE LA REINE AVEC LE DOCTEUR FRANCIA, DICTATEUR DU PARAGUAY. — LE MARQUIS DE GUARANY. — RETOUR EN EUROPE DE LA FAMILLE ROYALE. — MEURTRE DU MARQUIS DE LOULÉ.

A l'époque de l'invasion française, le Portugal était tombé dans une dégradation et une apathie dont on ne pouvait trouver l'équivalent que dans le royaume limitrophe. Depuis le marquis de Pombal, aucun homme supérieur n'était parvenu au ministère. Par une fatalité déplorable, ceux qui s'y étaient succédé après lui étaient tous inhabiles et corrompus, sans patriotisme, sans intérêt pour la véritable gloire de leur souverain, et uniquement occupés du soin de leur fortune et de celle de leur famille.

Quand la nouvelle de l'entrée des Français arriva à Lisbonne, elle jeta l'effroi et la consternation à la cour, qui chercha son salut dans la fuite ; le peuple, observant en silence le départ de ses maîtres, reçut les troupes du conquérant dans une attitude sombre et sévère. Mais dès qu'on lui présenta la possibilité de repousser une odieuse agression, il l'accueillit avec transport ; et, sortant d'un sommeil de plusieurs siècles, il se précipita sur la trace de nos soldats et combattit à leurs côtés, pendant toute la durée de la guerre de la Péninsule. La dévastation de ses campagnes et de ses villes, son sang qui cou-

lait à flots sur tous les champs de bataille, des privations, des travaux d'autant plus pénibles qu'ils contrastaient avec l'oisiveté de son ancienne existence, il supportait tout avec un courage et une résignation magnanimes; il n'avait qu'un but, l'expulsion de ses ennemis, et il ne voulait d'autre récompense de tant de dangers et d'efforts que l'amélioration de ses institutions politiques et civiles. Ces espérances si légitimes furent trompées, quand la paix générale fut rétablie. Les maîtres du Portugal faussèrent leur parole, et ne voulurent rien tenter pour récompenser le dévouement de leurs sujets, et concilier les droits et la dignité du trône avec le bien public.

Ce malheureux pays avait un aspect plus triste et plus sombre que jamais, au moment de la révolution d'Oporto. Cet événement fut accueilli par la majorité de la nation comme le précurseur d'un meilleur avenir. Cet espoir fut encore déçu. Les cours du continent trouvèrent que les réformateurs n'avaient pas suivi le droit chemin, pour arriver au but qu'ils se proposaient, et elles encouragèrent en secret les mécontens. Il est possible, sans doute, que les chefs populaires aient été trop prompts et trop spéculatifs dans leurs réformes. Toutefois, on ne saurait nier que, du mois d'août 1820 au 2 juin 1823, tems pendant lequel le régime constitutionnel prévalut, le Portugal ne fût dans une situation plus satisfaisante. La liberté des anciennes cortès, qui avaient présidé aux destinées d'un autre âge, semblait respirer de nouveau dans toute la nation. Le peuple se rappelait avec orgueil le souvenir de ces tems de gloire; d'anciennes lois furent remises en vigueur; on en rendit d'autres pour encourager le commerce et l'industrie, et accroître les ressources d'un royaume épuisé par une administration inhabile et vénale, plus encore que par les maux d'une longue guerre. Le monarque lui-même sympathisait avec les représentans de la

nation, et paraissait sincèrement disposé à prêter son appui à toutes les mesures propres à améliorer l'état de son peuple.

Malheureusement toutes ces apparences étaient trompeuses. Le nouveau gouvernement fut bientôt attaqué au cœur, à l'insu même de ses membres. Les ordres privilégiés, le haut clergé, les cours de justice, tous ceux dont la prospérité résultait des abus, ou qui fondaient leur puissance sur la crédulité publique, s'effrayèrent de l'esprit d'examen qui se répandait dans les diverses classes. Ils devinrent les ennemis secrets du nouveau régime, et ils en complotèrent la destruction. C'était surtout dans l'intérieur des cloîtres que ce parti formidable ourdissait ses trames; et, en même tems, il faisait tous ses efforts pour exciter les alarmes et l'intérêt des cours étrangères.

Mais nous n'avons rien dit encore du principal artisan de tant d'intrigues; du premier moteur des ressorts qui ont renversé la constitution de 1823, et replongé le pays dans l'anarchie et la confusion; de l'auteur de cette suite de complots qui ont rendu si amers les derniers jours d'un roi malheureux; de la reine-mère en un mot, qui s'est faite, dans la Péninsule, l'agent le plus actif du parti apostolique, et qui n'a pas cessé de conspirer contre les libertés de ses sujets. Cet être extraordinaire dont la tête puissante a conçu tant de plans gigantesques; ce mélange singulier de talens éminens et de qualités dangereuses; cette fille d'une princesse voluptueuse et intrigante, trop fidèle aux traditions de sa mère; cette femme redoutable, chez laquelle la ruse s'unit à des passions violentes, dont l'ame superbe n'oubliera jamais plusieurs années d'humiliation, et qui, tant qu'elle résidera en Portugal, ne cessera de l'agiter du sein de sa retraite de Quéluz, est si intimement liée à tous les événemens qui se sont succédé en Portugal, dans ces derniers tems; elle exerce un ascendant si absolu sur le

prince faible et ingrat qui dirige, contre son frère et son maître, le pouvoir qu'il en avait reçu en dépôt, que, sans doute, une courte notice sur sa vie ne paraîtra pas déplacée.

Charlotte, infante d'Espagne et reine douairière de Portugal, est née le 25 avril 1775; elle a par conséquent neuf ans de plus que Ferdinand VII, son frère, né le 14 octobre 1784. L'infante Charlotte, dès ses premières années, manifesta les mêmes penchans et la même vivacité d'esprit que sa mère. L'ardeur de son imagination était sans égale; et au milieu des dissipations d'une cour corrompue et frivole, elle acquit des connaissances très-variées et très-étendues. Le père Scio, homme de mérite, fut son principal instituteur; mais comme, à cette époque, la cour d'Espagne était remplie d'Italiens, dont plusieurs avaient beaucoup de goût et de savoir, elle en reçut aussi des leçons. A douze ans, elle subit, en présence de son grand-père, un examen qui fut, en quelque sorte, public, puisque toute la cour et les ambassadeurs y assistèrent. Elle fut interrogée sur l'histoire sacrée et profane, la géographie, le latin, le français, l'espagnol, le portugais; et la justesse de ses réponses surprit tous ceux qui étaient présens. Elle joint à ces connaissances l'avantage d'une élocution élégante et facile; et elle a une très-jolie écriture. Jamais peut-être aucune femme n'a possédé des talens plus précoces; et si, dès sa première jeunesse, on leur eût donné une bonne direction, nul doute qu'elle n'eût été l'ornement de son sexe et de son âge, la bienfaitrice de ses sujets, et aujourd'hui elle serait chargée de leurs bénédictions.

Quelques mois après l'examen dont nous venons de parler, elle fut fiancée au prince Jean, infant de Portugal, et en 1790, lorsqu'elle n'avait encore que quinze ans, elle rejoignit son mari à Lisbonne. De neuf enfans qu'elle a eus, six vivent encore. Voici les noms de ces enfans, et l'époque de leur naissance : 1° Marie-Thérèse, née le 29

avril 1793; 2° don Antonio, né le 21 mai 1796 et mort en 1802; 3° Marie-Isabelle, née le 19 mai 1797, mariée à Ferdinand VII, son oncle, et morte en 1818; 4° don Pedro d'Alcantara, empereur du Brésil, né le 12 octobre 1798; 5° Maria-Francisca, née le 20 avril 1800, et mariée à l'infant don Carlos d'Espagne; 6° Isabelle-Marie, ex-régente, née le 4 juillet 1801; 7° don Miguel, régent, né le 26 octobre 1802; 8° Maria de l'Assomption, née le 25 juillet 1805; et 9° Anne de Jésus-Marie, née le 23 décembre 1806, et mariée à un simple gentilhomme portugais.

Ce fut peu de tems après la naissance de son premier enfant, que des dissentions intérieures éclatèrent dans le palais, et rompirent l'harmonie qui avait régné jusque-là entre Jean VI, alors prince du Brésil (1), et sa femme. En 1806, leur rupture devint publique, et se prolongea jusqu'à la mort du roi. Durant tout ce période, ils eurent des établissemens séparés, et ne se firent jamais de visites, excepté sous les cortès, en 1822, où ils se montrèrent dans la même loge, à l'occasion des solennités qui eurent lieu en l'honneur du nouvel ordre de choses. Nous ne chercherons pas à faire connaître les causes de ces malheureuses dissentions, car c'est de l'histoire que nous faisons, et non pas de la chronique scandaleuse; nous nous contenterons de dire que les adversaires de la reine assurent qu'à l'époque de la naissance de l'usurpateur actuel du trône de Portugal, Jean VI avait dit, en présence de plusieurs membres du corps diplomatique, qu'il ne se considérait pas comme le père de ce prince; que, depuis deux ans, il était sans relation avec sa mère; et qu'il ne l'avait reconnu que par amour de la paix et pour prévenir un scandale public. Cette anecdote, vraie ou fausse, a déjà été rapportée dans nos journaux et dans ceux du continent.

(1) L'héritier de la couronne de Portugal portait autrefois le titre de prince du Brésil.

Si la princesse du Brésil avait des ennemis à la cour de son mari, les séductions de son esprit lui avaient aussi attiré des partisans nombreux et dévoués. C'est à eux que le prince attribuait le complot tramé en 1805, pour le dépouiller de l'autorité de régent. Il était, à cette époque, tombé dans une mélancolie noire, qui paraissait la suite de ses chagrins domestiques ; il recherchait la solitude, se montrait rarement en public ; et, contrairement à sa manière d'être habituelle, il était devenu d'un accès difficile pour ses sujets. Il s'était rendu à Alentejo, pour changer d'air et tâcher de rétablir sa santé. Ses ennemis cherchèrent alors à accréditer le bruit que sa raison était dérangée, et ils formèrent le projet de le dépouiller de l'autorité suprême, et de remettre les rênes de l'état à la princesse du Brésil qui l'aurait gouverné avec le titre de régente, de même qu'il s'était emparé du pouvoir, quand les premiers accès de l'aliénation mentale de sa mère s'étaient déclarés. Un bon régime et l'exercice ne tardèrent pas cependant à rétablir sa santé, et il revint à Lisbonne au moment même où la police avait découvert le complot tramé contre lui, et avait saisi les proclamations imprimées et d'autres preuves matérielles de la conspiration. Une enquête juridique eut lieu ; mais ce prince débonnaire ne voulut pas que l'on dressât des échafauds, et se contenta d'exiler quelques-uns des coupables. Jose Anastasio, un des principaux employés de la police, et quelques autres, qui l'avaient secondé dans la découverte du complot, furent empoisonnés à Mafra ; le premier dans un plat de brocoli, et les deux autres dans du chocolat. De là ce proverbe sinistre, encore répété aujourd'hui : *Gardate dos brocolos y chocolate de Mafra* (prenez garde au brocoli et au chocolat de Mafra).

Le prince parut profondément affecté de ce complot, et il en conçut un chagrin qui dura toute sa vie. Depuis cette époque, alarmé des vues ambitieuses qu'il attribuait à la

mère de ses enfans, il vivait dans des craintes continuelles, et croyait sans cesse son pouvoir menacé. Il renonça au plaisir de la chasse, et passait une grande partie de son tems à Mafra, dans la plus profonde retraite, sans même épancher ses peines dans le cœur d'aucun ami intime. Telle était la situation de la famille royale, quand les Français franchirent les frontières du Portugal, et marchèrent rapidement sur Lisbonne (1). Le prince s'embarqua avec sa cour, le 28 novembre 1807. Il était à bord d'un vaisseau de 80 canons, avec sa mère, son fils don Pèdre, et son gendre don Pèdre Carlos; tandis que la princesse se trouvait sur un autre bâtiment avec le reste de sa famille.

Immédiatement après l'arrivée de la famille royale à Rio-Janeiro, le prince choisit San-Cristoval, campagne située à quatre milles de la ville, pour sa résidence habituelle. Il prit avec lui don Pèdre, don Miguel, et la princesse de Beira, veuve d'un infant d'Espagne, et qui, avec son fils Sébastien, né à Rio le 4 novembre 1811, vit maintenant à Madrid. La princesse du Brésil habitait Rio, avec ses trois jeunes filles; elle tenait une cour séparée, et ne voyait le prince que dans les jours de gala. En toute occasion, elle s'appliquait à décrier le gouvernement de son mari; et ses vues ambitieuses parurent encore s'agrandir sur le vaste théâtre où elle se trouvait transportée.

Rio ne tarda pas à se remplir des exilés des divers états qui s'étaient récemment constitués dans l'Amérique du Sud; ces hommes, qui avaient été forcés de fuir devant la violence des partis, furent accueillis par la princesse avec faveur, et plusieurs devinrent, dans ses mains, d'utiles instrumens. En s'entretenant avec eux, elle recueillit des

(1) Voyez le récit de l'invasion du Portugal, dans l'*Histoire de la guerre de la Péninsule*, par Robert Southey, dont la traduction va paraître chez MM. Dondey-Dupré. Nous avons donné plusieurs extraits de cette grande composition historique.

renseignemens exacts sur la situation des nouvelles républiques contiguës au Brésil, et elle dirigea ses plans en conséquence. Elle se mit aussi en communication avec les voyageurs qui revenaient de la Péninsule, pendant la captivité de Ferdinand VII, son frère, et elle conçut le projet de se faire nommer régente d'Espagne. Elle envoya en conséquence un agent à Cadix, pour préparer les voies et lui faire des partisans. Le docteur Padron, membre des cortès, qui avait fait des discours véhémens contre l'Inquisition, devint l'avocat le plus actif des prétentions de la princesse du Brésil, prétentions qui ne tardèrent pas à être discutées en assemblée publique; une forte opposition les empêcha de réussir.

La princesse songea ensuite à assurer ses droits sur les anciennes possessions de l'Espagne en Amérique, dans le cas où la domination française s'affermirait en Espagne, et où la captivité de ses frères se prolongerait en France. Dans ce but, elle envoya des émissaires à tous les gouvernemens établis dans le voisinage du Brésil, à Buénos-Ayres, au Chili, au Pérou; mais ce fut surtout le docteur Francia, dictateur du Paraguay, qu'au moyen d'une correspondance active elle tâcha de mettre dans son intérêt; elle y réussit, au moins en apparence. Ce tyran, gouverné lui-même par les jésuites, et qui professait pour eux et leurs doctrines une vive admiration, parut entrer dans ses vues, et il lui envoya un agent à Rio, pour conférer avec elle. Cet homme, nommé Fort, lui proposa, probablement pour la sonder, l'établissement d'un gouvernement formé sur le modèle de celui que les jésuites avaient jadis établi, qui recevrait le nom de BON JÉSUS DU PARAGUAY, et dont elle serait la REINE PATRONE. Il espérait, de cette manière, flatter à la fois ses vues ambitieuses et le penchant qu'elle manifestait pour la dévotion, consolation ordinaire des femmes avides d'hommages, et dont les charmes sont sur

le déclin. La princesse accepta vivement cette proposition, et l'on assure même qu'elle prit le titre qui lui était offert et un sceau correspondant, dans plusieurs dépêches et dans quelques autres actes émanés d'elle.

Ces intrigues et ces négociations avaient été conduites sans aucune participation du gouvernement du prince. Fort, l'agent du Paraguay, voyant que ce projet ne pouvait plus avoir lieu, par suite de l'expulsion des Français, et du retour de Ferdinand en Espagne, offrit une nouvelle combinaison à l'esprit ardent de la princesse. Comme on faisait alors des préparatifs à Cadix pour attaquer Buénos-Ayres, il lui proposa de coopérer au rétablissement du pouvoir de l'Espagne dans cette partie du continent. En conséquence, après avoir pris l'agrément de Francia, il fut convenu qu'il se rendrait à Monte-Video, où un certain nombre de royalistes espagnols et américains s'étaient réunis, dans l'attente de la flotte formidable qui devait mettre à la voile sous les ordres d'O'Donnel. Mais Fort fut arrêté par l'ordre du général Lecor, commandant portugais, dont il avait excité les soupçons, et ensuite envoyé à Rio sous escorte; bientôt cependant il fut mis en liberté par suite de l'intervention de la princesse qui, afin de le récompenser de son zèle et de l'indemniser de ce qu'il avait souffert, lui fit donner le grade de colonel et le titre de marquis de Guarany. Nous verrons plus loin qu'il continua, sous ce titre, à servir sa bienfaitrice, et qu'il fut l'ame ou l'agent principal de la plupart de ses combinaisons.

Cependant, la révolution qui s'était faite, en 1820, à Oporto, donna une direction nouvelle aux affaires de la monarchie portugaise, dans les deux hémisphères. La nouvelle en fut reçue à Rio avec transport, et Jean VI, devenu roi par la mort de sa mère, donna son approbation au nouvel ordre de choses, après quelques hésitations, qui ve-

naient moins de sa mauvaise volonté que de son apathie et de sa timidité naturelle. La reine affecta d'abord un grand attachement pour la constitution, de même qu'elle avait auparavant approuvé hautement les réformes des cortès de Cadix. Elle supposait que le roi, influencé par les ambassadeurs des puissances alliées, ne consentirait pas à donner son adhésion. Dans le cas où cela aurait eu lieu, et où il aurait refusé de partir pour le Portugal, elle comptait, dit-on, s'échapper du Brésil, et recevoir à Lisbonne, des mains des cortès, le dépôt de cette autorité suprême qu'elle poursuivait sans cesse sur les deux continens, et qui lui échappait toujours.

Le 3 juillet 1821, toute la famille royale, à l'exception de don Pèdre, héritier du trône, entra dans le Tage, au milieu des acclamations du peuple. La reine avait ses agens près de son mari. Instruite par eux que, pendant la traversée, le roi avait discuté avec ses conseillers un plan qu'on lui avait proposé pour renverser la constitution, elle résolut de profiter de cet avis, pour se faire des amis parmi les partisans du nouveau régime. Une députation des cortès vint à bord pour féliciter le roi sur son retour, et elle alla ensuite présenter ses hommages à la reine. Après avoir protesté de son dévouement à la constitution, cette princesse leur parla, à mots couverts, des mauvais conseils que l'on donnait à son époux. Quand ce prince eut connaissance des protestations et des insinuations de la reine, ses craintes habituelles s'accrurent; dès-lors il rejeta, d'une manière définitive, le conseil qu'on lui avait donné, et annonça l'intention d'adhérer sincèrement au nouvel ordre de choses. Il a gardé sa parole, en honnête homme, et il a persévéré jusqu'à la fin. Quand il débarqua, il fut accueilli avec enthousiasme; la reine, au contraire, fut reçue avec froideur. Déconcertée dans ses plans et dans les espé-

rances qu'elle fondait sur le régime constitutionnel, elle résolut alors de tout tenter pour le détruire.

Instruite qu'une partie de la noblesse et du haut clergé était contraire au nouvel ordre de choses, elle se réunit aux mécontens, et se constitua leur chef. Ses menées, qui transpiraient dans le public, en avaient fait un objet d'animadversion générale, tandisque la loyauté de la conduite de son époux le rendait chaque jour plus populaire. Le sentiment de la haine qu'elle inspirait, et les humiliations publiques qu'elle avait reçues de quelques-uns des nouveaux dépositaires du pouvoir, portèrent son irritation à son comble, et elle ne s'occupa plus que des moyens d'assurer sa vengeance. Avec un courage que l'on trouve bien rarement dans son sexe, et sans tenir aucun compte des périls auxquels elle s'exposait, elle refusa de suivre l'exemple des autres membres de la famille royale, et de prêter serment de fidélité à la constitution. Une lettre qu'elle écrivit ensuite au roi, pour lui faire connaître les motifs de son refus, porte la vive empreinte du caractère audacieux et de la hauteur d'ame de cette princesse.

Après cette démarche hardie, elle poursuivit ses desseins avec un redoublement d'activité. Elle réussit à mettre dans son intérêt le comte d'Amarante, depuis marquis de Chaves; et elle lui donna de l'argent pour organiser une insurrection à Villa-Real, lieu de sa naissance. Cette insurrection éclata le 3 février 1823. Le comte appelait aux armes, dans ses proclamations, tous les fidèles Portugais, pour délivrer leur pays du joug des cortès et du fléau des révolutions, mettre le roi en liberté, etc. Cette insurrection s'étendit rapidement dans les provinces du nord; mais les mesures énergiques des cortès et la fidélité des troupes constitutionnelles la réprimèrent. Le comte fut obligé de se réfugier en Espagne avec ses partisans. Il offrit ses ser-

vices à M. le duc d'Angoulême ; mais ce prince, avec sa sagesse et sa modération habituelles, refusa de les accepter.

Cependant la reine n'était pas abattue par cet échec. Son courage et les ressources de son esprit croissaient avec les obstacles. Toujours plus impatiente de venger ses affronts, et de saisir ce pouvoir pour lequel elle éprouvait une soif si ardente, elle pensa qu'elle trouverait un meilleur instrument dans don Miguel, sur lequel elle exerçait un ascendant au moins égal à celui de Médicis sur Charles IX, son fils. Des sommes considérables furent distribuées, et les colonels de plusieurs régimens entrèrent dans le complot. Dans la nuit du 27 mai, don Miguel quitta Lisbonne avec un cortége composé, en grande partie, d'officiers, et se rendit à Villa-Franca, où se trouvait le 23e régiment de ligne. Là, il fut rejoint par le général Pamplona, depuis comte de Subserra. Dans une proclamation, il annonça qu'il n'avait d'autre but que d'affranchir le roi de la tyrannie des cortès. Bientôt l'insurrection devint générale dans les troupes qui occupaient la capitale ou qui étaient stationnées dans le voisinage. Afin de prévenir les horreurs d'une guerre civile, les cortès se séparèrent, le 2 juin 1823, après avoir protesté solennellement contre la violence qu'elles subissaient.

La trame au moyen de laquelle cette révolution venait de s'accomplir, avait été ourdie principalement par ce même marquis de Guarany, que nous avons vu investi de la confiance de la reine dans le Nouveau-Monde, et qui, dans l'ancien, était parvenu à se rapprocher d'elle, non sans beaucoup de peine. Cet homme remuant et hardi s'était présenté, en 1821, pour siéger aux cortès d'Espagne, comme député du Paraguay; mais, n'ayant pas pu justifier de son mandat, il n'avait pas été admis. Indépendamment de ce but ostensible de son voyage à Madrid, il était aussi

chargé par Francia de faire des communications particulières et secrètes à Ferdinand, ou, à son défaut, à la reine de Portugal, sa sœur; mais les personnes qui entouraient alors le roi d'Espagne empêchèrent le marquis d'en approcher. Contrarié dans l'objet secret de son voyage en Espagne, comme dans son but patent, il songea à se retourner du côté de son ancienne protectrice.

Avant que le roi de Portugal quittât le Brésil, il avait entamé des négociations diplomatiques avec le dictateur du Paraguay, et les assurances d'amitié qu'il lui avait fait donner équivalaient presque à la reconnaissance de son gouvernement. Guarany résolut de profiter de cela; et, immédiatement après son arrivée en France, où il s'était retiré, il écrivit au ministre constitutionnel des affaires étrangères de Portugal. Il lui mandait dans sa lettre, qu'il avait été nommé ministre plénipotentiaire du Paraguay près de S. M. T. F.; mais que son intention n'était pas de prendre son titre officiel, et qu'il désirait vivre en Portugal comme un simple particulier, jusqu'au moment où les cours d'Europe consentiraient enfin à reconnaître les nouveaux gouvernemens de l'Amérique. Le ministre lui envoya de suite des passe-ports, en le louant de sa discrétion et de sa prudence. Guarany ne perdit pas un seul instant pour se rendre à Lisbonne. En arrivant, il apprit que la reine, dont il voulait à toute force se rapprocher, vivait dans un palais isolé, à quelque distance de la ville, soumise à une surveillance sévère, à cause de ses complots contre le gouvernement des cortès, et qu'il serait par conséquent très-difficile de la voir. Il imagina de se déguiser en chévrier, et il se présenta dans la cour du palais avec un troupeau, sous prétexte de vendre son lait. C'est ainsi qu'il établit et continua ses relations avec la reine, et qu'il devint l'agent principal, quoique secret, de la révolution de 1823.

Le surlendemain du départ de don Miguel pour Villa-Franca, le roi avait fait publier une proclamation dont voici quelques extraits :

PORTUGAIS !

« Mon fils, l'infant don Miguel, a fui de ma demeure royale, pour se mettre à la tête du 23e régiment. Je l'ai abandonné, comme père ; et, comme roi, je saurai le punir... Fidèle à mes sermens, à la religion de nos ancètres, je maintiendrai la constitution que j'ai librement acceptée. Je n'ai jamais manqué à ma parole ; soyez aussi fidèles à la vôtre, si vous voulez être libres, et rester dignes du nom glorieux que vous avez porté pendant tant de siècles ! »

Le jour suivant il fit une autre proclamation, adressée aux habitans de Lisbonne, dans laquelle il renouvela les mêmes assurances. Mais, ayant appris le but secret du complot, en même tems qu'il recevait la nouvelle de l'insurrection des régimens, le roi partit en grande hâte pour Villa-Franca, afin de faire rentrer les troupes dans le devoir.

Les conjurés se proposaient de retourner à Lisbonne, avec la reine et l'infant à leur tête et les troupes à leur suite, tandis que Jean VI continuerait à publier ses inutiles proclamations. Lorsque la capitale aurait été en leur pouvoir, ils auraient fait descendre le roi du trône, comme incapable de régner ; la reine eût été proclamée régente, et son fils chéri, généralissime.

Les Français étaient alors maîtres de la plus grande partie de l'Espagne. Leur fidèle agent, le général Pamplona, nommé ensuite comte de Subserra, était dans le secret de la conspiration. Pour rendre service aux Français qui, après la déclaration de notre gouvernement, ne pouvaient

plus franchir les frontières du Portugal, il quitta secrètement la ville, et alla dans une campagne qui lui appartenait près de Villa-Franca. Au milieu de tout ce désordre, une circonstance particulière sauva le roi, et le détermina à prendre subitement le parti de se rendre près des troupes. Nous avons déjà dit que l'esprit de la reine était fécond en ressources et en expédiens de tout genre; mais son impétuosité naturelle faisait souvent avorter les entreprises qu'elle avait le plus habilement conçues. C'est ce qui arriva dans la conspiration de Villa-Franca. Des mouvemens dans l'intérieur du palais de la reine semblaient annoncer son intention de partir et d'aller rejoindre son fils. Le roi, averti de ces préparatifs, résolut de la prévenir, et c'est à cette prompte décision qu'il a dû la conservation de sa couronne et probablement de sa vie. Pamplona, voyant que le complot était découvert, laissa l'infant à Santarem, et vint rejoindre le roi à Villa-Franca, où il apprit au monarque épouvanté tous les dangers qu'il avait courus comme époux et comme roi. Cela fut d'autant plus facile à Pamplona, qu'il avait été initié au secret des conspirateurs. Ces révélations lui firent prendre un malheureux ascendant sur l'esprit de Jean VI, dont il devint premier ministre; ascendant qu'il conserva jusqu'au moment où il fut éloigné du cabinet, par les représentations de Sir Édouard Thornton. Le roi et la famille royale revinrent à Lisbonne; et c'est ainsi que s'effectua ce qu'on appelle la restauration. Pamplona obtint immédiatement du roi un décret qui portait que *son épouse bien-aimée* rentrerait dans les droits civils et politiques, dont elle avait été dépouillée par un décret des cortès, en date du 4 décembre 1822, à cause de son refus de prêter serment de fidélité à la constitution. Un autre décret fit cesser le séquestre mis sur les biens du comte d'Amarante; il reparut à la cour, où il reçut les félicitations, et même un baiser de sa royale maîtresse. En même tems,

Guarany quitta la blouse du chévrier, et se présenta au palais de la reine avec son uniforme militaire, et les décorations qu'elle avait obtenues pour lui.

Le parti de la reine triomphait, mais son triomphe n'était pas aussi complet qu'il l'aurait voulu, et il n'avait pas été obtenu par les moyens qu'il avait concertés. La facilité avec laquelle Jean VI était parvenu à détrôner sa propre mère, à l'aide d'une révolution de palais, et d'un certificat de médecin qui attestait l'aliénation de cette princesse, avait fait croire à ses ennemis qu'ils pourraient, sans plus d'efforts, enlever au roi l'exercice de l'autorité suprême, pour la remettre dans les mains de la reine. Les partisans de cette princesse s'augmentaient avec son influence. Ceux en qui elle avait le plus de confiance jugèrent que, pour assurer son triomphe, il convenait d'éloigner du roi ces courtisans fidèles qui lui avaient conseillé de se rendre à Villa-Franca, et surtout le marquis de Loulé, celui de tous pour qui ils avaient le plus d'aversion. Ce fut par un lâche assassinat qu'on songea à se défaire de ce dernier.

Cet acte odieux, qui a certainement contribué à abréger les jours d'un prince faible et timide, mais dont la vie n'a été ternie par aucun crime, a été commis dans la nuit du 29 février 1824, au palais de Salvaterra, vieux bâtiment en ruine, situé sur le Tage, à environ 35 milles N. E. de Lisbonne. La cour s'était rendue à Salvaterra, pour jouir des plaisirs de la chasse et du carnaval. Don Miguel, le comte de Villaflor, le marquis d'Abrantès, le marquis de Loulé et quelques autres devaient représenter un ouvrage dramatique, sur un petit théâtre construit dans l'intérieur du palais. A l'issue de la répétition, la plupart des acteurs partirent, mais le marquis de Loulé resta afin de prendre quelques dispositions pour la représentation qui devait avoir lieu le lendemain à dix heures et demie; tandis qu'il se retirait par une galerie faiblement éclairée qui con-

duisait aux appartemens du roi, il fut assailli par deux hommes qui se précipitèrent sur lui : afin d'étouffer ses cris, ils commencèrent par jeter sur sa tête une *manta*, vêtement d'une étoffe grossière, que les gens du peuple portent ordinairement sur l'épaule, dans plusieurs provinces de l'Espagne et du Portugal ; ils lui assénèrent ensuite plusieurs coups sur le crâne avec un bâton noueux, et introduisirent, dans sa bouche, un instrument tranchant qui, littéralement, lui emporta le palais. Lorsque le meurtre fut consommé, les assassins placèrent le corps du marquis sous une grande table couverte d'un tapis de velours qui pendait de tous côtés sur le plancher. Cette table occupait le centre d'une vieille salle d'audience, où le cadavre resta jusqu'au moment où tous les hôtes du palais furent retirés dans leur appartement. On le transporta ensuite dans des décombres qui se trouvaient dans une partie éloignée de cette masse irrégulière de bâtimens, où on le découvrit le lendemain.

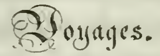
Le roi fut inconsolable de la perte d'un serviteur fidèle auquel il était sincèrement attaché, et qui était le seul ami dans le cœur duquel ce malheureux prince épanchât ses peines. Il ordonna de suite une enquête judiciaire. Les faits que nous venons de rapporter furent établis par cette enquête. L'infant parut très-agité, lorsqu'on vint lui dire la mort du marquis, et il versa même quelques larmes. Ce qui est fort extraordinaire, c'est qu'on était instruit le matin chez la reine, dont le palais est à quatorze lieues de Salvaterra, de la mort du marquis ; cette princesse fit même dire une messe à huit heures, pour le repos de son ame.

Quand l'enquête fut terminée, et qu'on en fit le rapport au roi, il frémit en apprenant les noms des personnages impliqués dans cette affaire. Il voulait venger la mort d'un ami dévoué, mais il hésitait en voyant quels étaient les premiers auteurs du complot. En même tems on faisait jouer autour de lui toutes sortes d'intrigues pour désarmer

sa justice. Des ministres, des dignitaires ecclésiastiques, des juges, des femmes de la cour, représentaient que le mal était sans remède, et le suppliaient d'épargner au Portugal un scandale public. Ce bon vieux roi, dont les seuls torts étaient la faiblesse et la satisfaction trop exclusive qu'il trouvait à bien manger, céda à la fin à de si pressantes intercessions, et, le 24 juin 1825, il rendit un décret, daté du palais d'Aduja, dans lequel il déclarait qu'il accordait le pardon à toutes les personnes compromises dans l'attentat commis le 29 février à Salvaterra. « Déterminé, ajoutait-il, par les considérations les plus puissantes, à couvrir d'un voile impénétrable un crime odieux, j'ordonne que toutes les pièces de l'enquête dont il a été l'occasion soient déposées à la secrétairerie d'état des affaires du culte et de la justice; et en outre qu'elles soient closes et scellées, de manière qu'on ne puisse jamais les lire ni en prendre de copies. » Quels étaient donc ces grands criminels sur lesquels le roi n'osait pas venger le meurtre d'un ami? C'est une question à laquelle chacun répondait de la même manière à Lisbonne. Les deux misérables qui avaient exécuté le crime pour un salaire furent arrêtés: l'un était un cocher des écuries royales, nommé Cordeiro, et le second un paysan de Salvaterra. On les exila avec six autres, parmi lesquels se trouvaient un sergent du corps de police, le marquis ....., ami de l'infant, et mort récemment à Londres. Ce furent les seules rigueurs que l'on permit au roi; après quoi tout rentra dans l'ordre ordinaire à la cour, et l'on cessa même d'y parler de cette ténébreuse affaire. Il y avait, dans le silence que l'on gardait à cet égard, quelque chose de sombre et de sinistre.

Le marquis de Loulé était d'une beauté remarquable. L'auteur de cette relation n'oubliera jamais l'impression que lui fit cet homme recommandable, en 1822, par sa phy-

sionomie ouverte et expressive; il put le considérer tout à son aise dans la loge du roi qu'il avait accompagné au spectacle. (*London Observer.*)



VOYAGE VERS LE POLE NORD, ENTREPRIS EN 1827.

L'EXPLORATION de l'hémisphère boréal ne sera terminée qu'en ballon, si l'on parvient à créer enfin une navigation aérienne; décidément les mers et les glaces interdisent l'accès du pôle. On dit que la dernière tentative du capitaine Parry n'a point réussi, parce que cet intrépide navigateur a rencontré des obstacles insurmontables; mais la question de géographie et de navigation est complètement résolue par la connaissance de ces obstacles qui s'opposent aux découvertes ultérieures. La satisfaction d'avoir touché l'une des extrémités de l'axe terrestre ne pouvait être le but d'une entreprise nationale, ordonnée par le gouvernement : il ne pouvait être question que de faire ce que le capitaine Parry a fait avec une constance et une habileté dignes des plus grands éloges. Malgré son prétendu *mauvais succès*, son voyage a eu pour résultat une masse de connaissances positives auxquelles on ne peut plus rien ajouter, si ce n'est par des moyens qui ne sont pas encore à notre disposition. Cette expédition sera citée, dans tous les tems, comme un exemple de ce dont les marins anglais sont capables dans les occasions difficiles, sous un chef prudent et intrépide, investi de leur confiance : la patience, le courage, l'habilité, ne pouvaient pas aller plus loin.

Certes, aucun chef d'expédition navale n'eut jamais plus de titres que le capitaine Parry à la confiance et au dévouement de son équipage : il avait donné des preuves assez multipliées des ressources de toutes espèces dont il ne manque jamais dans les circonstances les plus critiques; mais ses précédens voyages n'avaient pas encore révélé tout ce qu'on pouvait attendre de son expérience et de ses talens : on ne sait ce qu'il faut le plus admirer en lui, ou de l'ingénieuse habileté du marin, ou du noble caractère du commandant. Aucune des précieuses qualités qui composent ce caractère n'eût pu manquer, ni même être moins forte, sans compromettre le salut des équipages : il fallait qu'elles fussent toutes réunies, et toutes éminentes; sans un tel chef, nous n'aurions peut-être pas revu un seul homme de cette expédition, pour nous en apprendre le funeste résultat. Qu'on se représente deux bateaux non pontés, chargés de 28 hommes avec des provisions pour 70 jours, tantôt naviguant entre des glaçons énormes, et tantôt traînés par-dessus; les canaux étroits et bordés d'écueils qui séparaient des montagnes de glaces flottantes; les bassins à bords escarpés dans lesquels il était si pénible de descendre, et encore plus de remonter, après les avoir franchis, pour continuer le voyage sur la glace; les ouragans de neiges si abondantes qu'elles ensevelissaient tout, et que nos marins ne s'en dégageaient qu'avec la plus grande peine; et ces hommes qui bravent tant de fatigues et de périls n'ont qu'une très-petite quantité de vivres qu'ils sont forcés d'économiser, quoiqu'un travail continuel redouble leurs besoins : plus ils avancent, plus les difficultés s'accroissent, et menacent de fermer le passage pour le retour. Soixante-trois jours passés au milieu des glaces, dans une atmosphère humide, dont la température ne s'élevait guère au-dessus du terme de la glace fondante, et descendait souvent au-dessous; un jour de plus de mille heures, mais sombre,

nébuleux, dont la lumière ne suffisait point aux observations qu'il eût fallu multiplier et varier. La brume était quelquefois si épaisse, qu'ils ne voyaient pas même les glaces que les bateaux allaient heurter. Le travail, la disette, l'âpreté du climat, des souffrances que rien ne pouvait soulager : voilà ce que nos marins ont supporté, pendant plus de deux mois. Avec de tels hommes on est sûr d'atteindre tout ce qui n'est pas inaccessible aux forces humaines; mais que ne doit-on pas au chef qui les dirigeait, et qui sut les ramener tous en parfaite santé ?

L'objet de l'expédition était d'arriver au pôle sur deux bateaux que l'on pouvait convertir en traîneaux, et conduire sur la glace. *L'Hécla*, ce vaisseau dont le capitaine avait déjà fait un si brillant usage, fut encore destiné à le transporter au Spitzberg avec ses coopérateurs, et à les ramener, lorsqu'ils auraient terminé l'intéressante épreuve des bateaux traîneaux. Le 4 avril, l'on quitta le nord, et l'on se dirigea sur Hammerfest, où l'on arriva le 18 du même mois. On y prit à bord un certain nombre de rennes, dont on vit par la suite qu'il était impossible de tirer parti; et le 27 on remit à la voile. Le 14 mai, *l'Hécla* était en vue du cap d'Hakluyt, lorsqu'un coup de vent le força de chercher un abri au milieu de la glace, dont il ne put se dégager que le 8 juin, avec le secours d'un vent du sud qui dispersa ces montagnes flottantes dont il était environné.

Ce retard fut d'autant plus pénible que la saison avait été d'ailleurs extrêmement favorable : « Jamais, dit le capitaine Parry, je n'avais joui, sur les côtes du Spitzberg, de trois semaines d'un beau tems continuel. L'air était pur, le ciel sans nuages, le soleil extrêmement chaud. Telles étaient les circonstances atmosphériques, lorsque les bateaux furent mis en mer, pour être ensuite éprouvés sur la glace; on ne tarda point à remarquer combien il serait difficile d'en tirer le parti qu'on s'en était promis : on eut

la triste certitude qu'ils auraient besoin de réparations continuelles, dans des mers aussi mauvaises que celles de cette partie du globe, où les glaces flottantes sont entourées d'un escarpement vertical comparable à des *maçonneries d'une prodigieuse épaisseur*, comme disaient les matelots.

En arrivant aux Sept-Iles, on les trouva fermées par les glaces; ce qui n'empêcha point qu'on ne déposât sur l'une d'elles (l'île Walden) une partie des provisions pour les reprendre au retour. Le capitaine continua sa route vers le nord, à travers des glaces rompues, dont il espérait découvrir l'origine, qui ne pouvait être qu'un banc de glaces d'une très-grande étendue. Il était déjà parvenu à 81° 5′ 32″, sans trouver ce qu'il cherchait, ni rien qui en approchât; craignant que le vaisseau ne fût surpris et enveloppé par les glaces à une si haute latitude, il rétrograda vers le sud, et le 19 juin, il découvrit sur la côte nord du Spitzberg une baie dans laquelle *l'Hécla* jeta l'ancre, par 79° 55′ de latitude. Cette baie est indiquée sur les cartes hollandaises, et porte un nom (*Treurenberg*) qui rappelle des souvenirs douloureux : on voit sur cette côte désolée les tombeaux d'un grand nombre de baleiniers, qu'une maladie contagieuse y fit périr.

Le moment était venu de faire usage des deux bateaux nommés *l'Entreprise* et *l'Effort*. Le commandant forma les équipages, et régla les fonctions des officiers. Il se chargea du commandement de *l'Entreprise*, et prit avec lui M. Beverly, chirurgien; il confia *l'Effort* à M. Ross, et mit sous ses ordres M. Bird; le lieutenant Foster prit par *interim* le commandement de *l'Hécla*. Les bateaux mirent à la voile le 21 juin, et, afin de s'alléger autant qu'il était possible, ils laissèrent encore une partie de leurs provisions à la petite île de *la Table*, la terre la plus au nord que l'on connaisse. L'extrait suivant fera connaître les occupations journalières des voyageurs, leur manière de

vivre, etc.; c'est une introduction qui met le lecteur en état de tout comprendre dans le récit de ce voyage extraordinaire. C'est M. Parry lui-même que nous allons entendre.

« Comme nous fûmes rarement dans le cas de changer les dispositions que nous fîmes dès que nos bateaux furent sur la glace et convertis en traîneaux, je puis exposer, une fois pour toutes, notre manière de cheminer, la distribution de notre tems et de nos travaux. J'avais formé d'avance le projet d'intervertir l'ordre naturel, de marcher la nuit, et de nous reposer le jour; nous n'avions point à craindre l'obscurité de cette partie de la journée que nous appellions *la nuit*, puisqu'à ces hautes latitudes le soleil ne se couche point pendant l'été. Je pensais que cet astre étant alors plus près de l'horizon, et répandant moins de lumière, nous serions moins éblouis, moins *aveuglés* par l'éclat intolérable des neiges polaires, beaucoup plus resplendissantes que celles des climats tempérés. Cet arrangement destinait à nos haltes les heures les plus chaudes de la journée; ce qui nous donnerait un peu plus de facilité pour sécher nos vêtemens, souvent pénétrés par la froide humidité de ces tristes régions, ou trempés par de fréquentes ondées qui nous incommodaient beaucoup. De plus, aux heures les plus froides, la neige était plus ferme, et soutenait mieux nos traîneaux. Mais nous ne nous attendions point à l'inconvénient des brumes, plus fréquentes et plus épaisses à mesure que l'air se refroidit : nous n'en fûmes pas d'abord trop importunés, parce que, pendant les premiers jours de notre voyage, la température ne varia pas sensiblement; mais, vers la fin de l'excursion, la différence entre le *jour* et la *nuit* se fit remarquer, et les brumes furent plus abondantes.

» Nous fûmes d'abord assez embarrassés pour fixer l'instant du passage du soleil au méridien; et par conséquent, le commencement de la journée. Nos chronomètres ne pou-

vaient nous l'indiquer; et dans le fait, aucun de nous ne put s'en assurer positivement, de manière que, dans la mesure du tems, nous avons pu commettre quelques erreurs de détails. Nous ne pouvions pas même nous assurer, durant les premiers jours, que nous continuions à voyager la *nuit*, et à nous arrêter pendant le *jour*, tant il devenait difficile de distinguer ces deux époques, l'une de l'autre.

» Quoi qu'il en fût, lorsque le *soir* approchait, nos apprêts de départ commençaient par des prières faites en commun : ce devoir religieux accompli, chacun endossait ses vêtemens de voyage, dont la pièce principale était un sarreau de forte toile bleue; pour la *nuit*, on s'enveloppait d'une robe de chambre, en camelot, doublée d'une fourrure très-chaude. Peut-être, pendant le cours de toute l'expédition, n'avons-nous pas eu plus de cinq à six fois la bonne fortune de nous sécher complètement, et de n'être pas transis par le froid. Au reste, en quelqu'état que nous fussions, au moment du départ, nous savions qu'un quart-d'heure nous remettrait dans notre état habituel, c'est-à-dire que l'humidité aurait pénétré tous nos habits; nos soins les plus attentifs étaient réservés pour nos hardes de nuit qui nous soulageaient beaucoup et fort à propos, lorsque le *matin* nous annonçait qu'il nous était permis de nous reposer. Quand le soir tout était prêt pour le départ, nous déjeunions; ce premier repas était sobre : une jatte de chocolat et du biscuit en faisaient tous les apprêts. Après un travail de cinq heures ou cinq heures et demie, nous consacrions une heure à nous reposer et à dîner. On se remettait en route, c'est-à-dire au travail, que l'on continuait plus ou moins long-tems, suivant les circonstances, quelquefois pendant six heures. Lorsque la mer était assez libre pour nous permettre de naviguer, nous choisissions pour nos haltes un glaçon large et uni sur lequel il nous fût pos-

sible de haler nos bateaux, afin de les mettre en sûreté contre les chocs auxquels ils seraient demeurés exposés, si nous avions négligé cette précaution. Les deux embarcations étaient placées l'une à côté de l'autre, ayant le vent-arrière. On enlevait la neige, dont elles étaient ordinairement remplies; on formait un abri au moyen des voiles soutenues par des perches. Lorsque ces premières dispositions avaient mis les équipages à couvert, on changeait de vêtemens; les bottes fourrées étaient tirées de leur étui, on se séchait, on se réchauffait. Venaient ensuite les réparations qu'exigeaient les bateaux, les traîneaux, les agrès, les hardes, et enfin le souper. Après le repas, les pipes étaient allumées : officiers et matelots fumaient avec délices, ce qui avait plus d'une sorte d'utilité; car la multitude de ces petits foyers et l'abondance de leurs fumées élevaient très-sensiblement la température de nos logemens, et contribuaient à sécher nos hardes, dont l'humidité continuelle nous était si désagréable. Cette partie de la journée était consacrée à l'amusement; les conteurs commençaient leurs récits, et ne manquaient point d'auditeurs bien disposés. Après ces joyeux entretiens, les sentinelles étaient posées; car il en fallait au milieu de ces solitudes : on avait à se garantir du choc des glaces flottantes, et des maraudes des ours blancs. De plus, l'importante opération de sécher les vêtemens imposait, à chaque homme, une heure de travail tous les jours. La prière du soir était la dernière occupation de la journée : l'heure du sommeil étant venue, on endossait les fourrures, et l'on passait des nuits beaucoup meilleures que les lieux et les circonstances ne le feraient penser; les fatigues de la journée étaient oubliées, et l'on ne redoutait point celles du lendemain. Il faut convenir, cependant, que nous étions fort à l'étroit, et qu'un peu plus d'espace aurait rendu nos couchées beaucoup plus agréables.

» A l'heure que nous avions choisie pour nous livrer

au sommeil, la température de nos logemens était ordinairement de 2° à 6° de Réaumur, suivant les variations de l'atmosphère ; mais elle s'éleva un jour jusqu'à 12° R., et, une autre fois, jusqu'à 15° R. L'air était alors parfaitement calme, et très-chaud pour la latitude où nous étions, au milieu des glaces et des neiges.

» Un sommeil de sept heures nous suffisait. Dès que l'heure du réveil était arrivée, le son du cor avertissait que le chocolat était prêt ; l'homme qui l'avait préparé donnait le signal, et personne ne manquait à l'appel. Les distributions journalières étaient réglées de la manière suivante : pour chaque homme, 10 onces de biscuit, 9 onces de viandes salées, 1 once de chocolat délayé dans une pinte d'eau, 3 onces de tabac pour chaque semaine. Le combustible était de l'esprit de vin ; nous en brûlions deux pintes par jour. Un caléfacteur dont nous fûmes très-satisfaits suffit à tous nos besoins. Pour notre déjeuner, une pinte d'esprit de vin mettait en ébullition 28 pintes d'eau prise à la température de la glace fondante. Ordinairement il fallait cinq quarts d'heure pour préparer notre chocolat, et un peu moins lorsque l'air était calme et serein, ce qui n'arrivait que bien rarement. Le chocolat était un aliment très-convenable à tous égards, et auquel les équipages furent peut-être redevables de la santé qu'ils conservèrent, malgré le grand nombre et la malfaisante énergie des causes qui devaient l'altérer. »

Voyons maintenant notre petite expédition aux prises avec des difficultés que des courages ordinaires n'auraient pas même abordées. La mer ne cessait point d'être encombrée de glaces, trop rapprochées pour qu'il fût possible de naviguer dans les intervalles, sur lesquels il fallait élever péniblement les bateaux, pour les remettre en mer quelques heures après, et recommencer la même manœuvre sur un autre glaçon. Cette manœuvre exigeait autant de

déchargemens et de rechargemens que de halages et de mises à flot, tant pour alléger les bateaux que pour ne pas s'exposer à de grandes avaries dans les provisions, ou même à leur perte totale. Cet écoulement de glaces irrégulières et dures fit place à une autre série de glaçons, d'une origine très-différente, comme leur structure l'indiquait. Leur surface était presqu'entièrement couverte d'aiguilles de glace, implantées verticalement, de 5 à 10 pouces de longueur, sur un demi-pouce d'épaisseur, pointues par les deux bouts. Ces buissons de glace, qui rendaient la marche extrêmement pénible, déchiraient les bottes et blessaient les pieds. Pour surcroît d'incommodités, ces glaçons extraordinaires étaient chargés, pour la plupart, de tertres plus ou moins exhaussés, sur lesquels il fallait faire passer les bateaux, quelquefois en les soulevant perpendiculairement; lorsqu'une neige épaisse et molle couvrait toutes ces aspérités, la fatigue des matelots augmentait encore : ils étaient forcés, de tems en tems, à se traîner sur leurs genoux, et, dans cette posture si pénible, leurs efforts réunis suffisaient à peine pour arracher les bateaux enfoncés dans les neiges à demi fondues. On pense bien que leur marche était fort lente; ils regardaient comme très-bien employés les jours où ils avaient avancé de quatre à cinq milles vers le nord. Par malheur ces bonnes fortunes étaient rares; communément, on n'obtenait guère que trois milles (une lieue) de progrès réel. Un jour, dit le capitaine Parry, après six heures de fatigues et de dangers, on ne s'était rapproché du pôle que de cinq quarts de mille. Des tourbillons de neige, des torrens de pluie encore plus incommodes, semblaient avoir reçu la mission expresse d'empêcher nos voyageurs d'arriver au pôle. L'une de ces pluies dura 21 heures sans interruption et fit place à une brume des plus épaisses. Dans une autre occasion, il ne fallut rien moins que deux heures d'un travail très-pé-

nible, pour ne faire que 150 *yards* (environ 70 toises). Ces contre-tems se renouvelaient beaucoup : si du moins ces progrès si lents et si laborieusement obtenus n'avaient pas été presqu'illusoires ! Écoutons encore le capitaine Parry.

« Le 20 juillet, nous nous arrêtâmes à 7 heures après midi, pour mesurer le chemin que nous avions fait. Nous avions avancé de six milles et demi au nord-nord-ouest, et parcouru dix milles. Mais quel fut notre désappointement, lorsque l'observation de la latitude, comparée à celle que nous avions faite le 17, nous prouva qu'il fallait réduire à 5 milles nos progrès vers le nord, au lieu de 12 milles que nous avions comptés sur cette direction ! »

L'équipage ne fut pas mis dans la confidence de cette fâcheuse découverte. Le 22, les glaces commencèrent à s'étendre et à se consolider, sans former cependant ces vastes plaines que les navigateurs ont nommées des *champs*. On put, dès-lors, espérer de perdre moins de tems, et d'employer d'une manière plus utile les jours qui devaient s'écouler jusqu'à ce qu'il fallut se préparer pour le retour.

« Cet espoir s'évanouit encore. Nous prîmes de nouveau la hauteur du pôle, et nous vîmes avec chagrin que, depuis le 20, nous n'avions avancé que de 4 milles dans le sens du méridien. Nous résolûmes, cependant, de poursuivre, aussi loin qu'il serait possible, cette route dont nous n'espérions plus rien. La prudence nous obligeait à soutenir la confiance et la bonne volonté des équipages ; il fallait bien leur cacher les vérités décourageantes. Nous ne fûmes pas secondés par les circonstances, car l'apparente amélioration des glaces ne se soutint pas : celles que nous rencontrâmes étaient encore si peu praticables, qu'il fallait six heures de travail opiniâtre pour ne parcourir que deux milles et demi.

» Les matelots entrevoyaient ce qu'on leur cachait avec tant de soin, mais leur bonne humeur n'en souffrait aucune atteinte : ils étaient les premiers à plaisanter au sujet de l'*inabordable quatre-vingt-troisième degré*. L'air était encore assez chaud, mais brumeux, excessivement humide, et les glaces se rompaient de plus en plus.

» Le 26, vers midi, le ciel fut sans nuages et l'on put prendre la hauteur du soleil : on trouva que la latitude était de 82° 40′ 23″; ainsi, depuis le 22, quoique nous eussions, suivant nos calculs, parcouru 19 milles (environ six lieues) vers le nord, nous avions rétrogradé de près de 3 milles (une lieue) vers le sud : la dérive des glaces nous entraînait donc, en sens contraire, plus vite qu'il ne nous était possible d'avancer vers notre but; il paraît que le mouvement des glaces vers le sud était au moins de 4 milles par jour. » Ainsi les tentatives ultérieures devenaient inutiles, et l'expédition était réellement accomplie. Le capitaine Parry s'attache à le prouver dans son rapport imprimé; cette sorte de justification était d'autant moins nécessaire, qu'un vent du nord soufflait depuis plusieurs jours, et que, par conséquent, le mouvement des glaces vers le sud se serait encore accéléré. Il fallut donc annoncer aux équipages la fâcheuse nouvelle que l'on n'irait pas plus loin. « Je me serais reproché toute ma vie d'avoir fatigué, en pure perte, les équipages qui m'étaient confiés, et causé aux navires des avaries que je pouvais éviter. Loin que les matelots apprissent avec satisfaction que leurs fatigues allaient cesser, je ne vis, sur tous les visages, qu'un pénible désappointement : tous furent frappés de surprise lorsqu'ils apprirent qu'après tant de journées de marche nous n'avions presque point approché du but de notre voyage. J'accordai un jour de repos, et il était bien nécessaire : les matelots l'employèrent à laver leur linge et à le mettre en ordre, tandis que les officiers faisaient des

observations. Heureusement pour nous, il fit très-beau ce jour là. »

Une vue des glaces flottantes, au-delà du 80me parallèle, est jointe au rapport du capitaine Parry. Il fallait effectivement que le crayon vînt au secours de la parole dont les expressions ne peuvent donner une idée juste de ces lieux désolés, terribles, où la vie a cessé, où nulle apparence d'ordre et de mouvement régulier n'indique la présence et l'action d'une Providence, tandis qu'une épouvantable confusion semble annoncer que ces contrées sont soumises au pouvoir d'un être malfaisant. Mais ni la parole, ni l'art du dessin, ne sont en état de représenter assez fidèlement les travaux de nos marins, leurs fatigues, leur courageuse persévérance. Empruntons encore, au chef de l'expédition, une description détaillée du passage des bateaux par dessus une pièce de glace.

« Dès que nous avions abordé un glaçon qu'il s'agissait de traverser, nous allions en avant, M. Ross et moi, afin de reconnaître le chemin le plus praticable. Pendant ce tems, on tirait sur ce glaçon les bateaux déchargés : les traîneaux venaient ensuite, et prenaient, sous la conduite de MM. Beverly et Bird, la direction que nous avions tracée. Par cet arrangement, les traîneaux servaient, non-seulement au transport des provisions, mais à frayer le chemin par lequel on avait à faire passer les bateaux. Dès qu'on atteignait le bord opposé du glaçon, ou lorsque, pendant le trajet, on éprouvait quelques difficultés imprévues, nous allions à la découverte, et le lieu de nos explorations était l'un de ces tertres dont presque toutes les grandes pièces de glace sont hérissées. Leur sommet est quelquefois de 15 à 25 pieds au-dessus de la mer. Quelque médiocre que fût cette élévation, elle suffisait pour nous faire apercevoir tout autour de nous l'horreur de ces tristes contrées. Point d'autres objets qu'un ciel décoloré, des glaces,

des brouillards. Au milieu de l'uniformité la plus fatigante, l'objet le plus indifférent acquérait une importance momentanée : une mouette, un glaçon d'une forme un peu bizarre, étaient des sujets de conversation. Mais quel spectacle nous aurions offert nous-mêmes à un spectateur qui, sur le fond lugubre de cette nature sans vie, aurait aperçu le mouvement de nos traîneaux et de nos bateaux, les routes sinueuses que nous suivions, les avertissemens donnés après un mûr examen de l'état des choses et reçus avec confiance; en un mot, la civilisation avec ses arts et toutes ses ressources ! En certains cas, il fallait me séparer du lieutenant Ross : nous prenions chacun une route différente, afin de multiplier les reconnaissances ; c'était surtout lorsque nous rencontrions des couches épaisses de neiges à demi fondues. Les traîneaux nous suivaient aussi loin que nous avions pu arriver nous-mêmes ; chaque bateau était tiré par son équipage, à la suite de ses traîneaux ; les officiers donnaient l'exemple du travail et ne ménageaient point leurs forces. »

L'expédition ne put aller que jusqu'à 82° 45′ de latitude : elle était alors à 19° 25′ à l'est de Greenwich (16° 55′ à l'est du méridien de l'observatoire de Paris). « A ce terme de notre voyage, nous n'étions qu'à 172 milles (environ 57 lieues) du vaisseau qui nous attendait ; mais la route que nous avions mesurée était de 292 milles (près de cent lieues) dont nous avions fait une centaine dans nos bateaux avant de continuer notre voyage sur la glace. Pour arriver au pôle, il eût fallu franchir un intervalle de 608 milles (environ 203 lieues). Nous fûmes assez heureux pour conserver notre santé : quelques-uns de nous éprouvèrent, il est vrai, de légères incommodités ; mais elles n'eurent aucune suite fâcheuse, quoique nous fussions continuellement exposés aux influences d'un air froid et humide... Nos bateaux furent pavoisés durant tout le

jour qui précéda notre départ; mais cet appareil de solennité ne servit qu'à nous faire sentir plus vivement le regret de n'avoir pu déployer, au pôle même, le pavillon de la Grande-Bretagne. Nous nous consolions en pensant que nous étions parvenus à de plus hautes latitudes que les navigateurs qui nous avaient précédés, et dont les découvertes sont authentiques. » M. Parry a raison : dans les recueils de voyages dans les mers polaires, sans en excepter les volumes publiés par M. Daines Barington, il y a plus de fables que de vérités. Il paraît qu'aucune île de quelque étendue ne fournit un appui aux glaces polaires : sur la route de nos voyageurs, on ne trouva point de fond avec une sonde de 500 brasses, et des glaces resplendissantes terminaient l'horizon. Le seul être vivant qu'on ait pu se procurer dans ces parages fut un insecte (une nouvelle espèce d'aphis) (1), faible créature, que la chaleur de la main anima quelques instans.

Au retour, le phénomène de la neige colorée en rouge, déjà observé par le capitaine, dans ses voyages précédens, s'offrit de nouveau, plus en grand, et avec quelques circonstances particulières. « La couleur pénétrait jusqu'à la profondeur de plusieurs pouces. Nous remplîmes une bouteille de cette neige extraordinaire, pour la soumettre à l'analyse chimique. Nous avions déjà remarqué précédemment que, lorsque nos traîneaux chargés passaient sur de la neige durcie, ils laissaient derrière eux une nuance que nous attribuâmes alors à quelque matière colorante contenue dans le bois avec lequel ils étaient construits (le

(1) NOTE DU TR. Lorsque Saussure atteignit, pour la première fois, le sommet du Mont-Blanc, il vit dans la région des neiges éternelles un papillon que, sans doute, un tourbillon de vent avait porté jusqu'à cette hauteur. Un peu plus bas, mais toujours dans la région des neiges, il observa des podures très-agiles : ces insectes aptères étaient certainement nés très-près des lieux où ils furent découverts.

bouleau), et que le frottement et la pression dégageaient; mais, cette fois, les patins sur lesquels les bateaux glissaient, et les crampons de nos souliers produisirent le même effet, et nous pûmes constater qu'il n'était dû qu'à la compression de la neige ou de la glace. La plus forte loupe n'y put faire apercevoir aucune substance rouge qui donnât sa couleur à l'eau congelée qui l'eût contenue. La neige que nous avions conservée dans une bouteille n'était colorée qu'en partie, mais les taches de rouge qu'on y voyait étaient très-remarquables. quoique de teintes inégales. Quelques-unes imitaient assez bien la couleur de la chair du saumon; d'autres étaient d'un rouge plus intense. »

Le rapport du capitaine est suivi d'un appendice, où l'on trouve une notice sur la production singulière nommée par quelques naturalistes *protococcus nivalis*, par d'autres *palmella nivalis*, et en dernier lieu *uredo nivalis*. On s'accorde généralement pour la classer parmi les *algues*, et le docteur Hooker confirme cette opinion.

A mesure que les équipages se rapprochaient du sud, loin que leurs fatigues diminuassent, elles augmentaient encore, et leur santé se soutint plus difficilement : les glaces étaient moins solides et se rompaient plus fréquemment; les neiges se ramollissaient; les flaques d'eau se multipliaient ainsi que les engelures; de larges écorchures faisaient souffrir beaucoup de matelots. On tua un ours blanc : ce mets excita la gourmandise; on s'en régala pendant tout un jour, et les effets ordinaires des indigestions durèrent plus long-tems; quelques matelots ressentirent, pendant plusieurs jours, de violentes coliques. La chair de l'ours fut réputée mal saine, car on ne voulut point convenir que les règles de la sobriété n'avaient pas été suivies; les officiers ne s'en étaient point écartés, et ne furent nullement incommodés. Enfin, on entra dans une mer ouverte, mais très-houleuse, et lançant de hautes lames contre les glaces

flottantes qu'on y voyait encore. On était alors à 81° 34′ de latitude. Le voyage sur les glaces avait duré 48 jours. Lorsqu'après les fatigues de ce pénible voyage, les matelots se virent enfin sur une mer ouverte, ils éprouvèrent une satisfaction non moins vive que celle d'un équipage qui entre dans le port après une longue traversée.

Ce fut au milieu d'une brume épaisse que les bateaux abordèrent à la petite île de la Table. Le capitaine attribue à la perfection des chronomètres dont il était pourvu la précision rigoureuse des calculs, de la mesure et du tracé de sa route : ces excellens instrumens sont l'ouvrage de MM. Parkinson et Frodsham, dont la réputation est associée depuis plusieurs années à celle de M. Parry. Mais, en confiant à cette île une partie de leurs provisions, ils n'avaient pas eu le soin de mettre leur dépôt en sûreté contre les ours blancs : au retour, les vivres avaient totalement disparu. On se disposa pour aller retrouver le vaisseau ; mais le tems s'était mis à l'orage, une neige abondante obscurcissait l'air ; il fallut recourir à la boussole, et la soirée fut employée à la remettre en place : cette partie du voyage ne fut pas la moins pénible.

Il s'en fallait bien, cependant, que la situation de ces intrépides voyageurs fût commode. « Les lames, dit le capitaine Parry, brisées contre nos bateaux, nous couvraient de leur humide écume, et il fallait enlever continuellement la neige qui s'amoncelait autour de nous : pendant 56 heures, il fut impossible de prendre aucun repos, et, travaillant de toutes nos forces, pendant plus de 48 de ces heures, tout ce que nous pûmes faire se réduisit à mettre nos bateaux en sûreté, en les halant sur un rocher après les avoir déchargés. Nous remarquâmes dans cette occasion que le malaise d'une extrême fatigue altère les bonnes habitudes morales des hommes : nos matelots semblaient ne plus comprendre nos ordres ; nous étions moins obéis.

Il fallut recourir aux moyens les plus énergiques pour que les bateaux fussent enfin déposés sur le récif. Un souper chaud, un bon feu allumé avec du bois déposé par la mer sur ces rivages, et quelques heures de repos, remirent chacun dans son état ordinaire; les souffrances des jours précédens furent oubliées. »

Le 21 août, après une absence de 61 jours, les équipages étaient réunis sur *l'Hécla.* Nous ne parlerons point des embrassemens, des félicitations mutuelles : la narration la plus éloquente ne peut que refroidir des scènes telles que celles-là. Le capitaine Parry fait la récapitulation des travaux de l'expédition, et témoigne de nouveau combien il fut satisfait de tous ses compagnons : il faut convenir que ces éloges sont bien mérités.

Cette entreprise a été jugée diversement, suivant le caractère et les opinions de ceux qui donnaient leur avis : aux hommes timides elle a paru trop périlleuse; ceux qui n'estiment que ce qui doit réussir n'attachaient aucun prix à cette tentative, encore moins approuvée par les partisans d'une économie sévère, qui, pour apprécier un projet, demandent avant tout s'il est d'une utilité bien constatée. Quant aux dangers on doit s'en rapporter aux juges naturels de tout ce qui a rapport à la navigation, aux marins : tous conviennent que ce dernier voyage était le moins périlleux de ceux que le capitaine Parry a faits avec succès. Ceux qui blâment l'entreprise comme n'offrant aucune chance de succès, se pressent beaucoup trop, et ne prennent ni le tems ni la peine d'examiner. Le capitaine Parry connaissait au moins aussi bien qu'eux les mers polaires, et les obstacles qu'elles opposent à la navigation; et cependant il ne désespérait point. Il partageait l'opinion de tous les marins qui ont abordé au Spitzberg. Le capitaine Lutwidge, compagnon du capitaine Phips, dit positivement que les glaces, au nord-est de cette terre, ont l'apparence d'une plaine con-

tinue, sans fissures, sans inégalités, prolongée jusqu'aux limites de l'horizon. La carte du voyage de ce navigateur indique, au nord des Sept-Iles, un autre plateau de glace, et, plus à l'ouest, la masse immense d'une mer congelée. M. Scoresby dit avoir vu une plaine de glace si unie que, si elle n'eût point été couverte de neige, on aurait pu y faire plusieurs lieues en voiture, en ligne droite et sans danger. Les capitaines Buchan, Beechey et Franklin, sont du même avis, et ce dernier cherche, en ce moment, à faire adopter un projet fondé sur cet état des glaces, et propose de se charger de l'exécution. Les talens et l'expérience de ces marins ne peut laisser dans les esprits aucun doute raisonnable : leur opinion est encore fortifiée par le témoignage des baleiniers les plus intelligens. Le capitaine Parry donne l'explication suivante de la prodigieuse différence qu'il apprit à reconnaître entre les glaces vues de loin, et ce qu'elles sont réellement.

« Il nous arriva fréquemment, dans le cours de nos explorations journalières, de tomber dans l'erreur commise par les navigateurs qui ont observé les glaces de loin, et d'un lieu élevé. Lorsque Phips observait les glaces au nord du Spitzberg, il était à plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau de la mer, et personne n'ignore que, dans une pareille situation, on ne s'aperçoit plus des inégalités de la surface, inégalités dont le dessinateur le plus scrupuleux ne pourrait tenir compte, mais qui sont d'une toute autre importance, lorsqu'il s'agit de les franchir avec des traîneaux et leur charge ; nous l'avons éprouvé à nos dépens. » Le capitaine est d'avis qu'on ne tirerait point un parti plus avantageux de tout autre moyen de transport que l'on voudrait substituer à ceux dont il a fait usage : nous ne pouvons pas adopter entièrement cette manière de voir. La forme des bateaux nous a paru vicieuse, nullement appropriée à sa destination, et nous aurions con-

seillé de s'en tenir à un bâtiment à voiles bien construit. Il paraît que, même vers la fin de juillet, les glaces étaient à peine assez solides pour porter les bateaux, et le capitaine ajoute qu'avant le milieu du mois d'août il est possible d'arriver à la voile jusqu'au 82e degré, si l'on ne redoute point le choc des glaces flottantes. D'ailleurs, le fait même de la dérive des pièces de glaces vers le sud atteste qu'elles ne sont point adhérentes les unes aux autres, qu'elles laissent entr'elles des intervalles par lesquels un vaisseau trouverait le passage assez libre, et parviendrait à des latitudes que l'on n'a pu atteindre jusqu'à présent. *L'Hécla* est peut-être le navire destiné à cette nouvelle tentative qui semble réunir en sa faveur toutes les probabilités de succès. On partirait, au commencement d'août, du point le plus septentrional du Spitzberg : la navigation jusqu'au pôle et le retour seraient un trajet de 600 milles (200 lieues) et en tenant compte des diverses causes de retard, on ne serait point dans la nécessité de passer plus d'un mois dans les mers polaires. Si l'on craint d'être surpris et retenu par les glaces, qu'on ne parte point sans une bonne provision de vivres et de combustible : nos braves marins qui n'ont pas redouté de cheminer si péniblement sur les glaces, traînant après eux des poids énormes, sauront encore mieux supporter les incommodités et l'ennui d'une longue captivité, au milieu des ténèbres des hivers du pôle. Les travaux dont ils ont supporté la fatigue sont tels qu'on n'oserait les imposer à des forçats : leur hivernage se passerait au milieu des amusemens qui leur plaisent, et dont ils ont déjà fait l'épreuve à leur grande satisfaction.

Il nous reste à examiner une troisième opinion sur cette entreprise, et, en général, sur les voyages de découvertes dans les mers arctiques : elles sont, disent quelques censeurs, parfaitement inutiles, et ne peuvent même être la source de connaissances applicables. C'est ainsi que les

bijoutiers de Londres auraient dédaigné les découvertes géographiques de Frobisher, si ce navigateur n'avait point rapporté des contrées boréales quelques pierres qui attirèrent leur attention. La reine Élisabeth elle-même n'était pas au-dessus de ces sentimens vulgaires; car, en chargeant Frobisher d'une seconde expédition, elle lui fit recommander de s'occuper avant tout de la recherche des mines d'or et des pierreries, objets plus importans que la découverte d'un passage dans la Mer du Sud par le nord de l'Amérique. Cette manière d'apprécier le mérite des nouvelles acquisitions d'une science, est celle des nombreux adversaires qu'ont rencontrés, à leur première apparition, les bateaux à vapeur, les voitures à vapeur, l'éclairage par le gaz, toutes les nouveautés de quelque importance: absurdités, disaient-ils, on n'en tirera jamais aucun parti.

Le président et le conseil de la Société Royale ne furent pas du même avis que ces juges sévères. Consultés sur l'utilité d'un voyage au pôle pour les progrès des sciences, ils s'empressèrent de répondre que les recherches de cette nature ne pouvaient pas être infructueuses, et qu'elles procureraient certainement aux sciences physiques et à l'histoire naturelle des données que l'on n'obtiendrait que par ce moyen. L'un des savans les plus distingués de notre tems, membre de cette illustre société, déclara qu'une tentative pour arriver au pôle était, à ses yeux, l'inspiration la plus remarquable de l'esprit de découvertes, et qu'il souhaitait vivement que l'amirauté, qui avait déjà donné tant de preuves de son zèle pour l'accroissement des connaissances, accueillît avec faveur la proposition du capitaine Parry. Le dr. Brewster (1), qui a si bien mérité du monde savant, annonça d'avance

(1) NOTE DU TR. Le dr. Brewster est l'éditeur du *Journal Philosophique*, recueil trimestriel auquel nous avons souvent fait des emprunts dans nos précédens numéros.

que l'expédition au pôle résoudrait d'importantes questions relatives à l'atmosphère dans les hautes latitudes, et à l'état magnétique des régions polaires; qu'elle terminerait les observations qui restaient encore à faire sur le parallèle du Spitzberg, région très-intéressante pour les physiciens, parce qu'elle est à peu près également éloignée des deux pôles magnétiques, et des deux méridiens les plus froids. M. Brewster pense que la situation de ce parallèle, par rapport aux courans magnétiques du globe, peut influer sur sa température, et que c'est peut-être à cette cause qu'il faut attribuer le privilége dont jouissent les côtes de la Norwége et du Spitzberg, de n'éprouver que des hivers très-modérés. En effet, le froid n'est pas plus rigoureux, dans cette partie des régions polaires, que dans nos pays tempérés : on raconte que des chasseurs partis de Hammerfest, vers la fin de l'automne, ayant poursuivi jusqu'au 80e degré, les ours blancs, les morses, les renards arctiques, etc., ne furent nullement incommodés par le froid, et virent tomber une ondée de pluie le jour de Noël.

Pour déterminer la position *magnétique* de ces contrées, M. Brewster a fait usage d'un grand nombre d'observations, dont quelques-unes ont été fournies par le capitaine Parry. Remarquons, à ce sujet, que Derham, dans sa Théologie Physique (*Physico-Theology*), avait déduit, d'une théorie qui lui appartient, que le pôle magnétique parcourt la circonférence d'un cercle dont le diamètre serait la corde d'un arc de 26 degrés. En 1766, Lowett avait un peu agrandi ce cercle, et ses calculs sont d'accord avec les observations du capitaine Parry : ils ont trouvé l'un et l'autre que la circonférence parcourue par le pôle magnétique est le 76me parallèle. Grâces à MM. Parry, Foster, Sabine et Fischer, on possède actuellement un ample recueil d'observations magnétiques faites par des Anglais, et dont les savans de toutes les nations peuvent disposer.

Tandis que les physiciens observaient, les naturalistes formaient leurs collections, et ils les ont déposées dans les musées de Londres et d'Édinbourg. Les descriptions de ces divers objets ont été publiées : ainsi, l'histoire naturelle des régions arctiques est maintenant très-bien connue. Le domaine de Flore, comme on le pense bien, n'y occupe que peu de place. La géologie n'a pas été négligée ; cette science, et tous ceux qui la cultivent, ont reçu avec reconnaissance les présens que M. le professeur Jameson leur a faits : les intéressantes observations de ce savant sont annexées à la relation du troisième voyage du capitaine Parry. Il décrit avec soin l'une de ces faibles races de l'espèce humaine, confinée au milieu des glaces, et il prouve qu'il l'a observée en philosophe.

En comparant les cartes actuelles de ces contrées à celles que l'on avait dix ans auparavant, on verra, d'un seul coup-d'œil, tout ce que les voyages au nord ont fait pour les sciences géographiques. On a maintenant une connaissance assez exacte des limites septentrionales du continent américain : on sait qu'il est entièrement détaché de l'Asie ; on n'ira plus à la recherche de la jonction chimérique de ces deux grandes terres, sur la foi de quelques Allemands et de notre compatriote, l'amiral Burney. On a constaté qu'entre le détroit de Behring et celui de la Furie et de l'Hécla, la côte de l'Amérique se prolonge, en formant diverses sinuosités, du 67me au 71me degré ; que ses découpures forment de bons ports où sont les embouchures de rivières plus ou moins larges. Avant que le capitaine Franklin nous eût appris tout cela, les cartes d'Amérique n'étaient terminées vers le nord, que par des lignes tracées *ad libitum*.

Revenons encore sur le premier objet des travaux de Parry et de Franklin, le passage au nord de l'Amérique. Tout semble attester qu'il n'est pas impraticable, et que, si nous ne voulons pas en profiter, notre frère et rival *Jo-*

nathan (1) n'aura garde de négliger ce moyen d'étendre et d'accélérer sa navigation dans toutes les mers. Il est très-probable que les vents et les courans conduiront les vaisseaux depuis le cap Glacé jusque dans la baie d'Hudson, par l'entrée du Prince-Régent et le détroit de Lancastre, en moins de tems que ne dure l'été de ces parages.

Après ces graves considérations, nous sera-t-il permis de parler d'un motif de regrets, d'espérances évanouies, de vues contrariées, etc., le tout au sujet d'un système philosophique ? Si notre habile marin avait pu continuer sa course vers le pôle, nous saurions maintenant ce qu'il faut penser d'une nouvelle théorie de la terre, conçue, en Amérique, par le capitaine Symmes, et qu'il a exposée dans un petit volume publié à Cincinnati, en 1826. Assurément la question n'est pas sans importance ; car, si le capitaine américain a raison, tous les savans de l'ancien monde sont hors de la voie des recherches profitables pour la géologie, et ne feront qu'entasser des erreurs. Suivant la nouvelle théorie, notre planète n'est point un corps solide et plein, mais une sphère creuse, ouverte aux deux pôles, habitée sur ses surfaces intérieures et extérieures, en sorte que les aèrostats parviendraient peut-être à établir des communications régulières entre les habitans de la surface convexe et nos antipodes de la concavité. L'auteur de la nouvelle théorie va plus loin encore : il place, dans l'intérieur de notre monde creux, un autre monde construit de la même manière, lequel peut en contenir un troisième, et ainsi de suite. Sans aller aussi loin, il eût été bien à désirer que l'expédition vers le pôle fût parvenue jusqu'au bord du vaste *abîme Symmésien*, et eût pu reconnaître une certaine étendue de cette frontière commune de deux populations qui, jusqu'à M. Symmes, étaient ignorées l'une de l'autre. Cette doctrine a trouvé, dit-on, de nombreux partisans en Amérique : c'est un motif pour désirer qu'il eût été possible,

(1) Sobriquet donné aux Anglo Américains des États-Unis.

ou de la confirmer, ou de la renverser de fond en comble, car il n'en resterait rien, si notre terre n'était pas percée à jour aux deux pôles.

En résumant, sans prévention nationale, ce que notre pays et notre marine ont fait pour enrichir le domaine commun des connaissances, nous ne craignons point de le dire, et notre patrie et notre marine ont bien mérité du genre humain. Les voyages vers le pôle nous ont aussi profité d'une autre manière : notre marine s'est exercée de plus en plus à surmonter des obstacles imprévus, à supporter des fatigues et des privations ; les instrumens ont été perfectionnés, employés plus souvent, et avec plus d'habileté ; toutes les parties du grand art de la navigation ont acquis des méthodes, des procédés nouveaux ; et, ce qui est encore plus précieux, l'art de conserver la santé des équipages, au moyen de ces procédés, est maintenant en état de prolonger, pour notre patrie, l'existence d'hommes dont les connaissances et les talens l'honorent, et qui lui sont entièrement dévoués. (*Quarterly Review.*)

PROVINCES DE LA TURQUIE

MENACÉES PAR LES RUSSES (1).

Les peuples dont se compose la Turquie d'Europe appartiennent à cinq races différentes : celles des Turcs, des

(1) Note du Tr. Aujourd'hui que tout l'Orient frémit au bruit des pas de 200,000 hommes qui marchent à sa conquête, nous avons cru devoir recueillir, dans la Revue Britannique, des renseignemens statistiques très-importans sur les provinces destinées à devenir le théâtre de la lutte qui s'engage entre les Russes et les Turcs. Ces renseignemens complèteront ceux qui se trouvent sur la Valachie et la Moldavie, dans l'article remarquable inséré dans notre 15e numéro. Cette lutte ne peut pas avoir seule-

Grecs, des Albanais, des Slaves et des Valaques. Les deux premières sont suffisamment connues; il n'en est pas de

ment pour résultat, comme les précédentes, l'occupation par les Russes d'une portion plus ou moins considérable du territoire de l'empire ottoman. Malgré la modération du langage de la cour de Saint-Pétersbourg, il est évident que les conditions qu'elle met à la paix la rendent impossible. Elle demande, d'abord, le remboursement des frais de ses armemens. Mais comment la Porte pourrait-elle trouver cette somme? Certes ce ne serait pas la Grèce en armes et dévastée qui la lui donnerait. Ce ne seraient pas non plus ces chefs héréditaires de l'Asie Mineure, si indociles à ses ordres, qui se chargeraient de la lui fournir. D'un autre côté, si elle a pu enrégimenter la populace de Constantinople et la faire marcher au son du tambour, comme les troupes des autres Etats de l'Europe, elle ne pourrait pas, à leur exemple, faire un appel au crédit, même avec la caution de l'Autriche; et il est probable que la question des emprunts à capitaux fictifs, quoique discutée à son occasion, ne l'intéressera pas de long-tems. La Russie demande en outre des garanties pour la libre navigation de la Mer Noire et des mers qui y aboutissent. Rien, sans doute, ne lui importe davantage; car, sans ces garanties, la prospérité et même l'existence des habitans de ses provinces méridionales sont, en quelque sorte, à la merci du geolier du Bosphore. Mais, à cet égard, il ne peut y avoir de garanties véritables que dans des forteresses sur cette mer et sur l'Hellespont. Il est évident que la cour de St.-Pétersbourg n'emploie des formes si modérées que pour surprendre et endormir l'Europe. Elle ne provoque point encore l'insurrection des sujets chrétiens de la Porte, mais elle n'ignore pas qu'elle y sera bientôt forcée. Deux cent mille hommes remporteront sur les Turcs de faciles victoires, sans pouvoir lui soumettre, d'une manière stable, les provinces qu'elle veut leur prendre. Il faudra donc qu'elle fasse un appel à toutes les races slavonnes, et, en général, à toutes les populations chrétiennes de la Turquie d'Europe. C'est alors que s'engagera une lutte d'homme à homme, moins longue sans doute, mais qui ne sera pas moins sanglante, que celle des Arabes et des Espagnols dans la Péninsule. Pourquoi l'Europe occidentale ne prend-elle pas couleur dans cette grande crise? Ce qui serait à désirer pour tous, c'est que la Grèce devînt une confédération d'Etats indépendans; et que sa neutralité perpétuelle, comme celle des cantons suisses, ainsi que la libre navigation de ses mers, fussent placées sous la commune garantie de tous les gouvernemens de l'Europe et de ceux d'origine européenne dans le Nouveau-Monde. Il serait dans l'intérêt général que le Bosphore, la Propontide, l'Hellespont, la Mer Egée fussent considérés comme de grands lacs, accessibles, dans tous les tems, à la marine marchande de toutes les nations, mais où leurs marines militaires ne pourraient livrer aucun combat.

même des trois autres qui occupent les provinces septentrionales de l'empire, depuis l'Adriatique jusqu'au Pont-Euxin. Le vaste territoire qui borde la Save et le Danube, et les régions situées au nord des montagnes de la Thrace, sont peu fréquentés par les voyageurs, et leur topographie est très-inexacte. Les noms des lieux, les mœurs, le langage, le gouvernement, tout est barbare, dans ces malheureuses contrées. Nous lisons sur la carte les noms de la Bosnie, de la Croatie, de la Bulgarie, de la Servie, et nous les connaissons à peine. Cependant la guerre menace leurs frontières; au moment où nous écrivons, elles sont peut-être envahies, et la lutte qui s'engage doit tôt ou tard emmener le démembrement de l'empire ottoman. Nous croyons donc nécessaire de débrouiller la statistique de ces contrées, qui ne peuvent rester neutres dans la conflagration qui menace l'Orient.

On a souvent confondu l'Albanie avec l'Épire. Ces deux provinces, bien distinctes, sont séparées l'une de l'autre par la chaîne du Pinde et par celle des monts Acrocérauniens, qui n'en est que le prolongement. L'Albanie est située au nord, et l'Épire au midi; la première, qui touche à la Dalmatie autrichienne, est l'ancienne Illyrie grecque ou macédonienne. Ce pays, dont la langue écrite est le grec moderne, a une langue parlée qui lui est propre, et qui diffère du slavon. C'est peut-être un reste de l'ancienne langue illyrienne; on y découvre, toutefois, quelques traces d'une origine grecque ou latine, et, dans un grand nombre de mots, l'on trouve la consonnance française des lettres *u* et *j*. Les Albanais appellent leur pays *Skip*, et se donnent le nom de *Skipetars* (celui d'Arnautes ou Arvanites, qui leur est donné par les Turcs, est d'origine grecque). Descendans de ces belliqueux Illyriens qui, retranchés dans leurs âpres montagnes, bravèrent successivement les phalanges macédoniennes, les légions ro-

maines, et les barbares septentrionaux, les Albanais, riches d'une population nombreuse et aguerrie, suivirent, au tems des croisades, la fortune des armées qui traversèrent leur territoire pour marcher à la conquête de la Terre-Sainte. Vers la même époque, ils firent une irruption dans la Grèce. Aujourd'hui même, une partie de la Grèce orientale, plusieurs cantons de la Morée, et quelques îles de l'Archipel, sont peuplés d'Albanais professant la religion chrétienne; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'on les retrouve dans les Abruzzes, où ils ont conservé le langage, les mœurs et le costume de leur patrie. On appelle les Skipetars, les Suisses de la Grèce, parce qu'ils fournissent des troupes mercenaires à plusieurs états de l'Asie et de l'Europe; c'est parmi eux que la république de Venise recrutait jadis ses fameux Stradiotes, dont parle si souvent Philippe de Commines, et qu'il prenait à tort pour des Grecs.

L'Albanie, l'une des provinces les plus populeuses de la Turquie, contient, dit-on, plus d'un million d'habitans. Chaque homme y est soldat; et, comme les Suisses, il s'enrôle au service de divers pays, sans examiner la justice de la cause qu'il va défendre. Les Albanais servent depuis long-tems dans les armées ottomanes; ils forment un corps considérable à la solde du pacha d'Égypte, Mohammed-Ali, qui lui-même est Albanais. Ils s'enrôlent également au service des régences barbaresques. Anciennement, ils offraient aux princes d'Italie et au roi de Naples, sous le nom de gardes macédoniennes, l'excédant de leur population belliqueuse. Sobres, économes, mais grands maraudeurs, ils cherchent dans la guerre un moyen de fortune, et reviennent à la paix jouir tranquillement, dans leurs vallées, du fruit de leurs rapines. Souvent, ils se sont rendus redoutables aux Ottomans : ils les combattirent avec succès sous Scanderbeg; se révoltèrent contre eux, lors

de l'insurrection de la Morée en 1772; et, sous le féroce Ali, pacha de Janina, ils auraient conquis la Turquie, s'ils avaient eu un chef moins barbare. Le territoire, divisé en fiefs et en communautés régies par le système municipal, est, de fait, indépendant de la Porte; celle-ci nomme pourtant ses gouverneurs : ce sont les pachas de Berat et de Scodra; tel est le fameux Omer Vrione qui, dans la guerre actuelle, a long-tems combattu contre les Grecs. Mais ces pachas, choisis parmi les Skipetars eux-mêmes, possèdent une autorité moins arbitraire, et sont moins sous la dépendance du sultan que les autres dignitaires qu'il investit du même titre; souvent même leurs fonctions sont héréditaires. Ali-Pacha, après s'être emparé des deux tiers de l'Albanie, avait détruit plusieurs de ses beys ou despotes suzerains; depuis sa mort, l'ancien système a prévalu.

Jusqu'ici les Albanais, sans distinction de religion, ont servi dans les rangs de l'armée musulmane. Leur conduite influera beaucoup sur l'issue des grands événemens qui se préparent. Maintenant que la Russie a recommencé à obéir à cette voix qui l'appelle vers le Sud, la puissance contre laquelle les Albanais tourneront leurs armes trouvera en eux des ennemis redoutables. Sous un chef habile, qui serait leur compatriote et saurait captiver leur confiance, ils joueraient nécessairement un grand rôle. Cependant, les puissances étrangères ne devraient pas trop se fier à eux; car leur déloyauté a passé en proverbe.

L'Épire, proprement dite, située au sud de l'Albanie, s'étend jusqu'au golfe d'Ambracie, qui la sépare de l'Acarnanie ou Grèce occidentale. Mœurs, religion et langage, tout y est grec, à l'exception de quelques cantons maritimes et septentrionaux peuplés d'Albanais musulmans. Depuis la mort d'Ali-Pacha, la population chrétienne de ces contrées a été décimée par les plus atroces persécutions.

Au nord de l'Albanie est la Bosnie, province turque,

dont le pacha réside à Seraï; elle appartient à l'ancienne Mœsie. Resserrée entre les possessions autrichiennes de la Dalmatie, de la Croatie et de la Slavonie, elle forme, de ce côté, le poste le plus avancé de l'empire ottoman. La Save la sépare des états de l'Autriche. Les Bosniaques sont de race slavonne, comme les Serviens et les Bulgares, et ils en parlent la langue, de même que les Dalmates, les Croates et tous les Slaves qui vivent sous la domination autrichienne. Ils sont robustes et braves; leur pays a servi long-tems de théâtre aux guerres successives qui ont éclaté entre l'Allemagne, Venise et la Turquie, et, depuis cette époque, ils sont restés plongés dans la barbarie. La majeure partie de la population est chrétienne, et se divise en catholiques romains et en catholiques grecs. A côté de la Bosnie est située la Croatie turque. Les Bosniaques musulmans sont régis par un gouvernement féodal héréditaire. Les chefs ou *agas* doivent au sultan le service militaire, à la tête de leurs vassaux. Ces troupes, ainsi que les corps albanais, sont dans l'armée turque ce que la cavalerie hongroise est dans l'armée autrichienne. L'âpreté du sol et la condition politique du pays font des Bosniaques et des Albanais les meilleurs soldats de la Turquie.

La Servie, le plus civilisé des états turco-slaves, possède une langue écrite qui ne manque pas d'élégance (1). Sa population se compose, presqu'en entier, de chrétiens grecs, et d'un petit nombre de musulmans dispersés dans les villes. Lorsque le prince Eugène eut pris Belgrade, au commencement du siècle dernier, une partie de ce pays fut cédée à l'Autriche qui se vit forcée d'abandonner sa conquête, par suite des désastres qu'elle éprouva dans les guerres suivantes. Dans ces derniers tems, la cour

(1) Les Serbes ou Serviens ont leurs poètes; l'un d'eux, nommé Vick, a publié une collection de chants populaires imprimée à Leipsick en 1824, en 3 vol., et dont M. Bowring a traduit quelques fragmens.

de Vienne s'est arrogé une espèce de protectorat sur la Servie. On connaît les insurrections successives de Paswan-Oglou et Czerni-Georges contre la Porte ; elles ont assuré aux Serviens le privilége de rester armés et de s'administrer eux-mêmes. C'est à cette indépendance relative, non moins qu'au voisinage de l'Autriche, qu'est due leur inaction dans l'insurrection grecque. Ces populations slavonnes que les Russes vont trouver dans l'empire ottoman, attirées vers eux par la communauté de leur foi et de leur origine, leur seront nécessairement d'un grand secours ; jusqu'à ce jour, elles n'ont pris cependant aucune part à l'insurrection des Hellènes, quoiqu'elles appartiennent, en général, à la même communion chrétienne.

Avant d'aller plus loin, jetons un coup-d'œil sur la féodalité militaire qui règne en Turquie.

Lorsque les sultans conquirent l'empire de Byzance, comme les rois francs dans la Gaule, ils distribuèrent une portion de leur territoire à leurs soldats ; ils en consacrèrent une autre à fonder et à doter des mosquées ; ils s'en réservèrent une troisième dont ils firent des concessions à vie à leurs agas, ou aux capitaines qui avaient embrassé l'islamisme. Ils multiplièrent ces dernières dotations, dans l'Asie Mineure, l'Albanie, la Bosnie et la Macédoine. L'aga, simple usufruitier des terres concédées, pouvait acheter le droit de rendre son fief héréditaire. S'il négligeait cette précaution, le fief était, à sa mort, vendu aux enchères, au profit du sultan, ou bien les autres suzerains de la contrée s'en disputaient la possession les armes à la main. Mais, d'après la loi fondamentale, le fief, au décès du titulaire, devait rentrer dans les mains du sultan, qui, après avoir perçu une année de son revenu, en investissait le fils de l'aga, ou le concédait, à titre de récompense, à l'un de ses officiers. Cet usage est tombé depuis long-tems en désuétude, et l'on ne trouverait pas, parmi les favoris

de Sa Hautesse, un Bosniaque, un Albanais, un Asiatique, qui consentissent à priver un fils de ce qu'ils regardent comme l'héritage paternel. Les agas ont, dans leurs domaines, l'autorité des anciens patriarches; et, lorsqu'ils marchent au combat, ils traînent à leur suite tous leurs vassaux. Ces hordes indisciplinées, dont il est impossible de tirer parti dans une guerre offensive, seraient très-redoutables contre une armée d'invasion, qui pénétrerait dans le cœur de l'empire.

La Turquie d'Europe a 900 grands fiefs, et 8,000 fiefs du second ordre. On en compte à peu près autant dans la Turquie d'Asie. Il y a des familles qui, depuis des siècles, gouvernent certaines provinces; de ce nombre sont la famille de Kara-Osman-Oglou, et celle des khans de la Crimée; cette dernière, réfugiée dans la Romélie, depuis la conquête de ses états par les Russes, a des prétentions au trône de Constantinople.

La Bulgarie, la troisième des provinces turco-slaves, s'étend de l'est à l'ouest, des frontières de la Servie à la Mer Noire. Bornée au nord par le Danube, elle l'est au midi par la chaîne de l'Hémus, le dernier rempart dont la nature ait protégé la capitale de l'empire. Elle compte plus d'un million d'habitans, attachés pour la plupart à l'église grecque. On y parle le grec et le slavon. Les musulmans y sont plus nombreux qu'en Servie. Les Bulgares, établis dans une contrée fertile, sont industrieux, mais ignorans. Trois places principales, Widdin, Silistrie et Rudschuck, sur les rives du Danube, défendent l'entrée de la Bulgarie. Cette province eut beaucoup à souffrir durant les dernières guerres. La partie musulmane de sa population fut presqu'entièrement détruite par les armées russes et par la peste.

On peut aujourd'hui considérer la Valachie et la Moldavie comme détachées de l'empire ottoman, dont, jusqu'à

ce moment, elles n'avaient cessé d'être tributaires. Elles possédaient, dans l'origine, un gouvernement électif; mais, au cómmencement du dix-huitième siècle, la Porte les priva du privilége de choisir leurs princes ou hospodars, et s'attribua le droit exclusif de les nommer. Depuis cette époque, cette dignité a été constamment vendue à des Grecs du Fanar (1), qui partageaient avec leurs créatures les dépouilles de leurs sujets, tandis que les intendans turcs venaient tous les ans, un firman à la main, enlever pour l'approvisionnement de la capitale, au prix qu'ils fixaient eux-mêmes, les troupeaux, les blés, les comestibles, les bois dont le pays abonde. Les criminels condamnés aux travaux des mines, dit un voyageur célèbre, dans sa description de la Valachie, peuvent seuls envier le sort des pauvres Valaques.

On conjecture que les Valaques et les Moldaves descendent des Daces, dont ils occupent le territoire, des Romains qui, après avoir conquis la Dacie, la colonisèrent, et des Slaves qui s'y établirent à la suite des irruptions des barbares. Leur langage est un latin corrompu, mêlé de slavon. Ils prennent le nom de *Rumuni* ou *Rumniasti* (probablement par corruption du mot *Romanus*). Les Transilvains ont la même origine; mais, sous la domination autrichienne, leurs mœurs se sont germanisées. Depuis que les deux principautés sont régies par des familles grecques, une foule de nobles ou boyards, dans les principautés, ont affranchi leurs serfs, et leur ont concédé le droit de propriété. Aujourd'hui, les enfans des riches boyards sont élevés dans les universités russes ou allemandes; l'on a même fondé des colléges à Bucharest et à Jassy. Le rumniaste n'a pas encore de littérature; cependant, M. Rosetti, l'un des boyards les plus éclairés de Bucharest, établi à

(1) Quartier de Constantinople habité par les Grecs

Leipsick, a tenté de fonder un journal écrit dans cet idiome : nous ignorons si son entreprise a réussi.

Les Valaques sont, en général, d'une constitution robuste et d'une physionomie agréable ; mais, habitans d'un pays fertile et barbare, ils sont paresseux et ignorans. Le nom de Valaque, qui signifie *pasteur* en langue slavone, leur fut donné à l'époque où ils émigrèrent, avec leurs troupeaux, de l'autre côté du Danube. Ils fondèrent plusieurs colonies dans quelques cantons de la Macédoine et de la Thrace et dans les gorges du Pinde. Les descendans de ces colons, pasteurs et guerriers comme leurs ancêtres, sont encore désignés sous le nom de *Megalo-Valchi* (grands Valaques). Ils avaient bâti en Macédoine une ville appelée Voscopolis, qui, au siècle dernier, a été détruite et saccagée par les Albanais ; ses habitans se sont réfugiés en Hongrie, où la population se compose en grande partie de Valaques qui ont conservé un idiome et des mœurs distincts de ceux des Slaves et des Maggiars, qui constituent le fond de la population hongroise.

Les Valaques et les Moldaves appartiennent presque tous à l'église grecque ; ils ont adopté l'alphabet slavon. La Valachie a environ un million d'habitans, et la Moldavie quatre cent mille.

Nous avons dit, en commençant, que les Turcs ont une statistique fort inexacte ; en voici la raison : ils n'ont point de registre de l'état civil, et ne font aucun recensement de la population. Le montant de la capitation, qui pèse sur les rayas, ne peut servir à déterminer le nombre de ceux qui y sont soumis ; car, cette taxe, une fois établie dans chaque province, reste toujours fixée à la même somme, quel que soit l'accroissement ou la diminution du nombre des rayas. On ne peut donc évaluer la population de la Turquie qu'en prenant le terme moyen entre les divers calculs des voyageurs et des géographes. En voici le tableau.

Population de la Turquie d'Europe.

Valachie et Moldavie	1,400,000
Servie	950,000
Bosnie et Croatie	700,000
Bulgarie	1,200,000
Albanie	800,000
Epire	370,000
Macédoine	500,000
Romélie et Thrace	2,300,000
Thessalie	370,000
Grèce proprement dite, Morée et îles	1,300,000
Total	9,890,000

En divisant ces populations par races, nous aurons : trois millions de Grecs, deux millions et demi de Slaves, deux millions de Turcs, près d'un million d'Albanais et quinze cent mille Valaques ou Rumniastes. Les Grecs et les Turcs sont épars sur presque toute l'étendue de l'empire; les Albanais et les Valaques sont également établis hors des provinces de ce nom. En classant la population par religion, nous aurons trois millions de musulmans, y compris les Slaves et les Albanais, qui professent l'islamisme; six millions de chrétiens grecs ou arméniens; près de cinq cent mille catholiques; le reste appartient à la religion juive.

Quant à la Turquie asiatique, les données sont encore plus incertaines. On conjecture que l'Asie Mineure ou Anatolie contient cinq millions d'habitans, presque tous musulmans, de race turque; la Syrie trois millions; l'Arménie un million et demi; le pays situé entre la Mésopotamie, l'Irack et le Kurdistân, deux millions : ce qui donne à la Turquie d'Asie onze millions et demi, et à tout l'empire ottoman, non compris l'Égypte, vingt-un millions d'habitans. L'Asie Mineure est la seule partie de cet immense territoire où les Turcs forment réellement la masse de la population; c'est aussi le berceau de leur empire. Quant aux autres provinces, si on en excepte Constantinople, ils n'y ont que des colonies militaires. Ils occupent les for-

teresses, ils y remplissent les charges de l'état, jouissent des revenus de leurs fiefs, des salaires du gouvernement, du monopole qu'ils s'attribuent et des exactions qu'ils font peser sur les rayas. Toujours armés, ils vivent comme dans un camp, dédaignant presque tous la culture de la terre, se bornant à en dévorer les produits. Il faut observer que, parmi les Turcs d'Europe, il en est bien peu qui soient d'origine ottomane; la population musulmane s'y compose, en grande partie, des renégats de tous les pays conquis par les sultans. Aussi, presque tous les musulmans de la Grèce se servent ordinairement de la langue grecque, tandis que, par un contraste assez bizarre, des peuplades grecques, qui habitent les côtes de l'Asie Mineure, ne parlent que le turc.

Presque tous les auteurs qui ont écrit sur les affaires d'Orient ont affiché une admiration réelle ou factice pour le caractère turc, ou sont tombés dans un excès opposé. Un géographe célèbre a en fait, selon nous, une appréciation très-exacte, dans un écrit sur la grandeur et la décadence de l'empire ottoman, publié depuis l'insurrection de la Grèce. Nous ne pouvons pas mieux faire que de citer ce qu'il en dit:

« Les Turcs possèdent aujourd'hui le même caractère que les écrivains du quinzième siècle leur attribuent. Indolens dans la paix, ils deviennent furieux quand la guerre excite leur irritation; oppresseurs et pillards avec les rayas, mais honnêtes avec les étrangers, ils détruisent des villages et fondent des hôpitaux; ils respectent leurs sermens et foulent aux pieds les principes du droit public; sensibles au point d'honneur, ils sont inaccessibles à la pitié; attachés à la monarchie, ils déposent et égorgent leurs sultans; grossiers et sensuels dans l'idée qu'ils se forment des plaisirs, ils sont modérés dans les plaisirs même, et passent sans murmurer du sein des voluptés aux plus pénibles privations; bons parens et bons maris, loin que la

polygamie soit chez eux d'un usage universel, un harem n'est pour la plupart qu'un objet d'ostentation et de luxe; atroces dans leurs vengeances, ils poussent quelquefois jusqu'à l'héroïsme l'exaltation de l'amitié; leur courage se manifeste, tantôt par une témérité chevaleresque, tantôt par une indifférence stoïque. Ici, vous les verrez se précipiter avec fureur dans les rangs ennemis, sans les compter; là, ils se laisseront égorger la pipe à la bouche: ils passent avec un sang-froid inconcevable d'un palais à l'exil, d'un trône au supplice; aussi calmes dans le sacrifice de leur vie, que dans le meurtre de leurs victimes, ils se regardent, en toute occasion, comme les humbles esclaves ou les ministres terribles d'une inflexible fatalité. Telle est aujourd'hui, comme au quinzième siècle, la masse de la population turque. Il est cependant parmi eux une classe profondément corrompue, c'est la cour du sultan et celle des pachas. A une rapacité effrénée et à tous les vices qu'engendre le despotisme le plus cruel, les courtisans joignent une mollesse qui les rend incapables de tout acte de courage. La chasse, exercice favori des premiers sultans, n'a plus d'attraits pour leurs successeurs, et les grands de l'empire n'ont renoncé à maîtriser la fougue de leurs coursiers, que pour se balancer mollement dans les palanquins de l'Asie. »

Le divan se composait autrefois de six ministres, et l'on a vu des grands-visirs, tel que le célèbre Kou-Prougli, qui ne prenaient conseil que d'eux-mêmes (1). Mais, depuis le règne de Sélim III, trente officiers civils et militaires siégent au divan. Cette innovation, sans balancer le pouvoir arbitraire du sultan, a détruit le seul avantage propre au gouvernement despotique, l'inviolabilité des secrets de l'état. On a vu des drogmans les révéler aux pa-

(1) Voyez, dans notre 32e numéro, un article rédigé par un Grec du Fanar, sur l'état actuel de l'administration turque.

chas rebelles et même aux puissances étrangères. Outre ce conseil, il en est un autre dont le pouvoir occulte a souvent une influence décisive, c'est ce qu'on nomme à Constantinople le parti du sérail, qui est à peu près l'équivalent de la camarilla d'Espagne ; il se compose de favoris, d'eunuques et d'agens de la sultane-mère ou validé, comme on l'appelle. Quoique divisé en factions, il entrave la marche du ministère, et tient en échec le pouvoir de Sa Hautesse. De là, cette incertitude, ce défaut de fermeté que l'on reproche à la Porte. Les ministres eux-mêmes n'ont aucune idée des revenus de l'État. La taxe sur les terres, la capitation et les droits de douane affermés aux pachas, sont les seules branches de l'impôt dont on puisse déterminer le montant. Mais les réquisitions en nature qui s'étendent à tous les produits de l'empire, que les propriétaires sont tenus de livrer gratis ou aux prix qu'il plaît aux gouverneurs de fixer, et qui sont ensevelies dans d'immenses magasins, sans qu'on tienne note des quantités versées ; le produit énorme des confiscations ; le profit résultant de l'altération du titre des monnaies, viennent s'engouffrer dans les caisses du sultan, après avoir enrichi une légion d'exacteurs.

Quant au culte, le gouvernement ottoman a dénaturé l'esprit du Koran, dont il s'est servi comme d'un instrument politique. Né dans un pays indépendant, dont le peuple, divisé en tribus, vivait sous le régime patriarchal de ses scheïks, Mahomet sentait le prix de la liberté civile, et proclama, dans son code, l'égalité devant Dieu et devant la loi. Mais, en s'arrogeant le titre de prophète, il fonda un despotisme théocratique qui, malgré lui peut-être, fut transmis aux califes, et de leurs mains passa dans celles des sultans. La simplicité des mœurs pastorales et guerrières des anciens Turcs se perdit dans la féodalité militaire fondée par la conquête. Les ulémas n'ont d'ail-

leurs jamais déployé les talens ni exercé l'autorité qu'exigerait leur caractère sacré. Aussi la caste militaire a-t-elle pris, de jour en jour, sur eux un nouvel ascendant; les lettrés ont obéi au sabre, et l'éducation a été généralement négligée. Aujourd'hui même, les grands de l'empire ne songent pas à faire bien élever leurs enfans, dans la conviction où ils sont qu'ils ne leur transmettront ni leurs dignités ni leur fortune. Ainsi l'égalité devant la loi, proclamée par le Koran, a été convertie en une égalité devant le sultan, seul dispensateur de la loi.

Quel sera le sort d'un empire qui languit et chancelle sous le poids de tant d'abus? Nous pensons, avec l'écrivain que nous avons déjà cité, qu'il ne saurait succomber par les révoltes des pachas. En effet, l'expérience a prouvé que leur mort en marque toujours le terme, lors même que le succès les a d'abord couronnés : témoins les révoltes de Paswan-Oglou, de Djezzar et du redoutable Ali-Pacha; c'est également ce qui arrivera à la mort du pacha d'Égypte. Ces satrapes ne songent pas à fonder une dynastie, et d'ailleurs l'esprit de propriété, l'orgueil paternel, ont une faible influence sur l'esprit des Turcs. Mais n'y a-t-il donc en Turquie qu'un sultan, des pachas et leurs satellites? Il y a dix à douze nations ou races différentes qui se haïssent aussi franchement qu'elles détestent leurs maîtres. En Asie, les Syriens, les Arabes, les Kurdes, les Druses, les Turcomans et les Arméniens; en Europe, les Grecs, les Slaves, les Albanais, les Valaques, se verraient émancipés par la destruction de la puissance ottomane. Les Turcs, à l'instar du peuple romain, tiennent ces nations en échec, l'une par l'autre, et ce système leur a réussi jusqu'à ce jour. Que feraient-elles, si les Russes plantent leurs aigles sur les minarets de Constantinople? Voilà la principale question qu'aient à examiner les grandes puissances de l'Europe, et surtout la Russie. Les Turcs véritables, les

hordes asiatiques continueraient à harceler l'armée d'invasion ; les Albanais, les Bosniaques, et les musulmans de la Macédoine et de la Romélie en feraient autant pour leur propre compte. Ces contrées seraient long-tems en proie à une guerre d'extermination et à une épouvantable anarchie. Les Grecs peuvent, sans doute, fonder au midi un gouvernement plus ou moins indépendant; il est aisé d'incorporer, d'un trait de plume, la Valachie et la Moldavie à l'empire des czars; l'Autriche peut prendre la Servie sous *sa protection*. Mais ce n'est pas tout : les autres nations, dont on vient de parler, ne changeraient pas aisément leur fidélité douteuse envers la Porte, ou plutôt leur indépendance réelle, contre le despotisme inquisitorial de la Russie et de l'Autriche; et il y a, dans la Turquie centrale, assez d'énergie pour occuper sérieusement les forces coalisées de ces deux puissances, durant plusieurs années, sans qu'il soit possible de prévoir à qui le succès restera.

Le baron de Valentini, dans ses *Réflexions militaires*, dirige très-savamment sur la carte les marches et les contremarches de ses armées vers Constantinople, et il suppose qu'au bout de deux campagnes cette capitale tombera en leur pouvoir. Mais peut-il sérieusement penser qu'en attendant, le reste de l'empire ne se mettra pas en mouvement? Et d'ailleurs, Constantinople soumis, tout sera-t-il donc terminé ? Nous sommes convaincus que c'est alors que la conflagration deviendra générale. Ne perdons pas de vue que la Turquie n'est pas une nation, mais un assemblage de vingt nations guerrières, et qu'un tel empire ne peut être soumis, comme le fut la Prusse par Napoléon, après une bataille perdue ou l'occupation de sa capitale. Lorsque le conquérant n'aura plus à combattre un sultan, il faudra qu'il dirige ses armées contre des peuples, et ces derniers ne seront peut-être, dans la lutte, ni les moins acharnés, ni les moins redoutables. (*London Magazine.*)



MADAME CHRISTOPHE,

EX-REINE D'HAITI.

La rue Casciajuolo à Florence est extrêmement étroite ; et, comme elle conduit de la place Gran Duca à celle del Duomo, elle est la plus populeuse et la plus fréquentée de toute la ville. Les passans s'y coudoient sans cesse, et il serait fort difficile d'y éviter un ami qui nous aurait rendu quelqu'ancien service et dont la présence serait importune à notre amour-propre.

Je traversais un jour cette rue, aussi vite que la foule me le permettait, lorsque l'approche subite d'un énorme *barocchio* chargé de bois me força de me réfugier dans une petite échoppe. J'y étais à peine entré, que deux dames fort bien vêtues vinrent se précipiter dans mes bras, pour éviter le chariot. Je me reculai, afin qu'aucun de nous ne fût atteint ; mais quelle ne fut pas ma surprise, quand une de ces dames, en se retournant, me fit voir une figure noire, au lieu d'une blanche, et m'adressa la parole avec politesse, dans un français très-élégant! Ma surprise fut bien plus grande encore, lorsque je reconnus que sa compagne, plus âgée et également noire, n'était rien moins que Marie-Thérèse, ex-reine d'Haïti, la femme, ou plutôt la veuve d'Henri-Christophe-*le-Grand*, *empereur et roi d'Haïti, défenseur de la foi, et souverain grand-maître de l'ordre de Saint-Henri;* car telles étaient ses qualifications officielles.

C'était, il faut en convenir, une singulière rencontre ; et quoique je susse par expérience qu'après Londres et

Paris, Florence était le lieu où il y avait le plus de chances pour retrouver d'anciennes relations; et que, pendant mon séjour, j'y eusse vu la moitié des princes et princesses de l'Europe, et retrouvé des personnes que j'avais connues dans les quatre parties du monde civilisé, je me serais autant attendu à y rencontrer le grand khan de Tartarie, que l'ancienne reine d'Haïti. Ma curiosité était fortement excitée; car j'avais connu cette princesse dans des tems plus heureux, et sa vue, dans des circonstances si nouvelles et si extraordinaires, me rappelait vivement le souvenir de tems et de personnes déjà bien loin de moi.

Absorbé par ces souvenirs, je suivis presque machinalement mes anciennes connaissances sur l'étroit escalier d'une maison voisine, sans considérer que je n'avais rien à y faire, et que je m'exposais à être renvoyé. Je reconnus bientôt que c'était un endroit public, une espèce de *trattoria* de second ordre. Mon étonnement redoubla, quand je vis la reine, la princesse sa fille (car elles étaient telles à mes yeux) et une dame de compagnie, dont le teint était café au lait, s'asseoir à une petite table, et demander trois portions de *macaroni*. Je fis de même, après avoir pris possession d'une table voisine, pour me donner le tems d'observer, et savoir de notre hôte comment il se faisait qu'il possédât d'aussi illustres convives. La *mancia* d'un paolo me procura de suite tous les renseignemens que cet homme pouvait me donner; il m'apprit que c'était un valet de place, dans son intérêt, qui avait conduit ces dames chez lui. Chaque jour, elles dînaient régulièrement à la même heure, et elles payaient magnifiquement tout ce qu'elles prenaient. « Ce sont de grands personnages, dans leur pays, me dit-il, quoiqu'elles ne soient pas de la même couleur que nous. Malheureusement, c'est la dernière fois qu'elles dînent ici; car elles ont loué le premier étage du palais du marquis Guigni, près de l'église Santa-Felicita. » Cet arrangement me parut

fort convenable ; mais mon hôte n'en jugeait pas de même, et il s'emporta en violentes invectives contre les nobles d'Italie, qui faisaient tort aux aubergistes, en louant leurs logemens. Je me promis de passer chez Mme Christophe, pour la voir en particulier, et lui éviter ainsi l'embarras d'une reconnaissance publique. Je pensai qu'il était dans ses convenances de garder l'incognito.

En retournant chez moi je n'étais préoccupé que de cette aventure. La prodigieuse différence qui existait entre l'ancienne position de cette dame au teint noir, et celle dans laquelle je venais de la retrouver, avait fortement ému mon imagination. Malgré les élévations et les chutes soudaines des dernières trente années, je ne pouvais m'empêcher d'être frappé du contraste qui existait entre l'ancienne impératrice d'Haïti, entourée, dans sa résidence royale de Sans-Souci, d'une cour brillante et adulatrice, car les courtisans sont les mêmes partout, quelle qu'en soit la couleur, et cette pauvre vieille négresse, sans entourage, sans suite, mangeant son macaroni, dans une misérable *trattoria*. J'avais entendu parler de la dernière révolution d'Haïti, de la chute du gouvernement de Christophe, de son suicide, qui en avait été la conséquence, du meurtre de toute sa famille ; de manière que je supposais que cette dame avait péri avec ses enfans. Ces événemens avaient vivement excité ma compassion. J'avais vu tous les membres de cette famille environnés d'une splendeur royale, et je ne supposais guère qu'un hasard, tel que celui qui venait de m'arriver, dût un jour me rapprocher de quelques-uns d'entre eux échappés au naufrage général.

Christophe était personnellement un homme très-remarquable. Il avait jadis été esclave dans une plantation de M. Dureau de la Malle. Sa vie politique est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la raconter ici. Sa taille était haute et bien prise, quoiqu'un peu épaisse. Ses manières

avaient une grâce et une élégance fort extraordinaires dans un nègre sans éducation. Ayant appris qu'il avait dans l'air quelque ressemblance avec George III, il cherchait à l'augmenter le plus possible par son costume. Il portait ordinairement un habit bleu à revers rouges comme le vieil uniforme de Windsor, avec la plaque et le ruban de l'ordre de Saint-Henri. Sa chevelure laineuse et frisée, mais blanchie par l'âge, donnait à son aspect quelque chose de vénérable. Son regard vif et perçant semblait pénétrer profondément dans la pensée de ses interlocuteurs.

J'ai entendu, dans le tems, raconter une anecdote qui caractérise sa bonhomie, et qui ferait honneur aux souverains des cours les plus élégantes de l'Europe. En toute occasion, il montrait beaucoup de partialité pour les Anglais, autant sans doute par politique que par inclination. Nos négocians jouissaient de priviléges supérieurs à ceux des autres nations. Ils pouvaient sortir des barrières, ce qui n'était accordé aux autres que par des permissions spéciales, et quand les officiers anglais de notre marine ou de notre armée de terre visitaient sa cour, ils étaient toujours invités à sa table et traités avec beaucoup d'égards.

Ce fut dans une de ces occasions qu'il engagea à dîner Sir James Yeo, capitaine du *Southampton,* et qu'il lui fit dire d'amener avec lui autant d'officiers qu'il jugerait à propos. Il avait réuni les grands officiers du royaume et les principaux habitans de sa capitale. Sir James, surpris de la magnificence et en même tems du bon goût de cette cour, ainsi que de la délicatesse du dîner, s'écria, en s'adressant à son voisin : « Quel excellent cuisinier a ce diable de nègre! » Observation naturelle, quoique peu polie, et que, sans doute, ce brave officier se serait interdite, s'il eût su que le roi parlait anglais tout aussi bien que lui. Il avait appris cette langue tandis qu'il exerçait l'humble profession de tailleur à Saint-Kitt. Comme Christophe

jugea qu'il n'y avait aucune mauvaise intention de la part de Sir James, il sentit qu'il ne devait pas avoir l'air de comprendre son observation, et la soirée se passa d'une manière fort agréable et fort gaie. Le lendemain matin un nègre vint à bord du *Southampton*, avec une lettre du roi. S. M. mandait gaiement au capitaine qu'il était bien fâché de ne pas pouvoir lui envoyer son premier cuisinier; qu'il y tenait beaucoup depuis le brillant éloge que Sir James en avait fait la veille à dîner; mais qu'à son défaut il lui envoyait le second cuisinier de son royaume. Lord Chesterfield lui-même n'eût pas adressé un reproche plus délicat, et fait preuve de plus de politesse naturelle. Le même tact, le même sentiment de convenances, se faisait apercevoir dans tous ses arrangemens intérieurs. Son palais était meublé d'une manière à la fois élégante et somptueuse, mais sans ces décorations théâtrales et ces ornemens de mauvais goût auxquels je m'attendais avant de l'avoir vu. On se rappelle sans doute à Londres la magnificence de son trône, et les autres insignes de sa dignité suprême, qui y furent exposés avant d'être expédiés à Haïti. Tous ses meubles avaient également été confectionnés à Londres par nos meilleurs ouvriers. Ses équipages étaient de très-bon goût: j'en excepterai cependant son carrosse de gala, fait sur le modèle du carrosse du maire de Londres; je n'en ai pas un souvenir assez récent pour dire quel était le plus laid des deux.

On accuse Christophe d'avoir été dur et tyrannique; sans aucun doute sa police était sévère, mais il était à la tête d'un gouvernement militaire, et, quand il régnait, il ne pouvait guère y en avoir un autre à Haïti. On lui reproche d'avoir brûlé la cervelle d'un de ses secrétaires: pour l'excuser il faut se rappeler qu'il ne savait ni lire ni écrire. Il dictait ses dépêches à un premier secrétaire, et les faisait lire par un second. Quand il y avait une différence, quelque lé-

gère qu'elle fût, il en envoyait chercher un troisième, et malheur à celui qui avait commis la faute. Je conviens cependant que le pistolet était un argument par trop brusque; mais dans sa situation il n'avait souvent d'autre choix à faire que de tuer ses secrétaires ou de se laisser tuer par eux. Il est possible au reste que je sois un peu partial pour lui; car j'en ai été traité avec beaucoup de bonté, et je me rappelle avec plaisir le tems que j'ai passé à sa cour. J'étais alors plus jeune de plusieurs années; la vie était nouvelle pour moi; tout me paraissait couleur de rose, même les beautés noires d'Haïti. Mon père occupait à cette époque un poste important dans une de nos colonies des Antilles, et, par cette raison, j'étais parfaitement accueilli du roi. On ne sera donc pas surpris de l'émotion que j'éprouvai en retrouvant sa veuve, d'une manière si inattendue, et à une si grande distance du lieu où je l'avais jadis connue. Cette rencontre me rappelait vivement une des plus heureuses époques de ma vie.

La dernière fois que je vis ces grands personnages, dont la plupart ont disparu de ce monde, ce fut à un bal que la reine donnait le jour anniversaire de la naissance de son fils aîné, dans son palais de Sans-Souci, près du cap Henri, comme on appelait alors le cap François, du nom du roi : ce n'est point la seule ville ou la seule rue qui ait changé de nom dans ces derniers tems, et l'on trouverait en Europe plus d'un exemple de ces métamorphoses. Que le lecteur ne sourie pas à l'idée d'un bal de cour à Haïti; qu'il se représente, au contraire, le plus brillant bal paré dans le salon le plus élégant de Paris, et il n'aura encore qu'une idée imparfaite des pompes gracieuses de Sans-Souci. Qu'il peuple ce salon de petits-maîtres, de beautés élégantes et minaudières; qu'il jette au milieu des groupes de danseurs et de danseuses, des uniformes, des plaques, des croix, des rubans; qu'une livrée magnifique

et toute chargée d'or se répande dans les salons, dans l'intervalle des contredanses, pour offrir des glaces et toutes sortes de rafraîchissemens; puis, que d'un coup d'une baguette magique il change subitement du blanc au noir les personnes conviées à cette fête, et il pourra alors se représenter le bal magnifique auquel j'assistai à Haïti! Les titres, les dignités ajoutaient encore à l'éclat de cette imposante réunion. Il y avait des princes et des comtes de l'empire, des maréchaux du palais; il y avait même un grand amiral et un archevêque. Le premier était le frère du souverain, Son Altesse Impériale et Royale le prince Jean. J'ai aussi conservé un souvenir particulier du duc de Marmelade, qui était gouverneur de la capitale, et du comte de Limonade, secrétaire du cabinet de Christophe; la singularité de leurs titres ne m'a pas permis de les oublier. Dieu sait ce qu'ils sont tous devenus aujourd'hui. Ils sont dispersés sans doute, comme leurs contemporains d'une autre couleur et d'un plus grand empire. Si quelqu'un doute de ce que je raconte ici, il n'a qu'à consulter l'almanach de la cour de Christophe, et il sera surpris de sa parfaite analogie avec l'almanach de la cour de Napoléon. Que si les beautés parisiennes, qui faisaient l'ornement de celle-ci, s'offensent de ce rapprochement, je puis leur assurer qu'elles ont tort; car, malgré la laine de leur chevelure, quand les femmes d'Haïti sont jeunes, elles pourraient rivaliser avec les plus belles personnes de leur sexe en Europe. Quant à leur teint, on s'y fait bientôt; l'impression désagréable qu'il produit d'abord est le résultat d'un préjugé. Les Européens font le même effet dans l'intérieur de l'Afrique; et les peuples de la Nigritie croient que le diable a la figure blanche. Quand le voyageur Burckardt arriva à Chendy, en Nubie, tous les habitans s'enfuirent devant lui, en poussant des cris effroyables. Lorsqu'ensuite ils furent un peu plus familiarisés avec son teint, ils supposaient qu'il avait

été blanchi par quelque cruelle maladie. Mais revenons aux beautés de la cour d'Haïti : elles sont fugitives maintenant ; Sans-Souci est désert ; le royaume est devenu une république ; le roi s'est tué lui-même ; ses enfans ont été assassinés ; et sa veuve vit dans l'exil !

C'était avec la vive préoccupation de ce que j'avais vu jadis à Haïti, que je me dirigeai vers le palais Guigni, où logeait maintenant son ancienne reine, ne sachant pas trop comment m'introduire, ni même si je serais reçu. L'idée me vint de m'adresser d'abord à la dame café au lait, et lui expliquer qui j'étais et pourquoi je venais. Mon plan eut le plus heureux succès ; elle prit mon message, et, au bout de quelques minutes, elle revint, et me dit que j'étais le bien-arrivé, et que Mme Christophe me recevrait avec plaisir comme un ancien ami.

Je fus introduit dans un beau salon où je trouvai la jeune princesse qui brodait de la tapisserie sur un métier. Elle avait une physionomie agréable et enjouée ; mais, par une coquetterie mal entendue, elle portait une robe blanche qui montait jusqu'à son cou, et qui faisait ressortir davantage la noirceur de son teint. Tandis que nous échangions quelques paroles sur le tems, la chaleur et autres lieux communs, madame Christophe entra, appuyée sur la dame café au lait ; aujourd'hui sa dame de compagnie, jadis sa *dame du palais*. L'ancienne reine me fit asseoir près d'elle, sur le canapé. Elle était fort changée, depuis la dernière fois que je l'avais vue : le tems et le chagrin avaient laissé chez elle de profondes traces ; mais elle avait dans toutes ses manières un air de dignité modeste et contenue, qui rappelait à la fois ce qu'elle avait été autrefois, et ce qu'elle était maintenant. Comme, en lui adressant la parole, je lui donnai le titre de majesté, elle m'interrompit de suite, en me disant que, si je n'avais pas été un Anglais, elle aurait cru que je voulais me moquer d'elle. « Je

ne suis plus, ajouta-t-elle en appuyant la main sur mon bras, que la veuve Christophe. A mon âge, dans ma situation, je ne dois songer qu'à l'autre monde; et je ne désire trouver, dans celui-ci, que l'obscurité et le repos. Depuis que je vous ai vu, monsieur, j'ai eu de bien grandes peines! J'ai perdu mon mari, et voilà le seul enfant qui me reste! Mes malheurs m'ont détachée de toutes les vanités de cette vie. »

Le chagrin de Mme Christophe avait une expression si naturelle et si simple, qu'il était impossible de ne pas y sympathiser. Il n'y avait rien de personnel et d'égoïste dans ses plaintes; c'était sa famille qu'elle pleurait, et non pas le haut rang dont elle était déchue. J'étais d'autant plus frappé de la convenance de tout ce qu'elle disait, que cette bienséance de langage n'a pas toujours été associée aux élévations soudaines de la France républicaine ou impériale. Des infortunes telles que les siennes sont peu susceptibles de consolations; je ne cherchai pas à lui en offrir, et je tâchai seulement de faire prendre un autre tour à la conversation; mais elle revenait sans cesse à ses malheurs, et paraissait trouver un plaisir douloureux à me les raconter.

Avec des développemens qui tenaient un peu de la prolixité de son âge, elle me raconta la catastrophe qui avait terminé le règne de son mari, et les angoisses qu'elle avait éprouvées, en entendant le coup de pistolet qui avait mis fin à ses jours. Ils habitaient alors Sans-Souci, où le roi était retenu par une maladie grave. Dès 1820, des mouvemens insurrectionnels avaient éclaté dans le nord. Les conspirateurs, qui entretenaient des intelligences avec Boyer, successeur de Péthion, voulaient renverser la monarchie, et établir le régime républicain dans toute l'étendue de l'île; ils n'attendaient qu'un prétexte pour éclater. Ils profitèrent de l'ordre donné par Christophe, de dégra-

der un colonel de la garnison de Saint-Marc, qui était chéri du soldat. La troupe, excitée par les meneurs, tua le général, ainsi que le colonel nommé à la place de celui qu'on voulait dégrader; leurs têtes furent envoyées à Boyer. Christophe, retenu dans son lit, fit marcher douze cents hommes contre les rebelles; mais ces soldats et leurs chefs se déclarèrent contre lui, et sa garde, qu'il fit partir ensuite, suivit leur exemple. Quand il apprit sa défection qui le privait de sa dernière ressource, il sentit qu'il ne lui restait plus qu'à mourir. Il fit appeler sa femme et ses enfans, à qui il prodigua ses caresses; et leur dit ensuite de se retirer. Lorsqu'ils eurent quitté sa chambre, il se fit apporter du linge blanc, se lava les bras et les mains, et congédia ensuite ses domestiques. Ils étaient à peine sortis de l'appartement du roi, que la détonation d'une arme à feu les y fit rentrer en toute hâte. Ils le trouvèrent baigné dans son sang : il s'était tiré un coup de pistolet, et la balle lui avait percé le cœur. Il était âgé de cinquante-trois ans. Il venait à peine d'expirer, quand les révoltés pénétrèrent dans le palais. Ils apprirent bientôt que le roi s'était dérobé à leur fureur, en se donnant lui-même la mort, et ils se précipitèrent dans la pièce où était madame Christophe avec ses enfans qu'ils arrachèrent de ses bras. Un de ses fils fit une résistance courageuse, et il fut à la lettre taillé en pièces sous sa croisée. Elle entendit ensuite l'aîné qui implorait la vie; mais il s'adressait à des bourreaux impitoyables. Ce jeune homme, qui avait reçu une éducation brillante en Angleterre, était son fils chéri, et l'idole du peuple, qui fit un effort infructueux pour sauver ses jours; les soldats dispersèrent bientôt un faible groupe qui s'était formé pour le défendre, et le massacrèrent comme les autres. La reine n'eut même pas la consolation d'ensevelir les restes de ses malheureux enfans; une populace ivre de fureur s'en partagea les lambeaux. Ce ne

fut qu'avec les plus grandes difficultés qu'elle fut sauvée elle-même, par l'intérêt de quelques officiers de son mari, trop reconnaissans des bienfaits qu'ils en avaient reçus, pour abandonner cette mère infortunée au milieu de ses périls. Tant que la fureur populaire dura, ils la cachèrent avec sa fille unique, et ils parvinrent ensuite à la faire conduire secrètement à bord d'un navire anglais qui était à l'ancre.

La personne à qui elle doit plus particulièrement son salut est, je crois, un certain baron Dupuis, mulâtre qui était l'interprète du gouvernement, lorsque je me trouvais à Haïti. La fidélité et la reconnaissance sont des vertus si rares, qu'elles méritent d'être célébrées partout où on les rencontre. Quelle que soit la couleur de M. Dupuis, son cœur du moins se trouvait à la place qu'il devait occuper, et il mérite l'estime de tous les gens de bien. La catastrophe qui a terminé le règne et la vie de Christophe ne doit pas, au surplus, beaucoup nous surprendre : son gouvernement était trop absolu pour pouvoir durer long-tems. Il paraît même qu'il prévoyait les dangers qui le menaçaient; car il avait des fonds considérables placés en Angleterre : c'est avec ces fonds et le produit de ses diamans que sa veuve existe aujourd'hui, et qu'elle peut encore avoir un genre de vie et un état de maison convenables.

Je fus très-touché de sa triste histoire; de son côté, elle trouvait un plaisir mélancolique à me la raconter dans toutes les occasions. Je la vis souvent, pendant mon séjour à Florence. Elle vivait dans une profonde retraite, et ne voulait recevoir qu'un petit nombre de personnes; persuadée que ceux qui désiraient la voir étaient plutôt guidés par une vaine curiosité que par des sentimens bienveillans. Elle éprouvait, disait-elle, une grande répugnance à se montrer comme le lion de la ménagerie. Elle paraissait fort reconnaissante de mes attentions. Elle vint dans une *villa*, que

j'avais louée, et elle fut très-satisfaite de pouvoir s'y promener, sans être inquiétée par une curiosité importune. Quand sa fille témoignait le désir d'aller un peu dans le monde, elle le réprimait sur-le-champ, en disant : « Non, mon enfant, le monde ne nous convient pas ; c'est bien assez d'exciter la curiosité par nos faces noires, sans aller encore provoquer la pitié de nos semblables, en affichant nos malheurs au milieu d'eux. » *Afficher nos malheurs,* c'étaient là ses propres expressions ; et cette femme respectable se rappelait assez d'avoir été reine, pour savoir se faire obéir quand elle le voulait.

Cette conduite, si séante et si noble, devrait être imitée par ces rois, ces reines, ces princes et princesses déchus, que l'on rencontre maintenant dans tous les coins de l'Europe. Qu'ils suivent l'exemple qui leur est donné par une négresse sans éducation ! et, au lieu de s'attacher aux fantômes d'un pouvoir qu'ils ne peuvent plus recouvrer, et d'exiger, d'une manière si puérile, leurs titres et leurs anciennes qualifications, qu'ils tâchent, comme elle, de trouver dans la retraite un repos qui leur est si nécessaire après les orages de leur vie, et qui devrait être pour eux le premier des biens !

Madame Christophe vit maintenant à Pise, où j'ai eu tout récemment occasion de la voir. Si son bonheur n'était pas troublé par le souvenir des enfans qu'elle pleure, elle serait probablement plus heureuse qu'elle ne l'était jadis au milieu des pompes de la cour de Sans-Souci.

(*New Monthly Magazine.*)

VIE D'UNE FEMME DU PEUPLE (1).

Une fille est née dans la famille du pauvre, et, malgré le triste avenir qui lui est réservé, sa naissance a été accueillie comme un joyeux événement. Il faut, d'abord, qu'elle supporte plusieurs années d'une éducation plus ou moins rude, d'une nourriture insuffisante ou grossière, et peut-être les mauvais traitemens d'une mère acariâtre ou de parens cupides, auxquels, orpheline dès son premier âge, elle aura été livrée. Si elle a résisté à ces premières souffrances, à peine aura-t-elle cessé d'être enfant, qu'on lui en donnera à garder presqu'à moitié aussi grands qu'elle; ses petits genoux trembleront sous ce fardeau qui accablera sa faiblesse, et que cependant elle embrassera avec les transports d'une affection sincère. Ainsi, elle est encore assise sur le giron, qu'elle apprend, par les plus douces impressions de la nature et par des fatigues prématurées, à sacrifier ses goûts et ses volontés propres aux besoins et aux caprices des autres; à peine a-t-elle cessé d'être un enfant, que déjà elle est initiée aux devoirs de mère. Elle est heureuse, cependant, car le soleil brille, la pluie tombe, l'arc-en-ciel étend ses couleurs, et les oiseaux chantent pour elle; son sommeil est profond et doux; ses jeux gais et vifs; sa nourriture délicieuse. Elle ne sait pas encore le secret d'être mécontente de ce qu'elle possède, et d'envier ce qu'elle n'a pas.

Ses plus jeunes sœurs, en grandissant, la soulagent peu

(1) Note du Tr. Ce touchant tableau de la vie d'une femme du peuple est de M. Montgomery, poète religieux et d'une sensibilité pénétrante. Il a publié un petit recueil d'où cette pièce est extraite, intitulé *Prose par un poète.* Son ame tendre et philantropique, par instinct et sentiment, et non par faste et par métier, s'applique surtout, dans ce recueil, à exciter l'intérêt des hautes classes pour les maux des classes inférieures.

à peu de la tâche fatigante mais délicieuse de leur éducation; cette tâche est bientôt remplacée par des devoirs plus pénibles et moins doux. Elle devient l'aide de sa mère, dans tous les soins du ménage, ou plutôt l'esclave domestique de toute la famille. Du matin au soir, elle cuit, elle met au four, elle lave, elle essuie, elle nettoie, tandis qu'elle devrait perfectionner sa jeune raison à l'école, ou fortifier sa santé dans les jeux de son âge. La seule compensation de sa triste prééminence dans sa famille, c'est la petite autorité qu'elle exerce sur les plus jeunes, et le pouvoir de les gronder ou de les battre, quand ils sont trop bruyans ou qu'elle est de mauvaise humeur.

Cependant elle est devenue assez forte pour entrer en service. On lui trouve une place dans quelque famille dont la condition n'est guère au-dessus de la condition de la sienne. C'est alors qu'elle apprend, par sa propre expérience, combien est vrai ce proverbe des gens de sa classe: « Que la tâche d'une femme n'est jamais finie. » L'autre sexe, depuis le maître jusqu'au plus jeune apprenti, travaille et se repose par intervalles. La pauvre servante se lève dès le matin; elle est sur pieds toute la journée; à peine peut-elle respirer quelque tems en liberté, le dimanche; et jusqu'au moment où elle se retire pour se coucher, elle n'a pas d'autre répit que les courts instans de ses repas; mais ces repas sont joyeux: il ne lui importe guère que sa couche soit de paille ou d'édredon, car son sommeil est profond et paisible, et tous ses songes sont dorés. Elle grandit, et son ame est gaie et satisfaite au milieu de ses fatigues et de ses privations. Les fleurs s'épanouissent en avril; le rossignol chante en mai; et l'amour, dans sa saison, vient communiquer à son jeune cœur ces espérances, ces craintes, ces jalousies, ces vives joies, ces cuisantes douleurs qui agitent et qui troublent des cœurs plus délicats; car l'amour est un niveleur, et il règne en maître partout où il s'intro-

duit. Notre jeune fille, comme elle le dit elle-même dans son simple langage, est sûre de trouver un bon-ami dont l'amour jettera quelque charme sur son existence laborieuse, et la consolera de ses fatigues toujours renaissantes. Elle est garrottée par ses devoirs au lieu où elle se trouve, comme l'oiseau qui couve à la fois neuf œufs qu'il doit faire éclore; mais de même que cet oiseau s'échappe de tems à autre, pour aller chercher la nourriture dont il a besoin, et revient ensuite à sa tâche, avec un redoublement d'ardeur; la jeune fille saisit chaque occasion d'échanger furtivement un mot, un regard, avec celui qu'elle aime : innocentes et rares jouissances dont la difficulté augmente le prix, et pour lesquelles elle remercie avec ferveur cette Providence qui n'a pas voulu que la vie fût entièrement dépourvue de charme, même pour les plus humbles de ceux auxquels elle l'a donnée.

Comme il n'y a pas d'arrangement de fortune à prendre, et que la publication des bans est la seule formalité légale dont les deux amans aient besoin, les préliminaires sont bientôt finis. La jeune fille possède enfin ce qu'elle a tant désiré, un intérieur qui lui appartienne : intérieur bien modeste, il est vrai ; mais elle est trop contente d'être maîtresse chez elle pour s'en apercevoir et s'en plaindre. Satisfaite du présent, sans soins de l'avenir, elle vit quelques années fort heureuse avec son mari. Cependant ses enfans se multiplient, et avec eux tous ses embarras : le commerce languit; le mari est malheureux ou imprévoyant; sa santé s'est altérée, et il meurt avant le tems; ou bien il voit mauvaise compagnie, et s'enfuit un jour de chez lui, pour se faire soldat ou matelot. La voilà donc, au milieu de sa carrière, veuve et avec des enfans dont le plus âgé ne peut pas encore être mis en apprentissage. Ils grandissent autour d'elle : les uns, imitant ses exemples d'économie et d'activité, gagnent honnêtement leur subsistance

par leur travail; les autres, dissipés ou oisifs, vivent misérablement des secours de la paroisse. Peu à peu, et un à un, ils s'éloignent d'elle. Les fils se dispersent, ils vont chercher fortune à la mer, ou ils prennent une profession moins hasardeuse; les filles entrent au service ou dans une fabrique, et se marient quand la nature et leur cœur leur en font un besoin. A mesure qu'elle vieillit, ses successeurs immédiats passent par la même série d'épreuves et de misère où elle a passé avant eux, et où leurs enfans sont destinés à les suivre. De jour en jour, sa famille lui devient plus étrangère, et se trouve plus incapable de venir à son aide, car les moyens de ses enfans suffisent à peine pour les aider à supporter leurs propres charges. Ses ressources diminuent à mesure que ses forces déclinent, que ses infirmités s'augmentent, et que l'appui des autres lui devient plus indispensable.

A la fin, courbée sous le poids de l'âge, épuisée par ses anciens travaux et ses longues souffrances, sans personne des siens près d'elle, à l'exception, peut-être, d'un ou deux enfans dont les parens sont dans la tombe, et qu'elle est forcée de soigner et de nourrir, quand elle-même devrait être soignée et nourrie comme un enfant, elle s'affaisse de plus en plus; elle a à peine de quoi couvrir ses vieux membres, et l'insuffisance de sa nouriture lui fait sans cesse sentir le besoin de la faim. Et cependant une main divine a tellement mélangé la coupe de la vie, que quelque douceur se mêle jusqu'à sa lie. Telle est, à quelques variations près, l'analyse fidèle des simples et tristes annales de plusieurs milliers de pauvres femmes qui respirent encore l'air du ciel, qui se réchauffent à la lumière du jour, et que cette lumière bienfaisante égaie quelquefois et console de leurs maux.

Aujourd'hui les classes inférieures, moins ignorantes, ont acquis plus de prévoyance. Il existe partout des caisses

d'épargnes pour recevoir leurs économies mensuelles, et assurer quelqu'aisance à leurs vieux jours, perspective qui répand de la sécurité et de la joie sur leur jeunesse; mais ceux qui forment maintenant la garde avancée de la vie n'ont pas eu les mêmes ressources; leurs malheurs ne sont pas le produit de leurs fautes : on peut donc, sans crainte d'encourager l'oisiveté par une charité mal entendue, obéir à cette douce voix de l'évangile, qui nous dit d'aller consoler les veuves. Le riche n'aura pas, d'ailleurs, à les aider long-tems; encore quelques hivers, et elles auront toutes disparu dans la tombe sur laquelle elles s'inclinent.

Mais, indépendamment de leurs désavantages occasionnels, ces femmes, même dans leur humble sphère, ont des droits particuliers au respect et à la reconnaissance des deux sexes. Leurs droits sur le leur résultent des plus pures sympathies d'une commune nature; leurs droits sur le nôtre, de la plus forte obligation qui puisse lier un être à un autre : celle de la vie. Quand le Tout-Puissant eut détaché Eve des côtes d'Adam, celui-ci, en la voyant, s'écria : « Voilà les os de mes os, et la chair de ma chair ! » La dette de la première femme envers le premier homme a été acquittée par ses filles, dans toutes les générations qui ont suivi. Chaque fils d'Adam est né d'une femme, et doit sa substance à une mère; c'est d'une mère que vient ce sang qui coule dans nos veines, et qui a communiqué à nos cœurs les pulsations du sien. « L'homme qui est né de la femme » est une expression si belle et si touchante, qu'il n'y en a aucune dans tout le langage, qui se rapporte à notre existence terrestre, et qui rappelle une association d'idées plus douces, plus tendres et plus profondes.

(*Wesminster Review.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Philosophie.

Des mystères de la nature. — L'expérience et le raisonnement, seules voies qui nous soient ouvertes pour nous instruire, ne peuvent nous donner une idée juste des faits antérieurs aux observations; nous ne saurons jamais, par ce moyen, quelles furent les premières pensées du premier homme, sorti des mains de son créateur. Si l'intelligence du père de notre race ne fut pas très-supérieure à celle que ses descendans ont conservée, il dut commencer par des sensations confuses, et n'acquérir que par degrés la faculté de les distinguer les unes des autres. Dès qu'il fut en état de les comparer et d'entrevoir quelques rapports, tout dut lui paraître incompréhensible, tout fut *mystère* pour lui. Quelques philosophes, et même quelques naturalistes ont essayé de tracer le tableau de cet état de l'intelligence humaine; mais la véritable philosophie désavoue ces peintures que l'imagination peut seule exécuter. C'est au poète qu'il convient de faire dire au premier homme :

> O soleil, m'écriai-je, ô bienfaiteur du monde!
> Toi qu'échauffent ses feux, que sa lumière inonde,
> Terre, séjour riant, dont l'aspect enchanté
> Réunit la fraîcheur, la grâce et la beauté!
> Vous, épaisses forêts! vous, superbes montagnes!
> Et toi, fleuve pompeux! et vous, vertes campagnes!
> Vous tous, êtres charmans que je vois en ces lieux
> Vivre, agir, se mouvoir, et jouir à mes yeux!

De grâce, apprenez-moi, vous le savez peut-être,
Qui m'a mis en ces lieux, et qui m'a donné l'être.
(MILTON, trad. de *Delille*.)

Cependant, nous ne sommes pas tellement familiarisés avec le magnifique spectacle de la nature, que nous soyons insensibles à la parure de la terre, à l'éclat des cieux, au mouvement des flots, et que notre pensée ne soit fréquemment occupée des causes mystérieuses de tous les phénomènes dont nous sommes témoins; il nous est même impossible, lorsque nous avons contracté l'habitude de réfléchir, de revoir ces objets sans chercher à pénétrer, à travers l'obscurité qui en dérobe quelques parties à nos yeux, et nous empêche de les connaître entièrement. Ils ne peuvent plus nous faire éprouver de fortes émotions; mais ils ne cessent point d'exciter notre curiosité, et de nous attirer par des charmes non moins puissans que ceux de la nouveauté.

La théorie des impressions dont notre ame est susceptible suppose la connaissance des causes qui la produisent, du mode et des lois de l'action de ces causes : c'est donc par l'analyse des effets qu'il faut commencer les études, pour assembler et coordonner les matériaux d'une théorie. Ces recherches sont rarement infructueuses; ainsi, par exemple, si l'on observe comment l'ame est affectée par l'apparition subite et lumineuse d'un grand objet, d'une pensée forte, d'une vérité féconde, on sera sur la voie pour remonter jusqu'aux sources du *sublime;* de même, en examinant avec attention ce que nous éprouvons à la vue des objets *mystérieux*, nous parviendrons peut-être à caractériser ce mélange de connu et d'inconnu, de lumière et d'obscurité, qui constitue un *mystère*.

Le sentiment du mystère est le désappointement d'une curiosité qui rencontre des obstacles dans ses investigations : l'ignorance absolue ne peut ni l'éprouver, ni le concevoir;

elle est essentiellement *incurieuse*. Cependant, il faut beaucoup ignorer pour soupçonner un mystère dans ce qui ne nous est révélé qu'en partie ; notre amour-propre est toujours disposé à prendre une haute idée de notre savoir, à nous persuader que nous connaissons tout dans des choses que nous avons à peine entrevues, et dont il faudra peut-être recommencer l'étude.

La curiosité peut être désappointée, sans qu'il en résulte le sentiment d'un mystère : ainsi, par exemple, une date perdue et que l'on ne peut retrouver, n'a rien de mystérieux ; une terre aperçue par un navigateur, qui ne peut en approcher, n'est pas un mystère pour lui. S'il parvient à terminer sa découverte, à tracer la carte de cette terre inconnue jusqu'alors, à décrire ses productions ; si l'historien est assez heureux pour trouver dans quelque livre ou sur quelque monument la date qui lui manquait, ni l'un ni l'autre n'imaginera qu'il ait dévoilé un mystère ; les bonnes fortunes de cette espèce sont des *trouvailles*, et ne doivent point être érigées en *découvertes*.

La dépendance mutuelle de certains faits peut être inconnue, sans que l'on y soupçonne aucun mystère : il suffit que nous ayons la certitude que cette dépendance existe en vertu de lois générales, qui ne nous ont pas encore été révélées. L'irrégularité des vents ne nous cause aucune surprise, parce que nous connaissons les causes générales de cette variation, quoique nous ne puissions assigner, dans chaque cas particulier, la puissance de celles qui ont produit les effets dont nous sommes témoins. Nous savons aussi que la conduite des hommes est une application continuelle des lois qui régissent tous les êtres sensibles et intelligens, soumis à des besoins et susceptibles de passions. Si ces lois paraissaient interverties, ce serait alors qu'on serait fondé à penser qu'une cause nouvelle a combiné son action avec celles dont les résultats sont connus, et que

les observateurs s'occuperaient de ce *mystère*. Reconnaissons donc premièrement que les œuvres de la nature sont mystérieuses, lorsqu'elles ne paraissent point s'accorder avec les lois générales connues, ou s'écarter de l'ordre régulier bien constaté; et en second lieu, qu'un mystère est expliqué et s'évanouit, lorsque l'on peut montrer comment il est compris dans les lois générales. Ces propositions ont encore besoin de quelques développemens.

L'esprit humain n'est pas très-exigeant en fait d'explications. Le son est produit par les vibrations d'un corps, transmis et reçu par d'autres corps susceptibles de vibrer; cette explication est assez pour nous : notre curiosité satisfaite n'examine point s'il y a quelque analogie entre le mouvement d'un corps vibrant, et la singulière perception qu'il fait arriver jusqu'à notre intelligence, qui nous émeut si profondément, suspend ou redouble nos joies ou nos douleurs. Les phénomènes de la chute des corps sont attribués à une cause dont la nature nous est inconnue, et que nous avons nommée *gravitation* : il semble que nous n'avons fait aucun pas vers la science, que nous nous sommes bornés à déplacer le mystère, et à le mettre plus loin de nos yeux : il n'en est pas ainsi. La chute des corps, observée à la surface de la terre, n'est qu'une classe de faits particuliers; la gravitation est une cause universelle, et le mode constant de son action est une des lois générales de la nature. Cette cause est mystérieuse, sans doute; mais si l'on parvenait à généraliser ainsi les diverses classes de phénomènes, on réduirait au plus petit nombre possible les mystères enveloppés de ténèbres que notre intelligence ne dissipera jamais.

Dans l'état actuel de nos sciences, les mystères abondent encore, et cette multitude même atteste le peu de progrès que nous avons faits, et l'immensité de la carrière qui reste à parcourir. Des faits viennent d'être expliqués, c'est-à-dire

compris dans les lois générales déjà connues; sur-le-champ, d'autres faits les remplacent, comme pour entretenir l'activité des recherches; de nouvelles découvertes ébranlent les théories et la confiance; le doute revient avec son cortége de mystères. C'est ainsi que la chimie a changé plusieurs fois de face; que ses doctrines fondamentales ont été renouvelées; et qu'aujourd'hui même on commence à craindre qu'elle ne soit pas dans la bonne voie. La médecine a bâti et renversé des systèmes; au lieu de se laisser guider par l'expérience, elle a eu l'ambition de la devancer, et s'y est égarée. Telle est la condition, la *nature* de l'intelligence humaine: les bons esprits doivent s'attacher à la bien connaître, afin de s'y conformer, et de s'abstenir de ce qu'elle ne peut saisir et s'approprier. Sans décourager les esprits aventureux, dont l'audace est parfois heureuse, on peut se dispenser de les suivre dans leurs excursions.

Les sciences dont il a été question jusqu'à présent sont celles qui ont pour objet la matière et ses propriétés: la théologie et la morale exigent des recherches d'un autre ordre. Dans la première de ces sciences, il ne peut être question de lois générales qui dérivent de la nature des choses; dans la seconde, ces lois nous sont inconnues, et une foule d'hypothèses y occupent des places qu'elles ne céderont pas facilement. On n'y admet pas assez de *mystères*, on se croit plus instruit qu'on ne l'est réellement. La haute importance des vérités morales aurait dû prescrire aux philosophes une grande sévérité d'examen; l'attention la plus soutenue dans les recherches, une crainte salutaire de toute erreur devenaient absolument nécessaires et défendaient de se presser: on crût ne pouvoir aller trop vite, et, dans aucune autre science, on ne fut aussi téméraire. Les funestes effets de cette imprudence influeront long-tems sur le bonheur des hommes: quelques-uns sont

peut-être des maux irréparables. En physique, en chimie, et même en mathématiques, les applications mettent les doctrines à l'épreuve, et l'erreur ne peut subsister longtems ; mais, dans les sciences morales, les résultats de l'expérience sont difficiles à constater ; on les conteste, on les interprète au gré des passions et des intérêts, et la science n'en profite point : voilà ce qui s'est passé depuis l'origine des sociétés humaines, et ce dont une longue suite de générations sera témoin dans l'avenir. La morale a beaucoup plus besoin de réformes que la physique et la chimie, et ces réformes y feraient rentrer des mystères qu'un faux savoir en a bannis très mal à propos.

Si l'on classait les savans en raison des dommages que leurs erreurs peuvent causer à l'humanité, le physicien serait traité avec indulgence, en comparaison du médecin et du moraliste : et si le dernier s'avisait d'être législateur, il serait jugé avec une extrême sévérité. Le même ordre serait celui des services rendus et de la reconnaissance méritée, si des vérités utiles avaient été appliquées convenablement et avec succès.

Parmi les connaissances humaines, celles qui ont rapport à la Divinité occupent une place distincte et respectée. La raison n'en approche que timidement, s'arrête à chaque pas, consulte ses forces et se résigne sans peine à regarder, comme mystérieuses, les profondeurs qu'elle n'ose sonder. Elle ne peut concevoir que le suprême ordonnateur de toutes choses n'ait pas voulu que ses créatures fussent heureuses ; et cependant, que de maux nous accablent sur cette terre ! ce contraste entre la bonté divine et les souffrances de l'homme paraît inexplicable : c'est un mystère ; mais notre globe n'est qu'une partie presqu'imperceptible de l'univers, conduit par la suprême sagesse : ce serait dans l'ensemble de ses œuvres qu'il faudrait chercher à reconnaître ses vues et le but qu'elle s'est proposé ; on oublie la

terre, et le mystère de l'origine du mal s'évanouit sans qu'aucune lumière l'ait éclairé : on s'aperçoit que la question était mal posée; et que les recherches doivent prendre une autre direction.

Le sens intime nous révèle que nous avons une volonté qui nous appartient, que nous sommes libres; la raison en déduit que nous sommes responsables de l'usage de cette liberté dont le Créateur nous laisse jouir. Mais, dans le cours de notre vie, nous sommes presque toujours soumis à des contraintes qui déterminent nos actes, indépendamment de notre volonté, nouveau mystère qui ne peut être expliqué que par des notions d'un ordre supérieur à la raison. Ceux de cette nature se présentent en grand nombre dans les diverses croyances religieuses, les distinguent les unes des autres et les caractérisent beaucoup mieux que la morale qui, dans toutes, est à peu près la même. Mais ce n'est que dans les religions révélées que le mot *mystère* peut avoir un sens absolu : en philosophie, il n'exprime qu'une relation entre l'objet de nos recherches et nos moyens de connaître; ce qui est mystérieux pour quelques-uns, peut être assez bien connu de quelques autres, et ne plus exciter leur curiosité.

Un esprit sain, vigoureux et capable des plus grands efforts de la pensée, met les jouissances intellectuelles au-dessus de toutes les autres. S'il parvient à soumettre aux lois générales de la nature les faits qui paraissent s'en écarter; s'il a prouvé que, dans ces cas extraordinaires, les théories et les observations n'ont point cessé de s'accorder, le plaisir qu'il éprouve ne laisse plus de place à d'autres impressions. Et si son génie l'élevait jusqu'à la découverte d'une autre partie de l'univers et le plaçait à côté de Newton, comment exprimer ce qu'il sentirait au moment où cette sublime vérité lui serait manifestée? C'est par de tels actes que l'homme prouve son origine céleste,

et fait voir qu'il est une image de la Divinité : entre l'intelligence qui établit l'ordre dans le chaos, et celle qui conçoit et révèle cet ordre, l'analogie est évidente.

Pouvons-nous espérer que chacune des divisions de nos connaissances se perfectionnera comme celle du système du monde, que chaque science aura son Newton ? Oui, cette espérance n'est point téméraire ; elle est fondée sur les progrès de la raison et sur la marche uniforme de la nature. L'esprit d'analyse est toujours excité par les apparences mystérieuses : il décompose les faits, afin de multiplier les aspects sous lesquels ils peuvent être observés et comparés, de simplifier les rapports et de rendre leurs expressions plus exactes ; c'est ainsi que l'on arrive par degrés à la connaissance des rapports les plus généraux, et par conséquent les plus simples, et ces rapports sont *les lois de la nature*, le dernier terme de nos études, la base et le complément de nos sciences. Le génie, dans sa marche rapide, peut apercevoir ces lois avant le tems où elles seront environnées de l'appareil de preuves dont elles ont besoin pour être admises partout. Ce fut ainsi qu'après la découverte de la gravitation universelle, Newton légua aux astronomes d'importantes observations à faire, et aux géomètres, de longs calculs à terminer pour mettre tout à fait hors de doute les imposantes vérités qu'il avait révélées au monde savant.

Lorsque les sciences auront atteint le haut degré de perfection qui leur est promis, et qu'il est consolant d'entrevoir, même dans un avenir très-éloigné, il ne restera que bien peu de mystères, et tous les hommes instruits se conforment naturellement à ce précepte du sage : *Nil admirari.* Quelques personnes, parmi nos contemporains, penseront peut-être que les plaisirs de l'ignorance curieuse, même lorsqu'elle est désappointée par un mystère, valent tout au moins ceux du savoir satisfait, et qui est au bout

de ses recherches : nous ne le contesterons point; sur des objets qui se refusent à tout rapprochement, à toute comparaison, les avis sont nécessairement partagés, et il serait très-inutile de chercher à les concilier. Cependant, il faut en convenir, l'esprit humain ne peut se passer d'occupations : *apprendre* est un de ses besoins; *tout savoir* serait une des plus grandes calamités dont il puisse être atteint. Mais rassurons-nous, notre provision de mystères durera long-tems encore ; nous pouvons en user largement sans que la part de nos neveux éprouve une diminution sensible. La route qui reste à parcourir, s'alongera par des maladresses, des imprudences, des écarts; on s'égarera plus d'une fois, et il faudra du tems pour reconnaître l'erreur et reprendre la bonne direction.

Terminons par quelques remarques sur l'influence que les mystères exercent, selon leur nature et leur origine, sur les opérations de l'esprit humain. Ceux qui émanent de la révélation et que la foi reçoit avec respect, sont, pour l'intelligence, des points d'appui et de repos; ceux qui ne sont point inaccessibles à la raison sont un stimulant pour la curiosité et pour l'esprit d'analyse qui a créé toutes les sciences et dirige leurs applications. Si les premiers étaient en très-grand nombre, l'activité intellectuelle en serait inévitablement ralentie : quant aux seconds, leur surabondance n'est pas à redouter, non plus que le tems de disette. Cette opposition de tendances s'est fait sentir plus d'une fois, et cependant elle n'est fondée que sur une méprise : on a compris, dans le domaine de la foi, ce qu'elle ne réclame point, aux dépens de la raison qui se trouverait gênée dans ses mouvemens, et emprisonnée au milieu de ce que la volonté du Créateur a mis à sa disposition. Cette erreur des siècles de ténèbres ne peut subsister maintenant; aucun *mystère* ne la protège, et le texte précis des Saintes-Écritures la condamne; on ne peut ignorer que ce monde a été livré aux disputes philosophiques.

Sciences Naturelles.

Cigale américaine. (Cicada septemdecim.) Les observations que nous allons rapporter sont dues à M. Jessé Booth, habitant du comté d'Orange, dans l'état de New-York. Cet agronome observateur a profité des communications qu'il a reçues de l'un de ses compatriotes, M. le colonel W. Faulkner, dont les souvenirs embrassent la dernière moitié du siècle passé. Aucun fait d'histoire naturelle ne paraît mieux constaté que l'apparition périodique des cigales de cette espèce, qui, *chaque dix-septième année*, viennent à la surface de la terre pour l'œuvre importante de la propagation de leur race. Ce fut en 1775 que M. Booth vit pour la première fois les légions de ces insectes; mais il ne fixe cette date que d'après le témoignage des observateurs qui ont le mieux connu cette époque; il était encore très-jeune alors, et ne songeait point à enregistrer les remarques qu'il pouvait faire dix-sept ans après. En 1792, les cigales qu'on avait eu le tems d'oublier, se montrèrent de nouveau, mais en moindre nombre qu'en 1775; en 1809 et 1826, nouvelle visite de ces insectes, et toujours une nouvelle diminution de leur nombre. Ce décroissement est attesté par le témoignage de tous les habitans; mais, comme il n'a pu être soumis à aucune mesure, on ignore si des causes permanentes préparent de loin la destruction totale de ces insectes, ou si elles se bornent à les rendre très-rares, et partant peu dangereux pour les cultures.

M. Booth pense que ces changemens sont le résultat des incendies qui ont dévasté et renouvelé les forêts dont le pays était couvert; des cultures qui ont bouleversé le sol et détruit les larves des insectes en quantité assez considérable pour diminuer sensiblement le nombre de ceux

qui achevaient leur carrière et parcouraient le cercle entier de leur singulière existence. En effet, tout ce que l'on a pu savoir, sur cette mystérieuse espèce, est d'accord avec cette explication : cependant M. Booth ne l'a présentée qu'avec défiance, comme un sujet d'étude qu'il recommande aux amis de l'histoire naturelle et de ses applications à l'agriculture. Les Indiens brûlaient annuellement quelques parties des forêts : les cigales femelles n'y trouvaient donc plus les jeunes tiges d'arbres ou d'arbrisseaux sur lesquelles les œufs sont déposés, et qui sont probablement la première nourriture des larves. Comme la transformation de l'insecte est préparée dans l'intérieur de la terre, le travail du cultivateur est un autre péril qui menace ces larves, dans un tems où il leur est le plus difficile de l'éviter. Cependant elles ne sont peut-être jamais réduites à l'immobilité comme les chrysalides des papillons ; en sortant de leurs trous pour passer à l'état d'insectes ailés, elles sont encore revêtues de leur *enveloppe terrestre*; cette enveloppe n'empêche pas qu'elles se meuvent assez facilement pour choisir un lieu qui leur convienne, se soustraire à l'humidité qu'elles redoutent, grimper le long d'une tige à une hauteur qui varie depuis 6 pouces pour les plus lentes, jusqu'à 12 pieds et plus, pour celles qui se font remarquer par leur agilité. Au reste, elles ne prennent la peine de s'élever ainsi que lorsqu'elles ont quitté leur habitation souterraine au coucher du soleil ; pendant la nuit, une heure ou deux après l'aurore, en un mot, tant que l'air est froid et humide, elles sont guidées par un instinct admirable dans le choix du poste où elles pourront être le plus promptement séchées et réchauffées par le soleil ; ces manœuvres étonnent d'autant plus que la larve traîne avec elle un bagage aussi incommode qu'inutile, cette enveloppe dont elle va se débarrasser, et qui est d'un tiers plus longue que son corps. Enfin, le moment de la

délivrance arrive : lorsque l'air est sec et chaud, l'enveloppe se brise, la cigale en sort, étend ses ailes et prend son vol. La dépouille qu'elle laisse est d'un blanc de lait, tandis que l'insecte est tout noir.

Les larves qui sortent de terre en plein jour ne grimpent point, si l'air peut les échauffer et les sécher suffisamment pour que leur métamorphose s'accomplisse. C'est au commencement de juin qu'elles apparaissent. En 1792, dès le premier jour de ce mois, l'air retentissait du chant ou du bruit de ces insectes; mais, en 1809, leur sortie fut retardée d'une quinzaine de jours par le froid extraordinaire qui s'était prolongé cette année jusqu'au commencement de l'été.

« Pendant les deux premières années que je pus observer nos cigales, dit M. Booth, elles se répandaient partout, et y faisaient entendre leurs chants; mais en 1809, elles s'accumulaient dans les lieux abrités et plus chauds, et ne chantaient point ailleurs. Je les voyais s'envoler par milliers de mes vergers, et gagner mes bois où elles se trouvaient mieux, et c'est là que je me plaisais à les écouter. L'organe du chant, ou du son, n'appartient qu'au mâle : on le reconnaît à deux petites taches blanches placées sous les ailes. Le bruit que font les mâles est un appel d'amour; plus il est fort, plus on voit les femelles diriger leur vol, en grand nombre, vers le lieu du rendez-vous. Dès que l'œuvre de la fécondation est accomplie, les femelles se livrent à une occupation assez laborieuse : il s'agit de déposer leurs œufs dans les rameaux les plus tendres des arbres et des arbrisseaux, opération qui les conduit au terme de leur vie. Ces insectes ne vivent pas plus de cinquante jours dans l'air, et la vie des mâles est encore plus courte que celle des femelles : il paraît que l'acte de la fécondation les épuise; ils meurent très-peu de jours après qu'ils ont cessé de chanter.

» Après la ponte de 1809, j'observai soigneusement les

œufs déposés par milliers sur les arbres et les arbrisseaux, autour de mon habitation; à la fin du mois d'août, tous étaient vides, et les jeunes larves avaient gagné les lieux où elles devaient passer les années de leur enfance et de leur jeunesse. »

Deux ou trois ans avant l'époque de la transformation, on trouve les larves dans la terre à deux ou trois pouces de profondeur. Chacune vit isolée dans une cellule qui n'est pas plus spacieuse qu'il ne faut pour qu'elle y prenne un peu de mouvement. L'insecte est encore assez petit; mais à mesure qu'il approche du tems où il passera dans l'air, il grossit, agrandit sa demeure et la rapproche de la surface du sol. Deux ou trois semaines avant la sortie, chaque cigale redouble d'activité, et creuse son passage; en certains lieux, les trous sont tellement rapprochés, que la surface de la terre ressemble à un crible.

M. Booth fait ici une observation très-importante; c'est que, quoique la période de dix-sept ans soit bien constatée et hors de doute, par une assez longue suite d'observations, on voit cependant quelques cigales hors de ces époques déterminées, mais en très-petit nombre, de manière que leur apparition n'est guère remarquée. On peut même affirmer qu'aucune année ne se passe sans qu'on entende au moins quelques cigales, mais quelquefois elles sont excessivement rares; en 1812 notre observateur n'entendit qu'un seul mâle, une seule fois. Il ajoute, pour l'instruction des cultivateurs, que les cigales ne déposant leurs œufs que sur des arbres ou des arbrisseaux, les terrains découverts ne sont point fouillés par leurs larves, si ce n'est le long des haies vives; mais que les vergers, les plantations d'arbres et surtout les bois sont les lieux exposés à leurs dégâts périodiques. L'homme défend ses cultures contre ces ennemis, et il extermine tout ce qu'il peut atteindre : des bandes d'oiseaux, auxquels cette nourriture

plaît beaucoup, poursuivent les cigales partout, et leur font une guerre d'extermination beaucoup plus efficace que celle de l'homme : cependant l'espèce ne disparaît point, quoiqu'elle diminue graduellement comme nous l'avons dit. Les terrains qui lui conviennent le mieux sont ceux où l'argile abonde, pourvu qu'ils ne soient pas humides. On ne trouve que très-peu de larves dans les terrains pierreux.

M. Booth ne hasarde aucune conjecture sur les causes qui déterminent le retour régulier de ces cigales tous les dix-sept ans. Ses observations sont du reste les plus nombreuses et les plus complètes que l'on ait jusqu'à présent sur ces singuliers insectes : cependant elles n'embrassent que trois années d'une existence de dix-sept ans. Il reste donc encore une immense lacune dans l'histoire de cette espèce ; et comment la remplir? Comment suivre les larves des cigales, depuis leur sortie de l'œuf jusqu'au moment où elles entrent dans la terre, jusqu'à la profondeur qu'elles atteignent? le colon du comté d'Orange a fait assez pour les cultivateurs ; mais les naturalistes veulent davantage, et les recherches qui restent à faire ne sont pas les plus faciles. Ceux qui les entreprendront auront besoin de toutes les ressources que les arts peuvent procurer, et surtout de persévérance et de tems. Lorsqu'il est aussi difficile d'observer, on n'est assuré d'avoir bien vu que ce que l'on a pu voir plusieurs fois ; et, dans le cas dont il s'agit, les observations sont séparées par le long intervalle de dix-sept ans. Le tems manque trop souvent aux naturalistes : quelques-unes de leurs expériences exigent une longue durée, et ne sont point terminées par ceux qui les avaient entreprises, ou sont totalement abandonnées, parce que la mort a frappé les observateurs. Si la carrière de Duhamel Dumonceau avait été moins prolongée, la physiologie végétale manquerait peut-être encore des con-

naissances acquises par les travaux qu'il eut le tems d'achever : dans la plupart des autres sciences, à moins qu'il ne soit question d'objets que le génie seul peut atteindre, des collaborateurs doivent se réunir pour le même travail dont ils abrègent ainsi la durée; mais, sur plusieurs points d'histoire naturelle, c'est le tems qu'il faut interroger, et un plus grand nombre d'interpellations ne hâterait point ses réponses.

On peut obtenir, sans doute, la continuité des expériences et des observations, en les confiant à des sociétés qui ne meurent point : mais on sait qu'en général chacun de nous donne plus d'attention aux choses dont il s'occupe seul; que le souvenir de l'état initial, des premières données d'une expérience, ne peut être transmis en entier, si les témoins se succèdent et se renouvellent plusieurs fois, avant que le résultat soit obtenu. Les sociétés d'histoire naturelle sont nécessaires, et font beaucoup : quelques naturalistes feraient encore davantage s'ils vivaient assez long-tems.

Ours de l'Inde. — On connaît actuellement, dans cette vaste partie des possessions anglaises, trois espèces d'ours dont la plus anciennement décrite est celle de l'*ursus labiatus;* la seconde, celle de l'*ursus malayanus,* dont le docteur Horsfield et Sir Stamford-Raffles ont donné la description, est plus commune qu'on ne le croyait; la troisième est celle de l'*ursus thibetanus*, dont on doit la connaissance à M. Duvaucel, naturaliste français. Des individus des deux dernières espèces sont nourris en ce moment dans la ménagerie de Barrackpore, en sorte que la dernière peut être décrite encore plus exactement que M. Duvaucel n'a pu le faire.

L'ours du Thibet est d'un noir de charbon. Sa fourrure est épaisse et lustrée, mais le poil en est rude, moins ce-

pendant que celui de l'*ursus labiatus*. Sa tête est alongée, conique; son museau forme la petite base de ce cône tronqué; les oreilles sont rondes, très-larges, et l'épaisseur du poil ne peut les couvrir. Le muffle ressemble assez à celui d'un chien; il est d'un gris mêlé de couleur de rouille. On voit sur le menton une tache blanche triangulaire, et sur sa poitrine un croissant de la même couleur. Ses pattes sont larges et fortes, les doigts inégaux, les griffes courtes et faibles, ce qui est peu d'accord avec la force apparente et réelle de l'animal, suivant l'observation de M. Duvaucel. « On voit, dit ce naturaliste, que cet ours n'est pas grimpeur. » On a reconnu, au contraire, dans la ménagerie, qu'il monte sur les arbres avec une facilité qui lui donne une sorte de grâce. On a remarqué aussi que la forme de la tache blanche, sur la poitrine, n'est pas constante, et varie beaucoup suivant les individus, et peut-être aussi suivant l'âge.

Les trois espèces d'ours s'apprivoisent aisément; mais celui du Thibet est le plus doux. On les voit quelquefois se livrer des combats, et lorsque les gardiens de la ménagerie viennent les séparer, il est toujours le premier à lâcher prise, quoique le plus gros et le plus fort.

On a vu, dans un précédent numéro, que plusieurs princes indigènes de l'Inde, soulagés des soins du gouvernement par la Compagnie qui veut bien régir leurs états pour eux, ont maintenant, comme passe-tems, des ménageries et même des jardins botaniques. Ils cherchent à se consoler de leur oisiveté en adoptant quelques-uns de nos usages et de nos plaisirs.

Crapaud vivant dans l'estomac d'un jeune garçon.—On parle souvent de crapauds trouvés vivans dans l'intérieur d'un arbre qu'on venait de fendre, dans un banc de pierre divisé à coups de marteau; mais ces récits merveilleux ne sont

point appuyés par des témoignages assez dignes de foi. Le fait suivant mérite plus de croyance : il est rapporté par M. Hampson, chirurgien à Bolton. Un habitant d'Ainsworth, village près de Bolton, lui amena son fils, enfant d'une quinzaine d'années, souffrant depuis trois ans des maux d'estomac, du côté gauche, qui semblaient venir, suivant l'expression du malade, de quelque chose qui remuait et le rongeait. M. Hampson prescrivit un purgatif que le malade devait prendre tous les jours, jusqu'à ce que la cause du mal fût évacuée. La seconde dose produisit cet effet salutaire : le jeune garçon vomit un crapaud vivant, de l'espèce la plus commune dans les champs, parvenu à sa grosseur ordinaire. Il éprouva sur-le-champ un si grand soulagement, qu'il courut tout joyeux montrer à ses parens cet hôte incommode qu'il avait nourri si longtems. L'animal était encore en vie; mais dès qu'on l'eut posé sur la terre, il croisa ses pattes sur son ventre et mourut. Il paraît qu'il ne put supporter un passage aussi prompt à l'air qu'il n'avait pas encore respiré, et à une température beaucoup plus basse que celle de l'intérieur du corps dans lequel il avait vécu. Le jeune malade recouvra sur-le-champ le sommeil, et en très-peu de tems la santé de son âge : mais, s'il ressent toute sa vie quelque répugnance à la vue d'un crapaud, on ne pourra point l'accuser de céder à un préjugé que rien ne justifie, de même qu'il est permis, à ceux qui ont été frappés de la foudre, d'éprouver quelqu'émotion quand l'orage vient à gronder.

Ossemens fossiles de l'Amérique du Nord.—Les naturalistes des États-Unis poursuivent avec succès l'investigation de tout ce que le vaste territoire de la république offre à la curiosité, à l'amour des sciences, au besoin de compléter les séries de faits sur lesquelles nos connaissances les plus précieuses sont fondées. Grâces aux découvertes qui

se multiplient dans le Nouveau-Monde, on ne reprochera plus à la géologie de procéder avec trop de lenteur à la recherche de ses données, et d'être toujours plus pressée de conclure que de connaître : elle ajourne, au contraire, les conclusions, accumule les faits et les classe. La zoologie fossile s'est enrichie, depuis peu, de trois découvertes intéressantes : en Géorgie, des ossemens d'un *mégathérium* que M. William Cooper a jugé non-seulement analogue, mais de même espèce que celui du Paraguay; en Virginie, dans le comté d'Accomat, des restes d'un *walrus* ou morse; sur les bords du Mississipi, une espèce de bœuf américain qu'il faudra considérer comme nouvelle, si elle diffère essentiellement du *bœuf musqué*, confiné maintenant au nord du nouveau continent. Ainsi, dans le Nouveau-Monde, les animaux du sud se sont répandus vers le nord, et ceux du nord se sont rapprochés du sud; peut-être même ont-ils traversé l'équateur. Ce fait n'a rien qui surprenne, parce qu'il ne suppose point ces catastrophes terribles, ces changemens extraordinaires survenus à la surface de la terre et que les recherches géologiques ont constatés (1). On conçoit, en général, que les habitans d'un continent ont pu s'y répandre de proche en proche à l'aide du tems, s'accoutumer par degrés aux différences de la température. Cependant on se demande pourquoi ces migrations ont cessé, quelles sont les causes qui ont rendu diverses espèces d'animaux plus sédentaires qu'elles ne le furent autrefois, et semblent les avoir placées sur la terre en raison du climat qui leur convient?

Les dépouilles fossiles de walrus sont extrêmement rares dans les deux continens, et ce que l'on a trouvé jusqu'à

(1) Voyez l'*Aperçu sur les progrès de la géologie*, inséré dans notre 17[e] numéro, et, dans le 29[e], l'article sur les *Révolutions de la nature dans la France centrale.*

présent se réduit à des dents, des mâchoires et quelques parties du crâne; mais ces débris sont tellement caractérisés et faciles à reconnaître, que l'on ne peut s'y méprendre sur l'espèce dont ils attestent l'ancienne existence. Le fragment découvert en Virginie appartenait à l'espèce éteinte nommée *Trichecus rosmarus*.

Homme couvert de poils. — On ne sait plus aujourd'hui ce qu'est devenue la postérité de l'*homme porc-épic*, dont la singulière conformation excita la curiosité, surtout en Angleterre où cet individu était né et vécut, se maria, devint père d'une famille dont la peau se couvrit aussi de pointes aiguës et pénétrantes, quoiqu'en moins grande quantité. On aurait dû ne pas perdre de vue ce phénomène, et l'étudier, non pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour essayer d'en tirer quelques lumières sur les opérations de la nature, sur les secrets qu'elle révèle plutôt dans ses productions extraordinaires, ses écarts, que dans sa marche régulière.

Un individu non moins singulier est maintenant sous les yeux des habitans d'Ava, et presque à la cour du monarque de ce pays. Né dans le pays de Lao, sur les bords du Maranham, il fut envoyé par le gouverneur de cette contrée et présenté au monarque, comme un des objets les plus dignes de sa curiosité. En effet, la toison dont il est couvert, de la tête aux pieds, est, dit-on, de huit pouces de long sur la tête, y compris le visage, et de cinq pouces sur les épaules, la poitrine et le reste du corps. Ses mâchoires manquaient de dents molaires, dont la place n'était point occupée par des dents d'une autre forme. Le souverain lui fit épouser une femme birmane, jeune et jolie, et cette union ne fut point stérile: deux filles en sont les fruits. L'ainée ressemble à sa mère, mais la cadette est revêtue d'une toison actuellement blanche, comme l'était celle de

son père pendant son enfance, quoiqu'il soit aujourd'hui d'un brun presque noir. D'ailleurs, toute cette famille est remarquable par la beauté des formes, la taille, la santé et la force de chaque individu. Le père, surtout, serait un très-bel homme, s'il était dépouillé de la bizarre enveloppe dont la nature lui a fait l'incommode présent.

Le pays qui a produit cette anomalie dans l'espèce humaine, est un de ceux où l'on trouve le plus d'*albinos*. Il y en a, dans ce moment, deux qui sont nés de parens parfaitement bien conformés, et qui ne s'attendaient pas à voir leur race dégénérer de la sorte, car la naissance d'un albino est un affront pour une famille birmane. Ces êtres, dédaignés par les Hindous, à peu près comme les crétins en Europe, sont l'objet des soins des missionnaires portugais: l'un des albinos de Calcutta, jeune homme de vingt ans, vient d'embrasser la religion catholique.

Observations du capitaine Hall (1) *sur la cataracte du Niagara.* — « Vous vous rappelez, sans doute, que, dans un écrit sur les mesures barométriques, MM. Babbage et Herschell ont exprimé l'opinion que les chutes d'eau peuvent influer, jusqu'à une certaine distance, sur la compression de l'air. Lorsque je m'occupais des préparatifs de mon voyage dans l'Amérique du Nord, où mes dernières stations devaient être près de la fameuse chute du Niagara (2), il me sembla que j'étais appelé à résoudre la question posée par mes célèbres compatriotes: en conséquence, je fis l'acquisition d'un baromètre portatif, d'une exquise sensibi-

(1) NOTE DU TR. On sait que cet officier, qui a fait une relation charmante de son voyage dans plusieurs parties de l'Amérique du Sud, est actuellement aux Etats-Unis. Le compte qu'il rendra de son séjour dans les divers états de l'Union, n'offrira sans doute pas moins d'intérêt que la relation de son premier voyage.

(2) Voyez une description pittoresque de cette superbe cataracte, dans le roman d'*Atala*.

lité, et muni de tout ce qu'il fallait pour le poser et le maintenir exactement dans la situation verticale, condition de rigueur pour ces sortes d'observations. L'habileté et les secours de M. Thomas Adie, d'Edinbourg, connu par les excellens instrumens qu'il fabrique, et de M. Jardine, ingénieur civil, me secondèrent à merveille. Je me vis possesseur d'un baromètre auquel rien ne manquait pour prendre des mesures très-justes, dans les circonstances les plus défavorables.

» Dès que je fus arrivé près de la cataracte, je voulus l'aborder du côté du Canada, quoique je m'attendisse à de grandes difficultés. Il me parut que certaine place que j'apercevais convenait à mes observations, et je résolus d'y établir mon baromètre : ce sera, me disais-je, la première fois qu'un physicien emploiera ses instrumens en pareil lieu. Il me semble que vous m'avez parlé d'une caverne que vous remarquâtes lors de votre dernier voyage à la cataracte, et dans laquelle vous n'entrâtes point..... J'en ai regret, car il m'est impossible de suppléer, par une description, à ce que vous n'avez pas vu. Ce que je puis dire, c'est que, dans tout le cours de ma vie, aucun objet ne s'est offert à ma vue sous une apparence aussi formidable : j'ai presque honte de l'avouer, car la foule des curieux, des dames même, ne trouve rien d'étonnant dans ce qui m'a causé une si forte émotion.

» Les recherches que je méditais sont un sujet de conversation entre les visiteurs de la cataracte, qui remplissent, chaque été, les hôtels construits dans les environs : l'air y est-il condensé ou raréfié ? Les deux opinions y sont soutenues avec un avantage égal ; j'allais faire cesser la controverse, et satisfaire les curieux, aussi bien que les savans... Je me mis au travail.

» Ma première station fut faite à 150 pieds de la chute, à l'ouest, sur une roche élevée d'environ 30 pieds au-des-

sus du niveau du bassin qui reçoit les eaux, après leur trajet en l'air. Le baromètre s'y soutint à la hauteur de 29,68 pouces anglais (0,75387 mètres). Je me transportai plus loin, soit en changeant de niveau, mais en tenant compte de l'élévation ou de l'abaissement de chaque station, soit en me tenant à la même hauteur : le seul changement que le baromètre éprouva, en raison de la distance seulement, ne consista que dans des vibrations plus ou moins sensibles qu'éprouvait la colonne de mercure, en raison de la commotion du sol et de l'agitation de l'air.

» Il fallait donc se rapprocher de la masse d'eau tombante : nouvelles difficultés, et beaucoup plus grandes, comme vous le savez. Aux distances où je m'étais tenu jusqu'alors, j'étais mouillé comme si je me fusse plongé dans l'eau; mais enfin je pouvais tenir mes instrumens, les fixer comme ils devaient l'être, et observer. En approchant, les gouttes d'eau lancées avec force ne se contentaient pas de me mouiller, elles frappaient. Je savais déjà que toute chute d'eau détermine un courant d'air; mais je n'avais aucune idée de la violence du vent qui souffle constamment au bas de la grande cataracte du Niagara. J'étais hors d'état de mesurer sa vitesse, mais je ne crains point d'affirmer qu'aucun des ouragans qui m'ont assailli, dans quelque mer que ce fût, ne peut être comparé à ce vent terrible. Il est dirigé de bas en haut, mais obliquement, et il agit sans cesse sur les falaises qui lui sont opposées, les ronge et prépare des éboulemens dont l'époque ne peut être éloignée, car ces falaises sont en général peu capables de résister au choc violent qu'elles éprouvent vers leur sommet, par l'action du vent, et à leur pied par la chute de la masse énorme des eaux du fleuve.

» Il n'y a pas moins de différence entre les pluies d'orage les plus abondantes, et les eaux dont sont inondés ceux qui approchent un peu près de la nappe d'eau tombante,

qu'entre les raffales les plus impétueuses et le vent dont je viens de parler. Comment s'exposer au milieu de ces effroyables tempêtes, un baromètre à la main? Je n'aurais pas tenté seul cette rude épreuve; heureusement je trouvai un guide aussi courageux que robuste, à l'aide duquel je parvins à m'établir en un lieu qui laissait encore quelques moyens de faire une observation, mais ce n'était pas sans beaucoup de fatigues. Les bras vigoureux du guide tenaient le baromètre en place, et, pendant ce tems, je me hâtais de me mettre d'aplomb, et d'observer, ce qui exigeait beaucoup de tems, car l'eau qui tombait sur ma tête inondait mes yeux, malgré l'interposition des sourcils, et c'était à travers ce voile liquide et mobile qu'il fallait lire les petits caractères de l'échelle, et observer des centièmes de pouce. Il fallait bien aussi songer à se maintenir dans ce poste dangereux, au milieu d'une agitation et d'un bruit épouvantables, car la moindre distraction aurait fait disparaître dans les profondeurs de l'abîme et l'instrument et l'observateur. En pareil cas, on ne se contente pas d'une seule observation : je les répétai assez pour acquérir la certitude que la colonne de mercure n'avait fait que des oscillations peu étendues entre 29,70 pouces et 29,72. Quelques jours après, je procédai à la détermination précise du lieu de ces dernières et laborieuses observations, et je fus aidé par mon excellent guide et l'un de mes compatriotes, M. Ed. Deas Thompson, de Londres. Le niveau de cette station était à une dixaine de pieds au-dessous des précédentes, ce qui expliquait, au moins en partie, la plus grande hauteur du baromètre que j'y avais observée.

» Je vins enfin à l'entrée de l'effroyable caverne : le baromètre s'y tint encore à 29,70 pouces. Je voulus ensuite faire quelques autres stations en plein air..... Quel désappointement! l'air et l'eau s'étaient introduits dans mon instrument, il était hors de service. Perte irréparable!

mes observations demeuraient incomplètes. On peut cependant tirer parti des deux premières stations, car je m'étais assuré, avant et après, que le baromètre n'avait souffert aucun dérangement.

» A mon retour à l'hôtel, je fus interrogé dans les mêmes termes par les partisans des deux doctrines opposées, de la dilatation et de la condensation de l'air près de la cataracte : Que pensez-vous de la difficulté de respirer que l'on éprouve en approchant de cette immense chute d'eau ? Je leur fis cette réponse : Celui qui recevrait sur son visage, à la distance de quelques toises, toute l'eau que lanceraient une demi-douzaine de pompes à incendie, n'aurait pas, à coup sûr, la respiration très-libre. Eh bien ! si j'avais à choisir entre cette rude épreuve, et le malaise, les douleurs que causent le vent de la cataracte et l'eau qu'elle lance avec tant de force, je serais fort embarrassé : dans l'un et l'autre cas, mes poumons auraient à peu près également à souffrir. »

Causes de la congélation de l'eau dans le Bengal. — M. David Scott a fait beaucoup d'observations météorologiques sur divers points des Indes anglaises, et, dans une lettre adressée à M. Georges Swinton, il expose les faits qu'il a recueillis sur les gelées qui ne sont pas rares dans cette partie de la zône torride. Quelques extraits de sa lettre méritent d'être mis sous les yeux de nos lecteurs.

« Depuis une semaine, je suis dans les montagnes de Cossyn, dont le climat est délicieux et les sites admirables. Aujourd'hui (10 novembre) le thermomètre, placé dans une cabane, est à 63° (13°,77' de Réaumur), à midi, et le matin, une forte gelée blanche couvrait le gazon, et des jarres pleines d'eau, exposées à l'air sur de la paille, étaient couvertes d'une glace d'un tiers de pouce d'épaisseur. Notre station est plus froide qu'on ne croirait d'après

l'élévation du sol, quoique nous soyons à plus de 4,000 pieds au-dessus des plaines. Le phénomène de la congélation artificielle n'est pas encore assez bien expliqué par les physiciens de l'Europe : les vases dans lesquels on l'obtient ici doivent être assimilés, disent-ils, à ceux de l'Égypte et aux *alcurazas* d'Espagne; leur porosité laisse transsuder une partie du liquide, dont l'évaporation continuelle est une cause permanente de refroidissement. Cette assertion passe de livre en livre, sans devenir plus exacte; et d'abord, j'ai constamment observé que les poteries vernissées sont encore plus convenables pour obtenir la congélation, que celles dont les pores ne sont pas bouchés par une couche vitrifiée : cette réfutation de la théorie vulgaire est sans réplique. Dira-t-on que la paille sur laquelle on pose les jarres pleines d'eau fournit la matière de l'évaporation? mais soit que l'on emploie de la paille humide, soit qu'on la prenne aussi sèche qu'il est possible de l'avoir, l'effet est le même, et obtenu dans le même tems. Les Indiens connaissent si bien tous ces faits, que, de tems immémorial, ils enduisent d'une couche de graisse les jarres qui servent à faire geler l'eau.

» J'ai répété quelques-unes des expériences dont le docteur Walls fait mention dans son excellent *Traité sur la rosée,* et j'ai obtenu quelquefois des résultats fort singuliers. Un turban suspendu au-dessus d'une fosse à congélation, à trois pieds au-dessus des jarres, empêche que la glace ne se forme dans le vase qui se trouve immédiatement au-dessous; et dans ceux qui n'éprouvent qu'en partie cette influence verticale, la partie de la surface soustraite à la congélation y est très-exactement proportionnelle. De plus, si l'air n'est pas assez froid pour que l'eau gèle par le seul effet de la température atmosphérique, elle demeurera liquide dans les vases qui ne seront point exposés au grand jour. Je n'ai jamais réussi à faire de la glace lorsque

le thermomètre était à 41° (4° de Réaumur), au niveau des fosses de congélation ; mais alors, la température était plus élevée à quelques pieds au-dessus du sol. J'ai fait quelques expériences pour m'en assurer, et notamment celle-ci : Un mât de 70 pieds de hauteur fut garni de bouteilles depuis le bas jusqu'en haut, et, en plongeant le thermomètre, je vis qu'à un accroissement de 10 pieds en hauteur répondait, à très-peu près, une élévation d'un degré en température. M. Humphry-Davys affirme que la congélation artificielle de l'eau peut être opérée dans un air échauffé à 50° (8° de Réaumur) : il a raison pour les pays de montagnes; dans les plaines peu élevées au-dessus du niveau de la mer, mes observations ne confirment point l'opinion de l'illustre chimiste. Je les ai communiquées à M. Colebrooke, dans une lettre que je lui adressai il y a quelques années, et je crois que je pourrai vous en envoyer une copie. Mes opérations se sont étendues sur une ligne dont l'extrémité supérieure était à 3,400 pieds au-dessus du niveau de l'Océan ; je profitai des facilités que m'offrait une montagne isolée, dont le sommet atteignait cette hauteur : j'y ai trouvé qu'au lever du soleil, l'air y était de quelques degrés plus chaud que dans les plaines du Bengal. Il est bien à désirer que des expériences analogues soient faites en d'autres pays, sous d'autres latitudes, à différentes heures du jour, l'été et l'hiver, etc. ; la météorologie profiterait beaucoup de ces recherches. »

Sciences Médicales.

De la vaccine en Turquie.—La lettre que l'on va lire a été écrite par un médecin français établi depuis trente ans à Constantinople :

« Si je suis resté si long-tems sans vous donner signe de

vie, c'est que la vaccine ne m'a plus rien offert d'intéressant dans ce pays. Mais aujourd'hui je ne puis me dispenser de vous rapporter un événement que personne n'eût pu prévoir et qui aussi a beaucoup étonné tous ceux qui en ont eu connaissance. Je dois d'abord vous rappeler qu'il n'est jamais permis à un chrétien de toucher au prince de la race ottomane, ou encore moins de lui tirer du sang, de quelque manière ou pour quelque cause que ce soit. Mais la grande révolution qui s'est opérée dans la nation turque, depuis la destruction des janissaires, a tout changé; les troupes avec un mousquet armé de la baïonnette, comme les soldats de l'Occident, et les régimens précédés d'une musique militaire qui ne joue que des airs européens; en tête, le tambour-major avec sa grande canne à la main; le grand-seigneur lui-même en uniforme d'officier-général et commandant les manœuvres; sont vraiment des prodiges dans ce pays jusque-là si fidèle à ses habitudes; et, ce qui est plus remarquable, c'est la promptitude avec laquelle ces réformes ont été opérées.

» La vaccine pratiquée le 16 mai sur trois sultans ou sultanes (titre que l'on ne donne qu'aux enfans qui sont nés sur le trône impérial), et à deux jeunes dames du harem, prouve que la révolution qui a eu lieu dans les idées de ce peuple n'est pas moindre que le changement opéré dans ses habitudes.

» Le 14 mai, je reçus d'un des médecins du sultan l'invitation de me rendre auprès de lui. Il me dit qu'il avait été chargé par l'echim-bachi de me dire de me tenir prêt à vacciner les enfans du sultan, et d'avoir toujours du vaccin à ma disposition. Comme j'observai que probablement l'intrigue ferait bientôt charger quelqu'autre personne de pratiquer cette opération, il me répondit aussitôt : « Il n'y a plus d'intrigue qui puisse empêcher les ordres du sultan d'être exécutés, et c'est lui-même qui vous a dé-

signé à cause de votre âge, de votre nation et de votre nom. »

» Le 16 au matin, je reçus l'ordre de me rendre au palais, avec un des médecins qui devait me tenir lieu d'interprète. Vers neuf heures nous fûmes introduits chez l'echim-bachi, qui se rendit aussitôt auprès de nous. Il envoya chercher le kislar-aga (le chef des eunuques noirs), et bientôt nous fûmes introduits tous les trois. Dans la première chambre, nous trouvâmes un jeune sultan de 7 ou 8 ans, que je vaccinai à l'instant; quelques minutes après, on apporta sa sœur, âgée d'environ un an et demi, et qui fut aussi vaccinée, puis une autre petite princesse plus jeune encore, et tout cela sans aucune difficulté ni cérémonie. Dans deux autres appartemens je vaccinai aussi deux jeunes dames.

» L'examen fut fixé pour le 23 du même mois: l'echim-bachi qui était malade ne vint pas; nous fûmes néanmoins introduits, et je trouvai que, chez toutes les personnes que j'avais vaccinées, cette opération avait très-bien réussi. Le 28, nous retournâmes au palais, et les croûtes que je trouvai formées ne me laissèrent aucun doute sur la maturité des vésicules. Mes soins étaient dorénavant inutiles; le kislar-aga me remit un très-joli présent de la part de Sa Hautesse, en me disant : « J'ai reçu ceci de la main » même du grand-seigneur pour le remettre dans la vôtre; » il vous l'envoie pour vous témoigner toute sa satisfac- » tion. Ce que vous avez reçu le premier jour vous était » envoyé par la mère des deux jeunes princes. Retirons- » nous actuellement d'ici; vous n'y reviendrez plus, à moins » qu'il ne naisse quelque jeune sultan. »

Nouveau spécifique contre la fièvre. — Ce remède, dit le docteur Jackson, dans son ouvrage sur la fièvre, est le plus prompt et le plus efficace que l'on puisse employer;

quelques pilules de cinq grains, prises à des intervalles de 4 à 5 heures, après les évacuations qui ont dû préparer le malade, suffisent pour faire disparaître les accès. Ajoutez que le même remède combat efficacement l'asthme, les affections spasmodiques, les migraines périodiques, toutes les maladies qui proviennent d'une grande irritabilité, et qu'on peut le substituer avec avantage au meilleur quinquina, au sulfate de quinine, etc. Et quel est donc cet admirable médicament qui opère si bien sur l'organisation humaine, à l'intérieur comme à l'extérieur, fait cesser sur-le-champ les mouvemens irréguliers, et rétablit ceux qui constituent la santé? Ce sont les *toiles d'araignées*, et surtout celles de l'araignée des caves. Le docteur Jackson dit qu'on en fait usage, depuis long-tems, à l'ouest de l'Angleterre et ailleurs, et que ce *remède de bonnes femmes*, dédaigné jusqu'à présent par la médecine, obtient un succès que l'on ne peut contester. Le voilà maintenant muni d'une imposante recommandation; s'il parvient à se faire accréditer, si la mode le préconise, les araignées des caves auront fait une haute fortune. L'homme en prendra soin, au lieu de leur faire, à grands coups de balai, une guerre d'extermination; on spéculera sur leur travail, on les multipliera, on construira peut-être des souterrains exprès pour leur servir d'habitations, de même que d'autres spéculateurs font aujourd'hui des marais, où ils s'attachent à rassembler tout ce qui peut contribuer au bien être des sangsues. En médecine, en politique, en morale même, aussi bien que dans notre toilette, la mode exerce un pouvoir qu'on lui disputerait vainement. *Le philosophe se laisse habiller par son tailleur,* a dit un de nos moralistes: qu'il se laisse aussi guérir par le remède en vogue, fût-ce même par des toiles d'araignées. Toutefois, il convient d'observer que la médecine n'est pas, de toutes les sciences naturelles, celle qui a fait le plus de progrès en Angle-

terre, et que sa marche y est encore fort empirique. La fièvre n'est jamais que la conséquence d'une lésion qui l'a déterminée ; c'est donc la lésion qui en est le principe qu'il faut combattre. Par une conséquence très-naturelle, on verra que la fièvre, résultant de causes très-diverses, ne peut pas avoir un remède unique. Le docteur Jackson aurait donc dû indiquer quel était le genre de propriété des toiles d'araignées, et si c'est comme révulsif ou comme évacuant qu'elles agissent.

Philologie.—Littérature.

Littérature orientale en France. — Nous empruntons l'article que l'on va lire à l'*Asiatic journal*, sans approuver sur tous les points les observations qu'il renferme; mais on sait que notre journal est essentiellement éclectique, et que nous ne prenons sous notre responsabilité que les opinions émises dans les notes que nous joignons quelquefois à nos traductions.

« La littérature orientale a fait en France de rapides progrès depuis quelques années; les savans ne se bornent plus aux langues nécessaires pour la diplomatie et le commerce, tels que le persan, le turc ou l'arabe ; ils embrassent dans leurs études le sanscrit, le pali, le chinois, le géorgien ; et l'amour de la science peut seul les engager dans cette carrière. Les recherches auxquelles ils se livrent sur l'histoire et la philologie de l'Orient sont recueillies dans le *Journal Asiatique*, le *Journal des Savans* et quelques autres écrits périodiques, qui peuvent donner une idée de l'importance de leurs travaux.

» On dit qu'il n'existe pas une harmonie parfaite entre les membres de la *Société Asiatique ;* il paraît même que les orientalistes français ont leurs *whigs* et leurs *torys :* nous ne nommerons pas les partisans de l'opposition ; car ce doit

être un sujet de regrets plutôt que d'amusement : ce schisme, en effet, est fort préjudiciable aux intérêts du journal ; des orientalistes distingués font insérer leurs productions dans d'autres recueils, et, entre autres, dans la collection des mémoires de la Société de Géographie.

» Parmi les ouvrages qui ont été publiés l'année dernière, nous citerons le troisième volume de la *Chrestomathie Arabe* de M. le baron de Sacy, livre d'une grande utilité pour ceux qui se livrent à l'étude de cette langue. Il offre des modèles des divers styles, au moyen des extraits de Motenabbi, Abou'lalah, Omar fils de Faradh, Hariri et Hamadani. On y trouve aussi quelques lettres fort curieuses de l'empereur de Maroc, et d'autres adressées à Bonaparte, à l'époque de son expédition d'Égypte.

» La présence des quarante Égyptiens envoyés en France par le pacha Mohammed-Ali contribue beaucoup à répandre le goût de la littérature orientale. Ces jeunes gens se livrent eux-mêmes avec succès à l'étude des sciences et des arts; quelques-uns savent déjà assez le français pour le parler et l'écrire avec pureté ; ils s'occupent à traduire en arabe les ouvrages les plus importans.

» Le gouvernement français vient d'exécuter récemment le projet d'une expédition littéraire en Turquie et en Perse : M. Schulz, jeune professeur allemand, est chargé de cette honorable mission. Il doit diriger ses recherches sur les dialectes, les antiquités, la géographie, l'histoire des nations orientales. On a déjà reçu de lui un catalogue de tous les ouvrages historiques et scientifiques qui se trouvent dans les seize bibliothèques de Constantinople : beaucoup d'entre eux n'étaient point connus en Europe ; d'autres étaient généralement supposés perdus. Cette première communication est d'un grand intérêt pour le monde littéraire.

Quelques personnes sont peut-être curieuses de savoir

pourquoi l'ex-ministre des affaires étrangères, le baron de Damas, a choisi un Allemand de préférence aux jeunes orientalistes français qui se distinguent par leur mérite et leur assiduité : d'abord il est bien connu que ce ministre avait une prédilection particulière pour les Allemands; surtout pour ceux qui avaient abandonné la communion protestante pour devenir catholiques romains. En Angleterre les nationaux ont toujours la prééminence sur les étrangers; mais en France il n'en est point ainsi : c'est tout-à-fait l'inverse. Une autre raison a déterminé l'ex-ministre à confier cette mission à M. Schulz : rien n'est si populaire dans son pays que les paradoxes; le moyen le plus sûr d'acquérir une haute réputation, c'est de sortir entièrement des chemins frayés. Aujourd'hui, la majorité des Français qui se sont appliqués à l'étude des langues orientales s'est occupée à traduire des morceaux de poésie plus ou moins remarquables par le style ou la délicatesse des sentimens. M. Schulz est venu les attaquer indistinctement dans le *Journal Asiatique*, cherchant à déverser le ridicule sur les poètes orientaux, et leurs traducteurs. On ne devait s'attacher, disait-il, qu'*à ces hautes questions qui se rapportent à l'histoire des hommes et de la nature.* Il n'en fallut pas davantage pour éveiller l'attention de certaines personnes influentes; elles demandèrent et obtinrent pour le champion des saines doctrines une mission dans le Levant.

Géographie.--Statistique.

Nouvelles de la Chine. — Les troubles qui ont éclaté dans la Tartarie chinoise ont été comprimés. Des lettres de Shalkur annoncent que les Tartares se sont soumis après avoir été battus complètement, et les nouvelles reçues de Canton paraissent encore plus positives. Après trois défai-

tes successives, les insurgés se sont dispersés, et leur chef, Chang-Ki-Urh, a trouvé son salut dans la fuite, au grand regret de Sa Majesté Impériale. Ces premiers succès ont été suivis de la prise de Khoten et d'Yarkhand, où onze des principaux insurgés ont été immolés aux mânes des officiers chinois morts dans le cours de la guerre. L'armée impériale s'est ensuite avancée sur Caschgar, et de fortes garnisons ont été mises dans les cités musulmanes. L'empereur vient de leur accorder, comme témoignage de sa générosité, de ne payer, cette année, aucune contribution, afin qu'elles puissent réparer les pertes que les ravages de la guerre leur ont fait éprouver. Cet acte de libéralité, en de telles circonstances, fait supposer que la soumission des Tartares est due autant aux concessions du gouvernement mantchou qu'à la force de ses armes. Le rétablissement de son influence sur l'étendue de pays qui sépare le désert de Cobi, de Caschgar, offre une barrière insurmontable aux progrès du commerce et de la civilisation, qui, sans aucun doute, auraient ouvert, en peu de tems, des communications fréquentes entre les steppes de la Tartarie et les plaines de l'Hindostan; tandis que la domination mantchoue n'est favorable qu'à la barbarie. Au surplus, dans notre opinion, ce ne sont pas les Tartares que les maîtres actuels de la Chine ont le plus à redouter, mais les Chinois eux-mêmes, organisés en sociétés secrètes pour leur expulsion (1).

Révolution religieuse à Tahiti (2). Les missionnaires qui se sont répandus dans les îles des Amis pour y prêcher l'évangile, et faire partager aux naturels les bienfaits du

(1) Voyez, sur le carbonarisme de la Chine, l'article sur les *Lettrés chinois*, inséré dans notre 17e numéro.

(2) Voyez sur cette île le *Tableau statistique de l'Australie*, inséré dans notre 28e numéro.

christianisme, sont au moment de voir s'évanouir les espérances que leurs premiers succès avaient dû leur faire concevoir. On a appris, par des lettres reçues à Sydney, dans la Nouvelle-Hollande, qu'une révolution d'une nature purement religieuse était imminente parmi les habitans de Tahiti. Deux insulaires se sont élevés en réformateurs, s'annonçant comme inspirés du Saint-Esprit, pour enseigner aux Tahitiens une religion nouvelle bien supérieure à celle des missionnaires chrétiens. Leurs doctrines ont déjà fait beaucoup de prosélytes, et elles sont assez bien adaptées à leur intelligence encore grossière, et s'adressent surtout à leurs sens. Nous espérons recevoir bientôt des détails plus circonstanciés, et nous nous empresserons de les communiquer à nos lecteurs.

Commerce.

Commerce de la Grande-Bretagne avec les Indes orientales. — L'état comparatif du nombre de vaisseaux sortis des différens ports du Royaume-Uni, pour l'Inde britannique, dans les années 1824 à 1827, offre à l'observateur un sujet de méditation fort curieux. Ce document a été imprimé par ordre de la Chambre des Communes. On y trouve aussi le tableau du tonnage des bâtimens et du nombre des matelots à bord.

Nombre total des bâtimens sortis des ports du Royaume-Uni.

Années.	Bâtimens.	Tonneaux.	Hommes.
1814................	52	39,141	4,342
1815................	121	79,980	8,610
1816................	166	99,936	9,412
1817................	195	106,847	8,543
1818................	186	104,692	8,210
1819................	106	66,525	5,606
1820................	109	69,265	5,731

Années.	Bâtimens.	Tonneaux.	Hommes.
1821	96	68,155	5,811
1822	102	73,102	6,267
1823	111	68,468	5,591
1824	117	79,283	6,973
1825	139	81,103	7,095
1826	150	88,700	7,443

Il résulte de ce tableau que le commerce de la Grande-Bretagne et de l'Hindostan est dans une progression continuelle. Il deviendrait encore plus considérable si le sucre du Bengal était admis dans les ports anglais, aux mêmes conditions que celui des Antilles, et si, afin de favoriser les planteurs de ces îles, on n'avait pas imposé le sucre des Indes orientales à un droit de douane équivalant à 50,000,000 fr. Mais ces absurdes combinaisons seront un jour abandonnées, comme bien d'autres aussi peu raisonnables.

On a consommé dans la Grande-Bretagne, pendant l'année 1826, 25,238,006 livres de thé; et, en 1827, 26,043,227 livres.

Horticulture.

Pépinières des États-Unis. — Les produits des semis et les effets de la culture doivent différer suivant les lieux, les climats; ainsi, les variétés obtenues en Amérique sont très-probablement différentes de celles de l'Europe. En fait de végétaux, le goût des choses lointaines peut être une curiosité raisonnable, et conduire à de précieuses acquisitions. On peut en juger par la liste de quelques plantes adressées par M. William Prince, pépiniériste à Long-Island, près de New-York, à M. London, directeur du journal d'horticulture intitulé : *The Gardener's Magazine*, etc., à Londres. Le cultivateur américain fait présent à l'amateur anglais de 25 plantes des plus intéressantes de sa col-

lection, et celui-ci annonce qu'après avoir traité ce précieux envoi avec tous les soins qu'il mérite, il s'empressera de partager ces nouvelles richesses avec les pépiniéristes anglais. Dans la liste des 25 plantes envoyées par M. Prince, on remarque un rosier à fleurs doubles, trouvé dans les bois de l'Ile-Longue (*Long-Island*). Ses fleurs sont petites, délicates; l'arbrisseau fleurit abondamment depuis le mois de juillet jusqu'à l'hiver. Deux ketmies doubles, l'une bleue et l'autre rouge, ont été obtenues de semis. Une variété de vigne sauvage, que M. Prince nomme *labrusca isabella*, est citée pour l'abondance et la bonté de ses fruits; on en fait dans le pays un vin réputé fort bon, et dont un échantillon était joint à l'envoi de la plante. Il y a tout lieu de croire que cette vigne se propagera dans la Grande-Bretagne, qu'elle y créera des vignobles, et que les Anglais auront enfin un vin *de leur crû*. La culture de cette plante serait probablement très-avantageuse dans une grande partie de l'Europe, où les vignes venues de contrées plus méridionales ne réussissent point. Des variétés de pommes, de poires, de prunes et de cerises auraient peut-être moins de mérite dans l'Europe continentale, où les excellentes variétés de ces fruits sont en si grand nombre. N'omettons pas l'*amandier à fleurs doubles*, que M. Prince n'a pas trouvé, dit-il, dans les catalogues des pépiniéristes anglais, et qui manque peut-être aussi à la décoration de nos jardins.

On peut juger, par cet échantillon des pépinières américaines, des ressources que les cultures européennes peuvent y trouver, soit pour orner les bosquets et les parterres, soit pour enrichir les vergers.

FIN DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU DIX-SEPTIÈME VOLUME.



